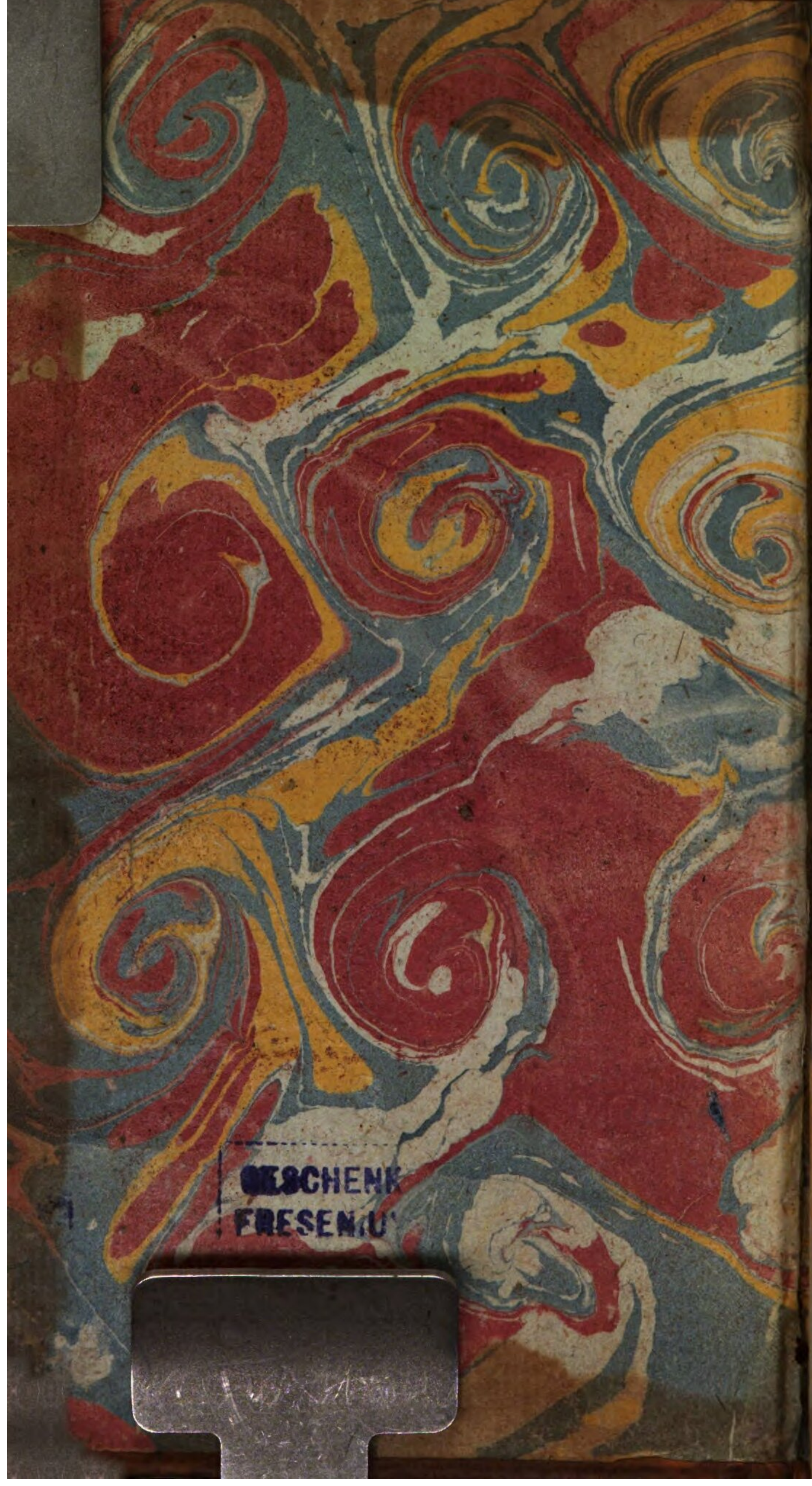




GESCHENK
FRESENIUS



8° Gall. com.

402 n

Montpensier

THE NEW YORK

LIBRARY

OF THE

ALBANY

AND

MÉMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER.

TOME SECONDE.

MÉMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER.

TOME SECOND.

MÉMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

MONTPENSIER,

FILLE DE GASTON D'ORLÉANS,

FRERE DE LOUIS XIII,

ROI DE FRANCE.

NOUVELLE ÉDITION,

Où l'on a rempli les Lacunes qui étoient dans
les Editions précédentes, corrigé un très-grand
nombre de fautes, & ajouté divers Ouvrages
de MADemoiselle, très-curieux.

TOME SECONDE.



A MAESTRICHT,

Chez J. EDME DUFOR & PHIL. ROUX,

Imprimeurs & Libraires, associés.

M. DCC. LXXVI.

MEMOIRES

DE

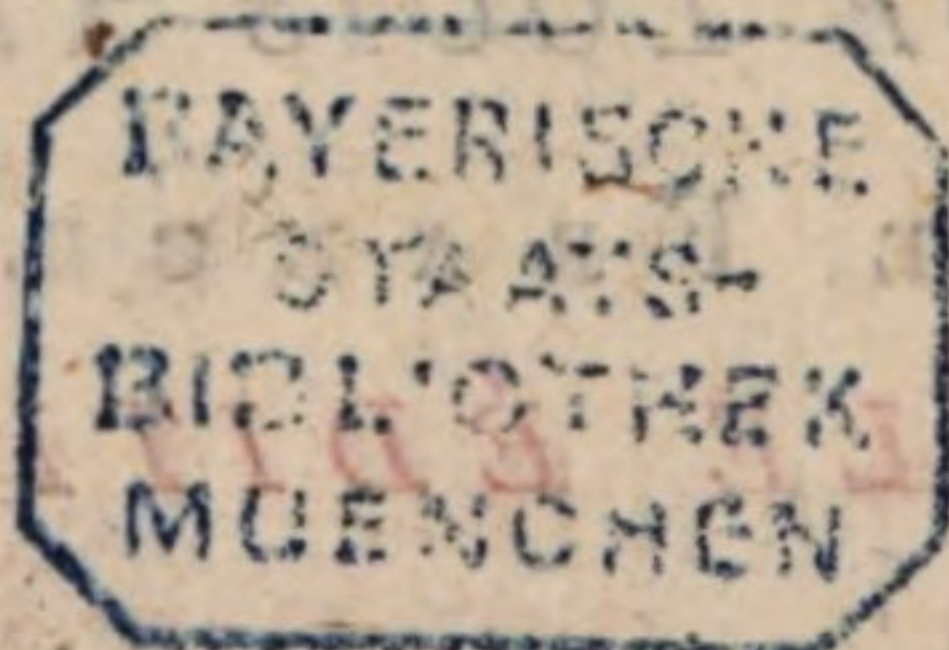
MADAME

DE

MONTPELIER

FILLE DE GASTON D'ORLANS

FRERE DE LOUIS XVI



On trouva rempli les lacunes qui étoient dans
les Editions précédentes, corrigé les fautes
nombre de fautes, & ajouta deux Ouvrages
de MADAME DE MONTPELIER, inconnus.

TOME SECOND

A MONTPELIER

Chez J. EDDY, Libraire & Citoyen Honorable

Imprimeur & Libraire, ci-devant.

GESCHENK
FRESENIUS



M¹ÉMOIRES

DE

MADemoiselle

DE

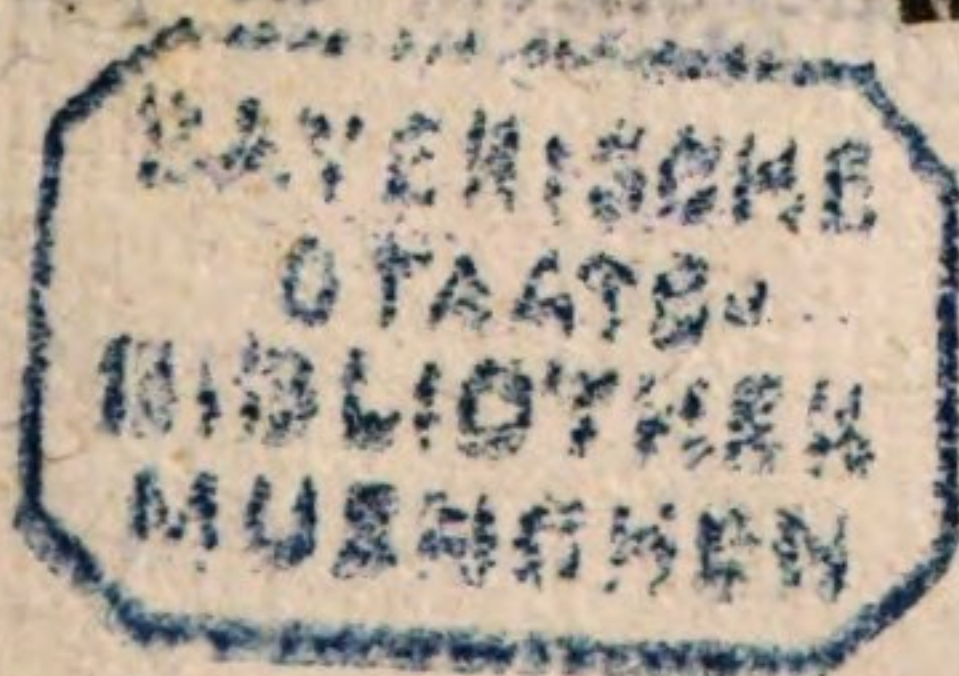
MONTPENSIER.

SECONDE PARTIE.



A nouvelle de la sortie de M^r. le Prince du Havre réjouit tout le monde ; elle me réjouit doublement, je l'étois de sa sortie, & de connoître par elle le pouvoir que j'avois sur moi d'avoir passé, dès que je l'avois voulu, de la haine à l'amitié. Avec cette nouvelle, celle de l'arrivée du Cardinal Mazarin au Havre vint, & donna assez de matière à songer aux spéculatifs, aussi-bien qu'à ceux qui ne l'étoient pas ;

Tome II.



je ne fais pas même si Monsieur n'en fut point inquiet. Quoi qu'il en soit, il ne laissa pas d'aller au Palais-Royal. La Reine étoit sur son lit, il s'assit & lui parla des affaires ; je pense qu'il lui fit quelques compliments lorsqu'il y entra. J'arrivai un peu après, nos visites furent courtes : on est assez embarrassé avec les gens à qui on fait avoir mis le poignard dans le cœur : je connoissois la Reine, je ne pouvois douter après la manière dont elle m'avoit parlé de M^r. le Cardinal Mazarin, toutes les fois qu'elle avoit crainct que Monsieur ne le poussât, des sentiments qu'elle avoit à l'heure qu'il l'avoit fait.

M^r. le Prince arriva le lendemain : Monsieur alla au-devant de lui jusqu'à St. Denis, & de toute la Cour il ne resta au Palais-Royal que des femmes & des Mazarins : l'on commença alors à appeler ses amis ainsi. Tout le chemin depuis St. Denis jusqu'à Paris étoit bordé de carrosses ; jamais on n'a vu une joie si grande que celle que tout le Peuple témoigna de voir M^r. le Prince. Je fus toute l'après-dinée chez la Reine ; elle enrageoit de voir toute la presse qui étoit dans sa chambre pour le voir arriver, & elle se plaignoit sans cesse du chaud ; la cause lui étoit plus fâcheuse à supporter que le chaud même. Elle affecta de paroître gaye,

quoique personne ne le crût, & ne se lais-
 sât tromper à cette apparence. M^{rs}. les
 Princes arriverent : M^r. le Prince lui fit
 un compliment assez court, M^r. le Prin-
 ce de Conti & M^r. de Longueville ensui-
 te, puis ils se mirent à railler avec la Rei-
 ne & tout ce qu'il y avoit là de gens,
 comme si M^r. le Prince eût encore été au
 Havre, & M^r. le Cardinal Mazarin à la
 Cour. Les rieurs étoient bien de notre
 côté, & non pas de celui de cette pauvre
 Reine, qui témoigna en cette occasion
 beaucoup de force & de vertu à supporter
 cette affliction, & à voir devant ses yeux
 les plus grands ennemis du Cardinal Ma-
 zarin triomphants de sa perte. Messieurs
 les Princes allerent au sortir de chez la
 Reine souper au Luxembourg avec S. A.
 R.; ils vinrent dans la chambre de Mada-
 me, où j'étois, où après l'avoir saluée, ils
 vinrent à moi, & me firent mille compli-
 ments, & M^r. le Prince me témoigna en
 particulier avoir été bien-aïse lorsque Gui-
 taut l'avoit assuré du repentir que j'avois
 d'avoir eu tant d'aversion pour lui. Les
 compliments finis, nous nous avouâmes
 l'aversion que nous avions eue l'un pour
 l'autre : il me confessa avoir été ravi lors-
 que j'avois eu la petite-vérole, avoir sou-
 haité avec passion que j'en fusse marquée,

& qu'il m'en restât quelque difformité ; que rien ne se pouvoit ajouter à la haine qu'il avoit pour moi. Je lui avouai n'avoir jamais eu de joie pareille à celle de sa prison ; que j'avois fort souhaité que cela arrivât ; que je ne pouvois songer à lui que pour lui souhaiter du mal. Cet éclaircissement dura assez long-temps , réjouit fort la compagnie , & finit par beaucoup d'affurances d'amitié de part & d'autre. Je lui demandai pourquoi il n'avoit point envoyé savoir de mes nouvelles pendant que j'avois la petite-vérole : il me dit que je m'étois offerte à M^r. le Cardinal Mazarin contre lui , dans un démêlé qu'il avoit eu avec lui l'année de la guerre de Paris au retour de Compiègne , quand il vouloit que l'on tint la parole à Monsieur de Longueville de lui donner le Pont-de-l'Arche qui lui avoit été promis. Cela fit un fort grand murmure à la Cour , l'on le lui donna à la fin , & M^r. le Cardinal Mazarin faisoit toujours ainsi : il promettoit légèrement ; & quand il en falloit venir à l'exécution , il faisoit des querelles pour s'en débarrasser , & après quand il étoit bien pressé , il le donnoit d'une manière qu'on ne lui étoit point obligé. J'avouai à M^r. le Prince que j'avois eu tort encore plus qu'il ne croyoit , parce que j'avois prié Monsieur , quasi à genoux , de

prendre la protection de M^r. le Cardinal , & de le pousser à bout. M^r. le Prince de Conti s'approcha ensuite , & je l'assurai que pour lui je n'avois pas eu de joie de sa prison , & que j'en avois été touchée , dont il me remercia fort. M^r. le Prince nous conta comme M^r. le Cardinal Mazarin étoit arrivé au Havre , & qu'il s'étoit quasi mis à genoux lorsqu'il l'avoit salué ; qu'il avoit fait tout son possible pour l'assurer qu'il n'avoit point de part à sa prison , & que ç'avoient été Monsieur & les Frondeurs ; que pour sa sortie Leurs Majesté l'avoient accordée à ses très-humbles prières. Je ne fais s'il le crut , au moins ne le témoigna-t-il pas par ses discours : ils dînèrent ensemble ; M^r. le Prince dit que M^r. le Cardinal Mazarin n'étoit pas si en humeur de rire que lui , & qu'il étoit fort embarrassé : après dîner ils se séparèrent. La liberté de sortir avoit eu plus de charmes pour M^r. le Prince , que la compagnie de M^r. le Cardinal Mazarin ; il dit qu'il sentit une merveilleuse joie de se voir hors du Havre l'épée au côté ; il peut aimer à la porter , il s'en fert assez bien : lorsqu'il sortit , il se tourna vers le Cardinal Mazarin , & lui dit : Adieu M^r. le Cardinal Mazarin , qui lui baïsa la botte.

Saujon revint d'Allemagne , je ne lui

dis pas un seul mot de son voyage ; je me repentois d'avoir consenti qu'il l'eût fait, & je ne me souciois plus du sujet pour lequel il étoit allé le faire. La chose étoit absolument manquée, l'Empereur étoit accordé à la Princesse de Mantoue : je ne songeai plus à cette affaire qu'avec beaucoup de regret pour l'avoir trop affectonnée ; & c'est, comme j'ai déjà dit, le vilain endroit de ma vie, & je puis dire sans vanité, que Dieu qui est juste n'a pas voulu donner une femme telle que moi à un homme qui ne me méritoit pas.

Monsieur & M^r. le Prince vécurent toujours en très-grande union, & avec la Reine bien en apparence. L'on parla peu de temps après du mariage de M^r. le Prince de Conti avec Mademoiselle de Chevreuse ; c'étoit une affaire que l'on disoit avoir été résolue pendant la prison de M^r. le Prince. Ce mariage fit grand bruit, & l'on envoya des couriers à Rome pour la dispense : M^r. le Prince de Conti ne bougeoit de l'hôtel de Chevreuse, M^r. le Prince y alloit souvent : l'on envoya quérir en même-temps à Rome la dispense, pour que M^r. le Duc d'Enguyen pût tenir les Bénéfices que quittoit M^r. le Prince de Conti, & qui étoient fort considérables.

Madame de Longueville revint de Ste-

nay, Madame de Chevreuse alla au-devant d'elle, & faisoit l'honneur de son logis à ceux qui l'alloient voir. J'y allai dès le soir qu'elle arriva; nous nous fîmes des amitiés nompareilles: nous parlâmes fort du passé aussi-bien que de ce que j'avois fait à M^r. son frere, avec moins de vérité dans les protestations d'amitié; au moins de mon côté je n'en avois pas beaucoup pour elle. Dès ce jour-là, nous fîmes mille parties de nous divertir & de nous voir souvent, & toutes deux en dessein de n'en rien faire, nous n'étions pas de pareille humeur. Madame la Princesse revint de Mouron peu de temps après; je l'allai voir, elle me parut ce jour-là plus habile qu'à l'ordinaire: à dire le vrai, j'y restai peu, elle étoit si transportée de joie de voir beaucoup de monde chez elle, que hors de son naturel elle se surmontoit elle-même.

Il se passa une grande affaire à la Cour la semaine de la passion. Monsieur & M^r. le Prince furent deux jours sans voir la Reine: l'on ôta les sceaux à M^r. de Châteauneuf, & on les donna à M^r. Molé, premier Président au Parlement de Paris: l'on rappella M^r. le Chancelier, qui étoit exilé, & M^r. de Chavigny qui avoit été arrêté au Bois de Vincennes, après les Bar-

ricades, & qui depuis en être dehors avoit été exilé en ses maisons. Il y eut beaucoup de changement & d'intrigues, desquelles je ne dirai rien, non pas faute de m'en souvenir, puisqu'il y a si peu de temps que cela s'est passé; mais c'est qu'il y avoit trop de gens que j'aime, qui ne trouveroient pas leur place aussi avantageusement en ce lieu qu'ils le feront ailleurs: & où il me semblera que mes amis auront manqué, j'aime mieux n'en dire rien que de les blâmer. Monsieur fut la dupe de toute cette affaire.

La disgrâce de M^r. de Châteauneuf, qui étoit fort ami de Madame de Chevreuse, fit craindre que le mariage ne se rompît dans l'opinion commune, que quand le malheur tombe sur une cabale, tout suit. L'on vit bientôt l'effet de cette prédiction, il fut rompu sur les articles: jamais M^r. le Prince de Conti ne témoignera être si gai. Madame la Princesse fut grièvement malade d'une érépipelle, qui lui rentra, & qui fit dire à beaucoup de gens, que si elle mouroit, je pourrois bien épouser M^r. le Prince. Cela vint jusqu'à moi, j'y rêvai, & le soir que je me promenois dans ma chambre avec Préfontaine, je raisonnai avec lui là-dessus: je trouvai que la chose étoit fort faisable par

la grande union qui étoit entre Monsieur & lui, & par l'aversion que la Reine avoit pour Monsieur, qui rendoit le mariage du Roi impossible. Ainsi je trouvai que les grandes qualités de M^r. le Prince, le mérite qu'il s'étoit acquis par ses grandes actions, lui donnoient tout ce qui lui eût pu manquer : pour la naissance nous sommes de même sang. Je songeois aussi que la Cour ne consentiroit point à l'union de nos deux Maisons, (je dis de nos deux branches, puisque nous sommes de même nom) parce que Monsieur, outre ce qu'il étoit dans l'Etat, soutenu & poussé par M^r. le Prince, feroit bien redoutable. Les trois jours que l'extrémité de Madame la Princesse dura, ce fut le sujet de mon entretien avec Préfontaine, je n'en eusse point parlé à d'autres : nous agitions toutes ces questions; & ce qui m'en donnoit sujet, outre ce que j'en entendois dire, c'est que M^r. le Prince venoit me voir tous les jours. La guérison de Madame la Princesse fit finir le chapitre, & à l'instant l'on y pensa plus.

J'allai deux jours à Nemours avec S. A. R. ; j'y menai avec moi la plus agréable compagnie & la plus belle qui étoit quasi toujours avec moi. C'étoit Madame de Frontenac & Mesdemoiselles de la Lou-

pe, toutes trois jolies & spirituelles : nous ne faisions que danser & nous promener à pied & à cheval. J'allai plusieurs fois cette année au Bois-le-Vicomte. Reme-court, fille d'honneur de Madame, y venoit; elle étoit bouffonne, & son esprit étoit tout-à-fait tourné à la raillerie; elle aimoit le monde, cependant elle le quitta bientôt, peu après elle s'alla rendre Carmélite au grand couvent à Paris. Elle ne suivit pas l'exemple de Madame de Saujon, elle y est demeurée la meilleure religieuse du monde.

Le Parlement s'assembloit & décrétoit contre Bartet, Brachet & l'Abbé Fouquet, Ambassadeurs ordinaires de M^r. le Cardinal Mazarin vers la Reine. Liron en étoit aussi. M^r. de Mercœur déclara un jour en plein Parlement son mariage avec Mademoiselle de Mancini de la plus sotte manière du monde, & telle que je ne m'en suis pas souvenu, parce qu'il n'étoit pas tourné d'un ridicule plaisant. Tout ce que l'on peut dire de son mariage, c'est qu'il n'étoit pas intéressé, il l'épousa dans le fort des malheurs de M^r. le Cardinal Mazarin.

M^r. le Prince fit arrêter près de Chantilly un valet de chambre de M^r. le Cardinal Mazarin, qui venoit d'auprès de lui,

chargé de quantité de lettres pour la Cour. Il les fit mettre entre les mains du Parlement, ensuite il fut mené à la Conciergerie : les lettres ne furent point lues, l'on porta le respect dû aux personnes à qui elles s'adrescoient, & ce même respect empêcha que l'on ne pouffât cette affaire plus avant. Après que ce valet de chambre eût été quelque peu de temps à la Conciergerie, la Reine le fit sortir. M^r. le Prince eut un grand soupçon d'une conférence qui s'étoit faite chez Monsieur de Montrésor, où étoient le Coadjuteur, Monsieur Servien & Lionne : on lui donna avis qu'on le vouloit arrêter ; de forte qu'il s'en alla la nuit à St. Maur, qui n'est qu'à trois lieues de Paris. Cela surprit assez la Cour ; l'on négocia pour le faire revenir, & Monsieur qui étoit toujours fort bien avec lui, s'en entremitt. Il envoya un Gentilhomme au Parlement, que M^r. le Prince de Conti présenta à la Compagnie, à laquelle il donna une lettre de M^r. le Prince, par laquelle il donnoit avis au Parlement qu'il s'étoit éloigné de Paris, qu'il ne s'y croyoit pas en sûreté tant que Messieurs Servien, le Tellier & Lionne seroient auprès de la Reine ; qu'ils étoient créatures de Mazarin. Le Parlement députa vers le Roi, pour le supplier

de rappeler Mr. le Prince auprès de lui, & pour cela ôter tous les empêchements à son retour. La Reine fut assez long-temps sans s'y pouvoir résoudre ; elle jettoit feu & flamme, & disoit incessamment qu'elle n'éloigneroit point les trois personnes que l'on demandoit : néanmoins elle le fit, & M^r. le Prince revint à Paris, où il fut quelque temps sans voir le Roi ni la Reine, ce qui étonnoit fort le monde. Le Roi s'alloit baigner tous les jours, & revenoit par le Cours, où il rencontra un jour M^r. le Prince : la Reine trouva fort mauvais qu'il se présentât en des lieux où étoit le Roi, sans avoir été chez lui ; Monsieur l'y mena une fois.

Peu après Monsieur s'en alla à Limours, pour quelque léger mécontentement. Il y demeura peu. M^r. le Prince s'employa pour le faire revenir. Je me souviens que la Reine me commanda d'aller à Limours ; elle me prêta même son carrosse & ses petits chevaux isabelles, pour me servir de relais, afin que je ne perdisse pas un jour l'occasion d'aller au Cours. Lorsque je revins, je trouvai le Président Molé dans un carrosse de M^r. le Prince qui y alloit, & Monsieur revint ensuite.

La Princesse Palatine abandonna M^r. le Prince sans sujet, elle en prit le prétexte

te sur ce qu'il avoit manqué d'aller au Palais un jour que l'on jugeoit un procès qui la regardoit. Véritablement il y avoit huit jours qu'il y alloit tous les matins à cinq heures ; ce qui l'empêcha de se trouver au jugement, c'est qu'il avoit la fièvre, & avoit été saigné deux fois : elle prit cela pour une mauvaise excuse. Elle s'attacha tout-à-fait à la Reine & à M^r. le Cardinal Mazarin : Bartet étoit résident du Roi de Pologne son beau-frere, & fort bien avec elle. Madame de Choisy avec grand commerce avec eux, elle avoit toujours été servante de la Reine de Pologne ; la Palatine alloit souvent à son logis, son humeur étoit propre à toutes sortes de divertissements.

Madame de Choisy me vint trouver un jour, & me dit qu'elle avoit une affaire considérable à me dire : j'entrai dans mon cabinet, elle commença : Je viens faire votre fortune. Je lui dis, ce discours est assez bisarre à faire à une personne comme moi ; il n'en est cependant pas ainsi, lorsque cela vient de Madame de Choisy, & je ris un peu à ce commencement de discours sérieux. Elle poursuivit, c'est que Bartet qui m'honore à cause de ma Reine de Pologne, & qui pour l'amour d'elle me voit souvent, me dit hier : Qu'est-ce

que votre Mademoiselle se propose? Quel est son caractère? Je lui répondis que vous étiez une fort honnête personne, & plus habile qu'on ne pensoit. Il s'écria, je la veux faire Reine de France: je lui répondis, si vous le faites, je vous promets le Bois-le-Vicomte. Je l'écoutois avec beaucoup d'attention, & je n'avois garde de l'interrompre. Vous savez, continuait-elle, que ces sortes de gens sont les patrons de la Cour, qu'ils font tout faire au Cardinal, & lui est le maître de l'esprit de la Reine, ainsi j'ai bonne opinion de l'affaire. A cinq ou six jours de-là elle me revint voir, & me dit la Princesse Palatine, qui est incomparablement plus habile & plus puissante que Bartet, se veut mêler de notre affaire: elle est gueuse, ainsi il faut que vous lui promettiez 300000 écus, si elle la fait réussir. Je disois oui à tout, & moi je veux que mon mari soit votre Chancelier, nous passerons bien le temps, la Palatine sera votre Sur-Intendante avec 20000 écus d'appointements; elle vendra toutes les charges de votre Maison; ainsi je juge que votre affaire est infaillible par le grand intérêt qu'elle y aura; nous aurons tous les jours la comédie au Louvre, elle gouvernera le Roi. On pouvoit juger quel charme c'étoit

pour moi de me proposer une telle dépendance, comme le plus grand plaisir du monde. Le Roi, dit-elle ensuite, sera majeur dans 15 jours; huit jours après vous serez mariés. Quoique je ne sois point de trop de fausse croyance, je n'en savois que croire. Elle ajoutoit, la Palatine ira proposer cette affaire à Monsieur, & le retour du Cardinal en même-temps, il accordera le dernier par la joie qu'il aura de l'autre. Je lui répondis que j'en doutois, que je connoissois l'engagement de Monsieur au contraire, & le peu de considération & d'amitié qu'il avoit toujours eu pour moi, lorsqu'il s'étoit agi de quelque établissement. Elle me répondit, il faudroit qu'il fût bien fou pour n'accorder pas le retour du Cardinal à cette condition; & quand il ne l'accorderoit pas, la Palatine, de qui l'intérêt est en votre affaire, persuadera au Cardinal qu'elle lui est nécessaire, & il la croira. Je lui répondis que je ne la croyois point. Bartet proposa à Madame de Choisy de me venir voir un soir en cachette, & qu'il voyoit bien la Reine de cette même façon: je ne le voulus pas absolument.

M^r. le Prince s'en alla à Chantilly quelques jours avant la majorité du Roi, & de-là à St. Maur; Madame la Princesse &

Madame de Longueville étoient il y avoit quelques mois à Mouron. M^r. le Prince ne vint point à la cérémonie de la majorité du Roi : j'allai le voir passer à l'hôtel de Schomberg, & ensuite au Palais dans la lanterne; je menai avec moi la Reine d'Angleterre, qui étoit inconnue. La Princesse Palatine y vint aussi, elle me parla de l'affaire de Madame de Choisy, comme si elle dût être achevée dans deux jours. Avant la majorité, on fut se promener sept ou huit fois; & j'allois à cheval avec le Roi, Madame de Frontenac m'y suivoit : le Roi paroissoit prendre grand plaisir à être avec nous, & tel que la Reine crut qu'il étoit amoureux de Madame de Frontenac, & là-dessus rompit les parties qui étoient faites, ce qui fâcha le Roi au dernier point. Comme on ne lui en disoit pas la raison, il offroit à la Reine 100 pistoles pour les pauvres toutes les fois qu'il iroit promener; il croyoit que ce motif de charité surmonteroit sa paresse, ce qu'il croyoit qui la faisoit agir. Quand il vit qu'elle refusoit cette offre, il dit, quand je serai le maître, j'irai où je voudrai, & je le serai bientôt. Il s'en alla, la Reine pleura fort & lui aussi, on les raccommoda; la Reine lui défendit de parler à Madame de Fronte-

nac, & lui dit qu'elle étoit parente de M^r. de Chavigny, qui étoit ami de M^r. le Prince : je crois que la plus véritable raison de cette défense étoit dans la crainte que le Roi ne s'accoutumât trop à moi, & qu'avec le temps, soit parce que lui diroit Madame de Frontenac, ou par habitude, il ne vînt à m'aimer, & que s'il m'aimoit il ne connût que j'étois le meilleur parti de toutes celles que l'on lui pouvoit donner, hors l'Infante d'Espagne. Madame de Choisy me vint conter tout ce qui s'étoit passé entre le Roi & la Reine, Bartet le lui avoit dit, afin que je ne parlasse plus de promenade, de crainte de déplaire à la Reine. L'on ne laissa pas d'aller encore une fois se promener à cheval, & le Roi n'approcha ni de Madame de Frontenac ni de moi, & baissoit toujours les yeux lorsqu'il passoit devant nous. Je vous avoue que j'en fus fort fâchée ; je faisois plus de fondement sur la manière avec laquelle le Roi en agissoit avec moi, & le plaisir qu'il prenoit en ma compagnie, que sur la négociation de Madame de Choisy ; & cette voie d'être Reine m'étoit plus agréable que l'autre.

L'on ôta pour la seconde fois les sceaux à M^r. le Chancelier, & on les donna à M^r. le premier Président, l'on

éloigna M^r. le Chancelier. L'on fit aussi Monsieur de la Vieuville Sur-Intendant, Monsieur le trouva mauvais, & fut quelques jours sans voir la Reine; il alloit tous les jours chez le Roi, le Roi l'y mena, il ne vouloit plus aller au Conseil. J'étois ravie quand Monsieur se mutinoit avec la Cour, dans l'espérance que cela le rendroit plus considérable; ce ravissement duroit peu; il étoit aussi-tôt adouci. Je n'étois point fâchée de ce que M^r. de la Vieuville étoit Sur-Intendant; parce que c'étoit une marque de l'autorité de la Palatine, ce qui me faisoit croire qu'elle ne pouvoit donner d'autres. M^r. de la Vieuville lui avoit donné beaucoup d'argent; de plus le Chevalier son fils étoit son galant; de sorte que l'on peut dire que deux passions l'avoient fait Sur-Intendant. Il ne se passa presque rien après la majorité; le Roi demeura à Paris, d'où il partit pour le voyage de Berry. Quoique j'eusse accoutumé de suivre la Reine à tous les voyages qu'elle faisoit, dans l'état où Monsieur étoit avec elle, ni l'un ni l'autre ne me disant rien, je ne me disposai pas à partir. Le soir la Reine me témoigna être fâchée que les affaires ne fussent pas de manière que je la pusse suivre; ainsi je pris congé

d'elle avec regret en ce moment-là par la grande habitude que j'avois à la suivre : un quart-d'heure après , je n'y songeai plus ; j'étois étourdie de toutes les nouveautés qui plaisent aux François, & surtout aux jeunes personnes qui ne font jamais de solides réflexions, & qui ne conçoivent des espérances que sur des chimères : voilà la véritable situation où j'étois.

On alla droit à Bourges, & on assiégea la Tour qui tint quelque temps ; comme elle fut prête à se rendre, M^r. de Longueville, qui étoit resté à Mouron depuis le départ de M^e. la Princesse pour Bourdeaux, se sauva avec M^r. le Prince de Conti, M^r. de Nemours & d'autres personnes considérables de leur parti. Lorsque la Cour eût pris la Tour de Bourges, elle la fit abattre, & s'en alla à Poitiers, pendant que l'armée, commandée par M^r. le Comte d'Harcourt, composée des meilleures troupes du Roi, s'opposoit à une poignée de nouvelles milices à la tête desquelles étoit M^r. le Prince. Ils se battirent plusieurs fois sans pertes considérables ; ils prenoient & reprenoient des ponts sur la Charente, & tout autre que M^r. le Prince auroit été défait à la première rencontre par M^r.

d'Harcourt , qui est le plus généreux & le plus brave homme du monde. A dire le vrai , M^r. le Prince est aussi généreux que lui , & incomparablement plus Capitaine.

M^r. de Gaucour étoit demeuré auprès de Monsieur , pour y ménager les intérêts de M^r. le Prince ; il souhaitoit fort d'engager Monsieur à se déclarer ouvertement. J'avois oublié de dire que le Roi d'Angleterre passa par la France pour s'en aller en Ecosse , & que la Reine sa mere l'alla voir à Beauvais. A son retour elle me dit , le Roi mon fils est incorrigible , il vous aime plus que jamais , je l'en ai fort grondé , & souvent elle me parloit de lui. Il avoit mis sur pied une armée considérable , qui étoit entrée en Angleterre , elle étoit deux fois plus forte que celle de ses ennemis ; cependant par je ne fais quel malheur qui l'accompagne en tout jusqu'à cette heure , après avoir fait les plus belles actions qui se pussent faire , il fut défait à plate-couture , & contraint de se sauver. La nouvelle de ce désastre arriva à Paris à la Reine sa mere , que tout le monde alla consoler ; & ce qui augmentoit davantage sa douleur , c'est qu'elle ne savoit s'il étoit mort ou prisonnier. Cette inquiétude ne dura

pas long-temps ; elle apprit qu'il étoit à Rouen, & qu'il venoit à Paris, elle alla au-devant de lui. Il y avoit quelque temps que je n'osois fortir, j'avois une fluxion au visage, je crus qu'en cette occasion je ne pouvois m'en dispenser ; c'est pourquoi j'allai le lendemain chez la Reine d'Angleterre, sans être coëffée. Elle me dit, vous trouverez mon fils bien ridicule ; pour se sauver, il a coupé ses cheveux, & a un habit fort extraordinaire. Dans ce moment il entra, je le trouvai fort bien fait, & de beaucoup de meilleure mine qu'il n'avoit devant son départ, quoiqu'il eût les cheveux courts & beaucoup de barbe, ce qui change les gens. Je trouvai qu'il parloit fort bon François ; il nous conta qu'après avoir perdu la bataille, il repassa avec 40 ou 50 Cavaliers au travers de l'armée ennemie & de la Ville, au-delà de laquelle s'étoit donné le combat, qu'après cela il les avoit tous congédiés, & étoit demeuré seul avec un Mylord ; qu'il avoit été long-temps sur un arbre, ensuite dans la maison d'un payfan où il avoit coupé ses cheveux ; qu'un Gentilhomme, qu'il avoit reconnu sur le chemin, l'avoit mené chez lui où il avoit séjourné, & qu'il avoit été à Londres avec le frere du Gentil-

homme derriere lui en croupe ; qu'il y avoit couché une nuit, & avoit dormi dix heures avec la derniere tranquillité : qu'il s'étoit mis dans un bateau à Londres pour aller jusqu'au port où il s'embarqua, & que le Capitaine du vaisseau l'avoit reconnu : ainsi il arriva à Dieppe. Il me vint conduire jusqu'à mon logis par cette galerie dont j'ai parlé au commencement de ces Mémoires, qui va du Louvre aux Tuileries, & le long du chemin il ne me parla que de la misérable vie qu'il avoit menée en Ecosse ; qu'il n'y avoit pas une femme ; que les gens y étoient si rustres, qu'ils croyoient que c'étoit un péché d'entendre des violons ; qu'il s'y étoit furieusement ennuyé ; que la perte de la bataille lui avoit été moins sensible, sur l'espérance de venir en France, où il trouvoit tant de charmes en des personnes pour qui il avoit beaucoup d'amitié. Il me demanda si l'on ne commenceroit pas bientôt à danser : il me parut, par-tout ce qu'il me disoit, un amant timide & craintif, qui ne m'osoit dire tout ce qu'il sentoît pour moi, & qui aimoit mieux que je le crusse insensible à ses malheurs, que de m'en ennuyer par le récit. Aux autres personnes il ne parloit point de la joie qu'il avoit d'être

en France, ni de son envie de danser. Il ne me déplut pas; & vous le pouvez voir par la favorable explication que j'ai donnée à ce qu'il me dit en assez mauvais François. A la seconde visite qu'il me rendit, il me demanda en grace de lui faire entendre ma bande de violons qui étoit fort bonne; je les envoyai quérir, & nous dansâmes: & comme cette fluxion, dont j'ai parlé, m'obligea à garder le logis tout l'hyver, il venoit tous les deux jours me voir, & nous dansions. Tout ce qu'il y avoit de jeunes gens & de jolies personnes à Paris y venoient; il n'y avoit de cour à faire à personne qu'à moi; la Reine n'étoit pas à Paris, & Madame avoit une santé si incertaine, que cela l'empêcha d'aimer à voir le monde ni aucuns plaisirs. Nos assemblées étoient assez jolies pour les nommer ainsi: elles commençoient à 5 ou 6 heures, & finissoient à 9; la Reine d'Angleterre y vint souvent. Un soir elle me surprit, & vint souper avec moi; elle y amena le Roi son fils, & M^r. le Duc d'Yorck. Quoique mon ordinaire fût aussi bon que le sien, les Maisons Royales sont toutes faites les unes comme les autres; je fus fâchée de ne lui avoir pas fait meilleure chere. Après souper on

joua à de petits jeux : ce qui fut cause que l'on prit résolution de continuer, & de partager le temps entre la danse & le jeu. Le Roi d'Angleterre faisoit toutes les mines que l'on dit que tous les Amants font ; il avoit de grandes déférences pour moi, me regardoit sans cesse, & m'entretenoit tant qu'il pouvoit : il me disoit des douceurs, à ce que m'ont dit des gens qui nous écoutoient, & parloit si bien François lorsqu'il me tenoit ces propos-là, qu'il n'y a personne qui ne doive convenir que l'Amour étoit François plutôt que de toute autre Nation. Quand le Roi parloit ma langue, il oublioit la sienne, & n'en perdoit l'usage qu'avec moi. Les autres ne l'entendoient pas si bien.

Comme la Princesse Palatine fut prête à partir pour Poitiers, elle desira me voir ailleurs que chez moi : je fus longtemps à songer comment cela se pourroit faire, je n'avois que les Fêtes & Dimanches, j'allois à la Messe aux Feuillants par le jardin des Tuileries, je m'imaginai que je la rencontrerois par ce chemin-là par hasard, que je l'accosterois, & que nous parlerions ensemble ; cela réussit. Nous eûmes une longue conversation ; elle me fit de grandes promesses, & vou-
loit

loit m'en persuader la vérité par la force de son raisonnement , à quoi j'avois grande peine d'ajouter foi. Elle me parla fort du Roi d'Angleterre , de qui son mari est cousin germain , & par cette raison il auroit trouvé beaucoup à redire , s'il avoit eu connoissance qu'elle m'eût fait des propositions contraires au dessein qu'il avoit , & dont le succès lui seroit si avantageux. Madame de Choisy arriva là-dessus , laquelle dit : Il ne faut point absolument que Mademoiselle voye si souvent le Roi d'Angleterre , cela fera un mauvais effet à la Cour. La Princesse Palatine dit que cela seroit ridicule , & que je devois vivre avec lui à mon ordinaire. En ce temps-là j'écrivois quelquefois à la Reine , qui me faisoit réponse ; j'écrivis aussi à Monsieur le Chevalier de Guise mon oncle avec beaucoup de zèle pour la Cour. Je croyois que l'on ouvroit les lettres à la poste , comme j'avois vu que l'on avoit fait au voyage de Bordeaux , & qu'ainsi on verroit les bonnes intentions que j'avois , & que l'on m'en fauroit gré.

Madame de Châtillon étoit à Paris , laquelle avoit eu toute sa vie peu de commerce avec moi , à cause de l'attachement qu'elle avoit à feu Madame la

Princesse ; elle avoit l'honneur d'être sa parente. Elle desira de me voir , & dit à la Marquise de Mouy, femme du Premier Ecuyer de Monsieur , & qui me voyoit très-souvent , (elle étoit aimable de sa personne & par son esprit) de savoir de moi si je trouvois bon qu'elle me fît sa cour avec assiduité. Comme c'est une personne de grande qualité , fort belle & de bonne compagnie , j'en fus fort aise ; je crois que je le desirois par le cas qu'elle faisoit de moi , je pense aussi qu'elle étoit bien-aise d'être de quelque partie , parce que l'on s'ennuye bien quand on n'est de rien. M^r. de Nemours étoit de ses adorateurs le plus considérable ; & comme il étoit à Bordeaux , elle n'en avoit point ; de sorte que je crois que cela l'ennuyoit fort , & qu'elle étoit persuadée que le Roi d'Angleterre lui échapperoit mal aisément quand elle voudroit lui plaire. Elle ne jugeoit pas que les sentiments qu'il avoit pour moi l'en dussent empêcher ; puisqu'en cela il n'avoit d'autre dessein que de se marier à un parti avantageux. Elle venoit fort souvent à nos divertissements , & faisoit mille flatteries ; elle est naturellement la plus flatteuse personne du monde , & elle tâchoit fort à me persuader l'attachement qu'elle avoit pour moi.

Pendant que toutes ces choses se passoient, la Reine d'Angleterre me parla un jour du mariage de son fils, & me dit que la maniere dont son fils & elle avoient toujours vécu avec moi, ne leur permettoit pas d'en parler à Monsieur, sans savoir si je l'avois agréable; qu'en un temps où il auroit été plus heureux, il eût fait la proposition à Monsieur, sans me le demander, persuadé qu'il n'y avoit rien en sa personne qui me déplût; que maintenant qu'il y avoit tant à dire à sa fortune, si je voulois de lui, il vouloit tenir cela de ma générosité, & non de Monsieur. Je lui répondis que l'état auquel j'étois étoit si heureux, que je ne songeois point à me marier, que j'étois contente du rang que j'avois & du bien que je possédois, que je n'avois rien à desirer, & qu'ainsi j'avois peine à me marier, que je recevois avec tout le respect que je devois cette proposition, que cependant je lui demandois du temps pour y songer. Elle me dit qu'elle me donnoit huit jours, & qu'elle me prioit de considérer que je serois toujours maîtresse de mon bien, quoique je fusse mariée; que le Roi son fils vivroit avec son train des 200000 écus qu'il tiroit tant d'Angleterre que de ce que le Roi lui donnoit; que je serois Reine, &

la plus heureuse personne du monde par la tendresse & l'amitié que le Roi son fils auroit pour moi ; qu'il y avoit plusieurs Princes en Allemagne qui lui promettoient de grands secours ; qu'il avoit une grande faction en Angleterre , & que lorsqu'on verroit qu'il auroit une alliance si considérable , cela lui serviroit beaucoup ; qu'avec cela & les secours qu'il espéroit , il pourroit promptement se rétablir en ses Etats. Notre conversation finit ainsi.

Le Roi d'Angleterre me disoit souvent, la Reine a grande impatience de vous voir ; & moi je ne me hâtois point de lui faire réponse, je ne savois que lui répondre. Elle me vint voir un jour , & me dit : Ma niece , j'ai su qu'il y avoit eu pour vous quelque espérance d'épouser le Roi , & qu'il y a eu une négociation en campagne pour cela ; je vous assure que mon fils & moi ne prétendons point la traverser , & que nous vous faisons justice , persuadés qu'il vous est plus avantageux d'être Reine de France que d'Angleterre : c'est pourquoi nous ne vous pressons pas ; promettez-nous seulement que si ce dessein ne réussissoit pas , vous feriez notre affaire. Je lui dis que je ne savois ce qu'elle vouloit dire , que je n'en avois jamais oui parler , que pour marque de cela , je

consentois qu'elle parlât à Monsieur. Je ne croyois pas trop m'engager, je savois que Monsieur ne desiroit pas ce mariage; je ne fais si c'étoit parce que l'état où étoit le Roi d'Angleterre ne devoit pas l'y faire consentir, ou l'aversion qu'il a toujours eue de me voir établir. Mylord Germain, qui est Ministre de la Reine d'Angleterre & du Roi son fils, me venoit voir souvent, & raisonnoit fort avec moi sur cette affaire. Elle l'envoya peu de temps après me dire qu'elle s'en alloit au Luxembourg pour parler à S. A. R., à quoi je consentis comme j'avois déjà fait; & cela me parut aussi fort civil de n'y avoir pas voulu aller sans m'en faire encore parler. J'y allai aussi; la Reine d'Angleterre parla à Monsieur, lequel me dit ensuite ce qu'elle lui avoit dit, & ce qu'il lui avoit répondu; savoir, que je n'étois pas à lui; que j'étois au Roi & à l'Etat; qu'il falloit le consentement de Sa Majesté, & qu'il lui avoit fait une civilité sur l'honneur que le Roi son fils & elle me faisoient. Je lui témoignai être bien-aïse qu'il eût fait une réponse qui ne concluoit rien; parce qu'en l'état où étoit l'Angleterre, je n'aurois pas été heureuse d'en être Reine. Comme je fus de retour à mon logis, le Roi d'Angleterre y vint; il croyoit l'affaire faite,

parce qu'il étoit persuadé qu'il n'y avoit aucun obstacle du côté de la Cour. Il me témoigna la joie qu'il avoit de la favorable réponse que Monsieur avoit faite à la Reine sa mere : ce qui lui donnoit lieté d'oser me parler de son dessein, que jusqu'à cette heure il s'étoit contenté de laisser parler la Reine sa mere : & sur cela il me tint force beaux discours, qu'il auroit plus de desir que jamais de rentrer dans ses Etats, puisqu'il partageroit sa bonne fortune avec moi, ce qui la lui rendroit plus agréable. Je lui répondis, que s'il n'y alloit lui-même, il feroit difficile qu'il parvînt à les ravoir sitôt. Il me répliqua : Quoi ! dès que je vous aurai épousée, vous voulez que je m'en aille ? Je lui dis, oui ; si cela est, je serai plus obligée que je ne suis de prendre vos intérêts, je vous verrois ici avec douleur dansant le triolet, & vous divertir, lorsque vous devriez être en lieu où vous vous fassiez casser la tête ou vous remettre la Couronne dessus. J'ajoutai qu'il feroit indigne de la porter s'il ne l'alloit quérir à la pointe de son épée & au peril de sa vie. Madame d'Epernon, qui souhaitoit cette affaire avec passion, avoit beaucoup de joie de nous voir entretenir. Je fus un peu malade, il me venoit voir, & envoyoit souvent savoir

de mes nouvelles avec les derniers soins : quoique je n'eusse point de hâte de la conclusion de cette affaire , je recommençai néanmoins les bals à l'ordinaire.

Madame la Comtesse de Fiesque la mere témoignoit grande amitié pour le Roi d'Angleterre , & disoit qu'il falloit le faire Catholique , & me prioit sans cesse de lui en parler. Je le fis une fois : il me répondit qu'il feroit tout pour moi , que pour me sacrifier sa conscience & son salut , il falloit que je m'engageasse à l'affaire dont il m'avoit tant parlé , & qu'à moins de cela il n'en feroit rien. Madame la Duchesse d'Aiguillon , niece de feu M^r. le Cardinal de Richelieu , fort dévote , & toutefois fort de la Cour , me pressoit terriblement de lui promettre de l'épouser s'il se faisoit Catholique ; que j'y étois obligée , & que je serois responsable devant Dieu du salut de son ame. Mylord Montaigu vint voir Madame la Comtesse de Fiesque , pour chercher avec elle le biais , afin de m'engager en cette affaire d'une maniere que je ne pusse m'en défendre ; & comme je vis cela , je connus que la Cour la fouhaitoit , afin de ruiner Monsieur de toutes façons , & lui donner une alliance qui ne pouvoit être utile dans la conjoncture présente. J'en parlai à Gou-

las au Luxembourg, il me dit qu'il m'en viendrait entretenir à loisir un matin. Il y avoit eu comédie chez moi, le Roi d'Angleterre y étoit venu ce jour-là sans que je lui en eusse parlé; de sorte qu'il s'en plaignit. Je ne m'en souciai point, & cela fit qu'il fut quelques jours sans venir chez moi, pendant lesquels Germain me demanda audience. Je lui donnai heure pour le lendemain au matin; il arriva comme Goulas étoit dans mon cabinet, il ne voulut pas entrer, & attendit. Goulas m'allégua le misérable état où je serois si j'épousois le Roi d'Angleterre; & quoique j'eusse de grands biens, je n'en avois néanmoins pas assez pour subvenir à une guerre telle qu'il falloit qu'il la fît; & quand il auroit vendu tout mon bien, & qu'il n'auroit pas reconquis son Royaume, je mourrois de faim; qu'il pouvoit mourir, & que si cela arrivoit, je serois la plus misérable Reine du monde; que je serois à charge à Monsieur, au-lieu de le pouvoir servir; que je devois voir l'amitié que l'on avoit pour moi à la Cour par cette proposition: que les fréquentes visites du Roi d'Angleterre, les respects & les déférences qu'il me rendoit étoient des galanteries à un Roi, & que cette déclaration ouverte qu'il en faisoit pourroit

un jour produire de mauvais effets pour moi dans les pays étrangers, & empêcher tous les autres Princes de songer à moi; qu'ainsi je ne pouvois trop-tôt rompre ce commerce.

Quelques jours auparavant, la Princesse Palatine étoit partie pour aller à Poitiers, sur ce qu'on disoit que le Cardinal Mazarin y devoit bientôt arriver. Elle me voulut voir chez Madame de Choisy, où j'allai : elle me tint les mêmes discours qu'elle avoit accoutumé, & me dit que je devois faire mon possible afin que le Coadjuteur me rendît de bons offices auprès de Monsieur. Comme c'étoit un homme avec lequel je n'avois nul commerce depuis quelques années, quoiqu'il eût été de mes amis autrefois, & parce qu'au voyage de Bordeaux j'avois été un peu contre lui avec la Reine, il ne m'avoit pas vue. Cependant un Conseiller de ses amis, nommé Caumartin, m'avoit dit qu'il avoit beaucoup de zele pour moi. Comme ce n'étoit qu'un compliment, & qu'il rendoit de grands devoirs à Madame, avec qui je n'étois pas trop bien, je trouvois que d'établir beaucoup de commerce avec lui, cela me seroit difficile. Monsieur me dit un jour : Vous avez connu M^r. le Coadjuteur; pourquoi

ne vous plaît-il plus ? Je lui répondis que je n'en savois rien : il me répliqua qu'il nous falloit raccommoder. Je lui dis que s'il faisoit des avances pour cela, j'en ferois bien-aïse, qu'il ne me sembloit pas que j'en dusse faire. Je le trouvai chez Monsieur, il vint à moi, & il me dit : Je vous supplie que j'aye l'honneur de vous parler : nous allâmes à une fenêtre, où nous eûmes un grand éclaircissement, duquel nous sortîmes bons amis. La Palatine eut grande joie de savoir cela avant que de partir ; quoiqu'elle m'eût dit adieu, elle demeura encore 15 jours à Paris, pendant lesquels Madame de Choisy vint me trouver pour me dire, la Palatine à besoin d'argent, elle veut avoir 200000 écus. Je lui dis que j'ordonnerois à mes gens de les trouver; sur quoi elle me répliqua, la Palatine ne veut pas que vos gens le fassent; elle vous en fera trouver, & les sûretés à ceux qui vous les prêteront, parce que vous n'êtes pas en âge, afin qu'il n'y ait nulle difficulté. Je n'en voulus rien faire, voyant bien qu'elle me vouloit prendre pour dupe; & comme ceci s'est passé avant la conversation de Goulas, je l'ai interrompue pour le mettre ici comme une circonstance à n'être pas oubliée.

Après que Goulas fut parti, Germain entra, & me dit: Je n'ai garde de croire que nos affaires ne soient pas faites; M^r. Goulas est un fort bon solliciteur. Je lui dis que le Roi d'Angleterre me faisoit beaucoup d'honneur; que les affaires n'étoient pas en état de se conclure; que je le suppliois de ne me pas venir voir si souvent, parce que tout le monde y trouvoit à redire, & que cela me faisoit tort. Il fut surpris de ce que je lui disois, & me dit tout ce que l'on pouvoit dire pour modérer cet arrêt, & j'en demeurai-là. Le Roi d'Angleterre fut ensuite trois semaines sans me voir, je crois que cela le fâcha, & lui donna de l'ennui; il n'avoit nul divertissement, l'on vit bien que le mien ne consistoit pas en l'honneur de sa conversation & de sa vue. Mes assemblées continuerent aussi fréquentes, & plus belles que quand il y étoit, parce que plusieurs gens qui n'avoient pas l'honneur d'être connus de lui, n'y osoient venir. Madame d'Epéron bouda un peu du discours que j'avois fait à Germain sans lui en parler, & comme elle ne savoit pas ce qui m'y avoit obligée, elle crut que j'avois tort. Elle vint moins souvent me voir; & les jours que l'on dansoit chez moi, le Roi d'Angleterre alloit chez

elle, où ils jouoient des bijoux, & vou-
loient qu'on crût qu'ils se divertissoient
fort bien sans moi : ce que je ne croyois
point, & sur-tout Madame d'Epéron.
Je m'apperçus fort bien que je ne la voyois
plus si souvent, j'ai toujours eu tant de
tendresse pour elle, que ses moindres froi-
deurs m'inquiétoient; aussi nous fûmes
bientôt raccommodées, & je lui dis que
j'avois su que M^r. de Fienne disoit par le
monde que j'aimois passionnément le Roi
d'Angleterre, & que je l'épouserois par
amour, cela me déplut au dernier point.
Je sus encore que Mylord Germain alloit
tous les soirs chez Madame de Berighen,
& tenoit les mêmes discours en présence
de tout le monde, & il ajoutoit : Nous
retrancherons son train, & nous ven-
drons ses terres. Cette maniere d'empire
que l'on vouloit prendre sur moi ne me
plut non plus que l'amour; de sorte que
sur cela je pris ma résolution, à la vérité
elle fut un peu brusque, c'est mon humeur.

L'on parla dans le même temps de ma-
rier Mademoiselle de Longueville à M^r.
le Duc d'Yorck. Il l'alloit souvent visiter,
cela étoit presque fait; je témoignai au Roi
& à la Reine d'Angleterre que je ne
croyois pas que ce fût leur avantage,
que 50000 écus de rente n'étoient pas

suffisants pour faire subsister M^r. le Duc d'York avec une femme & des enfants quand ils en auroient. Ils crurent que je n'en avois pas envie ; je ne fais si c'étoit cette raison , ou bien celle de leurs intérêts qui étoit assez grande , qui rompit l'affaire. La première fois que je vis la Reine d'Angleterre après la conversation de Germain , elle me fit mille reproches ; & comme le Roi son fils entra , il avoit toujours accoutumé de se mettre sur un siege devant moi , l'on lui apporta une grande chaise , où il se mit. Je crois qu'il crut me faire un grand dépit , & cela ne m'en fit nul.

Il arriva une bien plus grande affaire ; M^r. le Cardinal Mazarin entra en France. Au même moment que Monsieur le fut , il envoya quérir ses troupes , qui étoient dans l'armée du Roi commandée par M^r. le Maréchal d'Harcourt , qui consistoit en ses compagnies de Gendarmes , de Chevaux-légers , & celles de M^r. le Duc de Valois mon frere , & les régiments de cavalerie & d'infanterie de l'un & de l'autre , avec le régiment de Languedoc , dont Monsieur est Gouverneur. Le Comte de Maré , qui étoit à Monsieur , amena son régiment de cavalerie ; le Comte de Hollac , Allemand ,

homme de grande qualité & de mérite, à qui Monsieur à ma priere avoit fait donner un régiment de cavalerie de sa nation, le vint trouver, & à son imitation, M^r. Sester, neveu du Maréchal de Rantzau, y vint aussi avec son régiment. Monsieur envoya ces troupes se poster sur tous les passages des rivières pour empêcher le passage de M^r. le Cardinal Mazarin. Le Parlement députa des Conseillers pour envoyer sur la route à la même intention; Messieurs du Coudray, Genier & Bitaut y furent pour cet effet, & se trouverent à Pont-sur-Yonne, lorsque M^r. le Cardinal Mazarin y arriva avec l'armée qui l'escortoit. Comme il n'y avoit à ce Pont que cent Mousquetaires de Languedoc, commandés par un Capitaine nommé Morangé, qui résista fort long-temps avec son peu de troupes contre un nombre considérable, & fit en cette rencontre une très-belle action; M^{rs}. Bitaut & du Coudray furent obligés de se sauver. Le premier fut fait prisonnier, & l'autre se défendit en très-brave Gentilhomme comme il est, & se sauva. M^r. le Cardinal Mazarin passa la rivière de Loire à Gien sans aucune résistance; les habitants avoient refusé de laisser entrer les troupes de S. A. R. qui s'y vouloient jet-

ter. Il passa par-tout sans nulle difficulté, & arriva heureusement à la Cour, où il reçut tous les témoignages possibles de joie & de contentement.

M^r. le Coadjuteur me vint voir ensuite de l'éclaircissement que nous avions eu ensemble ; il me parla du dessein du Roi d'Angleterre, & me dit qu'il avoit voulu l'engager à en parler à Monsieur, qu'il ne l'avoit pas voulu faire, qu'il auroit toute la joie possible de me voir Reine de France, & qu'il me supplioit de croire qu'il n'y auroit rien au monde qu'il ne fît pour cela. Sa conduite ne répondit pas à son discours, je le voyois peu.

Comme Monsieur se fut déclaré contre M^r. le Cardinal Mazarin, Madame de Choisy me vint voir au matin. Je lui dis que je la suppliois d'écrire à la Palatine, que je la remerciois des offres qu'elle m'avoit faites de me servir ; que si elle croyoit avoir quelque engagement avec moi, je la priois de croire que je n'en voulois plus avoir avec elle, & que les 200000 écus que Madame de Choisy m'avoit demandé pour elle, feroient employés pour le service de Monsieur, pour faire la guerre à Monsieur le Cardinal Mazarin, & que par cette voie je serois plutôt Reine de France. Madame de Choisy,

qui va comme une girouette à tous vents & de tous côtés, approuva fort mon dire, & me répondit: Je venois vous dire justement ce que vous m'avez dit. Je la priaï que l'on ne parlât jamais de cette affaire, parce que si on la favoit dans le monde, on croiroit que j'aurois été leur dupe, & que je ferois obligée de m'en défendre, & de dire que quand les gens ne donnent point leur argent à ceux qui les veulent attrapper, l'on n'est pas dupe. Elle me répondit que cela demeureroit dans l'oubli.

M^r. de Nemours arriva à Paris. Il revenoit de Guyenne d'auprès de M^r. le Prince, il s'en alloit en Flandres quérir ses troupes qui y étoient avec celles que le Roi d'Espagne lui donnoit. Lorsque M^r. le Prince partit pour aller en Guyenne, ses troupes faisoient un corps séparé de l'armée du Roi, & étoient à Marles; de sorte qu'elles purent sans peine passer en Flandre. Il fut quelques jours à Paris, & vint aux assemblées du Luxembourg. Madame de Châtillon s'y trouva la première fois qu'il y vint, ajustée au dernier point, & belle comme un ange: ce qui fut d'autant plus remarqué, que tout l'hyver elle n'avoit point forti, & ne s'étoit point habillée.

M^r. le Comte de Fiesque arriva après

de la part de M^r. le Prince avec un plein pouvoir de signer un traité avec Monsieur. Madame fit tous ses efforts pour empêcher Monsieur de signer ; elle n'eut pas assez de crédit. M^r. de Nemours me témoigna en être fort mécontent , & qu'il le feroit savoir à M^r. le Prince , de la part duquel il me fit mille protestations de services , à quoi je répondis assez froidement. Le Comte de Fiesque , en qui j'avois une grande confiance depuis longtemps , me donna aussi de grandes assurances du zele que M^r. le Prince avoit de me servir ; & de sa joie , si je pouvois être persuadée que nos intérêts étoient communs , parents comme nous étions , qu'il desiroit que je fusse Reine de France , que c'étoit le plus grand avantage pour lui , & qu'il se croiroit heureux si j'avois la bonté d'avoir plus de confiance en lui que par le passé. Je reçus fort bien ce compliment , & témoignai au Comte de Fiesque que j'aimerois mieux que Monsieur le Prince se mêlât de mes intérêts que quique ce fût , que je lui donnerois des marques de cette vérité par ma conduite , & que je voulois être avec sincérité ses amies à l'avenir. De sorte que Monsieur le Comte de Fiesque , qui avoit une lettre de M^r. le Prince à me donner , me l'apporta

le lendemain. J'ai jugé nécessaire de la mettre ici aussi-bien que quelques autres.

M A D E M O I S E L L E ,

J'apprends avec la plus grande joie du monde les bontés que vous avez pour moi ; je souhaiterois avec passion vous pouvoir donner des preuves de ma reconnoissance. J'ai prié Mr. le Comte de Fiesque de vous témoigner l'envie que j'ai de mériter par mes services la continuation de vos bonnes graces. Je vous supplie d'avoir créance à ce qu'il vous dira de ma part, & d'être persuadée que personne du monde n'est avec plus de passion & de respect,

M A D E M O I S E L L E ,

L O U I S D E B O U R B O N .

Cette lettre étoit assez obligeante pour des compliments que j'avois faits à ses amis, & marquoit l'envie qu'il avoit d'être des miens, comme il l'a témoigné depuis en toutes occasions : aussi de mon côté n'en ai-je perdu aucune de prendre ses intérêts, & de faire connoître combien ils m'étoient chers. Quand la nouvelle vint que Monsieur de Nemours étoit entré en France avec son armée, j'en fus

bien-aise. Comme il s'approcha, Monsieur s'inquiéta fort pour faire passer la rivière de Seine à ses troupes : ce que l'on fit à Meulan. Monsieur le Duc de Sully, qui en est Gouverneur, servit parfaitement bien le parti ; il auroit été à souhaiter que S. A. R. y eût été, cela eût pu obliger M^r. de Longueville à l'y venir recevoir, parce que c'étoit dans son Gouvernement, & cette entrevue auroit pu l'engager à faire pour M^r. le Prince ce qu'il n'avoit point fait. M^r. le Coadjuteur l'empêcha de faire ce voyage, il fut fait Cardinal aux quatre-temps du Carême, ce qui donna une grande joie à Monsieur & à ses amis. Il m'en envoya donner part dès le matin, & ensuite me vint voir revêtu des marques de cette nouvelle Dignité ; de sorte que nous l'appellâmes à Paris le Cardinal de Retz. Cette dignité lui donna lieu de manifester davantage la haine qu'il avoit contre M^r. le Prince : il fit faire une assemblée de noblesse amenée par quelques-uns de ses amis dans le Vexin, pour empêcher M^r. de Nemours de passer, & pour le charger. Cela fut fort inutile, ces gens-là ne parurent pas seulement, & l'on fit croire à Monsieur que ce parti étoit considérable, ce qui caufoit son inquiétude. M^r. de Nemours

après avoir passé la rivière, vint ici voir Monsieur, & amena avec lui Monsieur le Baron de Clinchamp, qui commandoit toutes les troupes que le Roi d'Espagne avoit données à M^r. le Prince, & quantité de ses Officiers qui étoient étrangers, & qui vouloient voir Paris. Cependant l'armée de Monsieur, dont M^r. le Duc de Beaufort étoit Général, étoit allée en toute diligence secourir Angers, où M^r. de Rohan avoit tenu bon pour Monsieur le Prince, à ce qu'il disoit; la suite le fera connoître. Il demandoit du secours en grande hâte, il étoit pressé par l'armée du Roi commandée par le Maréchal d'Hocquincourt. Lorsqu'il demanda du secours, il avoit marqué un jour jusqu'auquel il tiendrait; il se rendit cependant deux jours devant, quoiqu'il fût l'armée proche, & qu'elle devoit arriver le jour qu'il l'avoit demandée. Plusieurs croient qu'il s'engagea dès ce moment à M^r. le Cardinal Mazarin, & qu'il ne vint à Paris que pour l'y servir. Il le servoit, & assurément il ruinoit les troupes par les grandes marches qu'il leur faisoit faire, ce qui les fatiguoit beaucoup assez inutilement.

Monsieur de Clinchamp, après avoir rendu ses devoirs à S. A. R. me vint voir: je fus fort contente de lui, c'étoit un

honnête-homme , de beaucoup d'esprit & de mérite. En sa considération & celles de tous ses Officiers , Monsieur voulut que l'on fît une grande assemblée chez moi le jour de la mi-Carême , à quoi j'obéis volontiers. Il y eut un ballet assez joli , ce qu'il admira moins que la beauté des Dames de France , aussi-bien que tous les Colonels. Pour lui , quoiqu'il servît le Roi d'Espagne , il étoit François de la frontiere de Lorraine ; il avoit été dans sa jeunesse nourri dans cette Cour , & Monsieur de Lorraine l'avoit engagé au service des Espagnols. Il me vint voir souvent , & témoignoit qu'il n'eût rien souhaité avec plus de passion que de me voir maîtresse des Pays-Bas. Je tournois ce discours en raillerie ; je ne le connoissois pas assez pour le pouvoir prendre autrement , comme j'ai fait depuis. Avant qu'il partît d'ici , M^r. de Nemours & lui me prièrent qu'ils pussent voir encore une assemblée chez moi. Je leur donnai un ballet , il fut plus petit que l'autre , ils ne resterent que huit jours à Paris , il falloit qu'ils marchassent pour se joindre aux troupes de Son Altesse Royale.

Angers pris , la Cour revint du côté de Paris ; elle s'arrêta quelque temps à Blois , d'où l'on envoya à Orléans savoir si l'on

y recevroit le Roi avec le Cardinal Mazarin ; ce qui n'étoit pas sans difficulté. L'armée de M^r. d'Hocquincourt avoit tellement ruiné toutes les Terres de S. A. R. & généralement tous les Pays Blaisois, que ceux d'Orléans craignoient un pareil traitement, & avoient assez de raison de craindre d'en être pillés ; tous les bleds de la Province & tous les meubles de tout le Pays, de la Noblesse, & des autres, étoient entrés dans leur Ville. Sur cette premiere lettre du Roi, les Habitants envoyèrent à S. A. R. savoir ce qu'ils feroient. Elle y envoya M^r. le Comte de Fiesque & M^r. de Grammont, qui est un de ses Gentilshommes ; ils appaisèrent tout le trouble que la crainte & l'effroi y avoient fait naître : l'éloquence avec laquelle le Comte de Fiesque parla au Peuple, le rangea sous l'obéissance de S. A. R., & unit tous les esprits d'une telle maniere, que l'Intendant qu'ils croyoient l'homme de Mr. le Cardinal Mazarin, & non celui du Roi, fut presque assommé lorsqu'il passa par une Place qui s'appelle le Martroy ; ils crioient *au Mazarin*. De sorte que pour se sauver de cette furie du Peuple, il fallut que le Comte de Fiesque l'en allât retirer, & on ne voulut jamais le lui rendre qu'il n'eût crié *vive*

le Roi & non Mazarin; ce qu'il fit. Il monta sur les degrés qui sont au milieu de la Place pour obéir à leurs ordres. Cela fut assez plaisant, de voir ce pauvre Monsieur le Gras, qui est un ancien Maître des Requêtes, avec sa robe de satin, se soumettre aux loix d'une populace émue pour sauver sa vie; il n'y a rien de si ridicule.

Monsieur le Marquis de Sourdis, Gouverneur de la Province & de la Ville, y étoit peu en crédit, & sa conduite envers S. A. R. étoit telle, que l'on étoit bien-aïse de la voir. Ainsi M^r. le Comte de Fiesque revint en diligence, pour obliger S. A. R. d'aller à Orléans, sa présence y étant tout-à-fait nécessaire pour la conservation de cette grande Ville; poste si considérable en temps de guerre civile, & un Pays si renommé pour son commerce. La communication de la Guyenne étoit encore nécessaire au parti & aux intérêts de Monsieur le Prince, qui recommandoit que l'on eût soin de ménager Orléans; de sorte que tous ses amis pressoient fort Monsieur d'y aller; à quoi il se résolut le Samedi de Pâque Fleurie au soir. Il m'avoit dit quelques jours auparavant, que les Bourgeois d'Orléans l'avoient envoyé prier, au cas qu'il n'y pût aller, de m'y

envoyer. Je répondis à cela qu'il favoit bien que j'étois toujours prête à lui obéir. Comme l'on me dit le Dimanche au matin que Monsieur partoît pour Orléans le lendemain, & que cela étoit résolu, qu'il avoit envoyé à Messieurs les Ducs de Beaufort & de Nemours leur dire de lui envoyer une escorte au-delà d'Etampes, je dis à Préfontaine, je gagerois que j'irai à Orléans. Il me répliqua qu'il ne comprenoit pas sur quoi j'avois cette pensée. Je lui dis que Monsieur s'étoit engagé à faire ce voyage contre le sentiment du Cardinal de Retz, qu'il ne pouvoit demeurer à Paris sans qu'il m'envoyât à sa place, & que je n'en ferois point fâchée, parce que c'étoit ce qui tenoit plus au cœur à Monsieur le Prince, & qu'il étoit fort beau, lorsque l'on s'engageoit à être ami des gens, de leur rendre un service si considérable; que cela le rendroit redoutable pour jamais. Que rendre en même-temps ce service au parti, c'étoit obliger tout ce qui en étoit.

J'avois fait dessein d'aller coucher ce soir-là aux Carmélites de St. Denis, pour y passer la Semaine Sainte, comme je faisois presque toutes les grandes Fêtes; je l'avois même dit à Monsieur, & j'avois pris congé de lui. Je remis mon voyage
au

au lendemain , à cause de celui de M^r. de Beaufort , qui étoit venu depuis le Comte de Fiesque pour presser Monsieur d'aller à Orléans. Il me vint voir , & me dit , si Monsieur n'y veut pas aller , il faut que ce soit vous. Je m'en allai aux Capucins de St. Honoré , où prêchoit le Pere Georges , grand Frondeur. Monsieur y étoit ; je lui dis que j'avois différé mon voyage sur ce que j'avois appris le sien. J'allai ensuite au Luxembourg , où je le trouvai fort inquiet ; il se plaignit à moi de la persécution que les amis de M^r. le Prince lui faisoient d'aller à Orléans ; que s'il abandonnoit Paris , tout étoit perdu , & qu'il n'iroit point. Toutes les conversations que l'on avoit avec lui , lorsqu'il n'étoit pas satisfait des Gens qui le vouloient faire agir , finissoient toujours par des souhaits d'être en repos à Blois , & par le bonheur des Gens qui ne se mêlent de rien. A dire le vrai , cela ne me plaisoit point ; je jugeois par-là qu'à la suite du temps cette affaire iroit à rien , & qu'on se verroit réduit comme on a été , chacun chez soi : ce qui ne convient guere aux gens de notre qualité , & convenoit encore moins à avancer ma fortune ; de manière que ces sortes de discours me faisoient toujours verser des larmes , & me

caufoient beaucoup de chagrin. Je demeurai assez tard chez Monsieur ; tout le monde me venoit dire : Vous irez assurément à Orléans. M^r. de Chavigny , qui étoit un homme de grand esprit & de grande capacité , qui avoit été élevé par le Cardinal de Richelieu aux affaires , & qui étoit connu de lui pour tel que je viens de dire , étoit fort de mes amis , & fort de ceux de M^r. le Prince. Il me dit : Voici la plus belle action du monde à faire pour vous , & qui obligera sensiblement M^r. le Prince. Monsieur entra sur cela , auquel je donnai le bon soir , & m'en allai à mon logis. Comme je soupois , le Comte de Tavanne , Lieutenant-Général de l'armée de M^r. le Prince , entra , & me dit tout bas : Nous sommes trop heureux , c'est vous qui venez à Orléans , n'en dites mot. M^r. de Rohan vous le va venir dire de la part de Monsieur. M^r. de Rohan arriva , m'apporta cet ordre : ce que je reçus , comme j'ai toujours fait les commandements de Monsieur , avec beaucoup de joie de lui obéir ; j'en sentoïis une dans le cœur , qui me marquoit une fortune aussi extraordinaire que le fut l'exécution de cette affaire. Monsieur de Rohan me dit qu'il y viendrait avec moi ; je priai le Comte & la Comtesse de Fief-

que de m'y accompagner, & M^c. de Frontenac, ce qu'ils firent avec beaucoup de satisfaction. Je donnai ordre à mon équipage & à tout ce qui m'étoit nécessaire; je me couchai à deux heures après minuit, & le lendemain, qui étoit le jour de la Notre-Dame de Mars, j'allai à sept heures du matin faire mes dévotions. Je crus, pour commencer mon voyage, que je devois me mettre en état que Dieu y pût donner la bénédiction que je desirois; puis je revins à mon logis y donner encore quelques ordres, & je m'en allai dîner au Luxembourg, où Monsieur me dit qu'il avoit envoyé le Marquis de Flamarin dire à Orléans que j'y allois, & avoit écrit que l'on fît tout ce que j'ordonnerois comme si j'étois lui-même. S. A. R. dit à M^{rs}. de Croissy & de Bermont, Conseillers au Parlement: Il faut que vous alliez à Orléans avec ma fille. Ils lui répondirent qu'ils obéiroient à ses ordres. Le premier étoit tout-à-fait attaché aux intérêts de M^r. le Prince; je ne le connoissois pas par lui-même, j'en avois seulement ouï parler beaucoup à ses amis qui étoient les miens; l'autre étoit fort de ma connoissance. Après avoir été quelques heures au Luxembourg à m'entretenir avec tout le monde, je connus les sen-

timents de tous sur mon voyage: les amis du Cardinal de Retz le trouvoient ridicule, ceux de Mr. le Prince en étoient ravis; comme je n'avois pas encore la dernière confiance aux derniers, ce qu'en avoient dit les autres me troubloit un peu. M^r. de Chavigny me dit qu'il témoigneroit à M^r. le Prince l'obligation qu'il m'avoit, qu'il étoit assuré qu'il prendroit à présent mes intérêts comme les siens propres, c'est-à-dire, avec le dernier empressement, & que si pendant mon absence l'on faisoit quelque traité, je verrois comme les amis de M^r. le Prince me serviroient.

Pour montrer comme tous les amis de M^r. le Prince étoient bien intentionnés pour moi, je dirai que Madame de Châtillon, pendant que Monsieur de Nemours étoit ici, me dit: Vous savez bien l'obligation que j'ai à être attachée aux intérêts de M^r. le Prince, & l'inclination que j'ai pour vous, qui m'a toujours fait souhaiter de vous bien voir ensemble; vous y voilà, je souhaite que vous y foyez encore mieux. Monsieur de Nemours, qui a la dernière passion pour votre service & moi aussi, comme vous savez, parlâmes hier deux heures de vous faire Reine de France; ne doutez pas que M^r. le Prince

n'y travaille de tout son cœur ; & comme la paix ne se négociera jamais que par Monsieur de Chavigny , Monsieur l'a promis à M^r. le Prince , nous lui en avons parlé. Il trouve que rien n'est si à propos , ni si utile pour la France , pour le bien public , pour votre famille & pour vous ; que cela est tout-à-fait avantageux à M^r. le Prince : c'est pourquoi , quand le Comte de Fiesque partira , ce qui fera bientôt , faites-lui en dire deux mots. Je n'avois garde de lui dire que M^r. le Comte de Fiesque m'en avoit parlé , ni que j'avois fait réponse à M^r. le Prince là-dessus : elle appella Monsieur de Nemours , qui m'entretint fort long-temps sur ce chapitre , & me fit mille protestations de services , & continua depuis à m'en parler aussi-bien que Madame de Châtillon & Monsieur de Chavigny. Je n'eus que faire de charger de rien le Comte de Fiesque , il ne partit point , il vint avec moi à Orléans ; Madame de Châtillon me vint dire adieu au Luxembourg , fort dolente. Elle avoit bien envie de venir avec moi , je ne l'en pressai pas , je jugeai que cela feroit parler le monde , à cause de M^r. de Nemours. Madame de Nemours y vouloit fortement venir , & pour cela je ne savois comment m'en débarrasser , &

je favois que son mari auroit été au désespoir si elle y fût venue ; quelques personnes de ses amis l'en détournèrent.

Après avoir dit tous mes adieux, je pris congé de S. A. R. qui me dit, M^r. l'Evêque d'Orléans (qui est de la Maison d'Elbeine) vous instruira de l'état de la Ville ; prenez aussi avis des Comtes de Fiesque & de Grammont, ils y ont été assez long-temps pour connoître ce qu'il y a à faire ; sur-tout empêchez, à quelque prix que ce soit, que l'armée ne passe la rivière de Loire, je n'ai que cela à vous ordonner.

Je montai en carrosse avec Madame de Frontenac, Madame la Comtesse de Fiesque & sa fille. S. A. R. fut toujours à la fenêtre jusqu'à ce qu'elle m'eût vue partir ; un nombre infini de peuple qui étoit dans la cour, me souhaitoit des bénédictions par toutes les rues où je passai. S. A. R. me donna un Lieutenant de ses Gardes, nommé Pradine, deux Exempts, six Gardes, & six Suisses. Lorsque je partis de Paris, je ne pus aller coucher qu'à Châtres à cause que j'étois partie tard. Le soir M^r. de Rohan me vint voir, & me fit mille compliments sur la joie qu'il avoit eue d'être choisi pour m'accompagner ; je le reçus fort bien. Croissy m'en

fit aussi, & me dit : Je fais que faute d'avoir l'honneur d'être connu de V. A. R., elle croira que je suis un bourru, qui fait le capable, & qui n'obéira pas aveuglément à ses ordres ; je la puis assurer que ma conduite prouvera le contraire : il me dit vrai, je me suis fort louée de lui. Je partis de Châtres fort matin ; avant que de partir, M^r. de Rohan proposa à Pradine de faire venir 50 Gardes à lui pour me suivre, parce que j'avois peu de gens avec moi. Pradine lui répondit, que si j'en avois voulu davantage l'on m'en auroit donné, que je n'en avois pas demandé, & que les Gardes des particuliers ne se mêloient point avec ceux de Monsieur ; il me le vint dire aussi-tôt. Je lui dis qu'il avoit fort bien répondu, & que je ne le voulois pas : je le mandai à Monsieur qui ne le trouva pas bon. Comme je sortois de Châtres, M^r. de Beaufort arriva, qui m'accompagna toujours à cheval à la portiere de mon carrosse : Nous dinâmes à Etampes, & M^r. de Beaufort avec moi. A deux lieues delà, je trouvai l'escorte de 500 chevaux commandés par M^r. de Valon, Maréchal-de-Camp dans l'armée de Monsieur. L'escorte étoit composée de Gendarmes & Chevaux légers de Monsieur

& de mon frere, & de gens détachés François & étrangers; ils étoient en bataille, & me saluerent: puis les Chevaux légers allerent devant mon carrosse, les Gendarmes après, les Gardes & le reste par escadrons devant, derriere & à côté. Comme je fus dans les plaines de Beauffe, je montai à cheval, parce qu'il faisoit fort beau temps, & que mon carrosse étoit endommagé; ce qui donna à ces troupes bien de la joie de me voir commencer là à donner mes ordres. Je fis arrêter deux ou trois couriers, dont l'un étoit un homme d'Orléans qui alloit trouver S. A. R. pour lui dire que le Roi leur avoit mandé que cette nuit-là il couchoit à Clery, & que delà il passoit outre sans aller à Orléans, & qu'il y envoyoit le Conseil. Je menai ce courier avec moi jusqu'à Toury, afin de le dépêcher là-dessus à S. A. R.

Arrivée à Toury, j'y trouvai Messieurs de Nemours, Clinchamp, & quantité d'autres Officiers, qui me témoignèrent avoir grande joie de me voir, & même plus que si c'eût été Monsieur. Il me dirent qu'il falloit tenir Conseil de Guerre devant moi; je trouvai cela assez nouveau pour moi, je me mis à rire; M^r. de Nemours me dit qu'il falloit bien

que je m'accoutumasse à entendte parler d'affaires & de guerre, que l'on ne feroit plus rien sans mes ordres; nous nous mîmes donc à parler pour voir ce qu'il y avoit à faire. M^r. de Rohan me tira à part, & me dit : Vous savez bien que l'intention de Monsieur est que l'armée ne passe point la riviere, qu'il craint que l'on ne l'abandonne à Paris; ainsi parlez à ces messieurs : Et ensuite il me dit qu'il fouhaitoit avec la derniere passion que ce voyage réussit au contentement de Monsieur, afin que cela l'obligeât à porter mes intérêts dans les affaires essentielles; & que comme il étoit mieux informé des intentions de Monsieur que moi, il me diroit, selon l'occurrence, ce qu'il y avoit à faire. Ce discours ne me plut point : sur ce que M^r. de Rohan faisoit le capable, je jugeai qu'il croyoit que je ne l'étois guere, & peu propre à agir, dans les affaires; je ne lui en témoignai rien, je le laissai, & m'en retournai avec toute la compagnie. Je dis à M^r. de Nemours & à tous ces Messieurs qui commandoient les troupes, que j'étois fort persuadée qu'ils agiroient en tout de concert avec moi, & que je ne craignois point qu'ils voulussent passer la Loire pour secourir Mouron, & abandonner

Monsieur à Paris sans aucunes troupes ; que les amis du Cardinal de Retz, & lui-même, ne souhaitoient que la division de Monsieur & de M^r. le Prince, qui étoit ce que je craignois le plus ; qu'ainsi je les priois, pour prévenir les gens mal-intentionnés, de me donner leur parole qu'ils ne passeroient point la riviere sans ordre de Monsieur : ils me la donnerent, & voulurent signer ; ce que je ne croyois pas nécessaire. J'écrivis à l'instant à Monsieur en leur présence ce qu'ils m'avoient dit, & ensuite ils me protestèrent de ne plus rien faire désormais sans mes ordres, & qu'ils croyoient en cela se conformer à l'intention de M^r. le Prince. Ensuite on résolut que notre armée marcheroit à Gergeau, & se logeroit dans le fauxbourg de St. Denis, qui est au bout du Pont-de-Dieu ; que si la ville étoit dans un état que l'on la pût prendre d'emblée, dès qu'on l'attaqueroit, il seroit très-nécessaire d'être maître d'un poste sur la riviere de Loire ; que l'on couperoit la Cour, qui n'entreroit point à Orléans selon les apparences, & qu'elle prendroit le chemin de Gien ; que s'ils combattoient, nous étions les plus forts. Le Maréchal de la Ferté n'avoit point encore joint avec son armée, ni Vaube-

cour avec un petit corps qu'il commandoit ; que s'ils reconnoissoient leur foiblesse , & qu'ils s'en retournassent sur leurs pas , le pays où ils auroient passé feroit tout ravagé ; qu'ils ne trouveroient aucune subsistance ni pour l'armée , ni pour la Cour ; que cela perdrait leurs troupes ; que si la Ferté & Vaubecour vouloient les aller joindre , on les attaqueroit ; que par mille bonnes raisons aussi fortes que celle-ci , Gergeau étoit de la dernière utilité au parti ; que s'il y avoit beaucoup de gens dedans , on ne l'attaqueroit pas ; que l'on ne vouloit pas au commencement d'une campagne se mettre au hasard de perdre beaucoup d'infanterie aussi belle qu'étoit la nôtre , & que ce n'étoit pas le compte des guerres civiles que les sièges , & sur-tout en France ; parce que qui est le maître de la campagne , est maître du pays où l'on est ; les petites villes ne sont bonnes que pour contribuer à la subsistance des armées.

Monsieur de Nemours dit qu'il marcheroit le lendemain dès la pointe du jour , & qu'il se rendroit le soir à Orléans pour me rendre compte de l'état où on trouveroit Gergeau , pour recevoir mes ordres encore là-dessus avant que de rien exécuter. Je dis à Monsieur de Beaufort :

d'en faire de même : il répondit, j'ai les ordres de Monsieur dans ma poche, & je fais ce que j'ai à faire : Monsieur de Nemours le pressa de les montrer, & lui dit qu'il lui sembloit qu'il me les devoit communiquer. Ce procédé de Monsieur de Beaufort me fâchoit : je lui dis que je ne croyois pas que Monsieur eût changé d'intention quatre heures après mon départ, puisqu'il n'étoit parti que ce temps-là après moi ; que je ne croyois pas que Monsieur m'eût envoyée pour donner des ordres dont je n'avois nulle connoissance, & qu'ainsi il les pouvoit jeter dans le feu, parce qu'ils étoient inutiles. Il n'en parla plus, & dit qu'il m'obéiroit. Je lui donnai l'ordre & à Monsieur de Nemours, qui s'en alloit coucher en son quartier, de faire marcher les armées dès la petite pointe du jour ; je m'occupai le soir à visiter les lettres du courier d'Orléans à Paris, afin de voir ce qui s'y passoit ; je n'y trouvai rien qui me pût servir ; j'appris seulement le peu de considération où étoit le Marquis de Sourdis leur Gouverneur, qu'ils avoient arrêté deux jours devant lorsqu'il faisoit la ronde ; & quand il s'étoit nommé, ils ne l'avoient pas laissé passer sans le demander au corps-de-garde ; qu'une nuit ils avoient barricadé la por-

te, & que le matin il n'avoit pu sortir. Je ne favois si je devois m'en réjouir ou fâcher, parce que Monsieur, à qui j'avois demandé comment il étoit pour lui, ne me l'avoit su dire.

Le lendemain je partis de fort grand matin, cela ne servit de rien, Monsieur de Beaufort avoit oublié de donner l'ordre pour l'escorte dès le soir, il ne s'en souvint que le matin assez tard; de sorte que je marchai trois ou quatre lieues au pas, pour l'attendre. Comme je fus à Artenay, le Marquis de Flamarin s'y trouva qui venoit au-devant de moi, & me dit qu'il avoit beaucoup d'affaires à me communiquer; sur quoi il falloit voir ce que l'on avoit à faire. Je mis pied à terre dans une hôtellerie pour l'entendre; il me dit que Messieurs de la Ville d'Orléans ne me vouloient point recevoir, & qu'ils lui avoient dit que le Roi d'un côté & moi de l'autre les rendoient bien embarrassés à qui ils ouvreroient leurs portes; que pour éviter cet embarras, ils avoient jugé à propos de me supplier de m'en aller en quelque maison proche de-là, & d'y faire la malade, & qu'ils me promettoient de n'y point laisser entrer le Roi; & que dès qu'il seroit passé, j'y serois la bien venue; qu'ils me suplioient de n'y point me-

ner Monsieur de Rohan ; qu'ils étoient fort en peine de ce que des Conseillers du Parlement y alloient faire. Je dis à Monsieur de Rohan : Pour vous , Monsieur , vous êtes trop considérable pour vous y mener malgré eux ; pour Messieurs de Bermont & de Croissy , l'on ne les connoît point ; quand ils seront dans les carrosses de mes Ecuyers , l'on les prendra pour être de mes gens : quant à moi il n'y a rien à délibérer , je m'en vais droit à Orléans ; s'ils me refusent la porte d'abord , je ne me rebuterai point , peut-être que la persévérance l'emportera ; si j'entre dans la ville , ma présence fortifiera les esprits de ceux qui sont bien intentionnés pour le service de S. A. R. Elle fera revenir ceux qui ne le sont pas. Quand on voit des personnes de ma qualité s'exposer , cela anime terriblement les peuples , & il est presque impossible qu'ils ne se soumettent de gré ou de force à des gens qui ont un peu de résolution. Si la cabale des Mazarins est la plus forte , je tiendrai tant que je pourrai. Si à la fin il me faut fortir , je m'en irai à l'armée , parce qu'il n'y a point de sûreté pour moi ailleurs ; à porter le tout au pis , je tomberai entre les mains de gens qui parlent même langue que moi , qui me connoissent , & qui me

rendront dans ma captivité tout le respect qui est dû à ma naissance ; & même j'ose dire que l'occasion donnera de la vénération pour moi : assurément il ne me fera pas honteux de m'être ainsi exposée là pour le service de Monsieur. Ils furent tous étonnés de ma résolution ; ils ne parurent pas en avoir tant que moi ; ils craignoient tout ce qui pouvoit arriver ; & le disoient pour m'arrêter. Sans rien écouter , je montai en carrosse , je laissai mon escorte pour aller plus vite , je ne menai avec moi que les Compagnies de Monsieur & de mon frere , parce que ce peu de troupes pouvoit aller aussi vite que moi.

Je trouvai quantité de gens de la Cour qui y alloient avec des passe-ports de Monsieur , sans quoi je les aurois fait arrêter ; ils me dirent que c'étoit en vain que je me hâtois tant , que le Roi étoit dans Orléans , (cela étoit faux) & que je n'aurois pas le succès de mon entreprise que je prétendois. Cela ne m'effraya point , parce que je suis assez résolue de mon naturel , ce qui paroîtra assez dans ces Mémoires aux actions les plus considérables de ma vie. Je trouvai Pradine , que j'avois envoyé le matin à Orléans pour faire savoir aux habitants l'heure que j'arriverois ; il m'apporta une lettre assez sou-

mise; depuis qu'ils l'avoient écrite, ils avoient changé d'avis, & l'avoient redemandée à Pradine qui ne leur la voulut pas rendre. Ils lui dirent qu'ils me supplioient de ne point aller à Orléans, parce qu'ils feroient obligés & avec douleur de me refuser la porte; il les laissa assemblés, parce que M^r. le Garde des Sceaux & le Conseil du Roi étoient à la porte qui demandoient à entrer. J'arrivai sur les 11 heures du matin à la porte Banniere qui étoit fermée & barricadée. Après que l'on eût fait dire que c'étoit moi, ils n'ouvrirent point, j'y fus trois heures; m'étant ennuyée pendant ce temps-là dans mon carrosse, je montai dans une chambre de l'hôtellerie proche la porte qui se nomme *le port du salut*. Je le fus de cette pauvre ville, ils étoient perdus sans moi. Comme il faisoit très-beau, après m'être divertie à faire ouvrir les lettres du courier de Bordeaux qui n'en avoit point de plaifantes, je m'en allai promener; Monsieur le Gouverneur m'envoya des confitures; & ce qui me parut assez plaifant, c'est qu'il me fit connoître qu'il n'avoit aucun crédit; il ne me manda rien lorsqu'il me les envoya. Le Marquis d'Halluis étoit à la fenêtre de la guérite, qui me regardoit promener sur le

fossé. Cette promenade fut contre l'avis de tous les Messieurs qui étoient avec moi, & que j'appellois mes Ministres : ils disoient que la joie qu'auroit le menu peuple de me voir, étonneroit le gros Bourgeois ; de forte que l'envie d'aller fit que je ne pris conseil que de ma tête. Le rempart étoit bordé du peuple, qui crioit sans cesse : *Vive le Roi, les Princes, & point Mazarin.* Je ne pus m'empêcher de leur crier : Allez à l'Hôtel-de-Ville me faire ouvrir la porte, quoique mes Ministres m'eussent bien dit que cela n'étoit pas à propos. A force de marcher, je me trouvai à l'endroit d'une porte ; la Garde prit les armes, & se mit en haye sur le rempart ; jugez quels honneurs. Je criai au Capitaine de m'ouvrir la porte ; il me fit signe qu'il n'avoit point les clefs. Je lui disois, il faut la rompre, & vous me devez plus d'obéissance qu'à Messieurs de la Ville, puisque je suis la fille de leur maître. Je m'échauffai jusqu'à le menacer, à quoi il ne répondoit qu'en révérences. Tous ceux qui étoient avec moi me disoient : Vous vous moquez de menacer des gens de qui vous avez affaire. Je leur dis : il faut voir s'ils feront plus par menaces que par amitié.

Le jour que je partis de Paris, le Mar-

quis de Vilene, homme d'esprit & de savoir, qui passe pour un des habiles Astrologues de ce temps, me tira à part dans le cabinet de Madame, & me dit : Tout ce que vous entreprendrez le Mercredi 27 Mars depuis midi jusqu'au Vendredi, vous réussira, & même dans ce temps-là vous ferez des affaires extraordinaires. J'avois écrit cette prédiction sur mon *Agenda*, pour observer ce qui en arriveroit, quoique j'y ajoutasse peu de foi. Je m'en souvins, & je me tournai vers Mesdames de Fiesque & de Frontenac sur le fossé pour leur dire : il m'arrivera de l'extraordinaire aujourd'hui, j'ai la prédiction dans ma poche ; je ferai rompre des portes, ou escaladerai la Ville. Elles se moquerent de moi, comme je faisois d'elles ; car lorsque je leur tenois tel propos, il n'y avoit aucune apparence. A force d'aller je me trouvai cependant au bord de l'eau, où tous les bateliers qui sont en grand nombre à Orléans, me vinrent offrir leur service ; je l'acceptai volontiers. Je leur tins de beaux discours, & tels qu'ils conviennent à ces sortes de gens pour les animer à faire ce que l'on desire d'eux. Comme je les vis bien disposés, je leur demandai s'ils pouvoient me mener en bateau jusqu'à la porte de la

Faux, parce qu'elle donnoit sur l'eau ; ils me dirent qu'il étoit bien aisé d'en rompre une qui étoit sur le quai le plus proche du lieu où j'étois , & que si je voulois , ils y alloient travailler. Je leur dis qu'ils se hatâssent ; je leur donnai de l'argent ; & pour les voir travailler & les animer par ma présence , je montai sur une butte de terre assez haute qui regardoit cette porte. Je songeai peu à prendre le bon chemin pour y parvenir ; je grimpai comme un chat ; je me prenois aux ronces & aux épines , & je sautai toutes les hayes sans me faire aucun mal. Comme je fus au haut , tous ceux qui étoient avec moi craignoient que je ne m'exposasse trop , ils faisoient tout leur possible pour m'obliger à m'en retourner ; leurs prières m'importunoient. Je leur imposai silence. Madame de Bréauté , qui est la plus poltronne créature du monde , se mit à crier contre moi & contre tout ce qui me suivoit , même je ne fais si le transport où elle étoit ne la fit point jurer ; ce me fut un grand divertissement. Je n'avois voulu d'abord envoyer personne des miens avec les bateliers , afin de pouvoir désavouer que ce fût par mon ordre si l'entreprise ne réussissoit pas. Je n'y eus qu'un Cheval-léger de S. A. R.

qui reçut un coup de pierre, dont il fut légèrement blessé; c'étoit un garçon qui étoit de la ville, & qui m'avoit demandé la grace de me suivre. J'avois laissé les Compagnies qui m'escortoient à un quart de lieue de la Ville, de peur de l'effrayer à l'aspect de ces troupes, & elles m'attendirent pour me suivre à Gergeau, si je ne pouvois entrer. L'on me vint dire que l'affaire avançoit, j'y envoyai un des Exempts de Monsieur, qui étoit avec moi, nommé Visé, & un de mes Ecuyers qui s'apelloit Vantelet : ils firent fort bien, & je descendis du lieu où j'étois peu après pour aller voir de quelle maniere tout se passoit. Comme le quai en cet endroit étoit revêtu, & qu'il y avoit un fond où la riviere entroit & battoit la muraille, quoique l'eau fût basse, l'on amena deux bateaux pour me servir de pont, dans le dernier desquels on me mit une échelle par laquelle je montai : elle étoit assez haute, je ne marquai pas le nombre des échelons, je me souviens seulement qu'il y en avoit un rompu, & qui m'incommoda à monter. Rien ne me coûtoit alors pour l'exécution d'une circonstance avantageuse à mon parti, & que je pensois l'être fort pour moi.

Lorsque je fus montée, je laissai mes Gardes aux bateaux, & leur ordonnai de s'en retourner où étoient mes carrosses, pour montrer à Messieurs d'Orléans que j'entrois dans leur Ville avec toute sorte de confiance, puisque je n'avois point de Gendarmes avec moi. Quoique le nombre des Gardes fût petit, cela ne laissoit pas de me paroître faire un meilleur effet de ne les pas amener. Ma présence animoit les bateliers, & ils travailloient avec plus de vigueur à rompre la porte : le Bourgeois en faisoit de même dans la Ville ; Grammont les faisoit agir, & ceux de la Garde de cette porte étoient sur les armes, spectateurs de cette rupture, sans l'empêcher. L'Hôtel-de-Ville étoit toujours assemblé, & tous les Officiers de nos troupes qui se trouverent alors dans Orléans y-avoient excité une sédition qui auroit sans doute fait résoudre à me venir ouvrir la porte Bannière, s'ils ne m'eussent su entrée par la porte Brûlée. Cette illustre porte, & qui sera tant renommée par mon entrée, s'appelle ainsi. Quand je la vis rompue, & que l'on en eût ôté deux planches du milieu, (l'on n'auroit pu l'ouvrir autrement, il y avoit deux barres de fer en travers d'une grosseur excessive) Grammont me fit signe d'a-

vancer. Comme il y avoit beaucoup de boue, un valet-de-pied me prit, me porta, & me fourra par ce trou, où je n'eus pas sitôt la tête passée, que l'on battit le tambour : je donnai la main au Capitaine, & je lui dis : Vous serez bien-aïse de vous pouvoir vanter que vous m'avez fait entrer. Les cris de *vive le Roi, les Princes, & point de Mazarin*, redoublerent ; deux hommes me prirent, & me mirent sur une chaise de bois : je ne fais si j'étois assise dedans ou sur les bras, tant la joie m'avoit mise hors de moi même. Tout le monde me baïsoit les mains, & je me pâmois de rire de me voir en un si plaisant état. Après avoir passé quelques rues, portée en triomphe, je leur dis que je savois marcher, & que je les priois de me mettre à terre, ce qu'ils firent ; je m'arrêtai pour attendre les Dames, qui arriverent un moment après, crottées aussi-bien que moi, & fort aïses aussi. Il marchoit devant moi une Compagnie de la Ville, tambour battant, qui me faisoit faire place. Je trouvai à moitié chemin de la porte à mon logis Monsieur le Gouverneur, qui étoit assez embarrassé, & l'on l'est bien à moins, avec Messieurs de Ville, qui me saluerent. Je leur parlai la première : je leur dis que je croyois qu'ils étoient surpris de me voir

entrer de cette maniere ; que fort impatiente de mon naturel , je m'étois ennuyée d'attendre à la porte Banniere ; que j'avois trouvé la porte Brûlée ouverte ; que j'étois entrée ; qu'ils en devoient être bien aises , afin que la Cour , qui étoit à Cléry , ne leur fût point mauvais gré de m'avoir fait entrer ; que cela les disculpoit , & que pour l'avenir ils ne seroient plus garants de rien , puisque l'on se prendroit à moi de tout ; que l'on favoit bien que lorsque des personnes de ma qualité sont dans un lieu , elles y sont les maîtresses , & avec assez de justice. Je la dois être , ajoutai-je , en celui-ci , puisqu'il est à Monsieur. Ils me firent leurs compliments assez effrayés ; je leur répondis , que j'étois fort persuadée de ce qu'ils me disoient qu'ils m'alloient ouvrir la porte , que les raisons que je leur avois dites étoient cause que je ne les avois pas attendus. Je causai avec eux tout le long du chemin , comme si de rien n'eût été ; je leur dis que je voulois aller à l'Hôtel-de-Ville pour assister à la délibération qui s'y devoit faire sur l'entrée du Conseil dans la Ville. Ils m'avoient mandé par la lettre que Pradine m'avoit apportée , qu'ils m'attendoient pour cela : ils me dirent qu'elle étoit prise , & qu'ils l'avoient refusé. Je leur témoignai

en être satisfaite, puisque c'étoit ce que je desirois. J'envoyai un de mes Exempts querir mon équipage, & depuis ce moment je commandai dans la Ville, comme s'ils m'en avoient suppliée. Arrivée à mon logis, je reçus les harangues de tous les Corps, & les honneurs qui m'étoient dûs, comme en un autre temps.

Ces Messieurs qui étoient demeurés à l'hôtellerie arriverent; ils me témoignèrent des joies nompareilles de ce que j'avois fait; ils ne laisserent pas de me faire paroître parmi cette allégresse, le regret de ne m'avoir pas accompagnée en cette occasion. Je ne fus pas peu fatiguée cette journée-là, je ne mangeai point de tout le jour, quoique je me fusse levée dès cinq heures du matin; & au-lieu de me reposer après cette arrivée, il fallut dépêcher un courier à S. A. R. & un à l'armée; de sorte que j'écrivis jusqu'à trois heures. Ma joie étoit telle que je ne sentoisi rien; & même après avoir fait mes dépêches, je m'amusai à rire avec les Comtesses & Préfontaine de toutes les aventures qui nous étoient arrivées. Monsieur le Gouverneur me donna à souper, mes gens étoient arrivés trop tard pour m'en apprêter; & pour ne pas me donner la peine d'aller à son logis,

Il le fit apporter au mien : sa femme me vint voir, elle étoit fort laide ; mais elle avoit bien de l'esprit, & étoit fille du Comte de Cramail. Je m'informai si M^r. l'Intendant étoit dans la ville, afin de lui donner toute sûreté pour en sortir : comme on me dit qu'il en étoit parti le matin, j'appris par M^r. l'Evêque, que M^e. le Tellier y étoit, & qu'elle s'étoit mise dans un couvent. M^r. le Tellier étoit pour lors retourné à la Cour ; & comme c'étoit un homme de mérite & sa femme aussi, & que je les connoissois, je leur aurois fait de mon chef de grandes civilités, & je savois de plus qu'il étoit particulier serviteur de Monsieur. M^r. l'Evêque me demanda si je trouvois bon qu'elle demeurât dans la ville, je lui dis que je le trouvois bon ; j'envoyai Préfontaine à l'instant lui faire compliment de ma part, il me l'amena : je crois qu'elle fut fort satisfaite de moi, je la vis souvent chez moi & dans le couvent où elle demouroit. Elle eut nouvelle que l'un de ses fils étoit malade, elle envoya querir Préfontaine pour savoir si je trouvois bon qu'elle s'en allât, & pour me demander un passe-port ; ce que je lui accordai : elle vint prendre congé de moi, je mandai à l'armée qu'on l'escortât, & qu'elle

l'on lui fit toutes les honnêtetés possibles.

Le lendemain de mon arrivée, qui étoit le jeudi saint, l'on me vint éveiller à sept heures pour m'en aller promener dans les rues, & pour prévenir la tentative que le Garde des Sceaux vouloit faire pour entrer avec le Conseil. Je m'habillai en grande hâte, & j'envoyai querir le Maire de la Ville & le Gouverneur, pour m'accompagner. Comme les chaînes étoient tendues dans les rues, je ne voulois pas qu'on les baissât, je m'en allai à la messe à pied à Ste. Catherine, qui est une église proche du pont : je montai sur les tourelles du bout qui regardent sur le Portereau, qui est le fauxbourg de côté-là; puis je vis Monsieur de Champlâtreux qui se promenoit devant les Augustins avec quantité de gens de la Cour. Comme j'avois beaucoup d'Officiers de nos troupes avec moi, je pris plaisir de les faire paroître, afin que l'on vît leurs écharpes bleues, pour faire connoître par-là que j'étois patronne dans Orléans. Tout le peuple qui étoit sur le pont, cria *vive le Roi, les Princes, & point de Mazarin* : ceux du Portereau répondoient de même; ainsi les cris ne cessèrent point, & je crois qu'ils furent entendus du Garde des Sceaux, qui en

Étoit à un quart de lieue. La Garde du pont fit une salve, après laquelle les cris redoublerent, aussi-bien que les Gardes que j'ordonnai être augmentées, parce que je les trouvois trop foibles : ainsi les Mazarins connurent n'avoir rien plus à espérer. Le Roi partit ce jour-là de Cléry pour aller coucher à Sully. Je dinai chez M^r. l'Evêque, homme de mérite, & j'eus grand sujet de me louer de sa conduite pendant ce voyage. Comme j'étois chez lui, le Lieutenant - Général qui étoit fort Mazarin, m'apporta une lettre qu'il avoit reçue du Garde des Sceaux, parce qu'il savoit que j'avois appris qu'il l'avoit reçue ; je la brûlai, & lui défendis d'y faire aucune réponse. J'envoyai arrêter des chevaux dans une hôtellerie, que le Commissaire de l'armée ennemie avoit achetés ; j'agissois avec une autorité toute entière ; j'allai à l'Hôtel-de-Ville, où j'avois ordonné que l'on l'assemblât. J'avois envoyé Flamarin dans le Fauxbourg entretenir M^r. de Nemours qui s'y étoit rendu, selon ce que nous avions résolu à Toury ; il y avoit été le jour de devant, & M^r. de Beaufort aussi, & j'eus trop d'affaires pour y aller : l'on y attendoit aussi Monsieur de Beaufort, & j'avois dit à Flamarin de me venir dire quand il y seroit arrivé, afin que je leur allasse parler.

Comme je fus à l'Hôtel-de-Ville assise dans une grande chaise, & que je vis un profond silence pour m'écouter, j'avoue que je fus dans le dernier embarras; je n'avois jamais parlé en public, & j'étois fort ignorante: la nécessité & les ordres de Monsieur me donnerent de l'assurance & les moyens de me bien expliquer. Je commençai donc ainsi.

S. A. R. n'a pu quitter les grandes & importantes affaires qu'elle a à Paris, elle n'a pas cru pouvoir vous envoyer une personne qui lui fût plus chère que moi, & en qui il pût prendre plus de confiance, fondée sur l'honneur que j'ai d'être ce que je lui suis, pour vous protéger contre les mauvais desseins du Cardinal Mazarin, ou pour périr avec vous, si l'on ne s'en peut défendre. S. A. R. est très-persuadée du zèle que vous avez pour son service & pour la conservation de ce Pays: elle m'a commandé de vous faire connoître qu'en cette rencontre vos propres intérêts lui sont aussi chers que les siens, & qu'ils se trouvent tellement unis, qu'il seroit bien difficile de les séparer. Elle a appris avec beaucoup de douleur les désordres que les Troupes ont commis dans Blois & aux environs, & elle souffre avec peine que la vengeance du Cardinal Mazarin contre elle tombe sur tant

de personnes innocentes qui en sont les victimes. S. A. R. ne doute pas que si cette armée entroit dans Orléans, elle ne traitât cette Ville avec beaucoup de rigueur, puisque c'est la Capitale de son appanage, & celle dont S. A. R. porte le nom; & comme tout ce qui lui arriveroit lui seroit sensible, elle m'a envoyée pour défendre l'honneur, les biens & les vies de ses habitants, & exposer la mienne en toutes rencontres pour les conserver. Et comme la seule voie pour y parvenir est de n'y point laisser entrer l'ennemi commun, il se trouvera peut-être quelques gens parmi vous qui croiroient manquer à leur devoir lorsque l'on refuse l'entrée au Roi; c'est le servir en cette rencontre, que de lui conserver la plus belle & la plus importante Ville de son Royaume. Qui ne sait pas qu'en l'âge où est le Roi, personne ne doit avoir plus de part en ses Conseils que Monsieur & M. le Prince, puisque personne n'a plus d'intérêt à l'Etat & à sa conservation? Ainsi il ne faut que le bon sens pour connoître qu'on doit suivre leur parti, & que c'est celui du Roi, quoique sa personne n'y soit pas; c'est ce qui cause tous nos malheurs présents, de le voir entre les mains d'un étranger, qui ne songe qu'à ses intérêts, & qui ne se soucie guere ni du Roi ni de l'Etat. C'est

pourquoi les ordres qui viennent de lui, où il met en tête par abus le nom du Roi, ne doivent point être suivis ; puisque les véritables sont ceux de S. A. R. entre les mains de qui légitimement sa personne & son autorité doivent être. Vous êtes plus obligés que tout le reste de la France à lui obéir, par l'honneur que vous avez de lui appartenir. S. A. R. m'a ordonné de vous témoigner qu'elle est satisfaite des bons sentiments que vous avez pour elle, de vous en demander la continuation, de vous assurer de sa protection & de sa bonne volonté, avec espérance de recevoir aussi les effets de la vôtre. S. A. R. m'a aussi commandé de vous dire, qu'elle jugeoit que la proximité de son armée & de celle de Mr. le Prince qui y est jointe, pourroit incommoder en quelque façon la Ville ; elle m'a ordonné de l'en faire éloigner au plutôt ; & pour cela j'ai mandé à Mrs. les Ducs de Nemours & de Beaufort de me venir trouver pour conférer avec eux sur ce sujet. Ces Messieurs m'ont fait dire qu'ils seroient bien-aisés que les Officiers qui sont dans la Ville en sortissent ; c'est pourquoi je desirois qu'ils fissent publier un ban dans la Ville pour faire sortir les Officiers des troupes dans 24 heures, hors qu'ils fussent malades, ou que je leur donnasse permission de

demeurer, afin de leur faire connoître que l'on vouloit éloigner tout ce qui pouvoit leur être suspect. Que je les priois de ne rien faire dans la suite sans ma participation; que je ne ferois rien de mon côté sans la leur, & que je voulois établir entre nous la dernière confiance.

Ils me remercièrent, & après je m'en allai. Lorsque je sortis, je vis les fenêtres des prisons de l'Hôtel-de-Ville toutes pleines de nos soldats qui me demandoient leur liberté; je demandai à ces M^{rs}. qui me conduisoient ce qu'ils avoient fait, ils me dirent qu'il y avoit plusieurs accusations contre eux: je leur offris de les faire tous pendre dans les places publiques de la Ville, ils le refusèrent, & me les rendirent tous; je les envoyai dès le soir à l'armée, & ils leur firent rendre leurs armes & leurs chevaux: il y avoit 40 ou 50 Cavaliers.

Comme je fus de retour à mon logis, je demandai à ces Messieurs s'ils étoient contents de moi. Avant que d'aller à l'Hôtel-de-Ville, ils m'avoient dit qu'il feroit bon de concerter ce que je dirois. Je fais sur quoi j'ai à parler; si j'y songeois, je ne ferois rien qui vaille, il faut que je dise tout ce qui me viendra dans la tête, & sur-tout mettez-vous derrière moi; si

L'on me regarde, je ne saurai plus où j'en suis. Ils me dirent qu'il avoit bien paru que je ne les voyois pas, & que j'avois fort bien parlé. J'étois revenue à mon logis pour y attendre des nouvelles de M^{rs}. de Beaufort & de Nemours : il n'en venoit point, ce qui me donnoit beaucoup d'inquiétude ; le soir très-tard M^r. de Beaufort me manda qu'il n'avoit pu venir, parce qu'il avoit attaqué Gergeau : cela me mit fort en colere, il le fit de sa tête sans en parler à M^r. de Nemours. Cette action fut fort imprudente & fort peu d'un Capitaine, elle étoit faite mal-à-propos : je n'en dirai rien, sinon que nous voulions conserver un pont que l'on rompit ; nous y perdîmes assez de gens, entr'autres Monsieur le Baron de Vitaux, homme de qualité, de mérite, & de réputation parmi les Gens de guerre ; il y reçut une blessure au menton, dont il mourut quelques jours après à Orléans. Je l'y avois fait porter pour être mieux traité ; tous les soins que l'on put prendre ne servirent de rien, c'étoit un homme nourri dès sa naissance dans les armées de l'Empereur en Allemagne ; par-là l'on peut juger de son expérience dans la guerre, où il avoit reçu un honneur assez extraordinaire & digne de remar-

que , & que peu de gens ont eu , de faire le coup de pistolet contre trois Rois , savoir de Boheme , de Pologne & de Suede , & même il perça le chapeau de ce dernier. Les médecins dirent qu'il mourut de chagrin ; c'étoit un homme couvert de coups , qui avoit servi le Roi fort long-temps : & même à la bataille de Rocroy , il contribua beaucoup à la victoire , autant que les Officiers qui ont un Chef aussi brave , aussi grand Capitaine , & aussi généreux que M^r. le Prince , pouvoient y servir ; ensuite il ne fut pas récompensé comme il croyoit le mériter : ce qui l'obligea de quitter , & de s'en aller chez lui en Bourgogne , où Monsieur l'envoya querir. Lorsque notre armée fut en Beaussé , comme j'ai dit , elle étoit fort en état d'agir ; nos coureurs alloient jusqu'à Blois , & donnoient beaucoup d'effroi : Monsieur desiroit & vouloit une entreprise considérable , & croyoit que M^r. de Beaufort déféreroit à ses avis , ce qu'il ne fit pas ; je crois aussi qu'il avoit ordre de Monsieur de ne rien faire : le bon-homme Vitaux se fâchoit de ne point faire paroître combien il étoit capable dans la guerre. L'on manqua encore une autre fois Gergeau ; de sorte que toutes ces circonstances causerent plus sa mort que

sa blessure. Il mourut fort chrétien-
ment & avec beaucoup de résolution.
J'eus soin qu'on lui rendît tous les hon-
neurs funebres qui furent possibles, & je
le fis enterrer à Saint Pierre à Orléans :
on lui a mis une épitaphe que plusieurs
ont cru que j'ai fait faire, parce qu'elle
est fort frondeuse ; je ne l'ai cependant
vue que long-temps après.

Revenons à M^r. de Beaufort ; la cole-
re que j'avois contre lui se passa contre
Brelle qu'il m'avoit envoyé ; on lui dit
de n'en rien dire à son maître, auquel
je mandai de me venir trouver le lende-
main, & M^r. de Nemours aussi. Comme
j'eus reçu le matin de leurs nouvelles,
l'on mit en délibération si je proposerois
à Messieurs de Ville de les faire entrer :
je jugeai que cela n'étoit pas à propos,
& que ce seroit leur donner quelque
soupçon de faire entrer nos Généraux
accompagnés de tous les Officiers qu'ils
ne pouvoient se dispenser de mener avec
eux ; de sorte que cette difficulté fut vui-
dée par la résolution que je fis d'aller au
fauxbourg parler à eux. Il en naquit une
de cette résolution : ces Messieurs dou-
toient que je dussé sortir de la ville, de
crainte que l'on ne me laissât pas rentrer.
Pour moi je ne mis point cela en doute ;

& j'étois très-assurée que l'on me laisseroit rentrer, & qu'ainsi je ne ferois aucune difficulté de sortir, & que dans le peu d'intelligence qui étoit entre nos Généraux, ils ne prendroient aucune résolution qu'en ma présence, & que la marche de l'armée étoit si nécessaire, qu'il falloit absolument que j'allasse la faire résoudre; & que pour lever tous soupçons, je mettrois pied à terre à la porte de la ville, que j'y laisserois mon carrosse & mes Gardes, & qu'il n'y auroit rien à craindre. J'envoyai querir M^{rs}. de Ville, auxquels je dis: „ Comme je ne veux rien
 „ faire sans votre participation, j'ai vou-
 „ lu vous avertir que je vais dans le faux-
 „ bourg St. Vincent voir M^{rs}. les Ducs de
 „ Beaufort & de Nemours, pour faire partir
 „ l'armée dès demain; & quoique j'eusse
 „ cru que vous auriez été bien-aïses de les
 „ voir, je n'ai pas voulu vous le proposer
 „ dans l'appréhension que la quantité des
 „ Officiers qui les suivent ne donnât quel-
 „ que soupçon au menu peuple. „ Ils me
 remercièrent de ma bonté, je partis aussitôt, & j'exécutai à la porte ce que j'avois résolu. Mrs. les Comtes de Fiesque & de Grammont demeurèrent sous la porte à entretenir Monsieur le Maire & quelques Echevins. J'entrai dans une fort miséra-

ble maison dégarnie de tout, où tous ces Messieurs arriverent aussi-tôt après moi. M^r. de Beaufort me salua assez froidement, M^r. de Nemours me fit de grands compliments sur ce qui s'étoit passé à mon entrée, comme fit tout ce qui étoit-là d'Officiers. Après avoir parlé quelques moments de ma conquête, je leur dis qu'il falloit parler des affaires pour lesquelles on étoit venu; de sorte que tous les gens qui n'assistoient pas au Conseil sortirent; il ne demeura que M^{rs}. de Nemours, Beaufort, de Clinchamp, Lieutenant-Général des étrangers, le Comte de Tavanne qui étoit de l'armée de M^r. le Prince, & les Maréchaux-de-camp des deux armées, Coligny, Maré, Langue, Valon, & Villars Orondate: le Comte de Hollac & Saumery ne l'étoient pas; comme ils commandoient, le premier le régiment des Etrangers, le second celui de Cavalerie de S. A. R., & l'autre celui d'Infanterie, je fus bien-aïse de les y faire entrer. Gouville y étoit aussi Maréchal de bataille de l'armée de M^r. le Prince, M^{rs}. de Rohan & Flamarin y assisterent aussi, M^{rs}. de Fiesque, Bréauté & de Fontenac étoient en un coin, & M^{rs}. de Croissy & Bermont. Clérambaut ne voulut pas être du Conseil, quoique Maréchal-de-camp,

à cause qu'il servoit en Guyenne. Pradine, Préfontaine & la Tour étoient aussi à l'autre coin de la chambre.

La grande question étoit de savoir de quel côté iroit l'armée; Valon opina le premier pour Montargis; Clinchamp fut de cet avis; celui de Tavanne fut d'aller passer la riviere à Blois, & M^r. de Nemours aussi, qui se mit fort en colere contre ceux qui étoient d'avis contraire: il vouloit que l'on passât la riviere à quelque prix que ce fût, quoiqu'il m'eût promis le contraire. Je le lui dis, il se mit en une furie horrible contre moi; nous étions M^r. de Beaufort & moi sur un coffre de bois, & Clinchamp, qui ne se pouvoit tenir debout long-temps à cause d'une vieille blessure, étoit assis sur un châlir. Après que tout le monde eut opiné, je demandai à ces M^{rs}. les Conseillers leurs avis, ce qu'ils refuserent d'abord, & ils dirent que ce n'étoit pas-là leur métier; à quoi je repliquai que ce n'étoit pas non plus le mien: de sorte qu'ils se laisserent aller à nos persuasions, & furent du grand avis qui fut le mien: j'opinaï de même. L'on jugera aisément que ce ne fut pas bien, les Demoiselles parlent pour l'ordinaire mal de la guerre; je vous assure qu'en cela, comme en toute autre cir-

constance, le bon sens regle tout, & que quand on en a il n'y a Dame qui ne commandât bien des armées. Je conclus pour Montargis, c'étoit le meilleur pays où les troupes subsisteroient bien; que si on y arrivoit assez-tôt, l'on pourroit envoyer des gens à Montereau; qu'ainsi l'on feroit maître des rivières de Loire & d'Yonne, & que l'on couperoit le chemin à la Cour, que l'on empêcheroit d'aller à Fontainebleau; que l'avis de Blois me paroissoit mauvais, en ce que l'on iroit dans un pays où l'armée des ennemis avoit été trois semaines & avoit tout pillé, & que de donner 10 jours de marche aux ennemis, quand on les pouvoit couper, il me sembloit que ce n'étoit pas prendre le bon parti; que tout le monde avoit été pour Montargis, qu'il y falloit aller absolument. M^r. de Nemours se mit à jurer & à pester que l'on abandonnoit M^r. le Prince, & que s'il faisoit bien, il se sépareroit de Monsieur. Je lui dis que je croyois que M^r. le Prince le défavoueroit de ce qu'il disoit, & qu'il ne devoit point avoir un tel emportement sur une affaire qui n'étoit point contre les intérêts de M^r. le Prince, qui m'étoient aussi chers qu'à lui. Je lui dis tout ce que je pus pour le ramener, il me menaça de s'en aller; je le priai de m'en

avertir quand il le voudroit faire, parce que les ennemis étoient proche & forts; qu'il étoit bon de savoir bientôt s'il se voudroit séparer des troupes de Monsieur; que je ne voulois pas qu'elles passassent la rivière, & que je verrois à les mettre en lieu de sûreté. Il étoit si en colere qu'il ne savoit ce qu'il disoit, il se mit encore à pester & à jurer que l'on trompoit M^r. le Prince, & qu'il savoit bien qui c'étoit. M^r. de Beaufort lui demanda, qui est-ce? Il lui répondit: c'est vous; sur quoi ils se frapperent tous deux. Comme j'avois la tête tournée, & que je parlois à Clinchamp, je ne vis point qui frappa le premier; j'ai su de ceux qui y étoient que ce fut M^r. de Beaufort, & c'est ce qui a causé ce qui est arrivé depuis; ils mirent l'épée à la main, & l'on se jetta dessus pour les séparer. Au moment, tout le monde qui étoit dehors entra; ce fut une confusion & un bruit horrible, dont M^r. de Clinchamp fut bien scandalisé: parmi les étrangers, on a plus de respect envers les gens à qui l'on en doit. M^r. de Nemours ne voulut jamais donner son épée à personne qu'à moi avec grande peine, je la donnai au Lieutenant des Gardes de Monsieur, qui étoit avec moi, aussi-bien que celle de M^r. de Beaufort, que je menai dans

un jardin. Il se mit à genoux devant moi, & me demanda pardon avec tous les déplaisirs possibles de m'avoir manqué de respect. M^r. de Nemours n'en fit pas de même; il fut une heure dans une telle furie, que rien n'étoit égal : je le prêchois, & lui disois que cette action étoit la plus défavantageuse du monde pour le parti, & que les ennemis s'en réjouiroient comme d'un grand avantage qu'ils remportoient sur nous; qu'il montrât en cette occasion le zele qu'il avoit pour le parti de M^r. le Prince; qu'il sacrifiât sa passion à ses intérêts : il n'entendoit rien. D'un autre côté j'étois en grande inquiétude de voir qu'il étoit une heure de nuit, & que j'avois à rentrer dans une ville où le bourgeois pouvoit s'alarmer : il y avoit sujet de le craindre; néanmoins je ne voulus point partir que je ne les eusse raccommodés. Coligny & Tavanne presserent si fort M^r. de Nemours, qu'ils obtinrent avec beaucoup de peine qu'il me feroit des excuses : je le priai d'embrasser M^r. de Beaufort, il me le promit d'une fort méchante maniere, il falloit prendre de lui ce que l'on pouvoit. Je m'en allai querir M^r. de Beaufort, & je dis à l'un & à l'autre tout ce que je croyois qu'ils se devoient dire. Je savois bien

que M^r. de Nemours n'auroit pas dit à M^r. de Beaufort ce qu'il devoit lui dire. M^r. de Beaufort témoigna la dernière tendresse à M^r. de Nemours, & beaucoup de douleur de s'être emporté contre son beau frere. L'autre ne lui dit rien, & l'embrassa comme il auroit fait un valet. La tendresse de M^r. de Beaufort alla jusqu'à pleurer, de quoi la compagnie rit un peu, & moi toute la première; ce que je ne devois pas faire: je ne pus m'en empêcher. Cette dispute un peu calmée, je m'en allai, j'ordonnai à leurs Officiers de garder chacun leur Général, & de ne leur pas obéir, jusqu'à ce qu'ils se fussent tout-à-fait racommodés, & leur enjoignis de tenir la main à les remettre en bonne intelligence.

Je retournai en ma Ville, où je trouvai quantité de Bourgeois qui étoient ravis de me revoir sans que pas un demandât pourquoi j'avois tant tardé, ni témoignât de défiance du séjour que j'avois fait dans le Fauxbourg; je le dis pourtant aux principaux, comme pour leur en donner part. Dès que je fus en mon logis, je dépêchai un courier à Monsieur, pour lui donner avis de tout ce qui s'étoit passé, & le lendemain j'envoyai les ordres à l'armée de marcher, qui partit le jour d'après.

dès la pointe du jour. J'écrivis à M^{rs}. de Nemours & de Beaufort pour les prier de bien vivre ensemble ; ils m'envoyèrent un courier, pour m'assurer qu'ils avoient satisfait à mes ordres, tant en cela qu'à marcher, & M^r. de Clinchamp me manda qu'ils avoient dîné ensemble.

Le Samedi de Pâques l'on me vint dire le matin qu'il y avoit du canon à St. Mesmin, qui avoit remonté sur la riviere depuis Blois, & qu'ils attendoient de quoi le mener & l'escorter à l'armée. A l'instant j'envoyai querir ces Messieurs, & je leur dis : Voici une occasion ; il faut aller à St. Mesmin ; j'irai à cheval, & tous mes chevaux de carrosse serviront à amener ici le canon ; tout ce qui est à moi montera à cheval ; il y aura 100 bons hommes bien montés ; je prendrai 200 Mousquetaires de la Ville, ainsi l'escorte fera assez forte, & nous aurons leur canon. Ils se mirent tous à rire de voir l'envie que j'avois de faire quelque chose ; je ne trouvois rien d'impossible : ils me dirent que si j'avois des troupes, cela se pourroit faire ; mais que n'en ayant point, cela étoit difficile, dont je fus très-fâchée. Je reçus le même jour la réponse de S. A. R. à la lettre que je lui avois écrite, qui me donna une sensible joie, par la tendresse dont elle me

parut remplie ; ce qui m'oblige de la mettre ici.

MA FILLE, vous pouvez penser la joie que j'ai eue de l'action que vous venez de faire ; vous m'avez sauvé Orléans, & assuré Paris : c'est une joie publique, & tout le monde dit que votre action est digne de la petite-fille de Henri le Grand. Je ne doutois pas de votre cœur ; mais en cette action j'ai vu que vous avez encore plus de prudence que de cœur. Je vous dirai encore que je suis ravi de ce que vous avez fait, autant pour l'amour de vous, que pour l'amour de moi. Dorénavant faites-moi écrire par la main de votre Secrétaire les choses importantes, pour les raisons que vous savez.

GASTON.

Cette raison est que j'écris si mal, qu'on a toutes les peines du monde à lire mon écriture.

A mon arrivée à Orléans, je reçus force plaintes des Bourgeois & Gentilhommes des environs, des désordres des gens de guerre, qui prenoient les bestiaux & les chevaux des laboureurs, battoient &

faisoient toutes les violences imaginables, à ce que l'on disoit; brûloient les pieds des payfans pour avoir de l'argent: enfin tous les contes fabuleux que l'on fait aux bonnes femmes des champs. Comme je suis fort sensible à la misere des pauvres, cela m'attendrit; & aimant fort la justice, je fis faire de grandes perquisitions pour y donner ordre; les bestiaux & les chevaux que l'on trouva dans les quartiers furent rendus, & les laboureurs retournerent à leurs charrues, 24 heures après mon arrivée, comme en pleine paix; l'on alla aussi aux marchés. Pour tous les autres défordres & violences, ils furent trouvés faux, & je fis tout rendre; de sorte que l'on me donna autant de bénédictions dans la campagne que dans la Ville. On ne vendoit plus le sel, & les autres droits du Roi ne s'y payoient plus; ceux qui avoient accoutumé de les recevoir s'étoient cachés, craignant autant pour leurs personnes que pour l'argent qu'ils avoient déjà reçu; & ce n'étoit pas sans raison, par l'exemple de ce qui avoit déjà été fait dans les autres Villes.

On crut si bien que je devois mettre la main sur cet argent, qu'on me vint donner avis qu'il y avoit des sommes considé-

rables, & que je les pouvois prendre. Pour me le mieux persuader, l'on me dit que je le devois faire pour payer nos troupes, & pour en lever de nouvelles; que ce seroit rendre un grand service au parti; que je le pouvois même garder pour moi. Je ne fus pas seulement fâchée, mais j'eus même horreur de cette dernière proposition. La première m'auroit pu toucher, sans la crainte que j'avois que cela ne fît quelque préjudice aux particuliers qui en étoient chargés; ainsi je n'écoutai rien là-dessus. Je fis venir tous les Receveurs qui étoient à la Ville & aux environs, pour les rassurer, & pour leur dire qu'ils ne craignissent rien; que l'argent du Roi seroit en sûreté, qu'ils continuassent leurs emplois. J'ai toujours cru qu'il faut en tout temps rendre à César ce qui appartient à César. Cette règle a été faite aussi-bien pour les Souverains, que pour les Sujets, & ils sont obligés de la suivre également. Je les assurai tous de ma protection, sous laquelle ils recommencerent la levée de tous les droits du Roi, dont ils me furent un très-bon gré, & je m'en fus aussi à moi-même de n'avoir manqué à aucuns de mes devoirs. Il y avoit quelques Officiers du Présidial qui avoient des parents dans le service du C. Mazarin, qui ne favoient

s'ils devoient sortir ou demeurer; je les envoyai querir, & leur dis que, pourvu qu'ils ne se mêlassent de rien, je les lais-
serois en repos chez eux; ce qu'ils firent:
ce sont d'honnêtes gens qui s'appellent
Bracher; leur oncle, nommé Belebat,
étoit Receveur de la Ville.

Comme je revenois de Complies des
Filles de Sainte-Marie, l'on me dit que
M^r. le Président de Nesmond, & M^{rs}.
les Conseillers du Parlement de Paris,
députés vers le Roi pour lui remonter
la nécessité qu'il y avoit pour le bien de
l'Etat, d'éloigner M^r. le C. Mazarin,
étoient à la porte d'Orléans, qui atten-
doient, il y avoit une heure, pour entrer.
A l'instant je donnai ordre qu'on y allât,
& M^{rs}. de Croissy & de Bermont furent
au-devant d'eux. Aussi-tôt après leur ar-
rivée, ils me vinrent voir, & me firent
part du sujet de leur voyage, quoique je
le fusse; je leur en donnai de tout ce qui
s'étoit passé à Orléans depuis que j'y étois,
& de toutes les choses que j'avois dessein
de faire; ce qu'ils approuverent fort. Ils y
séjournerent le lendemain à cause de la
Fête; & comme ils étoient en mon logis,
on leur vint dire qu'il y avoit un valet de
pied de la part du Roi qui les demandoit
avec des lettres. Ils s'en allerent, & aussi-

tôt après les avoir lues , ils me les envoyèrent montrer par Monsieur de Bermont leur confrere , qui étoit avec moi. Ces lettres portoient que le Roi leur ordonnoit de l'aller attendre à Gien , où il se rendroit dans peu de jours. Ces Messieurs répondirent qu'en passant à Sully , ils s'y arrêteroient pour voir s'ils pourroient avoir l'honneur d'être ouïs de Sa Majesté ; sinon qu'ils passeroient à Gien. Ils partirent le lendemain ; ils me demanderent deux de mes Gardes pour les escorter , jusqu'à ce que l'escorte que j'avois mandée qu'on leur envoyât de l'armée les eût joints. Ces Gardes rapporterent une nouvelle qui me donna grande joie , qui fut l'arrivée de Monsieur le Prince à l'armée. Je ne pouvois croire , tant je le desirois ; & dans la crainte que cela ne fût point vrai , je ne voulus pas que l'on le dît. Le lendemain à mon réveil j'en eus la certitude par Guitaut , qu'il m'envoya aussi-tôt après être arrivé à l'armée ; par lequel il m'écrivit , & me fit faire toutes les civilités & les assurances de services possibles , comme vous pouvez voir par sa lettre.

MADemoiselle,

Aussi-tôt que j'ai été arrivé ici, j'ai cru être obligé de vous dépêcher Guitaut, pour vous témoigner la reconnoissance que j'ai de toutes les bontés que vous faites paroître pour moi, & en même-temps de me réjouir avec vous de l'heureux succès de votre entrée à Orléans. C'est un coup qui n'appartient qu'à vous, & qui est de la dernière importance. Faites-moi la grace d'être persuadée que je serai toujours inséparablement attaché aux intérêts de Monsieur, & que je vous témoignerai toujours que je suis avec tous les respects & la passion imaginables,

MADemoiselle,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur,

LOUIS DE BOURBON.

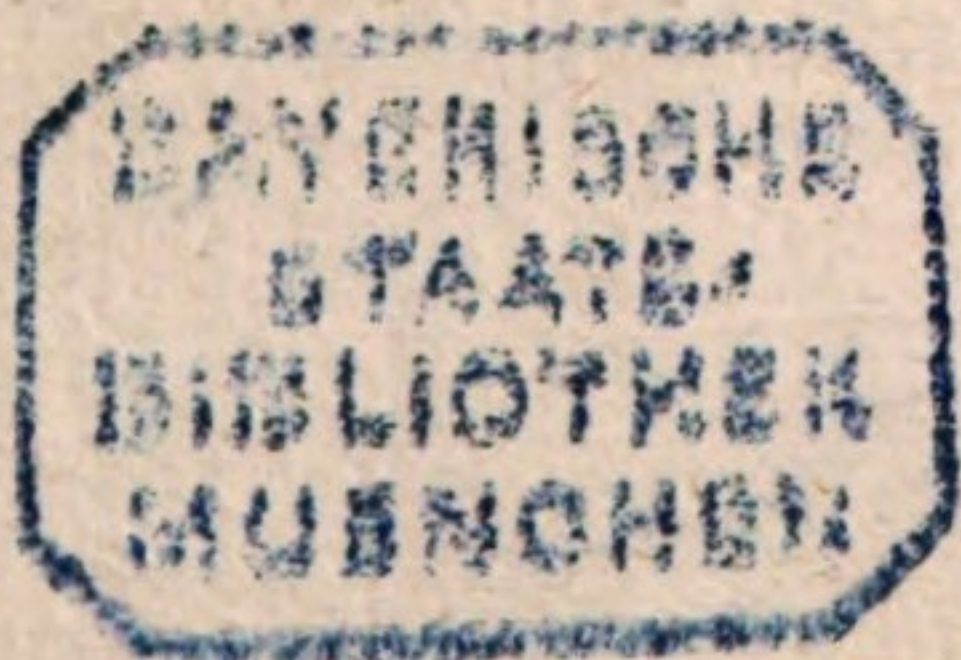
La joie que j'eus de son arrivée fut très-grande ; car j'espérois que sa bonne fortune accoutumée feroit avantageuse au parti, & qu'elle ne l'abandonneroit pas dans les occasions à l'avenir, comme elle avoit fait par le passé : ce qui parut bientôt après. Je me fis conter par Guitaut
toutes

toutes les aventures qui lui étoient arrivées par le chemin, il se sauva miraculeusement des troupes du Roi, car Sainte-Maure ne le manqua que d'un quart-d'heure; s'il eût été pris, on ne lui auroit point fait de quartier : ç'auroit été un grand malheur pour la France de perdre un Prince qui l'a si bien servie, & qui continue toujours en faisant la guerre au C. Mazarin pour tâcher de le chasser. Il est vrai que les services qu'il lui rend présentement ne paroissent pas aux yeux tels que ceux des batailles de Rocroy, Fribourg, Norlingue & de Lens, & d'un nombre infini de places qu'il a prises; mais il faut que les intentions des Grands soient comme les mysteres de la foi, il n'appartient pas aux hommes d'y pénétrer; on les doit révéler, & croire qu'elles ne font jamais que pour le bien & le salut de la patrie. L'on doit juger ainsi de celles de M^r. le Prince, puisque c'est l'homme du monde le plus raisonnable. Il fut assez embarrassé à une hôtellerie de son déguisement, car il faisoit le valet; & comme on lui dit de brider & serrer un cheval, jamais il n'en put venir à bout.

Pendant sa prison, M^r. de Vendôme eut le Gouvernement de Bourgogne par commission; M^r. le Comte d'Harcourt,

Tome II.

E



celui de Normandie; le Maréchal de l'Hôpital, celui de Champagne, dont il est Lieutenant du Roi. A leur sortie, M^r. le Prince changea celui de Bourgogne en celui de Guyenne avec M^r. d'Epernon, & le Prince de Conti reprit la Champagne jusqu'à ce que M^r. le Duc d'Enguien fût en âge de l'avoir; car c'est le Berry qui est à M^r. le Prince de Conti. L'on passa en ce temps-là le contrat de mariage au Palais-Royal, en présence de Leurs Majestés, de M^r. le Duc d'Enguien avec ma sœur de Valois, troisième fille du second mariage de Monsieur. J'ai parlé de l'échange de ces Gouvernements, parce que l'on n'auroit pas compris comment M^r. le Prince, n'étant pas bien à la Cour, l'on lui avoit laissé passer toute la France pour aller à Bordeaux; & comme il y avoit long-temps qu'il parloit de faire ce voyage pour s'y faire recevoir, cela ne surprit point. Il fit faire une litière pour faire son entrée, la plus magnifique du monde: comme il portoit encore le deuil, elle étoit noire, toute chamarrée d'argent, & son carrosse de même.

Outre les avantages que l'on pouvoit espérer de la venue de M^r. le Prince, comme j'ai déjà dit, elle étoit d'une nécessité extrême, les Ducs de Beaufort &

de Nemours n'étant réconciliés qu'en apparence, & ne l'étant point dans le cœur. Cela faisoit naître sans cesse des démêlés entr'eux, qui caufoient des divisions & partialités parmi les Officiers, & avoient mis tels soupçons dans les régiments étrangers, qu'ils étoient presque tous prêts à quitter; & pour y remédier, M^r. de Clinchamp & les autres Officiers généraux avoient résolu de m'envoyer prier de venir à l'armée, pour que toutes choses parussent se faire avec ma participation, & que cela seul pourroit rétablir la confiance des étrangers, qui en avoient beaucoup en moi. Ce n'est pas que ces M^{rs}. les Généraux fissent rien de leur tête depuis que je fus à Orléans; ils envoyoit tous les jours me rendre compte de toutes choses, sur quoi j'ordonnois ce qui me plaisoit. M^r. de Clinchamp envoyoit aussi tous les jours, & il étoit plus soigneux de me rendre toutes sortes de respects & de devoirs que les gens de Monsieur; & quand j'envoyois des Officiers en sauve-gardes pour conserver des maisons ou villages, j'envoyois plutôt de ceux de M^r. de Clinchamp que des nôtres.

Dieu les délivra de l'embarras où ils étoient en leur envoyant un Général, le

plus habile & le plus expérimenté qui soit au monde. En arrivant, on l'arrêta à la garde ; il trouvoit mauvais que l'on ne le laissât pas passer, & ne vouloit pas dire qui il étoit. Un Colonel Allemand, nommé d'Estouan, qui étoit de garde comme il arriva, se douta que c'étoit M^r. le Prince, mit pied à terre, & lui embrassa les genoux : à l'instant toute l'armée le sut, & ce fut la plus grande joie du monde. Il jugea qu'il étoit nécessaire de tenir conseil pour délibérer ce qu'il y auroit à faire, voyant bien que l'on ne pouvoit pas demeurer plus long-temps au poste où on étoit, tant à cause du lieu, que pour l'utilité des affaires. M^r. de Nemours, qui croyoit qu'il changeroit tout ce qu'on avoit résolu, & qu'il suivroit son avis, lui conta tout ce qui s'étoit passé dans le fauxbourg d'Orléans. M^r. le Prince dit que les résolutions prises dans un conseil où j'avois bien voulu être devoient être suivies, quand elles ne seroient pas bonnes ; mais que celles que l'on avoit prises étoient telles que le Roi de Suede n'eût pu mieux prendre son parti, & que pour lui il l'auroit fait quand je ne l'aurois pas ordonné, dont M^r. de Nemours fut fort attrapé ; de sorte qu'il fit marcher l'armée à l'instant,

& alla droit à Montargis. Lorsque l'armée y avoit été, M^r. de Beaufort y avoit laissé cent Mousquetaires de S. A. R. (car l'on appelloit les Régiments de Monsieur ainsi) & 50 maîtres de celui de Cavalerie; de sorte que l'on croyoit que ces gens-là étoient maîtres de Montargis, & j'avois envoyé un ordre aux habitants & au Gouverneur d'y recevoir l'armée. M^r. le Prince ayant appris cela, ne douta pas d'y être reçu; mais les gens de Monsieur, qui sont peu prévoyants, & qui ne songent pas toujours à ce qu'ils font, avoient donné un ordre de Monsieur à M^r. Faure, qui en étoit Gouverneur, pour faire retourner à l'armée les Mousquetaires & les Cavaliers.

En partant, les Secretaires de Monsieur avoient donné au mien des blancs signés de S. A. R. pour s'en servir quand je le jugerois à propos; de sorte que quelquefois j'en envoyois dans le commencement. C'étoit donc un de ceux-là qu'un Garde avoit porté à Montargis; il trouva ces troupes forties du matin seulement. Sur le bruit de l'arrivée de l'armée, il y eut quelque effroi dans la Ville; & Mondreville, Gentilhomme de ce pays-là, qui est au Cardinal, se servit de cette frayeur pour obliger les Bourgeois à fermer les portes. M^r. le

Prince leur envoya dire qu'ils les ouvrissent, & regarda à sa montre, & leur manda, que si dans une heure ils n'ouvroient les portes, il feroit piller la Ville & pendre les habitants. Ils obéirent : nous disions qu'il avoit pris Montargis avec sa montre. J'écrivis au Secrétaire de Monsieur de bonne maniere, & j'avois quelque raison d'être un peu fâchée ; car sachant que j'étois plus proche qu'eux, ils me devoient laisser faire, & je menaçai fort sur cela de tout quitter & de m'en aller.

Je renvoyai Guitaut, & avec lui un Gentilhomme pour aller faire mes compliments à M^r. le Prince. M^r. le Comte de Fiesque & tous les autres M^{rs}. allèrent le voir aussi. Pendant leur absence, ces M^{rs}. du Parlement repassèrent, qui avoient vu le Roi à Sully, à qui la remontrance avoit aussi peu profité que les précédentes. La réponse étant enregistrée au Parlement, il feroit inutile de la mettre ici. M^r. de Nesmond me demanda où étoient ces M^{rs}. les Conseillers : je lui dis qu'ils étoient aller voir M^r. le Prince. Il me répondit : Si vous le leur avez commandé, ils ne fauroient faillir ; mais vous les auriez pu dispenser de ce voyage, il ne convient guere à des gens de notre métier d'aller

ainsi parmi les armées , non plus que d'opiner au Conseil de guerre : ce que je ne crois pas qu'ils aient fait. Je lui dis qu'ils n'avoient garde.

Monsieur m'écrivoit très-foigneusement ; tantôt de sa main , & quelquefois de celles de ses Secretaires , car il n'aime pas à écrire. Goulas me manda que Monsieur avoit jugé nécessaire de m'envoyer un plein pouvoir pour commander dans tout son appanage comme lui-même , & pour que les Officiers de l'armée m'obéissent. Je mandai que cela n'étoit pas nécessaire , & que l'on m'obéissoit très-volontiers ; & j'eus assez de vanité pour croire que cela choquoit l'autorité de ma naissance , qu'on s'imaginât qu'un morceau de parchemin m'en pût donner : pourtant il ne laissa pas à quelques jours delà d'envoyer cette Patente à Préfontaine , qui la garda dans sa cassette , sans que personne le fût , ne jugeant pas à propos de le dire.

Au retour de ces M^{rs}. qui étoient allés rendre leurs devoirs à M^r. le Prince , ils me dirent qu'il souhaitoit fort de me venir voir , mais qu'il feroit bien-aïse de savoir si on le trouveroit bon à Orléans. Le Marquis de Sourdis avoit eu une con-

duite dans toute cette affaire, qui donnoit assez de sujet de croire qu'il étoit Mazarin. Pourtant comme l'on doit juger des gens selon leur intérêt, le sien n'étoit pas de l'être, tous ses établissemens dépendants presque de Monsieur. Il a toujours été assez de mes amis : je le pris un jour à part pour lui demander sincèrement pour qui il étoit ; que sa conduite envers Monsieur étoit assez mauvaise : mais que je voulois croire aussi que l'on lui avoit rendu de mauvais offices, & qu'à l'avenir il se conduiroit tout autrement, & particulièrement ayant à faire à moi ; que de cette sorte il répareroit le passé. Il me fit mille protestations de services, & m'assura qu'il en rendroit à Monsieur & à moi en toutes choses, & que j'aurois sujet d'être satisfaite de lui ; je le crus sincèrement, & qu'il feroit en toutes occasions ce que je voudrois : ce qui me fit croire qu'il auroit de la joie de voir M^r. le Prince. Mais le lui ayant proposé, il me dit que je me gardasse bien d'en parler, & que je gâteroie tout si je le propoisois à la Ville, ce qui ne me rebuta point. J'envoyai quérir M^{rs}. de Ville, à qui je donnai une lettre de Monsieur, qui portoit qu'ayant su l'arrivée de M^r. le Prince à

L'armée, & qu'il feroit peut-être nécessaire qu'il vînt à Orléans pour me voir; qu'en ce cas-là ils eussent à le recevoir selon sa qualité, & comme étant parfaitement uni à ses intérêts. Ils me dirent qu'ils s'en alloient assembler la Ville pour voir cette lettre qu'ils doutoient être venue de Paris; ils avoient quelque raison en cela, car elle n'avoit fait de chemin que de la chambre de Préfontaine à la mienne. J'appris que la peur que le Marquis de Sourdis avoit de la venue de M^r. le Prince, étoit qu'il craignoit qu'il ne le chassât. Cette pensée me fâcha; car si je l'avois voulu mettre dehors, je n'aurois eu que faire de M^r. le Prince, j'avois assez d'autorité, & où il auroit été question de la montrer, je n'aurois pas voulu que M^r. le Prince y eût été, dans la crainte que l'on eût cru que la mienne seule n'eût pas été assez forte sans soutien.

Le soir M^{rs}. de Ville me vinrent dire qu'ils ne pouvoient point recevoir M^r. le Prince sans envoyer à Monsieur; ce que je trouvai fort mauvais, & je leur dis qu'il n'étoit pas nécessaire d'envoyer à Paris, que Monsieur m'avoit écrit que tout ce que je ferois il le trouveroit bon, & trouveroit fort mauvais s'ils ne faisoient les choses que je desirois. Sur cela

je m'emportai un peu , je les grondai fort , & je leur dis qu'ils s'en repentiroient , & que j'envoyerois dans une heure Préfontaine leur dire ce que je voulois qu'ils fissent. Je dis à ces M^{rs}. qui étoient avec moi , qu'il falloit pousser cette affaire ; & que si M^r. le Prince , après avoir témoigné de desirer de me voir , ne venoit point , parce que je n'aurois pas eu le crédit de le faire entrer dans Orléans , cela feroit voir que je n'y aurois point de crédit , & commettrait mon autorité & celle de Monsieur ; que je devois tout faire à l'égard de M^r. le Prince dans le commencement d'un raccommodement. Je leur appris que Préfontaine avoit un pouvoir dans sa cassette , il l'alla quérir ; & après le leur avoir montré , ils me conseillèrent de le faire voir dans une assemblée générale que je proposai de faire le lendemain. J'envoyai Préfontaine dire à la Ville que je voulois qu'on s'assemblât , & que je me trouverois à l'hôtel-de-Ville. Je mandai M^r. de Sourdis , auquel je montrai mon pouvoir , & je lui demandai s'il n'y avoit rien qui le choquât ; il me dit que non , & qu'il ne feroit jamais difficulté de m'obéir. J'envoyai aussi querir tous les principaux qui devoient être à cette as-

semblée, séparément, pour leur faire connoître mes intentions. J'en trouvai quantité de Mazarins, que je menaçai, & à qui je parlai en Demoiselle de ma qualité. Il y en eut un assez hardi pour me dire que le nom de Mr. le Prince étoit assez odieux à la ville d'Orléans, & que son grand-pere y avoit fait de si grands maux que l'on ne le pardonneroit jamais au nom. Je lui dis : le mien étoit du même parti du temps dont vous me parlez, & il n'appartient pas à des Bourgeois d'Orléans, ni à qui que ce soit en France, de parler ainsi des Princes du Sang; on les doit respecter comme des gens qui peuvent être les maîtres des autres.

Le lendemain j'allai à l'Hôtel-de-Ville, où d'abord je dis que l'obéissance que l'on m'avoit rendue jusqu'à présent m'avoit empêchée de faire voir le pouvoir que Monsieur m'avoit envoyé, & qu'étant persuadée que l'on en devoit plus à ma naissance qu'à toutes les patentes, j'avois négligé de le montrer; mais puisqu'il y avoit des gens qui n'étoient pas soumis, qu'il étoit bon de le leur faire voir. Préfontaine le donna au Greffier de la Ville; & après que la lecture en fut faite, je dis à l'assemblée : Présen-

nement que vous voyez le pouvoir que Monsieur me donne, je pense que vous ne ferez plus de difficulté d'obéir à mes ordres. Je suis venue ici pour vous dire que M^r. le Prince étant arrivé à l'armée, desire de me venir voir; je ne doute point que vous ne lui rendiez tous les respects qui sont dus à sa naissance, & encore plus par l'union dans laquelle il est avec Monsieur, & à ma considération: c'est un Prince à qui toute la France a tant d'obligations, qu'il n'y a pas une Ville qui, en son particulier, ne lui doive toute la reconnoissance possible. Je m'étendis davantage que je ne fais sur ce que l'on devoit à la naissance & au mérite de M^r. le Prince, & à l'obéissance que l'on me devoit, & cela avec tant de fierté, que l'on m'accuse d'en avoir en toutes mes actions. D'abord je parlois trop bas, l'on ne m'entendit point: j'en fus assez étonnée, parce que je m'étois attendue que l'on me diroit que l'on feroit tout ce que je voudrois. Je ne me rebutai point, je recommençai, & je dis que je voyois bien que j'avois parlé trop bas, puisque l'on ne répondoit rien. Comme je finissois ces paroles, tout le monde cria: Tout ce qu'il plaira à Mademoiselle, il faut le faire, & que M^r. le Prin-

ce vienne. Je sortis fatisfaite, & j'allai dépêcher un courier à M^r. le Prince. Le soir le Marquis de Sourdis me voulut parler; je le grondai fort, & lui dis qu'il n'avoit que faire de craindre M^r. le Prince; que si j'avois voulu le chasser, je l'aurois fait, & que je n'attendois personne quand je voulois faire des coups d'autorité.

Comme j'avois montré mon pouvoir à la Ville, il le falloit faire enrégistrer au Présidial. D'abord que l'on en parla à cette compagnie, quelques-uns en firent difficulté, sur ce que M^r. le Marquis de Sourdis étant pourvu par le Roi, Monsieur pouvoit lui commander, & non pas donner ce pouvoir à un autre, & qu'il n'y avoit point d'exemple que jamais fils de France en eût usé de cette manière dans son appanage. J'en conférai avec les Conseillers du Parlement de Paris qui étoient avec moi, à qui je dis qu'il me sembloit qu'en l'état où j'étois à Orléans, rien ne me devoit être impossible, & que quand il n'y auroit point d'exemple de chose pareille, je serois bien-aïse d'en faire un pour l'avenir; qu'il y avoit de la gloire de l'être d'une chose avantageuse comme celle-là, & que c'en feroit un à l'avenir pour tous les fils de

France , de pouvoir commettre en des occasions où il n'y avoit eu que le Roi qui l'eût fait. Comme la chose n'étoit pas injuste , ils furent de mon avis. J'envoyai querir les gens du Roi du Présidial , entre les mains desquels on mit cette patente , pour donner leurs conclusions ; j'envoyai pareillement querir le Lieutenant-Général , homme fort Mazarin , & duquel j'étois fort mal-fatisfaite. Comme cette affaire fut engagée , Saujon , Capitaine des Gardes de Monsieur , arriva , qui n'étoit pas trop bien avec moi , à cause de certaines intrigues qu'il avoit eues avec Mademoiselle de Fouquerolles , dont je n'étois pas satisfaite : car je n'aime pas que l'on se vienne mêler dans mon domestique , si je ne l'ordonne : il venoit chez moi , & je le souffrois ; mais c'est être fort mal , quand on est réduit-là. Après avoir eu part à quelque confiance , il mit dans la tête du Marquis de Sourdis qu'il me feroit faire tout ce qu'il voudroit ; de sorte que ledit Marquis en étant persuadé , & du crédit qu'il avoit auprès de Monsieur , s'imagina qu'il étoit fort à propos de ne me plus voir , & de prendre prétexte sur ce pouvoir qui choquoit le sien , quoiqu'il l'eût approuvé , & de ne vouloir point que l'on

l'enrégistrât ; de sorte que tous ces Messieurs me vinrent trouver pour me dire qu'il ne falloit point se commettre , parce que Mr. de Sourdis faisant une opposition à l'enrégistrement , ou je me trouverois nécessitée à pousser une affaire de laquelle l'événement étoit incertain , ou à lui céder ; & pour me persuader que la chose n'étoit rien , ils me dirent sans cesse ce que j'avois dit tant de fois , que la chose étoit si au-dessous de moi qu'il la falloit traiter de cette maniere. J'en convenois ; mais je trouvois que pour d'habiles gens , ils m'avoient embarquée mal-à-propos , puisque c'étoit même contre mes sentiments ; mais qu'il me sembloit qu'étant au point où j'étois , la chose étoit si peu importante , qu'il falloit l'achever , & que même en des bagatelles il étoit rude à des personnes comme moi de se dédire. Je me mis en colere , & je parlai quatre heures là-dessus , tournant l'affaire de tous côtés , & leur faisant voir toujours le but de quelque maniere que je la tournasse. Je ne fais si j'étois bien fondée ; mais je défendis si bien ma cause , qu'ils en furent tous fort satisfaits , & me dirent que j'avois raison. Ils ne s'y rendirent pourtant pas ; de sorte que ma colere ne se diminuant point , elle me

me mena jusqu'aux pleurs, m'écriant que l'on croiroit que Monsieur de Sourdis tiroit au bâton avec moi, & qu'il l'emporteroit. Enfin, après force lamentations impérieuses, (ce qui me faisoit enrager, c'est que tous m'avoient engagée à cela, & puis l'un après l'autre avoient changé) les Conseillers du Parlement avoient tenu ferme les derniers; car ils avoient été jusqu'à me dire qu'ils croyoient qu'on n'auroit pas fait cette difficulté de l'enrégistrer au Parlement de Paris, pour en faire l'exemple dont j'ai parlé. Ces Messieurs m'alléguoient que j'avois peu de crédit dans le Présidial, qu'ils étoient tous fort Mazarin, & que j'y devois avoir égard. Je n'en avois à rien, étant fort aheurtée à mon opinion; de sorte que tout le jour se passa ainsi, & tout le soir; & même comme je ne dormois point, je les envoyai réveiller les uns après les autres pour venir parler à moi, afin de tâcher de les engager séparément, & de les avoir tous pour moi lorsque je les reverrois tous ensemble. Le matin ils vinrent me dire que j'étois la maîtresse, que je ferois tout ce que je voudrois; mais qu'il falloit se rendre à la raison, & que ce seroit à cela que je me rendrois, & non à leurs très-humbles prières, & qu'il étoit très-

important pour le service de Monsieur que j'en usasse ainsi. Enfin je me rendis, & j'envoyai Préfontaine dire à Messieurs du Présidial de me venir trouver au retour de ma messe. Comme j'arrivai, & que je fus qu'ils étoient dans mon logis, je me remis à pleurer, je fis fermer les fenêtres de ma chambre, j'essuyai mes larmes, & je les fis entrer, & leur dis que je favois qu'ils avoient opiné sur l'affaire que je leur avois proposée; que je les priois d'en demeurer-là, & de ne pas passer outre, & cela avec une mine riante comme si c'eût été la chose du monde qui m'eût le plus satisfaite. Voilà le tempérament que ces Messieurs trouverent, à quoi je consentis. Je laisse à juger si je ne me fusse pas mieux trouvée de suivre mes premiers sentiments en cela, comme j'avois fait en autre chose: Monsieur de Sourdis me revint voir, & nous nous raccommodâmes. Il avoit accoutumé de me donner tous les jours un paquet de confitures, en ayant de très-bonnes; & pendant notre démêlé, je n'en avois point eu; de sorte que je dis à M^r. l'Evêque d'Orléans, qui nous raccommoda, qu'il me restituât tout ce qui m'appartenoit, ce qu'il fit; car je ne perdis pas un de mes paquets: ainsi j'en eus beaucoup au raccommodement.

Le lendemain que j'eus été à l'Hôtel-de-Ville pour la venue de M^r. le Prince, les Mazarins firent courir un bruit que j'avois eu un consentement forcé. J'envoyai querir le corps de Ville, dans lequel celui des Marchands est compris, auxquels je dis ce faux bruit, & que c'étoit une chose si ridicule à dire qu'elle se détruiroit d'elle-même, puisqu'étant dans leur Ville avec ma Maison seulement, je n'étois pas en état de leur rien faire faire de force; puis nous eûmes une conversation sur les affaires publiques, ce qui ne manquoit point toutes les fois qu'ils venoient chez moi; car cela tient les esprits alertes, & est très-bon en guerre civile. Je vis aussi les Capitaines de la Ville, qui font un Corps séparé à Orléans, auxquels je dis la même chose; de sorte que tous les entretiens de l'Etape & du Marteroy ne furent le soir qu'à tourner les Mazarins en ridicules, qu'à me louer, & souhaiter la venue de M^r. le Prince; lequel ne put venir dans le temps qu'il reçut mon Courier, car il étoit occupé au combat de Bleneau. La nouvelle de ce combat arriva à Orléans le matin par un Payfan, qui le dit au Capitaine qui étoit de garde à la porte, lequel à l'instant me l'amena; il me dit que M^r. le Prince

avoit gagné un combat. J'en eus grande joie : le soir elle fut changée en incertitude ; car j'appris par des gens qui avoient passé à Gien par eau , que M^r. de Nemours étoit blessé à mort ; je ne savois qu'en croire , n'ayant point de nouvelles de M^r. le Prince. Je fus tout le jour sur le pont pour voir arriver les bateaux qui venoient de Gien ; les gens qui étoient dedans disoient tous la même chose. Il m'envoya le lendemain à trois heures un Courier , m'écrivit la relation du combat , par laquelle cette action étoit mieux écrite que je ne pourrois faire moi-même ; c'est pourquoi j'ai jugé à propos de la mettre ici.

MADemoiselle ,

Je reçois tant de nouvelles marques de vos bontés , que je n'ai point de paroles pour vous en remercier ; seulement vous assurerai-je qu'il n'y a rien au monde que je ne fisse pour votre service ; faites-moi l'honneur d'en être persuadée , & de faire un fondement certain là-dessus. J'eus hier avis que l'armée Mazarine avoit passé la rivière , & s'étoit séparée en plusieurs quartiers ; je résolus à l'heure même de l'aller

attaquer dans ses quartiers. Cela me réussit si bien, que je tombai dans leurs premiers quartiers avant qu'ils en eussent eu avis ; j'enlevai trois régiments de Dragons d'abord, & après je marchai au quartier général d'Hocquincourt que j'enlevai aussi. Il y eut un peu de résistance ; mais enfin tout fut mis en déroute ; nous les suivîmes trois heures, après lesquelles nous allâmes à Mr. de Turenne ; mais nous le trouvâmes posté si avantageusement, & nos gens si las de la grande traite, & si chargés du butin qu'ils avoient fait, que nous ne crûmes pas le devoir attaquer dans un poste si avantageux : cela se passa en coups de canon, enfin il se retira. Toutes les troupes d'Hocquincourt ont été en déroute, tout le bagage pris, & le butin va à 2 ou 3000 chevaux, quantité de prisonniers, & leurs munitions de guerre. Mr. de Nemours y a fait des merveilles, & a été blessé d'un coup de pistolet au haut de la hanche, qui n'est pas dangereux. Mr. de Beaufort y a eu un cheval de tué, & y a fort bien fait : Mr. de la Rochefoucault très-bien ; Clinchamp, Tavanes, Valon de même, & tous les autres Maréchaux de Camp ; Maré est blessé d'un coup de canon ; hors cela nous n'avons pas perdu trente hommes. Je crois que vous

*ferez bien-aïse de cette nouvelle, & que
vous ne douterez pas que je ne sois,*

MADemoiselle.

Votre très-humble & très-
obéissant serviteur.

LOUIS DE BOURBON.

A Châtillon-sur-Loing, ce 8 Avril 1652.

Ma joie fut augmentée, & mon inquiétude cessa, lorsque je fus que M^r. de Nemours n'étoit pas blessé dangereusement; je fus bien fâchée de la blessure du pauvre Comte de Maré, qui en mourut quelque temps après. Il y eut le nommé la Tour, Lieutenant-Colonel dans Languedoc, qui fut tué, & le Marquis de la Chaise, premier Capitaine au régiment de cavalerie de Valois, tous deux fort braves & honnêtes gens. Aussi-tôt que l'on fut à Paris cet heureux succès, cela fit un fort bon effet pour le parti, & donna bien de l'inquiétude aux personnes qui s'intéressoient pour M^r. de Nemours, quoique sa blessure ne fût pas mortelle. Madame de Nemours partit aussi-tôt pour le venir trouver, M^e. de Châtillon vint avec elle jusqu'à Montargis: elle disoit qu'elle alloit pour conserver sa maison de Châtil-

lon ; mais comme elle fut arrivée à Montargis, elle jugea que de-là elle conserveroit bien ses terres, & qu'il y avoit plus de sûreté pour elle à se mettre dans les filles de Ste. Marie, d'où elle ne sortoit que deux ou trois fois pour aller voir M^r. de Nemours ; quoique des Officiers qui vinrent à Orléans en ce temps-là, me dirent qu'elle alloit tous les soirs voir M^r. de Nemours toute seule avec une écharpe ; qu'elle croyoit être bien cachée, mais qu'il n'y avoit pas un soldat dans l'armée qui ne la connût.

Rien ne fut égal à la consternation de la Cour. Le jour de ce combat l'on envoya tous les bagages au-delà du pont, afin d'être plus en état de se sauver à la première allarme, & de rompre le pont. Si Monsieur le Prince eût bien connu le pays, quelque fatigués que fussent les soldats, il eût poussé les affaires bien avant, & par conséquent la Cour. Rien ne lui eût été plus aisé ; & comme Bleneau n'est qu'à trois lieues d'ici, & que j'y ai souvent passé en allant à Blois & à Orléans, je me suis fait montrer le lieu du combat ; mais je ne le voyois qu'avec regret, de quoi les choses n'allèrent pas mieux pour nous ; car l'on n'auroit pas tant essuyé de chagrins que l'on a fait depuis. Ce fut un des

canaux de communication du Canal de Briare qui empêcha que l'on n'allât après M^r. de Turenne : car M^r. le Prince n'ayant personne du pays avec lui, & la nuit ne lui permettant pas de reconnoître les lieux, il ne favoit si c'étoit une riviere, & si elle étoit guéable : cela l'arrêta.

Aussi-tôt après il fut obligé d'aller à Paris, M^r. de Chavigny lui ayant mandé que sa personne y étoit nécessaire, pour s'opposer à ce que M^r. le Cardinal de Retz pourroit faire contre lui en son absence auprès de Son Altesse Royale. Il mena avec lui M^r. de Beaufort, & M^r. de Nemours y alla dès qu'il put être transporté. Pour moi j'étois à Orléans, où je me divertissois à faire prendre tous les couriers qui passoient, n'ayant plus autre chose à faire. Les uns étoient chargés de dépêches, les autres de poulets & de lettres de famille assez ridicules; de sorte que quand je n'en faisois pas de profit pour le parti, j'avois celui de m'en divertir. L'on prit des Gentilshommes du Poitou, par lesquels M^r. de Tellier écrivoit à des Intendants que l'Abbé de Guyon s'en alloit en Guyenne, Angoumois & Poitou, qui étoit chargé de toutes les affaires du Roi. A l'instant je résolus de le faire arrêter, jugeant bien qu'il avoit

beaucoup de choses qui regardoient les intérêts de M^r. le Prince en ces Provinces, & partant ceux de Monsieur, avec lequel il étoit fort uni. J'envoyai un Exempt des Gardes de Monsieur, qui étoit avec moi, avec ordre de l'arrêter lorsqu'il passeroit. Le jour qu'il partit, il arriva des Evêques à Orléans, & les Agents du Clergé qui venoient de la Cour : ils me vinrent voir ; je leur demandai si l'Abbé Guyon étoit parti de Gien, ils me dirent qu'il étoit venu avec eux jusqu'à Sully : mais qu'il n'avoit osé passer par Orléans de peur que je ne le fisse arrêter, que même il ne passeroit point à Blois. Je mandai à l'exempt de venir au-devant de lui à St. Laurent-des-Eaux : il y arriva si heureusement, qu'il prit son valet avec sa cassette, où étoient toutes ses dépêches ; il fut qu'il ne faisoit que de partir, il courut après, & le prit près de Chambord où il le mena. Le Ralle étoit avec lui, & il l'arrêta aussi, sachant que c'étoit un brave homme, & grand ingénieur, & qui pouvoit nuire au parti. Il me le manda aussi-tôt, & m'envoya la cassette, dans laquelle on trouva force commissions pour lever des troupes ; il y en avoit aussi pour lever des deniers, & des ordres pour faire raser le château de Taillebourg, qui est à M^r. le Prince

Prince de Tarente, M^r. de la Trimouille le lui ayant donné en mariage. Il y avoit un projet pour assiéger Brouage, assez mal conçu, & encore plus difficile à exécuter. Le Cardinal Mazarin écrivoit à tous les Officiers-Généraux de l'Armée de Guyenne, & aux Gouverneurs des Places des Provinces que j'ai nommées, le tout en créance sur l'Abbé de Guyon : ce qui faisoit voir que sa prise étoit assez utile. Je l'envoyai à Blois, & dépêchai un Courier à Son Altesse-Royale : j'écrivis aussi à Monsieur le Prince, pour lui donner part de la capture que j'avois faite, & lui témoigner la joie que j'aurois si cela lui pouvoit être utile. Monsieur me manda de faire mener l'Abbé de Guyon à Montargis ; j'envoyai querir pour cela de l'escorte, & le Ralle demeura à Orléans sur sa parole, parce qu'il étoit malade.

En même-temps j'appris que Gouille, qui étoit Capitaine dans le Régiment de Cavalerie de Condé, avoit été fait prisonnier en escortant M^e. de Châtillon, qui n'avoit osé s'en retourner à Paris à cause des périls du chemin : elle avoit été avec l'armée jusqu'à Etampes. J'envoyai un Trompette à M^r. de Turenne & au Maréchal d'Hocquincourt : je leur écrivis pour changer le Ralle contre Gouille ; ils me

manderent qu'ils l'avoient renvoyé à la priere de Madame de Châtillon; & le Maréchal d'Hocquincourt, qui étoit ami particulier du Ralle, me pria de le lui renvoyer, & qu'il espéroit bien cette grace de moi; qu'en revanche, de quelque qualité que pussent être mes prisonniers, il me les renvoyeroit. Aussi-tôt que j'eus reçu sa lettre, j'envoyai quérir le Ralle, & lui dis que je le mettois en liberté; mais que je ferois bien-aïse qu'il ne servît point contre nous, ce qu'il me promit, hors dans son Gouvernement de Rhetel, où il voulut être libre. Comme c'étoit une chose juste, je lui accordai; il partit pour continuer son voyage vers le Poitou, où il avoit des affaires particulieres. Comme je n'en avois plus à Orléans, l'impatience me prit d'aller à Paris; j'écrivis sans cesse à Monsieur & à M^r. le Prince, pour les presser de me donner congé. En l'attendant, j'eus la curiosité de savoir s'il n'y avoit personne à Orléans qui eût commerce avec la Cour, & on chercha les moyens de parvenir à le savoir. L'on trouva que pour cela il falloit faire arrêter un messager à pied, qui va deux fois la semaine d'Orléans à Briare, pour y porter les lettres que l'on envoie à Lyon, où le Courier ordinaire passe.

D'abord cette proposition me déplut, ne comprenant pas de quel air l'on pouvoit faire prendre & ouvrir les lettres de mille marchands, dont cela pourroit interrompre le commerce; enfin comme l'on m'eut représenté l'utilité que le parti en pourroit recevoir, je m'y résolus, pourvu que l'on ne fût point qui l'avoit fait faire. Pour cela j'envoyai un valet-de-chambre de M^r. le Prince, qui passoit à Orléans avec quelques-uns de ses Gardes, faire cette expédition, dont il revint heureusement; car le soir il m'apporta toutes les lettres. Il y en avoit quantité de marchands, qui me firent grande peine à brûler pour la pitié que j'avois de l'embaras que cela leur feroit. Il y en avoit quantité de tous côtés pour la Cour, & entr'autres une de Guyenne en chiffre que j'envoyai à M^r. le Prince, qui la fit déchiffrer, & qui me manda lui avoir été fort utile. Il n'y en avoit point d'Orléans, mais bien de Paris, & d'un lieu où je n'aurois jamais cru qu'on se fût avisé d'écrire à M^r. le Cardinal Mazarin. Voyant au-dessous qu'elle s'adressoit à lui, j'eus beaucoup de joie, & la trouvai datée de St. Sulpice : c'étoit l'Abbé de Valavoir, frere de Valavoir, qui commande le Régiment de M^r. le Cardinal Mazarin. Elle contenoit ce qui suit.

MONSEIGNEUR,

Je n'aurois jamais cru qu'en ce lieu j'aurois trouvé occasion de pouvoir servir votre Eminence; mais Madame de Saujon ayant su que j'y étois, a désiré de me voir, & m'a fait dire qu'elle me parleroit dans un Confessional, afin que personne ne s'en apperçût. Cela a été cause que j'ai paru au monde plus homme de bien que je ne suis, ayant prolongé ma retraite. Elle m'a donc dit que j'avertisse votre Eminence du desir qu'elle a de la servir, & que pour y parvenir, & lui donner moyen de faire revenir Monsieur, il n'y a qu'à le leurrer du mariage du Roi avec Mademoiselle d'Orléans; que c'étoit un panneau où il donneroit toutes & quantes fois que l'on voudra; & que pour Mademoiselle il ne s'en soucioit point; que l'on pouvoit gagner Madame par une premiere femme-de-chambre nommée Claude, & que l'on l'auroit pour peu d'argent. Enfin, Monseigneur, elle est venue de si bonne volonté à moi, que je ne doute pas qu'elle ne continue; c'est pourquoi j'entretiendrai ce commerce pour le service de votre Eminence, & pour lui témoigner que je suis, &c.

L'ABBÉ DE VALAVOIR.

Il pouvoit y avoir encore autre chose ; mais voilà la substance & le plus essentiel de cette dépêche : je l'envoyai à Monsieur , & une copie à M^r. le Prince. Je crois bien que cela ne plut pas à Son Altesse Royale , laquelle me fit réponse , que les gens qui croyoient ce qui étoit dans cette lettre le connoissoient mal , & qu'il n'avoit nul dessein , & ne me dit pas un mot de Madame de Saujon.

Monsieur me mandoit toujours que je fisse un Maire & les Echevins , ce qui n'étoit plus nécessaire , ceux qui y étoient ayant fait tout ce que j'avois désiré. La forte passion que j'avois d'obliger M^r. le Prince , me faisoit chercher les moyens de secourir M^{ou}ron : mais comme ils me manquerent , cela me rendit encore mon séjour plus ennuyeux. J'eus aussi nouvelle de Paris de la conférence que M^r. de Rohan devoit avoir à Saint-Germain , où étoit la Cour , avec M^{rs}. de Chavigny & Goulas. Quoique Monsieur le Prince m'écrivît avec soin tout ce qui se passoit , je ne laissai pas néanmoins de presser Monsieur de me permettre de l'aller trouver : il ne me répondit point là-dessus , & me parloit toujours de ce Maire & de ces Echevins. Comme je vis que mon retour ne tenoit qu'à cela , & que je connus

la chose absolument inutile, je dépêchai un trompette à M^r. de Turenne & au Maréchal d'Hocquincourt, qui étoient campés à Châtres sur le grand chemin de Paris à Etampes, pour leur demander des passe-ports : je les priai de me les envoyer promptement, parce que j'avois envie d'aller à Paris ; & comme ils me connoissoient fort impatiente, ils me fâcheroient fort s'ils retardoient mon voyage. Je dépêchai aussi en même-temps à Monsieur, & lui mandai qu'ayant fait tout ce qui étoit nécessaire pour son service à Orléans, & m'ennuyant de n'avoir pas l'honneur de le voir, j'avois envoyé demander des passeports aux Généraux des troupes du parti contraire ; que s'ils n'osoient m'en donner, je les suppliois d'en envoyer demander à la Cour.

Je partis le 2 de Mai d'Orléans, & j'allai à Etampes. Je trouvai à Ingerville l'escorte que l'on m'avoit envoyée ; & comme il faisoit très-beau temps, je montai à cheval avec Mesdames les Comtesses de Fiesque & de Frontenac, lesquelles m'avoient toujours accompagnée ; & à cause de cela, Monsieur leur avoit écrit après mon entrée à Orléans, des compliments sur leur bravoure d'avoir monté à l'échelle, en me suivant ; & au-dessus

de la lettre il y avoit mis : *A Mesdames les Comtesses Maréchales de Camp dans l'armée de ma fille contre le Mazarin.* Depuis ce temps-là tous les Officiers de nos troupes les honoroient fort ; de forte que Chavagnac, qui étoit le Maréchal de Camp qui commandoit mon escorte, leur dit : Il est juste que l'on vous reçoive étant ce que vous êtes. En même-temps il fit faire alte à un escadron d'Allemands qui marchoit devant moi, & il dit au Colonel, qui se nommoit le Comte de Quinski, de saluer la Comtesse de Frontenac qui étoit la Maréchale de Camp ; ils mirent tous l'épée à la main, & la saluerent à l'Allemande, & il fit tirer tout un escadron pour lui faire honneur, entrant aussi-bien dans cette plaisanterie que s'il eût été François. Ce Comte étoit une personne de qualité, & neveu de feu Walstein. A un quart de lieue d'Etampes tous les Généraux & quantité d'Officiers vinrent au-devant de moi, l'on tira le canon, & je trouvai le quartier des Etrangers, par lequel je passai, en armes. En arrivant à mon logis, je reçus réponse de M^r. de Turenne, qui me mandoit qu'il avoit envoyé à Saint-Germain, où étoit la Cour, pour les passe-ports que j'avois demandés, & qu'il me les envoye-

roit le lendemain ; ce qui me fit séjourner un jour à Etampes. J'y voulois voir toute l'armée en bataille ; mais les Officiers en firent quelque difficulté, disant que les Ennemis pourroient par ce moyen savoir au vrai le nombre qu'ils étoient ; ce qui arrêta tout court ma curiosité, aimant mieux me priver de cette satisfaction, que de faire la moindre chose qui pût nuire au parti.

Tout ce jour-là j'eus une grande cour de tous les Officiers de l'armée qui s'étoient parés ; de sorte qu'ils étoient aussi braves extérieurement qu'intérieurement. Le matin j'allai à la Messe à pied à une Eglise qui étoit si près de mon logis, que ma garde en joignoit la porte, avec un nombre infini de gens qui me suivirent ; le tambour de la garde battit, & force trompettes & timballes marchaient devant moi : cela étoit tout-à-fait beau. L'après dîner j'allai me promener à cheval à une maison qui n'est qu'à un quart de lieue l'Etampes, ayant à ma suite tous les Officiers de l'armée. La fantaisie me prit d'aller sur une hauteur ; mais l'on m'en empêcha. Si j'eusse suivi mon mouvement, j'eusse vu charger un parti des Ennemis, qui ne le fut pas, parce que la Valette qui le vit, crut que

c'étoit un corps de garde avancé que l'on avoit mis à cause de moi, & ainsi force chevaux de notre armée furent pris au fourrage. La raison que l'on eut pour m'empêcher d'y aller, fut que M^{rs} de Tavanne & de Valon, qui ne m'avoient pas quittée d'un moment, avoient mis pied à terre dans la maison, & que par l'envie que j'avois de galopper, j'étois allée à toute bride dans l'avenue à cette maison. Si j'y eusse été, ils auroient eu autant de douleur de n'avoir pas été en cette action, que j'en eus de ne l'avoir pas vue. Le soir à mon retour je trouvai un trompette que Monsieur de Turenne & le Maréchal d'Hocquincourt m'envoyoient avec des passe-ports, & ils me mandèrent qu'ils espéroient me voir le lendemain, & me venir recevoir hors de leurs quartiers avec l'armée en bataille. Clinchamp, qui étoit un vieux routier en guerre, dit : assurément ils n'attendront point Mademoiselle, ils savent qu'elle n'a point vu nos troupes, ils croient que nous ferons dehors, & nous veulent attaquer ; mais il n'importe, il faut demain faire voir l'armée à Mademoiselle. Je leur dis : Mais si cela engageoit à un combat, j'en serois bien fâchée, je ne veux point la voir. Clinchamp dit, cela seroit du dernier ri-

dicule que les ennemis eussent proposé de vous rendre un honneur, & que nous ne l'eussions pas fait; nous nous mettrons en lieu de combat, s'il est à propos; sinon de nous retirer. Ils me demanderent l'heure que j'irois les voir: je leur dis que j'y ferois à 6 heures. Je me reveillai bien plus matin; car ce fut la Diane qui m'éveilla. Je me levai & m'habillai en grande diligence, & m'en allai aux Capucins pour entendre la messe. En entrant dans l'Eglise, je trouvai le trompette qui étoit venu le soir, & que l'on avoit envoyé toute la nuit pour demander des passeports pour l'escorte qui me devoit accompagner jusqu'à leur quartier. Ce trompette me dit: Je n'ai trouvé personne, notre armée marche vers Lonjumeau. Je ne doutai point qu'elle ne vînt à nous, & j'envoyai à l'instant avertir nos Généraux, & je m'en allai entendre la messe. J'avoue que je l'entendis avec beaucoup de dévotion, & que je priai Dieu avec bien de la ferveur de nous faire gagner la bataille, que je fouhaitai passionnément que l'on donnât; car je ne doutois pas que ma présence & l'amitié que toute l'armée avoit pour moi, ne leur donnassent beaucoup plus de courage; & pour peu d'augmentation, c'eût été une chose extraordinaire;

car jamais il n'y eut de si bonnes troupes, ni de si bons Officiers que les nôtres.

Après avoir entendu la Messe, je montai à cheval pour m'en aller où étoit l'armée. Je trouvai en chemin M^{rs}. de Tavanne, Clinchamp & Valon qui venoient au-devant de moi; ils me dirent que les ennemis venoient à nous, & qu'il n'y avoit de temps que celui qu'il falloit pour prendre résolution s'il falloit combattre ou non; qu'il feroit bon pour cela de nous retirer à part. Nous nous éloignâmes du monde, & j'appellai Mesdames les Comtesses que l'on nommoit mes Maréchaux-de-camp, pour assister au conseil de guerre. La Comtesse de Fiesque cria de dix pas : Je ne suis pas d'avis que l'on se batte. Valon me dit qu'il avoit un ordre exprès de ne point combattre; Tavanne dit qu'il en avoit un pareil de M^r. le Prince; pour Clinchamp il dit : Là où est Mademoiselle, les ordres que l'on a, qui ne font pas d'elle, ne subsistent plus, l'on ne doit reconnoître que les siens, & nous devons tous être persuadés que Monsieur & M^r. le Prince approuveront tout ce que fera Mademoiselle. Je leur dis : Si je suivois mon inclination, l'on combattroit; mais pour cela il faut s'en rapporter à ceux qui

ſavent ce que c'eſt ; c'eſt votre métier , & non pas le mien ; c'eſt pourquoi je vous demande à tous vos avis. Clinchamp dit que nos forces étoient preſque égales à celles des Ennemis , qu'ils n'avoient pas mille chevaux plus que nous , & que ce n'étoit pas une force ſi au-deſſus de la nôtre qu'on ne pût eſpérer une bonne iſſue du combat ; que j'étois la maîtreſſe ; que c'étoit à moi de décider , & que l'affaire preſſoit. Je leur dis que j'appréhendois l'événement d'un combat , & qu'il valoit mieux rentrer dans la Ville ; je leur ordonnai pour cela de faire marcher toutes les Troupes ; de forte que le peu de temps qu'elles demeurèrent en bataille me les fit voir aſſez à la hâte , ne voulant pas ſeulement qu'elles s'arrêtâſſent pour me ſaluer. Tous les ſoldats me demandoient à ſe battre , & me crioient *bataille* ; je leur diſois , il n'eſt pas à propos de la donner. Après avoir vu toute l'armée rentrée dans la Ville , je montai en carroſſe pour continuer mon voyage à Paris.

Comme j'arrivai à Châtres , où étoit poſtée l'armée Mazarine , je trouvai à la garde un Maréchal-de-camp , nommé le Baron d'Apremont , qui me fit compliment ſur le déplaiſir que M^{rs}. les Géné-

raux avoient eu de ne me pouvoir attendre comme ils m'avoient mandé; qu'ils étoient partis en diligence pour aller attaquer Etampes. J'eus une vraie douleur d'en être partie, car ils n'auroient jamais fait cette entreprise si j'y eusse été. Il m'offrit à dîner, & me dit que M^r. de Turenne avoit donné ordre que l'on me l'apprêtât à son logis en chair & poisson; car c'étoit un jour maigre: je l'en remerciai, ne voulant pas m'amuser. Ledit Sieur d'Apremont me donna vingt maîtres & un cornette qui les commandoit, du régiment de la Marcouffe, pour m'escorter, & lui me vint conduire à un quart de lieue de Châtres, que je trouvai fort dégarni de troupes; la garde de cavalerie étoit fort foible, & celle d'infanterie de même, & il n'étoit resté nulles Troupes dans le quartier, que le régiment de la Couronne qui étoit arrivé, fort foible & fort fatigué d'une longue marche. Le Lieutenant-Colonel nommé Laloin, m'accompagna aussi-bien que M^r. d'Apremont, il parloit bien davantage: ce qui me réjouit fort; car j'avois bien envie de trouver quelqu'un qui me répondît à mes questions. M^r. d'Apremont ne le faisoit que par monosyllabes, & Laloin n'étoit pas de même.

Après qu'ils m'eurent quittée, passant à Lonjumeau, l'on y fit repaître mes chevaux, & pendant ce temps j'entretins mon Officier, qui n'avoit jamais vu Paris, & qui fouhaitoit fort de le voir. Il se fût volontiers donné à moi; mais je ne trouvai pas que lui ni sa troupe nous fussent utiles, & je négligeai fort le zele qu'il me parut avoir pour moi. Il passa un courier, & l'habitude que j'avois de faire arrêter tous ceux que je voyois, me fit dire qu'on l'arrêta; aussi-tôt il commanda quatre ou cinq maîtres pour aller après, on me l'amena. Je lui demandai où il alloit, il me répondit à Taillebourg en Saintonge pour le faire raser. Je lui dis: Je l'ai empêché une fois de l'être, je suis bien fâchée de ne pouvoir faire la même chose, passez votre chemin: si je vous avois trouvé plus avant, vous n'auriez pas passé librement. Comme nous fûmes vers le Bourg-la-Reine, cet Officier qui m'escortoit me demanda si j'avois dit en partant d'Etampes que nos partis qui étoient en campagne ne lui disent rien; je lui dis que non, & sur cela il me demanda un passe-port. J'envoyai querir mon Secrétaire, qui le fit sur la portiere de mon carrosse, & je le signai. Cela étoit assez

honorable pour moi , qu'à deux lieues de son quartier , & douze du nôtre , il n'osât faire ce chemin sans passe-port.

Je trouvai M^r. le Prince au Bourg-la-Reine , qui venoit au-devant de moi : il étoit accompagné de M^r. de Beaufort , du Prince de Tarente , de M^r. de Rohan , & de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité de Paris. Il mit pied à terre , il me salua , & monta dans mon carrosse ; & après m'avoir fait mille compliments & protestations de service , il me dit que Monsieur étoit en colere contre moi de ce que j'étois revenue sans ordres , que nonobstant cela il l'auroit amené avec lui sans qu'il étoit au lit avec un peu de fièvre ; & après cela il se mit à féliciter les Comtesses de s'être trouvées en tant de belles occasions. Je rencontrai Mesdames les Duchesses d'Epemon & de Sully , qui venoient aussi au-devant de moi : j'arrêtai pour les mettre dans mon carrosse. M^r. le Prince & elles me firent conter tout ce qui s'étoit passé à mon entrée à Orléans , & à quoi je m'occupois pendant le séjour que j'y avois fait. Je leur dis que les premières semaines je ne sortois point , que je me promenois dans les places , que j'allois aux couvents , à la messe & aux saluts

dans les Eglises, que je jouois aux quilles dans mon jardin, que j'entretenois deux ou trois fois par jour M^r. le Maire, les Echevins & le Prévôt de la police, que j'écrivois à Paris & à l'armée, & signois mille passe-ports; que je me moquois de moi-même de me voir occupée à des choses à quoi j'étois si peu propre, & je trouvois après que j'avois tout m'en acquittant fort bien; & que sur la fin, je sortois de la Ville, que je m'allois promener à cheval, & faire collation à toutes les jolies maisons près d'Orléans, & que M^r. le Marquis de Sourdis m'en avoit donné une, & M^r. l'Evêque; mais que tous ces divertissements ne m'avoient pas empêchée d'avoir envie de revenir, ni redoubler, par le regret que j'avois de les perdre, la joie que je sentoie de les voir.

Comme j'arrivai à Paris, tout le peuple sortit hors de la Ville, & je trouvai le chemin une lieue durant bordé de carrosses; tout le monde portoit sur le visage la joie que l'on avoit de mon retour, & du bon succès de mon voyage. Je trouvai le Palais d'Orléans rempli de monde, j'abordai Monsieur, il me parut la mine assez riante, j'allai le saluer dans son lit; M^r. le Prince demeura tou-

jours en tiers, de peur que Monsieur ne me dît quelques rudesses sur mon retour. Je lui voulois rendre compte de mon voyage, il me dit qu'il étoit malade, & qu'il ne pouvoit ouïr parler d'affaires, que ce feroit pour une autre fois. Je ne laissai pas de lui conter ce que j'avois appris en passant dans le quartier des Ennemis, qu'il étoient allés attaquer Etampes : ce qui lui donna un peu d'inquiétude, & à M^r. le Prince aussi ; mais je les assurai que j'avois laissé les Officiers si alertes, que je ne pouvois croire qu'il en fût mal arrivé. J'allai saluer Madame à sa chambre, laquelle m'avoit attendue patiemment, n'ayant guere de joie de me voir revenir triomphante d'une occasion où j'avois été si utile au parti. Elle songeoit qu'elle n'étoit bonne à rien. M^r. le Prince m'y mena ; comme elle n'avoit pas grande amitié pour lui, elle se récria que ses bottes sentoient le roussi : c'est une senteur qu'elle hait fort, & qui la bannit presque de tout commerce ; de sorte M^r. le Prince fut contraint de sortir de sa chambre, il alla dans le cabinet, où il fut en bonne compagnie ; car tout ce qu'il y avoit de femmes à Paris m'y étoient venues attendre. Madame me reçut assez bien, je fis ma visite courte à mon ordi-

naire, & m'en allai en rendre une à tout ce qui m'attendoit dans son cabinet. M^r. le Prince me dit : Il faut que vous alliez au Cours, tout le monde feroit bien-aïse de vous y voir, & pour la rareté du fait d'avoir vu en même jour une armée & le Cours. Madame de Nemours m'y mena dans son carrosse avec Mesdames les Duchesses d'Epéron, de Sully, & de Châtillon, & Mesdames les Comtesses. J'y voulus faire mettre M^r. le Prince; mais il me dit qu'il m'y suivroit dans son carrosse, avec M^r. de Beaufort & force autres gens.

Je partis donc du Luxembourg, & dans les rues l'on couroit après moi, comme si l'on ne m'eût jamais vue : j'en étoit honteuse. Comme l'on se doutoit que j'irois au Cours, il étoit si rempli de carrosses que j'eus peine à y entrer; tous mes amis me félicitoient en passant. Enfin, si l'applaudissement universel & les témoignages de bonne volonté font capables de satisfaire, je la dus être ce jour-là; aussi je la fus tout-à-fait. En arrivant à mon logis, j'y trouvai M^r. le Prince qui m'aida à descendre de carrosse; au même moment mille gens arriverent, & entr'autres M^r. de Nemours, qui n'avoit sorti que ce jour-là. Je m'en allai l'en-

entretenir, disant à M^r. le Prince & à Madame d'Epéron de faire l'honneur de mon logis, & d'entretenir la compagnie, pendant que je parlerois à M^r. de Nemours; lequel me dit: Tout est changé depuis que je n'ai eu l'honneur de vous voir; car alors si on eût songé à la paix, c'étoit pour nous couper la gorge, & maintenant si l'on ne la fait nous sommes perdus. Ce discours m'étonna, & je lui foutins fort le contraire, parce que je ne voyois point nos affaires en mauvais état; j'avois pris Orléans, M^r. le Prince avoit battu les ennemis à Bleneau, nos troupes étoient dans le meilleur état du monde, & nous étions maîtres à Paris. Après lui avoir allégué tout cela, il me dit: Vous ne savez ce qui vous est bon; car si l'on fait la paix présentement, vous serez Reine de France; & si on attend à la faire quand nous ne serons plus les maîtres, vous ne seriez rien, non plus que les autres. Là-dessus je me radoucis un peu, & il me dit que M^r. le Prince étoit tout-à-fait bien intentionné pour moi.

Après cette conversation, j'allai avec la compagnie, où M^r. le Prince ne me laissa guère, me disant: Il est juste que j'aye l'honneur de vous entretenir, ayant

assez de choses à vous dire. Il commença : Je crois que le Comte de Fiesque vous aura dit beaucoup de choses de ma part touchant votre établissement ; présentement les affaires y sont plus disposées que jamais , & je vous promets qu'il ne se passera aucun traité de paix où vous ne foyez comprise. Il me témoigna que c'étoit la chose du monde qu'il fouhaitoit avec le plus de passion que de me voir Reine de France , que son intérêt s'y rencontroit , que rien ne lui étoit plus avantageux , voyant les bontés que j'avois pour lui , & que la confiance qu'il avoit en moi le persuadoit que je le considérerois toujours comme l'homme du monde le plus dépendant de moi ; qu'il n'y avoit rien qu'il ne fît pour voir réussir cette affaire ; que je n'avois qu'à commander ; qu'il m'obéiroit en tout comme un serviteur très-fidèle & très-zélé , & qu'il me supplioit de n'en pas douter. Nous nous fîmes force protestations d'amitié : ce fut sincèrement de ma part , & je crois de la sienne aussi.

Madame de Châtillon depuis son retour s'étoit fort plainte du peu de soin que M^r. le Prince avoit eu de ses terres , & m'avoit écrit qu'elle vouloit être Mazarine pour s'en venger ; de sorte que je

lui demandai si son courroux continuoit, & si elle ne lui avoit point pardonné. Elle me dit, il fait beaucoup d'avances pour se raccommo-der avec moi; mais j'ai peine à les recevoir : pourtant il lui vint parler, & il me semble qu'elle lui donnoit une assez longue audien-
ce, & favorable attention, & depuis ils ont été assez bien ensemble.

Le lendemain il arriva un Courier de l'armée qui apporta nouvelle que les Ennemis avoient attaqué un Fauxbourg d'Etampes, & que nous y avions été fort battus, & qu'ils avoient pris force prisonniers. Par le plus grand malheur du monde, nos Généraux, après avoir vu toutes nos Troupes rentrer dans la Ville, avec une grande confiance que l'on ne les viendroit point attaquer, s'en étoient allés chacun en leur logis dîner fort tranquillement; on attaqua le quartier des Etrangers qui furent surpris; comme l'on alla avertir dans les autres, chacun prit les armes pour les secourir; mais la foule & l'étonnement où ils furent, furent cause qu'ils ne savoient presque ce qu'ils faisoient. Il se rencontra encore un embarras qui retarda le secours que l'on pouvoit donner; c'est que pendant que les troupes étoient sorties le matin, l'on avoit mené

tous les bagages dans la Ville ; & comme Etampes n'est presque qu'une rue , elle se trouva si pleine & si embarrassée , que l'on eut peine à passer. L'on pouvoit dire que depuis que les troupes étoient rentrées , l'on auroit bien pu les renvoyer chacune en leurs quartiers , & l'on pourroit de même croire que les Ennemis étant si proches , l'on se feroit tenu en état de les recevoir , s'ils eussent voulu les attaquer : mais l'on peut juger admirablement bien des choses quand elles sont arrivées , il est souvent mal-aisé de les prévoir , & ce n'est pas la première faute qui ait été faite en guerre. Il y eut peu de gens de condition de tués , & peu de soldats ; l'on y perdit seulement le Colonel Broue , Sergeant de bataille des Troupes Espagnoles , & le Comte de Furstemberg , Capitaine de Cavalerie du Régiment du Duc Ulric de Wirtemberg , & un Capitaine d'Infanterie de l'Altesse , nommé Rubel.

J'avoue que cet accident me toucha fort ; car j'étois très-sensible à tout ce qui arrivoit au parti , & l'amitié que tous nos Officiers & toute l'armée m'avoient témoignée faisoit que je l'étois beaucoup pour eux. L'Officier qui vint , nommé Despouis , Lieutenant-Colonel de l'Altesse , dit à Monsieur le Prince : L'on doit bé-

nir Dieu de ce que Mademoiselle y avoit été ce jour-là; car sans cela le désordre eût été plus grand. Il le pensoit ainsi, car pour moi je ne le crois pas; les Colonels prisonniers furent presque tous Etrangers, il n'y eut de François que Montal, premier Capitaine dans Condé Infanterie; le Marquis de Vassé, Mestre-de-Camp du Régiment de Bourgogne. Dès que je fus cela je résolus de changer l'Abbé de Guyon, qui étoit mon prisonnier, contre un Colonel étranger, & pour cela je choisis le Baron de Barle, Colonel d'Infanterie, qui servoit de Sergent de bataille; ainsi il fut peu en prison, & M^r. l'Abbé de Guyon fut fort aise d'en sortir: & lorsqu'il me vint remercier de sa liberté, je lui dis que cela lui vaudroit un Evêché; ce qui arriva, & peu de temps après on lui donna celui de Tulles: il le méritoit bien; car c'est un honnête-homme. Je fus visitée de tout Paris le premier jour après mon retour, il y avoit une si grande foule chez moi, qu'on ne pouvoit s'y tourner. Le Roi d'Angleterre me vint voir, il n'étoit point dans nos intérêts; car il avoit envoyé M^r. son frere le Duc d'Yorck, Volontaire dans l'armée de M^r. de Turenne: il ne me parla pas de ce qui s'étoit passé à Etampes, sachant bien que cela ne me devoit pas être agréable.

Lorsque la Reine d'Angleterre fut que j'étois entrée à Orléans, elle dit qu'elle ne s'étonnoit pas que j'eusse sauvé Orléans des mains de mes Ennemis, comme avoit autrefois fait la Pucelle d'Orléans, & que j'avois commencé comme elle à chasser les Anglois, en voulant dire que j'avois chassé son fils de chez moi. Cela fut fort remarqué, & toutes les lettres que je reçus deux jours durant ne portoient autre chose. Je lui rendis mes devoirs, & la trouvai fort attachée aux intérêts de la Cour; ce qui m'obligea à ne lui pas rendre des visites si fréquentes, n'y ayant pas de plaisir à disputer avec des personnes à qui l'on doit respect. Elle fut que je m'étois plainte de quelques impertinents discours que Madame de Fienne avoit faits contre notre parti, & m'en fit faire excuse, ce qui m'obligea d'y retourner. Je trouvai Madame de Choisy toujours fort empressée pour moi, je l'étois peu pour elle; car je fus qu'elle avoit conté à beaucoup de personnes comme la Palatine & elle m'avoient fait donner dans le panneau, & que je ne leur avois pas tenu ce que je leur avois promis. C'étoit néanmoins tout le contraire, & elles n'étoient emportées contre moi, que parce que je n'avois pas été leur dupe, & c'étoit ce qui les faisoit en-

rager

rager. Je ne pris pas plaisir à ses discours ; je l'envoyai quérir , & lui témoignai que je n'étois pas contente d'elle , que je lui défendois de jamais parler de moi de la manière que je favois qu'elle avoit fait , & que je la priois de ne venir plus chez moi aussi souvent qu'elle avoit accoutumé , & même ne point choisir les heures de familiarité , ne voulant point avoir de conversation avec elle , ni même que l'on le crût : ce qu'elle fit pendant quelque temps , après lequel elle tâcha , autant qu'il lui fut possible , à se raccommo^der ; mais ce fut inutilement : néanmoins l'on la souffroit , parce qu'elle est de fort bonne compagnie.

Peu de jours après mon retour , l'on vint me dire que M^r. le Prince étoit à Saint-Cloud pour y mettre du monde , & se rendre maître de ce poste , comme l'on avoit fait de celui du pont de Neuilly : mais il ne se contenta pas de cela , il s'en alla à Saint-Denis qu'il prit sans beaucoup de résistance , y ayant peu de monde , & la Ville étant de médiocre défense : il y prit un Capitaine Suisse , nommé Dumont , que je connois , qui est fort honnête homme , & quelques autres Officiers de cette Nation ; il y mit des Landes pour y commander , qui étoit Capitaine dans son

Régiment d'Infanterie. Cette place fut prise vers la pointe du jour, & sur les 4 heures du soir l'on vint dire que les Ennemis la venoient attaquer : Monsieur & M^r. le Prince y envoyèrent M^r. de Beaufort pour la secourir ; ce qui fut inutile, étant arrivé trop tard. Nous ne fûmes pas victorieux en cette rencontre, & voici ce qui se passa, que j'ai su depuis d'un homme de qualité qui y étoit ; car comme la chose ne se passa pas à l'avantage de ceux qui y étoient, ils ne la raconterent pas comme elle s'étoit passée. Au retour, M^r. de Beaufort pensa être pris, ayant été abandonné. Tout ce que l'on peut dire à la justification des Officiers, c'est que c'étoient des Troupes nouvellement levées, & des Bourgeois de Paris qui les commandoient.

Le Roi & la Reine eurent avis de la prise de Saint-Denis par M^r. le Comte de Grand-Pré, qui étant en parti près de cette Ville, la vit prendre d'assaut par M^r. le Prince ; incontinent Leurs Majestés commanderent M^{rs}. de Miossans & de St. Maigrin, Lieutenants - Généraux, avec 400 hommes du Régiment des Gardes, leurs Gendarmes & Chevaux-Légers, trois escadrons, à la tête d'un desquels étoit M^r. le Comte de Grand-Pré ; un autre me-

né par M^r. de Renneville, & le dernier par le Colonel Cravate Rale. Ces Troupes arriverent devant cette place environ le midi, & entrerent dedans avec peu d'effort. Le Sieur des Landes, Capitaine d'Infanterie au Régiment de Condé, qui y commandoit, se retira dans l'Eglise, qu'il conserva trois jours à son maître avec beaucoup de courage. Comme il l'alloit rendre, M^r. de Beaufort se montra près du village de la Chapelle avec neuf escadrons de Cavalerie qui marchaient en fort bon ordre, & une multitude de fantassins épars par toute la plaine; il se mit au sortir dudit village en bataille derriere une croix qui en est éloignée de 500 pas. L'on monta à cheval dans Saint-Denis le plus vîte que l'on put; & comme les trois escadrons de l'armée s'y trouverent plutôt que la Maison du Roi, l'on les fit sortir par la porte de Pontoise, & couler le long de la riviere: M^{rs}. de Grand-Pré & de Renneville les commandoient. Ils détacherent M^r. le Chevalier de Joyeuse avec trente coureurs, qui se mêla fort brusquement avec les troupes de M^r. de Beaufort: il les mena battant jusqu'à leur gros; il fut suivi de fort près de ceux qu'ils avoient détachés, & menerent les troupes de Paris en désordre dans la Chapelle où ils

avoient de l'Infanterie. M^{rs}. de Grand-Pré & de Renneville marcherent, laisserent la Chapelle à main gauche, & furent pour les couper entre Paris & ce village : mais ils s'en alloient trop vite. L'on les joignit pourtant au moulin à vent qui est au sortir de la Chapelle pour aller à Paris : on suivit jusqu'au Corps-de-garde du Fauxbourg Saint Denis ; l'on prit près de 80 de leurs prisonniers, qui apprirent qu'ils étoient commandés par M^r. Clerembaut, Capitaine de Cavalerie du Régiment de Condé, & M^r. du Buïsson, Officier des Gendarmes de M^r. le Prince de Condé. Comme l'on se retiroit, l'on tailla en pieces quelques 500 Bourgeois de Paris, qui se jetterent sottement dans les troupes du Roi, qui leur firent très-mauvais quartier; & sans la nuit qui survint, ils auroient bien souffert davantage. Fontaine Chandré, Lieutenant aux Gardes, fut tué à la prise de St. Denis, après laquelle l'on renvoya les Officiers Suisses qui avoient été pris ; ils vinrent me voir, car les Suisses m'aiment fort, & il ne faut pas que j'oublie une chose qu'ils ont faite pour moi, qui est très-honnête. Quelque temps avant ces derniers troubles, leur payement manqua, & comme dit le vieux Proverbe, *point d'argent, point de Suisse*, ils laisserent

leurs armes au Corps-de-garde, & s'en allerent. Tout le monde offrit de l'argent au Roi ; pour moi qui n'en avois point, je portai un grand diamant qui me venoit de Mademoiselle de Guise qui l'avoit donné à ma mere en la mariant, & ce diamant avoit été donné à M^r. le Duc de Joyeuse mon aïeul par Henri III, dont il étoit favori : il vaut plus de 200000 livres ; au moins me l'a-t-on donné pour cela. Le Roi & la Reine reçurent fort bien ma bonne volonté, & je le mis entre les mains du Card. Mazarin : le Roi donna beaucoup de diamants de la Couronne pour gages aux Suisses, pour ce qu'on leur devoit. Ils apprirent que j'avois donné le mien, ils vinrent me trouver quatre ou cinq de la part de tous les cantons, pour me dire qu'ayant appris qu'il y avoit un diamant à moi parmi ceux que le Roi leur avoit donnés, ils venoient me demander comment il étoit fait, pour le rapporter, & qu'ils se fioient à ma parole. Je trouvai cela fort obligeant, & j'eus lieu de connoître par-là que ma bonne foi étoit connue dans les pays étrangers, & que ceux qui se fioient le moins prenoient confiance en moi. Cela me réjouit tout-à-fait, je les remerciai avec toute la reconnaissance possible, comme étant tout-à-

fait touchée de ce qu'ils me disoient. Le diamant n'étoit point en leurs mains; le C. Mazarin l'avoit donné au munitionnaire d'Italie, lorsqu'il fut brouillé avec Monsieur; S. A. R. eut grand soin de me demander si on me l'avoit rendu: cela avoit été fait cinq ou six jours devant. Quoique les Suisses ne servent jamais que le Roi, & que dans toutes les Histoires on ne voit point qu'ils aient envoyé de secours aux partis, au moins dans celles que j'ai lues, il y eut des Officiers Suisses qui me dirent que si nous voulions des troupes de leur nation, à ma considération particuliere, ils en donneroient, & qu'ils auroient une grande joie de me rendre service: mais la guerre n'allant pas de maniere à continuer, nous n'en voulûmes point, & je les remerciai avec beaucoup de témoignages d'affection.

Il est bon de dire deux mots du voyage que M^{rs}. de Rohan, Chavigny & Goulas firent à St. Germain. Après y être arrivés & avoir demandé leur audience à la Reine, ils y allerent. S. M. les mena dans son cabinet, & dit que l'on allât querir le Cardinal Mazarin. Comme il entroit, ils voulurent sortir, en disant qu'ils n'avoient pas ordre de conférer avec lui; ils firent force façons, après lesquelles ils demeu-

rerent, & même furent trois heures enfermés avec lui, après que Leurs Majestés en furent forties. L'on fut d'accord de toutes choses, Monsieur & M^r. le Prince avoient tout ce qu'ils desiroient, le Cardinal Mazarin consentoit à s'éloigner de la Cour, pourvu qu'il allât pour traiter la paix; Monsieur n'y voulut jamais consentir, & l'on rompit là-dessus, dont M^r. le Prince fut fort fâché. Monsieur & M^r. le Prince venoient tous les jours en mon logis, & tout ce qu'il y avoit de personnes considérables dans le parti, tant hommes que femmes; de sorte que la Cour étoit chez moi, & j'étois comme la Reine de Paris, Madame aimant aussi peu à voir le monde, qu'il aimoit à aller chez elle. Je passois fort bien mon temps, j'étois honorée au dernier point, & en grande considération; je ne fais si c'étoit par la mienne propre, ou parce que l'on croyoit que j'avois beaucoup de part aux affaires; c'étoit une chose assez vraisemblable que j'y en avois: mais une très-véritable & très-mal-aisée à croire, c'est que je n'y en avois point, Monsieur ne m'ayant jamais fait l'honneur d'avoir confiance en moi. Cet aveu m'est rude à faire, beaucoup plus pour l'amour de lui que pour l'amour de moi; car quiconque m'aura connue,

jugera que je l'ai assez méritée ; & ceux qui liront ces Mémoires , & ne me connoîtront que par-là , jugeront aisément que je méritois cet honneur. Pour M^r. le Prince , il n'en faisoit pas de même ; car il ne savoit rien dont il ne me fît part ; quand il me cachoit quelque chose , c'étoit de celles en quoi il croyoit manquer , & qu'il auroit bien voulu se cacher à lui-même. Souvent me voulant conter ce qui se passoit , je lui disois : Je suis lassé d'entendre tous les jours parler de la même chose ; & ces sortes d'affaires m'ennuoyoient assez , car je ne les aime pas , & personne du monde n'aime moins l'intrigue que moi. Cela faisoit que je négligeois les choses dont j'aurois pu avec bien-séance me mêler.

Le Maréchal de Turenne assiégea Etampes contre son avis , à ce que l'on dit , & il étoit assez aisé à croire ; car comme il est fort grand Capitaine , & qu'il fait fort bien prendre son parti , celui d'assiéger Etampes n'en étoit pas un fort bon ; son armée n'étoit pas assez forte pour faire ce siège dans les formes , aussi ne l'attaqua-t-on que d'un côté , car il n'ouvrit la tranchée que de celui d'Orléans. La circonvallation d'Etampes étoit trop grande à faire , n'y ayant que 8000 hommes à l'at-

taquer ; la nôtre étoit de 5000 hommes tant cavalerie qu'infanterie ; les troupes Françoises de Monsieur & de M^r. le Prince étoient des gens d'élite , il n'y avoit pas un homme de rebut , ni pas un Officier de manque , que ceux qui avoient été blessés à l'attaque du fauxbourg , ou au combat de Blenau. L'on peut dire à la louange de nos Officiers qu'il n'y en a jamais eu de plus braves : ce siege ne nous allarma pas , le nombre des troupes que nous avions , & de la maniere que je les ai dépeintes , le doivent assez faire croire ; ils ne manquerent non plus de toutes les choses nécessaires que de courage. L'on peut juger par-là s'ils en étoient bien pourvus : la poudre leur manqua sur la fin , nous en avions tous les jours des nouvelles , & ils mandoient qu'ils n'étoient embarrassés que dans la crainte que nous ne le fussions à Paris pour eux. Ce siege fit périr une partie de l'armée de M^r. de Turenne ; car nos gens faisoient des forties épouvantables , & s'acquéroient assez d'honneur parmi les ennemis. Ils perdoient tous les jours du monde , le Chevalier de la Vieuville y fut blessé & porté à Melun , où étoit la Cour , & y mourut de sa blessure ; il fut fort regretté , particulièrement des Dames. Le Cardinal Ma-

zarine mena le Roi au siege, & y envoya un trompette dire que le Roi commandoit à son armée d'Etampes de ne point tirer, & qu'il y venoit. Il demanda à parler à M^{rs}. de Tavanne, de Clinchamp, ou Valon, pour leur faire cette harangue; mais ils étoient tous trois malades, & ne lui purent parler: de sorte que l'Officier de la garde à qui il en parla, s'étant trouvé étranger, & n'entendant point le François, il n'eut point de réponse, & on ne laissa pas de tirer où étoit le Cardinal Mazarin: car l'on avoit vu que le Roi n'y étoit pas; néanmoins les Mazarins ont toujours dit que l'on avoit tiré sur le Roi. L'on s'étonnera assez que l'on avouoit nos troupes pour être celles du Roi, les traitant tous les jours de rebelles; & à dire le vrai, celles d'Espagne y étant jointes, c'étoit quelque chose d'un peu extraordinaire, & en cette rencontre on ne comprit pas la politique du Cardinal Mazarin.

Madame de Châtillon discontinua ses plaintes contre M^r. le Prince; il lui rendit visite avec autant d'affiduité que M^r. de Nemours, & l'on s'étonnoit fort de l'amitié qui étoit entr'eux, parce que l'on les croyoit rivaux; mais la suite des choses a bien fait connoître que M^r. le Prince

n'étoit point amoureux. Comme il avoit grande confiance en elle, il lui parloit de ses affaires, & donnoit rendez-vous chez elle à ceux à qui il en avoit, & y tenoit ses conseils. Comme il étoit occupé auprès de S. A. R. à beaucoup d'autres choses tous les jours, il passoit presque toutes les nuits chez elle, & ne perdit cette coutume que parce qu'on l'avertit qu'en revenant chez lui réglément à une même heure, l'on lui pourroit faire un mauvais parti, ayant affaire à des gens où il n'y avoit point de sûreté: cela lui fit changer l'heure de ses visites. Ce qui persuadoit à tout le monde qu'il y avoit de l'amour, c'est que la terre de Marlou, que feue M^e. la Princesse lui avoit donnée sa vie durant par son testament, M^r. le Prince la lui donna en propre; mais j'ai oui dire à ses gens, qui croyoient le bien savoir, qu'il ne lui avoit fait ce don que parce qu'il croyoit que Marlou tomberoit dans le partage du Prince de Conti, qui ne lui feroit peut-être pas cette libéralité. Pour moi il me semble qu'il la lui auroit pu faire sans qu'on en eût rien dit, puisque cela est digne d'un grand Prince d'enchérir sur celle des autres. Mais cela arrive si peu aux Bourbons, que quand ils font des libéralités, on les applique toujours à

mal. Pour moi cela ne m'empêchera pas d'en faire quand j'en trouverai les occasions, & que je le jugerai à propos.

Depuis que Monsieur s'étoit déclaré, il avoit envoyé plusieurs fois à M^r. de Lorraine, qui lui faisoit toujours espérer qu'il viendrait; M^r. le Prince y envoyoit aussi; enfin M^r. le Comte de Fiesque arriva, & dit qu'il viendrait tout de bon: ce fut à la considération des Espagnols, & point du tout à celle de Monsieur ni de M^r. le Prince. Un beau matin l'on vint dire, M^r. le Duc de Lorraine est à Dammartin, qui n'est qu'à huit lieues de Paris, sans que l'on l'eût su en chemin. Aussitôt S. A. R. & M^r. le Prince monterent à cheval pour l'aller voir; car l'on ne croyoit pas que ce jour-là il dût venir coucher à Paris. J'envoyai un Gentilhomme pour lui offrir ma maison de Bois-le-Vicomte, qui est à moitié chemin de Dammartin à Paris. Monsieur & M^r. le Prince le trouverent au-delà du Mesnil, & dès qu'il les eut vus, il résolut de venir avec eux à Paris; en même-temps Monsieur en envoya avertir Madame, qui me le manda. J'étois au Cours, je m'en allai au Luxembourg en toute diligence, il arriva tard; en entrant dans la chambre de Madame, il vint à moi pour me saluer; je me recu-

lai, ne trouvant pas à propos qu'il commençât par moi. Il se mit à railler avec elle sur tout ce qui lui étoit arrivé depuis qu'il ne l'avoit vue, ensuite avec moi; puis il se tourna sur le sérieux, & me fit mille civilités. Il me parla de la vénération que les Espagnols avoient pour moi, à cause de l'affaire d'Orléans; bref cette conversation fut plus à ma louange que sur nul autre chapitre. Je le trouvai le plus agréable du monde, & l'on ne s'en étonnera pas, car il est assez doux d'entendre dire du bien de soi; mais tout de bon il l'étoit en tous ses autres discours. Comme il étoit fort tard, je me retirai, il me vint conduire à mon carrosse, & après que j'y fus montée il vint à pied jusqu'à la moitié de la rue de Tournon la main sur la portiere, voulant venir jusques en mon logis; je fus fort embarrassée de cette civilité, enfin il s'en alla. Le lendemain il me vint visiter: comme c'étoit dans l'octave du Saint Sacrement, j'allois au salut, comme il arriva: il y vint avec moi, & ensuite au Cours, il trouva Madame de Frontenac fort à son gré. Monsieur nous envoya chercher au Cours, & manda qu'il nous attendoit à mon logis avec M^r. le Prince. Nous y allâmes aussi-tôt: M^r. le Prince me dit qu'il

étoit assez embarrassé de M^r. de Lorraine, parce qu'il ne faisoit faire que deux lieues par jour à ses troupes, & qu'il ne témoignoit pas par-là d'avoir grande hâte de secourir Etampes; qu'il avoit de grandes conférences avec les amis du Cardinal de Retz, avec Madame de Chevreuse & M^r. de Châteauneuf, & que cela ne lui plaisoit guere. D'un autre côté, Madame ne desiroit rien tant que de voir Monsieur séparé des intérêts de M^r. le Prince; ainsi toutes ces choses lui caufoient assez d'inquiétude; & quoiqu'il fût que M^r. de Lorraine avoit promis aux Espagnols de secourir Etampes, néanmoins il craignoit que sa longueur ne l'en empêchât, étant assuré qu'il trouveroit assez de prétexte de s'excuser envers les Espagnols. Il demeura à Paris six jours, pendant lesquels il venoit avec moi au Cours, me divertissant fort, & évitant les conférences avec Monsieur, & M^r. le Prince, de peur de conclure quelque chose. Je me trouvai une fois avec Monsieur & Madame, & lui; l'un & l'autre le pressoient fort sur des nouvelles qui étoient venues d'Etampes; mais il se défendit le mieux du monde de rien faire, & pourtant il leur laissoit comprendre qu'il étoit fort bien intentionné : & quand il ne

vouloit plus répondre, il chantoit & se mettoit à danser ; en sorte que l'on étoit contraint de rire. Si l'on ne le connoissoit pour un très-habile homme , à voir tout cela on l'eût pris pour un fou. Monsieur l'envoya querir une fois que le Cardinal de Retz étoit dans son cabinet, & lui vouloit parler d'affaire. Il dit : Avec des Prêtres, il faut prier Dieu, que l'on me donne un chapelet, ils ne se doivent mêler d'autre chose que de prier & faire prier Dieu aux autres. A un moment de là, Madame & Mesdames de Chevreuse & de Montbazon vinrent, l'on voulut encore lui parler ; il prit une guitarre : Dansons, Mesdames, cela vous convient bien mieux que de parler d'affaires.

Comme l'on fut qu'ils manquoient de poudre à Etampes, l'on songea à y envoyer le Comte d'Escars qui étoit premier Capitaine du régiment de cavalerie de Monsieur. Il venoit de prison de Flandres, où il avoit été pris l'année précédente, servant de Maréchal-de-camp dans l'armée du Roi ; Monsieur de Lorraine, de qui il étoit prisonnier, le rendit à Monsieur. Il s'offrit à faire passer ce convoi de poudre, ce qui réussit le plus heureusement du monde : il fit en cela une très-belle action, très-périlleuse, &

très-avantageuse au parti; aussi c'est un fort bon Officier & très-brave. Nos gens faisoient des sorties tous les jours les plus furieuses du monde avec des faulx, tous les Officiers de cavalerie y alloient; le Marquis de la Londe y fut tué, il étoit Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de S. A. R. Diolet, Capitaine de son régiment de cavalerie, y fut tué aussi. A la mort du Marquis de la Londe, Saintorin, Capitaine d'infanterie dans le régiment de S. A. R., vint à Paris pour demander le guidon de la compagnie: on le fit parler à M^r. de Lorraine pour lui rendre compte de l'état de toutes choses, & comme il lui disoit qu'en peu de temps on feroit le chemin d'Etampes marchant jour & nuit, il s'écria: Quoi, marche-t-on la nuit dans ce pays-ci? Saintorin étoit tout étonné de lui entendre faire des réponses & des questions de cette force; enfin on le dépêcha pour aller dire que très-assurément il marcheroit pour les secourir; & pour donner plus de croyance aux étrangers, il envoya un de ses Officiers avec lui.

Comme ses troupes furent arrivées à Villeneuve-Saint-Georges, Monsieur & M^r. le Prince les allerent voir, dans l'espérance de leur faire passer la Seine,

le pont étant fait pour cela ; ils me menèrent avec eux. Comme nous arrivâmes à la garde du pont, l'on nous dit : Son Altesse n'y est pas. L'on demanda de quel côté elle étoit allée, l'on nous le montra, & nous y allâmes : nous le rencontrâmes tout seul, il dit qu'il venoit de pousser un parti des ennemis qui avoit paru ; mais en effet il venoit de négocier avec un homme du Cardinal Mazarin ; après il se jeta à terre, disant, je me meurs, je n'allois faire saigner ; mais comme j'ai su que vous m'amenez des Dames, je suis allé voir si je n'attrapperois point quelque courier qui fût chargé de lettres, afin d'avoir de quoi les divertir ; car que feront-elles à l'armée ? Madame la Duchesse de Sully étoit à cheval avec moi, les Comtesses de Fiesque & de Frontenac, & Mad. d'Olonne, qui est l'aînée de M^{les}. de la Loupe, dont j'ai parlé, qui fut mariée l'hyver de devant à Monsieur le Comte d'Olonne de la Maison de la Tremouille. L'on s'étonna de la voir, son mari étant auprès du Roi, Cornette de ses Chevaux-Légers ; Mademoiselle de la Loupe sa sœur y étoit aussi : il y avoit d'autres Dames ; mais comme elles étoient en carrosse, je ne les nomme pas.

Après que Monsieur de Lorraine eût été quelque temps couché sur le fable à faire milles contes, Monsieur le résolut à monter à cheval, & ils allerent dans un petit bois. Ils tinrent conseil, où Monsieur de Lorraine leur promit positivement de faire passer la riviere à ses troupes. Pendant qu'ils parloient d'affaires, j'avois passé le pont, & j'étois allée voir les troupes qui étoient toutes en bataille. Sa Cavalerie étoit fort belle ; mais pour son Infanterie elle ne l'étoit pas trop : il y avoit des Irlandois, qui, pour l'ordinaire, ne font ni de bonnes ni de belles Troupes ; tout ce qu'ils ont de recommandable sont leurs musettes. Comme nous eûmes vu tout, il fit passer la riviere à trois ou quatre Régiments de Cavalerie, qui repassèrent dès que nous fumes parties : il demeura 5 ou 6 jours en ce poste-là, tous les marchands de Paris y alloient vendre leurs denrées, & il y avoit quasi une foire dans le camp ; les Dames de Paris y allerent aussi tous les jours. Monsieur de Lorraine venoit de fois à autre à Paris caché, en forte que l'on ne le pouvoit trouver ; il vit Madame de Châtillon qu'il trouva fort belle, aussi n'avoit-elle rien oublié pour cela ; elle eût été bien-aïse de faire encore

cette conquête, du moins que l'on l'eût cru. Un jour après avoir été visité du Roi d'Angleterre, ils nous manda qu'il étoit fort pressé, qu'il seroit obligé de donner bataille, & que l'on lui envoyât du secours; il troubla notre divertissement, car nous allions danser quand cette nouvelle vint. Monsieur le Prince s'en alla changer d'habit pour monter à cheval, & aller au-devant de notre cavalerie; car Monsieur de Lorraine avoit mandé à Etampes que dès que les ennemis auroient levé le piquet, ils fortissent, & qu'il iroit les joindre; de sorte que M^r. le Prince trouva nos troupes vers Essone: elles y demeurèrent le reste de la nuit. M^r. de Beaufort partit en même-temps que M^r. le Prince, pour mener à Monsieur de Lorraine ce qu'il y avoit ici de troupes, qui n'étoient pas bien considérables, n'étant que des recrues. Dès qu'il fût arrivé, il lui dit qu'il étoit si pressé qu'il ne pouvoit plus rester; que le siege d'Etampes étant levé, qui étoit le seul sujet de son voyage, il avoit traité avec Monsieur de Turenne, & avoit un passeport pour s'en retourner avec ses troupes. Il fit escorter celles que M^r. de Beaufort lui avoit amenées, jusqu'aux portes de Paris, & lui marcha pour s'en retourner.

L'on me vint dire cette nouvelle à mon réveil, qui me donna beaucoup d'étonnement & de chagrin des embarras où cela nous pouvoit mettre; car pour mon intérêt particulier, je n'en étois pas fâchée, puisque Madame pouvoit par lui faire valoir dans un accommodement les intérêts de mes sœurs à mon préjudice. Quand M^r. le Prince fut cette nouvelle, il laissa la cavalerie où elle étoit, & alla au-devant de l'infanterie: il amena le tout camper à Juvifi; puis s'en vint ici: il amena beaucoup d'Officiers avec lui. L'on peut juger s'ils étoient fiers d'avoir fait lever le siege à M^r. de Turenne. Je fus au Luxembourg ce jour-là, où j'avoue que j'eus un peu tort; car je gourmandai Madame comme un chien, & je lui dis pis que pendre de son frere: ce que je ne devois pas faire, par le respect d'elle & de Monsieur de Lorraine; mais le zele du parti m'emporta. Quoique Madame eût beaucoup de crédit auprès de Monsieur, & qu'on l'y crût plus en considération que moi, cela ne parut guere en cette occasion; car il fut que je l'avois maltraitée, & je lui en parlai avec la dernière liberté, sans qu'il m'en dît un mot. Il me traita tout aussi-bien qu'à l'ordinaire, c'est-à-dire, en

apparence : il me fit assez bonne chere ; mais pour la confiance , j'ai dit ce qui en étoit ; & il me semble que d'agir civilement n'est pas assez pour un pere à une telle fille que moi.

Tout Paris étoit dans des déchaînements horribles contre les Lorrains, personne n'osoit se dire de cette Nation, de peur d'être noyé. L'on n'en avoit pas moins contre le Roi & la Reine d'Angleterre, que l'on croyoit avoir fait la négociation entre la Cour & le Duc de Lorraine. Ils étoient renfermés dans le Louvre fans oser sortir, ni pas un de leurs gens, le peuple disant : Ils nous veulent rendre aussi misérables qu'eux, & font tout leur possible pour ruiner la France, comme ils ont fait l'Angleterre. L'on n'est point maître des discours des Peuples ; ainsi l'on ne les pouvoit pas empêcher de dire tout ce qui leur venoit dans la tête : mais le Roi & la Reine d'Angleterre les éviterent avec beaucoup de prudence, & plus que nous n'en aurions eu à les faire taire ; car Monsieur, Mr. le Prince & moi, nous nous étions un peu emportés contre leurs Majestés Britanniques. Monsieur trouvoit fort à redire que sa sœur, avec qui il avoit toujours parfaitement bien vécu, lui témoignant

de l'amitié, & en ayant reçu d'elle des marques en toutes occasions, agît contre lui. M^r. le Prince n'avoit aussi manqué en rien à son égard, & même, si on l'ose dire, il croyoit que Madame sa mere l'avoit assistée dans des rencontres où la Cour l'abandonnoit. Enfin, il croyoit que, tant sa conduite, que celle de Madame sa mere & de M^r. le Prince de Conti, qui, pendant la guerre de Paris en 1649, l'avoient assistée, & lui avoient fait donner de l'argent par Messieurs de Paris, pouvoit bien l'obliger à être neutre. Pour moi je ne blâmois par les plaintes de Monsieur & de M^r. le Prince, je criois contre eux de toute ma force ; car je croyois devoir mettre en compte l'amitié qu'il avoit eue pour moi. D'un autre côté, l'on devoit excuser Leurs Majestés Britanniques ; parce que, tirant toute leur subsistance de la Cour, ils en devoient avoir de la reconnoissance : mais tout considéré, ils auroient bien fait d'être neutres. Je pris la liberté de le dire à la Reine d'Angleterre, & de lui témoigner qu'il étoit fâcheux au Roi son fils & à elle d'avoir été le prétexte d'une chose qui n'étoit pas honorable, dont ils avoient été les dupes ; car c'étoit Madame la Princesse de Guimené qui avoit obligé M^r. le

Prince de Lorraine de ne point aller secourir Etampes, & de s'en retourner, comme il fit. Mais comme elle ne voulut point paroître en cela, de crainte d'être chassée de Paris où elle étoit bien-aïse de demeurer, elle chercha sur qui l'on pouvoit mettre la chose. L'on manda le Roi d'Angleterre, qui alla à Melun, puis à Villeneuve, & qui croyoit avoir fait des merveilles en coucluant un Traité qui étoit fait avant qu'il arrivât : & assurément il s'en feroit pu passer. Enfin M^r. le Prince & feu Madame la Princesse ont donné à la Reine d'Angleterre 100000 livres en plusieurs années : ce qui fit dire que le Roi d'Angleterre avoit manqué à l'amour, à la parenté & à l'intérêt tout à la fois. L'on jugera aisément par là que l'on entendoit Monsieur, M^r. le Prince & moi.

S. A. R. alla au moulin de Châtillon, qui est par de là Montrouge, voir passer cette armée victorieuse qui venoit d'Etampes, & s'en alloit à St. Cloud, où M^r. le Prince l'amena, & s'en revint à Paris ; car ce n'étoit pas à lui à coucher au quartier. L'armée étant si proche, tous les Officiers avoient beaucoup de joie. Ils y venoient souvent ; mais cette commodité ne rendoit pas l'armée meil-

leure , l'on manquoit au service , & les plaisirs & les débauches de Paris minoient fort les troupes. M^r. de Clinchamp avoit soin de me visiter , & de s'informer de moi des choses qui se passoient. Il ne manquoit pas aussi pendant le siege d'Etampes de me mander des nouvelles. Comme il avoit beaucoup de zele pour moi , il y avoit pris une grande confiance ; aussi il m'entretenoit de tout ce qu'il favoit de plus particulier. Il me faisoit des compliments de M^r. le Comte de Fuenfaldagne , & me disoit que les Espagnols avoient une si forte considération pour moi , & une estime si particuliere , que si l'Archiduc étoit un assez honnête homme pour moi , ils lui donneroient la Souveraineté des Pays-Bas , comme l'avoient l'Archiduc Albert , & l'Infante Isabelle , & que c'étoit la chose du monde que tout le pays souhaitoit le plus. Je n'entrois dans ces discours qu'en raillant , & il s'en fâchoit : de sorte que je fus contrainte de l'écouter dans le dernier sérieux. Il me disoit que c'étoit une affaire à laquelle les Espagnols avoient toute la disposition imaginable , & que dès qu'il auroit vu le Comte de Fuenfaldagne , il ne doutoit point que cette affaire ne s'avancât si j'y voulois consentir.

Pendant

Pendant que nos Officiers se rejouif-
 foient à Paris, & dans les belles maisons
 de St. Cloud, M^e. de Châtillon, M^{rs}.
 de Nemours & de la Rochefoucault, les-
 quels espéroient de grands avantages par
 un Traité, la premiere cent mille écus,
 l'autre un Gouvernement, & le dernier
 pareille somme, ne songeoient qu'à en
 faire faire un à M^r. le Prince à quelque
 prix que ce fût; & pour cela ils négoc-
 cioient fans cesse avec la Cour: aussi l'on
 ne songeoit point à faire des recrues ni
 des troupes nouvelles. Le Cardinal Ma-
 zarin amusoit toujours ces zélés plus en
 vue de leurs intérêts que de ceux du par-
 ti; & cependant il faisoit venir des trou-
 pes de tous côtés. Quelque temps après
 l'arrivée du Maréchal de la Ferté, il en-
 voya de ses Troupes pour faire un pont
 sur la Seine vers l'Eglise St. Denis, afin
 de venir attaquer St. Cloud. Mr. le Prin-
 ce en étant averti y alla en grande dili-
 gence. Il y avoit 8 ou 10 jours que je
 ne l'avois vu chez moi, & que je ne lui
 avois parlé: il venoit néanmoins tous les
 jours me chercher; mais à des heures qu'il
 savoit bien que je n'y étois pas. M^r.
 de Nemours en faisoit de même; pour
 M^e. de Châtillon, depuis mon retour
 d'Orléans, je l'avois moins vue que je

ne faisois l'hyver ; aussi avoit-elle beaucoup plus d'affaires. Quand je trouvois les uns & les autres au Luxembourg, ils me fuyoient, & je les fuyois aussi ; car comme je désapprouvois fort leur conduite, ils craignoient que je ne leur en disse mes sentiments trop librement ; & M^r. le Prince, qui sentoit bien qu'il faisoit une faute de s'amuser à ces gens-là, craignoit que je ne lui en parlasse ; car il ne croyoit pas que les choses en vinssent où elles ont été.

Après avoir été voir ce qui se passoit à cette Isle de St. Denis, & y avoir fait dresser une batterie, M^r. le Prince revint voir Monsieur, pour lui dire qu'il jugeoit à propos de décamper de St. Cloud, & de s'en aller prendre le poste de Charenton, ne pouvant rester à celui de St. Cloud si on l'y attaquoit. Monsieur le jugea comme lui ; de sorte qu'il s'en alla à St. Cloud en grande diligence, & fit marcher l'armée, & cependant il alla encore faire un tour à cette Isle, jugeant bien qu'il avoit assez de temps pour rattrapper l'armée. Il y avoit deux jours que je n'avois sorti, étant en dessein de faire quelques remedes par précaution. Je m'en allois me promener : on me dit à la porte de la Conférence, où l'on faisoit garde

comme à toutes celles de Paris (& cette garde avoit commencé le lendemain que je fus arrivée d'Orléans, & je croyois que c'étoit moi qui l'attirois par-tout où j'allois) on me dit donc à la porte de la Conférence, qu'il y avoit des troupes dans le Cours. Cela ne m'effraya pas. Je ne laissai pas de passer mon chemin, je trouvai le Baron de Lemeque, de la Maison de Choiseul, qui étoit Maréchal de Camp, un fort galant homme, & bon Officier, & l'on peut dire que lui & le Comte d'Escars avoient soutenu le siege d'Etampes, & étoient les deux meilleurs Officiers Généraux qu'il y eût, & les plus accrédités dans les troupes Françaises. Lemeque donc menoit l'avant-garde, composée du Régiment d'Infanterie de Valois, & de toute la Gendarmerie, & suivie des bagages. Je lui demandai où il alloit. Il me dit que c'étoit à Charenton ; mais qu'il avoit bien peur de ne pouvoir pas gagner ce poste fort aisément, & qu'il se trouvoit employé à une méchante commission, d'avoir à conduire les bagages, dont je vis passer une grande partie, tant au Cours que sur la terrasse de Renard où je m'allai promener. J'y trouvai Madame de Châtillon, qui se lamentoit, & disoit qu'elle avoit peur

qu'il n'arrivât quelque mal au parti, & qu'elle craignoit furieusement un combat. J'étois en inquiétude de cette marche; les ennemis étant plus forts que nous, nous pouvoient aisément tailler en pieces, car c'est la chose du monde la plus aisée que de défaire une armée en marche, & qui montre toujours le flanc; de sorte que cela m'animoit fort contre les Négociateurs, que je croyois nous avoir mis en ce dangereux état; ainsi en termes généraux je fis un grand chapitre tout haut devant beaucoup de monde sur ce sujet. Les gens qui ne se mêloient de rien entroient dans mon sens, les autres commençoient à croire, par la crainte de l'événement, que leur parti n'étoit pas bon, & ne doutoient pas que je ne parlasse à eux; de sorte qu'il y eut du monde embarrassé de me voir parler si librement & si véritablement. Après je quittai la compagnie, & m'en allai à mon logis, & changeai le dessein que j'avois de prendre médecine, jugeant que je pouvois être utile à quelque chose.

Le lendemain toutes les troupes passèrent pendant la nuit; & comme il n'y avoit que les Tuileries entre mon logis & le fossé, on entendoit distinctement les tambours & les trompettes, & l'on discernoit aisément les marches différentes. Je

demeurai appuyée sur ma fenêtre jusqu'à 2 heures après minuit, à les entendre passer, avec assez de chagrin de penser tout ce qui pouvoit arriver : mais parmi cela j'avois je ne fais quel instinct que je contribuerois à les tirer d'embarras, & même je dis le soir à Préfontaine : Je ne prendrai pas demain médecine, car j'ai dans la tête que je ferai quelque trait imprévu aussi-bien qu'à Orléans. Il me répondit qu'il le souhaitoit ; mais qu'il craignoit fort que cela n'arrivât pas. Le pauvre Flamarin que j'aimois fort, & avec qui j'avois pris grande habitude à mon voyage d'Orléans, me vint voir & me dit : Je ne suis point en inquiétude de ce qui arrivera demain, car je suis persuadé que les affaires ne sont point dans l'état où on les pense, & pour moi je crois la paix faite, & qu'elle se déclarera demain quand les armées seront en présence. Je lui dis en riant que le Cardinal Mazarin feroit donc comme à Casal, il jetteroit son chapeau pour empêcher le combat & pour signal de paix. Vous êtes une grande dupe, & nous aussi de nous être amusés à des négociations, au-lieu de mettre nos troupes en bon état ; tout ce qui arrivera de ceci ne peut être que très-désavantageux, & je n'y ose penser, tant cela me donne de peine pour

vous qui croyez toujours tout ce qu'on vous dit. Ce seroit fort bien employé si demain vous aviez quelque bras ou quelque jambe cassée. Je riois & disois cela au plus loin de ma pensée. Nous nous séparâmes ainsi, & il me dit, nous verrons qui sera trompé de nous deux.

A 6 heures du matin, le 2 Juillet 1652, j'entendis heurter à la porte de ma chambre. Je m'éveillai en sursaut, & j'appellai mes femmes pour ouvrir ma chambre. Le Comte de Fiesque entra, qui me dit que M^r. le Prince l'avoit envoyé trouver Monsieur pour lui dire qu'il avoit été attaqué à la pointe du jour entre Montmartre & la Chapelle, qu'il avoit été refusé à la porte St. Denis en allant lui rendre compte de l'état où l'on étoit, & prendre ses ordres; qu'il le supplioit de monter à cheval, & qu'il continueroit sa marche, ne pouvant attendre au lieu où il étoit; que Monsieur avoit répondu qu'il se trouvoit mal, & que M^r. le Prince l'avoit aussi chargé de me venir trouver, & de me prier de ne le point abandonner. Je me levai aussi-tôt avec toute la diligence possible, & je m'en allai au Luxembourg, où je trouvai Monsieur au haut du degré. Je lui dis, je croyois vous trouver au lit; le Comte de Fiesque m'avoit dit que vous vous trouviez mal.

Il me répondit : Je ne suis pas assez malade pour y être ; mais je le suis assez pour ne pas fortir. Je le priai autant qu'il me fut possible , de monter à cheval pour aller au secours de M^r. le Prince ; mais ce fut en vain , car toutes les raisons dont je me servis pour cela ne firent aucun effet sur son esprit ; & voyant que je ne pouvois rien obtenir, je le priai de se coucher, trouvant qu'il devoit faire le malade, & qu'il y alloit autant de son intérêt que de celui de M^r. le Prince à en user comme il faisoit. Il n'en fit rien, & mes larmes n'eurent pas plus de pouvoir sur lui que mes discours. Il étoit difficile de n'en pas verser en l'état auquel on se trouvoit ; quand l'intérêt de M^r. le Prince, & celui de quantité d'amis que j'y avois ne s'y feroit pas trouvé, j'avois grande pitié de force Officiers des troupes de Monsieur, honnêtes & braves gens qui me venoient tour-à-tour dans l'esprit. M^e. de Nemours, que je voyois en un état pitoyable où la mettoit l'inquiétude qu'elle avoit de M^r. son mari & de M^r. de Beaufort son frere, augmentoit encore mes peines. J'avois dans ma douleur bien du dépit de voir des gens de Monsieur dans une grande gayeté, dans l'espérance que M^r. le Prince périroit. Ils disoient dans des occasions

comme celles-ci, *sauf qui peut*. Ils étoient amis du C. de Retz, & c'étoit ce qui les faisoit parler ainsi. Monsieur alloit & venoit, je lui parlois en passant, je le pressai jusques à lui dire, à moins que d'avoir un traité fait avec la Cour en poche, je ne comprends pas comment vous pouvez être si tranquille; mais en auriez-vous bien un pour sacrifier M^r. le Prince au Cardinal Mazarin? il ne répondit point. Tout ce que j'ai dit dura une heure, pendant laquelle tout ce qu'on avoit d'amis pouvoit être tué, & M^r. le Prince tout comme un autre, sans que l'on s'en souciât: cela me paroissoit une grande dureté. A la fin M^{rs}. de Rohan & de Chavigny vinrent, qui étoient ceux en qui M^r. le Prince avoit pour lors plus de confiance. La Comtesse de Fiesque vint me trouver; pour M^e. de Frontenac, elle étoit auprès de son mari qui étoit malade à l'extrémité.

M^{rs}. de Rohan & de Chavigny après avoir quelque temps entretenu S. A. R., la firent résoudre à m'envoyer à l'Hôtel-de-Ville de sa part pour demander les choses qui étoient nécessaires; pour cela il donna une lettre à M^r. de Rohan pour M^{rs}. de l'Hôtel-de-Ville, par laquelle il se remettoit à moi à leur dire son intention. Je partis du Luxembourg accom-

pagnée de Madame de Nemours, & des Comtesses de Fiesque, mere & fille ; je trouvai le Marquis de Gersé dans la rue Dauphine, qui alloit prier Monsieur de la part de M^r. le Prince de faire passer par dedans la Ville les troupes qui étoient demeurées à Poissy, & qui attendoient à la porte de St. Honoré qu'on leur ouvrît. Gersé étoit blessé d'un coup de mousquet au bras : de sorte qu'il l'avoit tout en sang, n'ayant pas eu le loisir de se faire panser. Je lui dis qu'il étoit blessé galamment, & qu'il portoit son bras d'une maniere fort agréable. Il me répondit qu'il se feroit bien passé de cette galanterie ; car comme son coup étoit proche du coude, il souffroit des douleurs horribles, quoiqu'il allât comme un autre. Tous les bourgeois étoient attroupés dans les rues, qui me demandoient en passant : Que ferons-nous ? Vous n'avez qu'à commander, nous sommes tous prêts à suivre vos ordres. Ils paroissoient fort zélés pour le parti, & pour la conservation de la personne de M^r. le Prince. Comme j'arrivai à l'Hôtel-de-Ville, le Maréchal de l'Hôpital, Gouverneur de Paris, & le Prévôt des marchands, qui étoit pour lors M^r. le Fevre, Conseiller au Parlement, vinrent au-devant de moi au haut du degré, & me

furent excuse de n'être pas venus plus loin, n'ayant pas été avertis. Je leur dis que je croyois bien que ma venue en ce lieu les devoit avoir surpris en toutes manieres ; mais que c'étoit l'indisposition de Monsieur qui en étoit la cause. Comme nous fumes dans la grande salle, je demandai : Tout le monde est-il ici ? Ils me dirent qu'oui. Je leur dis : Monsieur s'étant trouvé mal, il n'a pu venir ici, il a chargé M^r. de Rohan de vous donner une lettre de sa part : il la donna, & le Greffier de la Ville en fit la lecture ; elle étoit fort obligeante pour moi, leur témoignant la confiance qu'il avoit en ma conduite par l'expérience qu'il en avoit eue depuis peu. Après la lecture faite, je leur dis que Monsieur m'avoit commandé de leur dire qu'il desiroit qu'on fît prendre les armes dans tous les quartiers de la Ville. Ils me dirent que cela étoit fait : Que l'on envoyât à M^r. le Prince 2000 hommes détachés de toutes les colonelles des quartiers. Ils me dirent que l'on ne détachoit point les bourgeois comme les gens de guerre ; mais que l'on ne laisseroit pas d'envoyer les 2000 hommes que S. A. R. commandoit. Je leur dis que dès qu'ils auroient donné l'ordre, je ne me mettrois point en peine de l'exécution, connoissant l'affec-

tion que tous les Bourgeois avoient pour
 nous, & qu'ils feroient ravis de tirer M^r.
 le Prince du péril où il étoit exposé, &
 que sa personne devoit être chere à tous
 les bons François, & que je croyois qu'il
 n'y en avoit pas un qui n'exposât sa vie
 pour sauver la sienne. Je leur demandai
 400 hommes pour mettre dans la place
 Royale, ce qu'ils accorderent. Je gardai
 la grande demande pour la fin, qui étoit
 de donner passage à notre armée. Là-
 dessus ils se regarderent tous: je leur dis, il
 me semble que vous n'avez guere à déli-
 bérer. Monsieur a toujours témoigné tant
 de bonté à la Ville de Paris, qu'il est bien
 juste qu'en cette rencontre, où il y va de
 son salut & de celui de M^r. le Prince, on
 lui en témoigne de la reconnoissance: il
 faut aussi que vous soyez persuadés que si
 le malheur vouloit que les troupes en-
 nemies battissent M^r. le Prince, on ne fe-
 roit pas plus de quartier à Paris qu'aux
 Gens de guerre. Le Cardinal Mazarin est
 persuadé qu'on ne l'aime pas; & à la
 vérité, l'on lui en a donné assez de mar-
 ques; c'est pourquoi ayant la vengeance
 en main, on ne doit point douter qu'il ne
 se fatisfasse. C'est à nous à l'éviter par
 nos soins, & nous ne saurions rendre un
 plus grand service au Roi que de lui con-

server la plus grande & la plus belle Ville de son Royaume, qui en est la Capitale, & qui a toujours eu le plus de fidélité pour son service.

Le Maréchal de l'Hôpital prit la parole, & dit : Vous savez bien, Mademoiselle, que si vos troupes ne fussent point approchées de cette Ville, celles du Roi n'y fussent pas venues, & qu'elles ne venoient que pour les en chasser. Madame de Nemours trouva cela mauvais, & se mit à le quereller. Je rompis le discours en disant : il n'est point question à qui le Cardinal Mazarin en veut, si c'est à ce qui est dedans ou dehors de Paris, l'on peut croire que son intention n'est pas bonne ni pour les uns ni pour les autres ; mais songez, Monsieur, que pendant que l'on s'amuse à disputer sur des choses inutiles, M^r. le Prince est en péril dans vos faubourgs. Quelle douleur & quelle honte feroit-ce pour jamais à Paris, s'il y périffoit faute de secours ! Vous pouvez lui en donner, faites-le donc au plutôt. Ils se leverent sur cela, & s'en allerent délibérer dans une chambre au bout de la salle, & moi cependant je priai Dieu, appuyée sur une fenêtre qui regarde dans le St. Esprit. On disoit une messe, je ne l'entendis pas entièrement, allant & venant.

pour envoyer hâter ces Messieurs, & leur demander une réponse, l'affaire pour laquelle ils étoient assemblés requérant diligence, & que s'ils n'accordoient pas ce que l'on demandoit, il faudroit voir à prendre d'autres mesures, & que j'avois tant de confiance au peuple de Paris que je croyois qu'il ne nous abandonneroit pas. Peu après que je leur eut fait dire cela, ils sortirent, & me donnerent tous les ordres que je demandois. J'envoyai en toute diligence dire à M^r. le Prince que j'avois obtenu l'entrée de la Ville pour nos troupes quand il voudroit, & que j'avois envoyé le Marquis de la Boulaye à la porte de St. Honoré pour faire entrer celles qui venoient de Poissy.

En sortant de l'Hôtel-de-Ville, je trouvai les Bourgeois qui s'étoient amassés dans la Grève, qui disoient mille choses contre le Maréchal de l'Hôpital. Il y en eut un qui me dit en le regardant de tous près, (car il me menoit) comment souffrez-vous ce Mazarin? Si vous n'en êtes pas contente, nous le noyons. Il voulut le battre; je l'en empêchai, & je criai: J'en suis contente. Néanmoins pour le mettre en sûreté, je le fis rentrer dans l'Hôtel-de-Ville avant que mon carrosse marchât. Je trouvai dans la rue de la Tiffanderie

le plus pitoyable & le plus affreux spectacle qui se puisse regarder. C'étoit M^r. le Duc de la Rochefaucault qui avoit un coup de mousquet qui entroit par un coin de l'œil, & sortoit par l'autre, de sorte que les deux yeux étoient offensés; il sembloit qu'ils lui tombassent, tant il perdoit de sang, tout son visage en étoit plein, & il souffloit sans cesse comme s'il eût eu crainte que celui qui lui entroit dans la bouche ne l'étouffât; son fils le tenoit par une main, & Gouville par l'autre, car il ne voyoit goutte; il étoit à cheval, & avoit un pourpoint blanc, aussi-bien que ceux qui le menaient, qui étoient tout couverts de sang comme lui. Ils fondoient en larmes; car à le voir en cet état, je n'eusse jamais cru qu'il en eût pu échapper. Je m'arrêtai pour parler à lui; mais il ne répondit pas, c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire que d'entendre un Gentilhomme de M^r. de Nemours, qui vint dire à Madame sa femme qu'il l'envoyoit avertir qu'il avoit été blessé légèrement à la main, & que ce ne seroit rien, & qu'il s'étoit trop détourné de peur de l'effrayer, parce qu'il étoit tout en sang: elle me quitta aussitôt pour l'aller trouver. Beaucoup de personnes dirent sur les blessures de ces Messieurs, que Dieu les avoit punis, & que

Leurs négociations, qui étoient cause que l'on avoit tout négligé, avoient été celle de ce combat, où ils avoient été étrillés. Quoique cette pensée me fût venue aussi-bien qu'à d'autres, je ne laissai pas d'avoir beaucoup de pitié de M^r. de la Rochefoucault. Après l'avoir quitté, je trouvai à l'entrée de la rue St. Antoine, Guittaut à cheval, sans chapeau, tout déboutonné, qu'un homme aidait parce qu'il n'eût pu se soutenir sans cela : il étoit pâle comme la mort. Je lui criai : Mourras-tu ? Il me fit signe de la tête que non : il avoit pourtant un grand coup de mousquet dans le corps. Puis je vis Vallon, qui étoit en chaise, qui s'approcha de mon carrosse ; il n'avoit qu'une contusion aux reins : comme il est fort gras, il fallut l'aller panser promptement ; il me dit : Hé bien, ma bonne maîtresse, nous sommes tous perdus. Je l'assurai que non ; il me dit : Vous me donnez la vie dans l'espérance d'avoir retraite pour nos troupes. Je trouvai à chaque pas que je fis dans la rue St. Antoine, des blessés, les uns à la tête, les autres au corps, au bras, aux jambes, sur des chevaux, à pied, & sur des échelles, des planches, des civières, & des corps morts.

Comme je fus près de la porte, j'en-

voyai Mr. de Rohan porter l'ordre de laisser aller & venir nos gens au Capitaine qui étoit de garde, afin qu'il fit tout ce que je lui manderois. Les ordres de l'Hôtel-de-Ville portoient que l'on fît tout ce que j'ordonnerois. J'entrai dans la maison d'un maître des Comptes, nommé M^r. de la Croix, qui me la vint offrir; c'est la plus proche de la Bastille, & les fenêtres donnent sur la rue. Aussitôt que j'y fus, M^r. le Prince m'y vint voir : il étoit dans un état pitoyable, il avoit deux doigts de poussière sur le visage, ses cheveux tous mêlés, son collet & sa chemise étoient pleins de sang, quoiqu'il n'eût pas été blessé, sa cuirasse étoit pleine de coups, & il tenoit son épée nue à la main, ayant perdu le fourreau; il la donna à mon Ecuyer. Il me dit : Vous voyez un homme au désespoir, j'ai perdu tous mes amis; Messieurs de Nemours, de la Rochefoucault & Clinchamp sont blessés à mort. Je l'assurai qu'ils étoient en meilleur état qu'il ne les croyoit, que les Chirurgiens ne les croyoient pas blessés dangereusement, & que tout présentement je venois de savoir des nouvelles de Clinchamp, qui n'étoit qu'à deux portes d'où j'étois, que Préfontaine l'avoit vu, qu'il n'étoit en aucun danger. Cela

le rejouit un peu, il étoit tout-à-fait affligé : lorsqu'il entra, il se jeta sur un siège, il pleuroit, & me disoit : Pardonnez à la douleur où je suis. Après cela que l'on dise qu'il n'aime rien ; pour moi je l'ai toujours connu tendre pour ses amis & pour ce qu'il aimoit. Il se leva, & me pria d'avoir soin de faire passer les bagages qui étoient hors de la porte, & de ne point sortir d'où j'étois, afin que l'on se pût adresser à moi pour tout ce que l'on auroit à faire ; & qu'il avoit si hâte qu'il ne pouvoit demeurer plus long-temps. Je le priai instamment de vouloir rentrer dans la Ville avec son armée : il me répondit qu'il n'avoit garde de le faire, & que je ne me misse point en peine, & qu'il ne feroit qu'escarmoucher ; qu'ainsi il n'y avoit plus rien à craindre pour mes amis, & qu'il me répondoit qu'il ramèneroit les troupes de Monsieur saines & sauvées ; que pour lui il ne lui feroit pas reproché d'avoir fait retraite en plein midi devant les Mazarins. Après qu'il fut parti, le Marquis de la Rochegaillard passa blessé à la tête, il avoit perdu toute connoissance, il étoit étendu sur une échelle comme un mort ; il me fit grande pitié ; c'étoit un homme beau & bien fait ; & en l'état où il étoit, il ne laissoit pas

d'être de bonne mine : ce qui est de pîs, c'est qu'il étoit de la Religion. Tout ce jour-là ne se passa qu'à voir des morts & des blessés, & je m'apperçus à la fin de ce que disent les gens de guerre, que la quantité que l'on en voit y accoutume tellement, que l'on n'a pas tant de pitié pour les derniers que pour les premiers, & sur-tout pour les gens que l'on ne connoît pas. Il y avoit des pauvres Allemands qui ne favoient où donner de la tête, ni comment se plaindre, ne pouvant parler notre langue, je les envoyai dans les hôpitaux, ou chez les chirurgiens, selon leurs grades.

Tous les Colonels des quartiers envoyoyent recevoir mes ordres pour faire fortir de leurs foldats : je croyois encore être à Orléans ; je commandois, & l'on m'obéissoit. Je fis filer les bagages, ainsi que M^r. le Prince me l'avoit marqué, & j'ordonnai que l'on les menât à la place Royale ; je jugeois qu'ils y seroient fort bien, qu'on les mettroit au milieu, & que l'on dételleroit les chevaux pour les faire repaître sous les galeries. Monsieur le Prince avoit oublié de me dire où je les envoyerois ; ils étoient-là en lieu d'aller par-tout où l'on voudroit commodément, parce que l'on ne savoit point pour-

Iors où l'on camperoit. Les quatre cents Mousquetaires que l'on m'avoit donnés comme un Corps de réserve pour envoyer à M^r. le Prince selon qu'il en auroit besoin, je les envoyai sur le soir, la moitié sur le Boulevard de la porte de St. Antoine, & l'autre sur celui de l'Arsenal, où les gens du Grand-Maître firent quelques difficultés de les recevoir; à la seconde fois que j'y envoyai, ils y entrèrent. Il me semble que cela fit un bon effet, & fit voir que les Bourgeois nous défendoient & se défendoient eux-mêmes; que les Mazarins jugeroient par-là qu'ils étoient absolument pour nous: pour le secours que l'on en auroit pu tirer, je le comptois pour rien. Toutes ces circonstances faisoient paroître Paris déclaré pour nous, & étoient avantageuses. Je me tourmentai horriblement ce jour-là. Je n'eus pas sujet de me plaindre de mes peines, puisqu'elles réussirent si bien.

L'embarras où j'avois vu nos affaires le matin, m'avoit laissé beaucoup d'inquiétude, quoique nous en fussions dehors. La conduite que Monsieur avoit eue envers M^r. le Prince, & qui faisoit tant contre lui-même, me mettoit au désespoir; de sorte que j'avois l'esprit furieusement troublé, & je ne comprends pas

comment je pus faire tout ce que je fis dans cette agitation. Ce fut un des effets du miracle que Dieu fit ce jour-là pour nous ; sans un coup du Ciel , les affaires ne se feroient pas passées comme elles firent.

Monfieur le Prince fut attaqué proche le Fauxbourg St. Denis , il envoya de la Cavalerie pour amuser les Ennemis , pendant qu'il marchoit en diligence au Fauxbourg St. Antoine , où il fut attaqué par toute l'armée de M^r. de Turenne , qui arriva en même-temps que lui. Il se barricada dans la grande rue à la vue des Ennemis , le mieux qu'il lui fut possible , & il envoya des troupes garder les autres avenues. Il est bon de dire , & cela est assez connu , que ce Fauxbourg est ouvert de tous côtés , & qu'il auroit fallu deux fois plus de troupes que M^r. le Prince n'en avoit pour garder une seule avenue. Les ennemis étoient plus de douze mille hommes. M^r. le Prince n'en avoit que cinq : il leur résista cependant l'espace de sept ou huit heures où l'on combattit horriblement, il étoit par-tout. Les ennemis ont dit qu'à moins d'être un démon , il ne pouvoit pas faire humainement tout ce qu'il avoit fait ; il étoit à toutes les attaques. Les ennemis forcerent la grande barricade

qui tenoit le carrefour qui va dans Picpuce & à Vincennes. Notre Infanterie fit bien, la Cavalerie prit une telle épouvante qu'elle s'enfuit, & emmena tout ce qu'elle trouva en son chemin jusques à la butte devant l'Abbaye St. Antoine. M^r. le Prince, enragé de cela, retourna l'épée à la main avec cent Mousquetaires, & ce qu'il trouva d'Officiers de cavalerie ou d'Infanterie sous sa main au nombre de trente ou quarante, & quelques volontaires, reprit la barricade, & en chassa les Ennemis. Elle étoit défendue par le Régiment des Gardes, celui de la Marine, Picardie & Turenne, qui étoient sans doute leurs meilleurs Régiments & les plus forts qu'ils eussent. Il s'y comporta d'une manière qui surpasse l'imagination, & par sa grande valeur, & par sa prudence, il agit d'un si grand sens-froid en cette occasion, que tout le monde l'admira. J'étois toujours à voir passer les bagages, les morts & les blessés : il y eut un Cavalier qui fut tué, & qui demeura sur son cheval, lequel suivait le bagage avec son pauvre maître ; cela faisoit pitié. Madame de Châtillon vint au logis où j'étois, dans le carrosse de M^e. de Nemours, elle venoit de voir M^r. son mari; elle me dit : Hélas, vous êtes bien

bonne de faire tout ce que vous faites pour M^r. le Prince; il me semble que depuis quelques jours il n'étoit pas trop bien avec vous, & que vous aviez sujet de vous plaindre de lui. Je lui répondis : Si M^r. le Prince a manqué envers moi, ce n'est qu'en des bagatelles, je ne lui manquerai jamais, c'est ici une affaire trop importante pour songer à rien qu'à le secourir; si j'étois en sa place, j'étrangleroie les gens qui m'y ont mis mal pour leurs intérêts particuliers. Elle ne dit mot, & demeura auprès de moi; j'avois bien envie qu'elle s'en allât. Le Président Viole vint, elle lui dit que l'on disoit que Monsieur avoit traité avec la Cour, & qu'il savoit bien ce qui devoit arriver, & que c'étoit la cause qui l'avoit empêché de sortir. Je le dis au Comte de Fiesque, & reprochai à Madame de Châtillon, que pour une habile femme, elle donnoit aisément dans les panneaux, de croire une nouvelle aussi ridicule que celle-là, & que je croyois que si Monsieur en savoit l'auteur, il le feroit jeter par les fenêtres; que je trouvois comme elle que Monsieur avoit tort de n'avoir pas monté à cheval, que je l'avois souhaité passionnément, que j'y avois fait tout mon possible; mais qu'il ne falloit pas inférer delà qu'il trom-

pât Mr. le Prince, & qu'il n'étoit pas homme que l'on pût mener ainsi. Elle fut un peu embarrassée, & elle avoit sujet de l'être, & se devoit contenter de ce qu'elle avoit fait sans accuser les autres. Cet embarras lui avoit fait oublier ses charmes, il n'y en avoit pas un d'étalé ce jour-là; comme elle est fort brune naturellement, cela paroissoit extrêmement en plein jour. Elle s'avisa de faire écrire un billet à Mr. le Prince pour lui mander qu'il vînt absolument, & que tous ses amis & serviteurs le lui conseilloyent, & que c'étoit Mademoiselle, & Madame de Châtillon, le Comte de Fiesque, & le Président Viole. Elle me le montra, & me demanda si je l'approuvois. Je lui dis qu'il étoit fort inutile de lui rien mander, qu'il savoit ce qu'il avoit à faire, & que pour son billet, il n'en feroit ni plus ni moins. Elle me répondit: Il verra au moins par-là l'inquiétude où l'on est pour lui. Ce zele me déplut fort, je me souvenois que c'étoit elle qui lui avoit attiré cette méchante affaire, je ne doutai pas qu'il ne le reçût mal. Le Comte de Béthune, qui est homme de mérite & de probité, me vint trouver; je lui témoignai le déplaisir que j'avois de ce que Monsieur n'avoit pas fait tout ce que je croyois qu'il devoit faire envers

M^r. le Prince, & pour lui-même. Il entra fort dans mon sens, & me dit qu'il alloit trouver Monsieur pour tâcher de le porter à raccommoder les affaires.

Le Gouverneur de la Bastille, nommé de Louviers, fils de Monsieur de Broussel, me manda, que pourvu qu'il eût un ordre de Monsieur par écrit, il étoit à lui, & qu'il feroit tout ce qu'on lui commanderoit. Je priai le Comte de Béthune de le dire à Monsieur, lequel le lui envoya par Monsieur le Prince de Guimené. L'Abbé d'Effiat, qui m'étoit venu voir comme beaucoup d'autres, vit qu'il étoit tard, & que je n'avois pas dîné. Il jugea bien par la hâte dont j'étois sortie de mon logis, que je n'avois pas mangé, & que j'en avois besoin, & que même je ne m'en aviserois point, parce que j'avois bien d'autres affaires dans la tête. Il m'en offrit; son logis étoit tout proche, je l'acceptai, il m'en fit apporter très-proprement & fort à propos. J'avois bien faim; M^e. de Châtillon dîna avec moi : elle faisoit des mines les plus ridicules du monde, & dont l'on se feroit bien moqué si l'on eût été en humeur de cela.

Le Comte de Béthune me manda sur les deux heures que Monsieur viendrait où j'étois : j'envoyai à l'instant le Comte
de

de Fiesque le dire à Monsieur le Prince , ce Comte fit mille voyages ce jour-là ; il alloit & venoit sans cesse. Monsieur de Rohan , qui avoit été saigné le matin , pensa s'évanouir de toutes les fatigues qu'il eut : sa femme demeura tout le jour auprès de moi & de lui. M^r. le Prince vint , je le vis venir par la fenêtre , je m'en allai au-devant de lui sur le degré : il me parut tout autre qu'il n'étoit le matin , quoiqu'il n'eût changé de rien ; il avoit la mine riante & l'air gai : il m'aborda , & me fit mille compliments & remerciements de ce qu'il trouvoit que je l'avois assez servi. Je lui dis : J'ai une grace à vous demander , c'est de ne rien témoigner à Monsieur de la faute qu'il a faite envers vous. Il me répondit : Je n'ai qu'à le remercier , sans lui je ne serois pas ici. Je me mis à rire , & lui dis : Trêve de railleries , je fais les sujets que vous avez de vous plaindre de lui , j'en suis au desespoir ; pour l'amour de moi n'en parlez point. Il me le promit sérieusement , persuadé que Monsieur avoit effectivement de l'amitié pour lui , & que c'étoient les amis du Cardinal de Retz qui l'avoient empêché de faire ce qu'il avoit désiré , & qu'il savoit bien le respect qu'il lui devoit ; qu'il savoit bien

aussi, il y avoit long-temps, à quoi s'en tenir. Nous entrâmes dans la salle, où la Comtesse de Fiesque étoit avec Madame de Châtillon & Monsieur de Rohan. Il s'approcha d'eux, & il fit les plus terribles yeux du monde à Madame de Châtillon, & lui marqua par sa mine qu'il la méprisoit fort. J'en fus fort aise, & elle en fut si sensiblement touchée, qu'elle pensa s'évanouir; il lui fallut donner de l'eau, ensuite elle s'en alla. Monsieur arriva, il embrassa Monsieur le Prince avec une mine aussi gaye que s'il ne lui eût manqué en rien. Il lui témoigna la joie qu'il avoit de le voir hors d'un si grand péril, & lui fit conter le combat; il avoua qu'il n'avoit jamais été en une occasion si périlleuse. L'on plaignit les morts & les blessés. Le Marquis de Laigues, de la Religion, avoit été le matin dangereusement blessé; le Comte de Bosfu, Flamand, Colonel de Cavalerie dans les troupes de Clinchamp, mourut le soir; Sester, neveu de Monsieur le Maréchal de Rantzau, qui commandoit un Régiment d'Allemands dans l'armée de Monsieur le Prince, fut tué sur la place. Je demandai le Régiment pour le neveu de la Maréchale de Rantzau, qui en étoit Major, nommé Baudits, fils du feu Géné-

tal Baudits qui servoit le Roi de Suede: Monsieur lui accorda le Régiment à ma priere. Il y eut beaucoup d'autres Officiers morts ou blessés; il seroit fort long de les nommer. Monsieur & M^r. le Prince résolurent que l'armée rentreroit sur le soir dans la Ville; delà M^r. s'en alla à l'Hôtel-de-Ville pour remercier le Corps-de-Ville, & M^r. le Prince s'en retourna à son armée: M^r. de Beaufort se démena extrêmement, & crut avoir tout fait.

Comme ils furent partis, je m'en allai à la Bastille où je n'avois jamais été. Je me promenai long-temps sur les tours, & je fis charger le canon qui étoit tout pointé du côté de la Ville; j'en fis mettre du côté de l'eau & du côté du Fauxbourg pour défendre le bastion. Je regardai avec une lunette d'aproche, je vis beaucoup de monde sur la hauteur de Charonne, & même des carrosses: ce qui me fit juger que c'étoit le Roi, & j'ai appris depuis que je ne m'étois point trompée. Je vis aussi toute l'armée ennemie dans le fond vers Bagnolet, elle me parut très-forte en Cavalerie. L'on voyoit les Généraux sans connoître les visages, on les reconnoissoit par leur suite. Je vis le partage qu'ils firent de leur Cavalerie pour nous venir couper entre le

Fauxbourg & le fossé. Les uns furent envoyés du côté de Pincourt, & les autres par Neuilly le long de l'eau ; & s'ils l'eussent fait plutôt, nous étions perdus. J'envoyai un Page à toute bride en donner avis à M^r. le Prince : il étoit alors au haut du clocher de l'Abbaye St. Antoine ; & comme je lui confirmai ce qu'il voyoit, il commanda que l'on marchât pour entrer dans la Ville. Je m'en revins dans la maison où j'avois été tout le jour pour voir passer l'armée ; je savois bien que tous les Officiers seroient ravis de me voir. Je ne veux pas oublier de dire que le matin tous les Officiers & Soldats étoient fort consternés, ils jugeoient qu'il n'y avoit point de quartier. Dès qu'ils furent que j'étois à la porte, ils firent des cris de joie non-pareils, & dirent : Faisons merveille, nous avons une retraite assurée, Mademoiselle est à la porte qui nous la fera ouvrir si nous sommes trop pressés. M^r. le Prince me manda de leur envoyer du vin : ce que je fis avec beaucoup de diligence ; & comme ils passoient devant les fenêtres où j'étois, ils crioient : Nous avons bu à votre santé, vous êtes notre Libératrice : il n'y a point d'honnêtes gens qui ne m'eussent tenu le même discours s'ils y eussent été. Comme le

Régiment de Sester passa, j'appellai Baudits, qui étoit à la tête, fort affligé de la perte de son Colonel, qui étoit son ami, pour lui dire que j'avois demandé à Monsieur le Régiment pour lui, & qu'il me l'avoit accordé. M^r. le Prince vint me voir lorsqu'il rentra dans la Ville, & comme j'avois envie de lui reprocher tout ce qui s'étoit passé, je lui dis: Voilà de belles troupes, je ne les trouve point déchues depuis que je les vis à Etampes; & si elles ont foutenu un siege, essuyé deux combats, Dieu les garde des négociations. Il devint rouge, & ne répondit rien; je continuai & je lui dis: Au moins, mon cousin, vous me promettez qu'il n'y en aura plus: il me dit, non. Je lui répliquai: Je ne puis m'empêcher de vous dire que cette occasion vous doit faire distinguer vos véritables amis d'avec ceux qui ne le sont que pour leurs intérêts particuliers, & qui ont exposé votre personne dans l'espérance d'avoir cinquante mille écus. Pour moi je ne vous en parle que par amitié, & pour vous y faire penser; d'autres n'oseront vous le dire. Les larmes lui vinrent aux yeux de colere; je finis cette conversation, & je lui dis: c'est assez pousser l'affaire, j'espere que vous vous corrigerez. Il s'en alla, & je

demeurai jusqu'à ce que toutes les troupes fussent passées.

Celles que Messieurs les Maréchaux de Turenne & de la Ferté avoient envoyées pour pousser les nôtres, s'avancèrent près de la Ville; l'on tira de la Bastille deux ou trois volées de canon, comme je l'avois ordonné, lorsque j'en sortis. Cela fit peur. Le canon avoit emporté un rang de Cavalerie; sans cela toute l'Infanterie étrangère, la Gendarmerie, & quelque Cavalerie qui étoient à l'arrière-garde auroient été défaites; parce que ces troupes avoient été obligées d'attendre du canon que l'on étoit allé retirer près de l'Eglise de Sainte-Marguerite. Cela me donna de l'inquiétude de ce qu'elles étoient si long-temps à passer: je renvoyai le Comte de Holac, qui m'étoit venu voir, les faire hâter; & quand elles furent toutes passées, j'allai me reposer quelque temps à l'hôtel de Chavigny pour me rafraîchir: il faisoit un chaud horrible ce jour-là. Nous parlâmes fort de ce qui s'étoit fait, puis je m'en allai au Luxembourg, où tout le monde me régaloit de ce qui s'étoit passé. Monsieur le Prince me fit mille compliments, & dit à Monsieur que j'avois assez bien fait pour qu'il me pût louer. Il me vint dire qu'il

étoit satisfait de moi : ce ne fut pas avec la tendresse qu'il auroit dû me marquer ; j'attribuai cela au repentir qu'il devoit avoir que j'eusse fait ce qu'il devoit faire, de sorte que son indifférence, qui m'est si rude à supporter, me consola ce jour-là : je le croyois dans des sentimens où j'aurois souhaité qu'il eût toujours été.

Quand je songeai le soir, & toutes les fois que j'y songe encore, que j'avois sauvé cette armée, j'avoue que ce m'étoit une grande satisfaction, & en même-temps un grand étonnement de penser que j'avois aussi fait rouler les canons du Roi d'Espagne dans Paris, & passer les drapeaux rouges avec les Croix de St. André. La joie que je sentis d'avoir rendu un service si considérable au parti, & de m'être comportée en cette occasion d'une manière si peu ordinaire, & qui n'est peut-être jamais arrivée à personne de ma condition, m'empêcha d'y faire les réflexions qui se pouvoient faire. Le Marquis de Flamarin fut tué, dont j'eus beaucoup de déplaisir ; il étoit mon ami particulier depuis le voyage d'Orléans, où il m'avoit suivie & très-bien servie. On lui avoit prédit qu'il mourroit la corde au cou, & il l'avoit dit souvent pendant le

voyage; il s'en moquoit & le disoit comme une ridiculité, il ne pouvoit se persuader qu'il feroit pendu. Comme on alla chercher son corps, on le trouva la corde au cou en la même place où quelques années auparavant il avoit tué Canillac en duel. Je ne dormis point toute la nuit; j'eus tous ces pauvres morts dans la tête. Le lendemain je demeurai au logis, où il vint quantité de monde, & sur-tout les Officiers de l'armée; l'on ne parla que de la bravoure de Monsieur le Prince & de toutes les belles actions qu'il avoit faites, ils en étoient tous en admiration. Il me vint voir, & voulut avoir un éclaircissement avec moi sur tout ce qui s'étoit passé avant le combat, & la conclusion fut qu'il ne souhaitoit de l'avantage au parti que pour être en état de pouvoir contribuer à me voir mariée aussi avantageusement qu'il souhaitoit, & que c'étoit ce qu'il desiroit avec le plus de passion.

La bonne volonté que le peuple témoigna le jour du combat, fut toute extraordinaire. Ils alloient querir les morts pour les faire enterrer, ils donnoient à boire aux sains & aux blessés, comme ils passoient, & faisoient tout ce qui leur étoit possible, & crioient : *Vive*

Le Roi, & point de Mazarin. Nous fûmes que Monsieur de St. Maigrin, Lieutenant Général, & Lieutenant des Chevaux-Légers du Roi, étoit mort; Mancini, neveu du Cardinal Mazarin, blessé dangereusement; & Fouilloux, Enseigne des Gardes de la Reine. C'étoit une espece de favori que le Cardinal pouffoit auprès du Roi. Le Marquis de Nantouillet volontaire y fut tué aussi; St. Maigrin le fut à la tête des Chevaux-Légers, en très-galant homme comme il étoit: il y avoit long-temps qu'il servoit, & avoit beaucoup d'acquis. Mancini n'avoit que seize ans, c'étoit un fort joli garçon & de grande espérance, il fit des merveilles à la tête du Régiment de la Marine, dont il étoit Mestre-de-Camp: il fut fort regretté. Le combat avoit duré assez long-temps le matin, & avoit été opiniâtre: ils croyoient à la Cour que la victoire leur étoit certaine, par l'inégalité des troupes, qui est un coup certain, quand Dieu n'assiste pas le parti le plus foible de sa protection, comme il le fit connoître.

La Reine, qui étoit demeurée à St. Denis, envoya un de ses carrosses pour y amener Monsieur le Prince qu'elle croyoit être prisonnier. J'appris d'un homme qui étoit avec le Roi, que, comme Sa Majesté

entendit tirer le canon de la Bastille, le Cardinal dit : Bon, ils tirent sur les Ennemis, & jugeoit cela par l'intelligence qu'il avoit dans Paris ; il ne doutoit pas d'y entrer par la porte du Temple, où M^r. de Guenegaud, Trésorier de l'Epargne, devoit ce jour-là être de garde en qualité de Colonel de son quartier. Comme le canon tira encore plusieurs coups, quelqu'un dit : J'ai peur que ce soit contre nous ; d'autres dirent : C'est peut-être Mademoiselle qui est allée à la Bastille, & l'on a tiré à son arrivée. Le Maréchal de Villeroi dit : Si c'est Mademoiselle, elle aura fait tirer sur nous : ils furent quelque temps sans en être éclaircis.

Les Généraux, qui avoient envoyé, comme j'ai déjà dit, leur cavalerie pour nous couper, marcherent avec toute l'Infanterie pour forcer les barricades. Lorsqu'ils croyoient nous prendre de tous côtés, ils ne trouverent plus personne, ils ne douterent point que nos gens ne fussent rentrés triomphants à Paris. On l'alla dire au Roi & au Cardinal, qui le ramena à St. Denis, où ils n'arriverent qu'à minuit, après avoir eu cent fausses alarmes. Ils firent souvent halte, & se mettoient en ordre de bataille ; ils croyoient qu'on les

vouloit attaquer, jamais gens n'ont eu tant de peur sans sujet. Les troupes étoient si fatiguées, qu'il n'y avoit ni Officier ni soldat qui ne songeât à se reposer.

L'on dit à la Reine que nous avions été battus, & qu'il n'étoit rentré dans Paris que des morts & des blessés, & que cela n'étoit de rien au Roi de ce que l'on avoit donné retraite aux troupes; que le peu de gens & le mauvais état où ils étoient feroient connoître au peuple de Paris l'impuissance des Princes, & par-là qu'il se dégoûteroit d'eux. Le Comte de Quinsky, Colonel Allemand, fut pris prisonnier, & quelques autres Officiers. Nous en eûmes aussi quelques-uns, & entr'autres des Capitaines du régiment des Gardes : l'on prit treize des drapeaux, dont la plupart étoient des Gardes. Comme nos troupes rentroient dans Paris, l'on portoit ces drapeaux à la tête du régiment de S. A. R.; je leur envoyai dire que cela n'étoit pas bien d'en faire trophée, & qu'ils étoient au Roi à qui nous devions respect, & qu'ils les fissent porter auprès des leurs, afin qu'on les crût être du régiment.

Il y avoit long-temps que l'on parloit de faire une assemblée générale à l'Hôtel-de-Ville pour faire une union entre-

elle, le Parlement, Monsieur & M^r. le Prince, pour trouver un fonds pour payer les troupes & pour en lever de nouvelles. Cette assemblée fut donc convoquée, & elle se tint le 4 de Juillet. Pour se reconnoître, M^r. le Prince avoit fait prendre à tous ses soldats de la paille; je ne fais comment cela fut su parmi le peuple, ils crurent que pour être zélés pour le parti il en falloit avoir; de sorte que le matin du 4 cela courut tellement que les Religieux furent contraints d'en porter, & ceux qui n'en avoient point on leur crioit, *aux Mazarins*, & ils étoient battus. Je m'en allai au Luxembourg dès que j'eus diné, je trouvai Monsieur fort en colere contre M^r. le Prince qui le pressoit d'aller à l'Hôtel-de-Ville: il ne le vouloit point; je ne savois ce que c'étoit que tout ce mystere, cela m'effraya fort, j'envoyai promptement chercher M^r. le Prince qui étoit dans la chambre de Monsieur, & lui demandai ce que c'étoit que la colere où étoit Monsieur, qu'il paroïssoit que c'étoit contre lui. Il me dit, ce n'est rien, Monsieur craint une sédition à cause de la paille; je lui dis que je ne comprenois pas ce que c'étoit, & qu'il me l'expliquât; ce qu'il fit en la maniere dont j'ai parlé. Il me fit connoître que rien n'étoit si né-

cessaire, en l'état où étoient nos affaires, que l'assemblée que l'on tenoit à l'Hôtel-de-Ville; que si Monsieur n'y alloit point cela feroit un très-mauvais effet; de sorte que quand Monsieur m'en vint parler, je le pressai fort d'y aller. Il me paroissoit être bien contraire aux sentiments de M^r. le Prince; tout d'un coup il s'y résolut & y alla un peu tard à la vérité. L'assemblée devoit commencer à deux heures, & S. A. R. n'y alla qu'à quatre; ce qui fut cause qu'il s'assembla quantité de peuple autour de l'Hôtel-de-Ville, & force canaille. L'on devoit reconnoître Monsieur en cette assemblée pour Lieutenant-Général de l'Etat, comme l'on avoit fait au Parlement, avec pouvoir de donner ordre à tout en vertu de l'autorité du Roi qu'il avoit entre les mains, tant que Sa Majesté seroit prisonniere en celles du Cardinal Mazarin, déclaré ennemi de l'Etat, perturbateur du repos public, par Arrêt de tous les Parlements, banni pour jamais du Royaume, & ces arrêts depuis confirmés par plusieurs déclarations du Roi; que depuis l'on avoit mis sa tête à prix; que toutes ces circonstances le rendoient indigne d'être dépositaire d'une personne aussi sacrée que celle du Roi, & que tout cela bien considéré, il n'y avoit

que Monsieur en France en droit de commander au nom du Roi, & que les peuples qui connoissoient le zele de S. A. R. pour l'Etat & pour Sa Majesté, son amour pour la patrie & pour le bien public, étoient persuadés que toutes les affaires prospereroient par son ministere. M^r. le Prince, conformément à la déclaration du Parlement, devoit aussi être déclaré Généralissime des armées du Roi : cet emploi ne lui convenoit pas mal, & je crois que personne ne doutoit qu'il ne s'en acquitât bien. Il me semble que tout cela étoit assez considérable pour obliger Monsieur à ne pas faire difficulté d'y aller, encore que lui & M^r. le Prince n'assistent pas aux délibérations de l'Hôtel-de-Ville, parce qu'ils n'étoient pas de leur corps ; après avoir déclaré en pleine assemblée, comme ils avoient fait en Parlement, qu'ils n'avoient d'intérêt que le service du Roi & le bien public, qu'ils ne faisoient la guerre qu'à cette fin, & pour chasser le Cardinal Mazarin hors du Royaume, & que dès qu'il en feroit dehors, ils mettroient bas les armes.

Pendant qu'ils étoient à l'Hôtel-de-Ville, & que je ne savois que faire, je m'étois allé promener dans les rues avec un bouquet de paille à mon éventail,

noué d'un ruban bleu, qui étoit la couleur du parti. Tout le peuple crioit fort ce jour-là : *Vive le Roi, les Princes, & point de Mazarins.* Je m'en retournai au Luxembourg, où Monsieur arriva un moment après, & entra dans sa chambre pour changer de chemise, parce qu'il avoit eu grand chaud à l'Hôtel-de-Ville. M^r. le Prince demeura avec moi dans l'anti-chambre, où étoient Madame la Duchesse de Sully, la Comtesse de Fiesque & Madame de Villars. Il s'amusa à lire des lettres qu'un trompette de M^r. de Turenne lui apporta : je lui demandai ce que c'étoit, il me dit : C'est pour des prisonniers ; si cela pouvoit vous divertir, je vous montrerois les lettres. Dans ce moment, il vint un bourgeois essoufflé, & qui ne pouvoit presque parler, tant la vitesse dont il étoit venu & la frayeur qu'il avoit l'avoient faisi, il nous dit : le feu est à l'Hôtel-de-Ville, l'on y tire, l'on s'y tue, & c'est la plus grande pitié du monde. M^r. le Prince entra pour le dire à Monsieur, qui fut si surpris de cette nouvelle, que cela lui fit oublier qu'il n'étoit pas habillé ; il sortit, & vint tout en chemise devant toutes les Dames que j'ai nommées : il dit à M^r. le Prince : Mon cousin, allez à l'Hôtel-de-Ville, vous donnerez ordre à

tout. Il lui répondit : Monsieur, il n'y a point d'occasion où je n'aille pour votre service; cependant je ne suis pas homme de sédition, je ne m'y entends point, & j'y suis fort poltron; envoyez-y M^r. de Beaufort, il est connu & aimé parmi le peuple, il y servira plus utilement que je ne pourrois faire. L'on envoya M^r. de Beaufort. Monsieur & M^r. le Prince me parurent fort étonnés de cet accident, & souhaitoient fort d'y remédier; ils agissoient, & disoient tout ce qui étoit nécessaire pour cela. J'entrai dans le cabinet de Monsieur; & lui proposai & à M^r. le Prince, que s'ils vouloient, j'irois tout pacifier, que ce feroit faire un coup de partie si l'on se servoit de cette rencontre pour mettre le Maréchal de l'Hôpital dehors, & le Prévôt des Marchands; que le peuple en seroit fort content, & que nous ne pouvions donner une plus grande marque de l'autorité que nous avions, que de les tirer de l'embarras où ils étoient d'être entre les bras d'un peuple irrité contre eux.

Ils dirent, que si je pouvois réussir, ce feroit une affaire très-utile & très-avantageuse, & que je m'y en allasse. M^r. le Prince voulut venir avec moi, je ne le voulus pas : tout ce qu'il y avoit de gens de S. A. R. & de M^r. le Prince me suivirent :

Madame de Sully , qui étoit avec moi , & Mad. de Villars-Orondate , & les Comtesses de Fiesque & de Frontenac avoient assez peur. Nous trouvâmes au sortir du Luxembourg un homme mort dans la rue , cela ne servit pas à les rassurer : si nous avions été jusques dans la Grève , comme c'étoit ma pensée , l'on auroit couru quelques risques , & beaucoup plus que dans de belles occasions ; de sorte que nous nous mîmes à prier Dieu , dans la pensée que nous allions nous exposer , & chacun songea tout de bon à sa conscience. Comme je fus au bout de la rue de Gêvres prête à tourner sur le pont Notre-Dame , nous vîmes rapporter mort M^r. Ferrand , Conseiller au Parlement , fort de nos amis ; j'en eus beaucoup de regret : ceux qui venoient delà disoient que l'on avoit tiré même sur le Saint Sacrement ; de sorte que l'on m'empêcha d'y aller : tout ce qu'il y avoit de gens avec moi mirent pied à terre , & entourèrent mon carrosse. J'avois beau envoyer à l'Hôtel-de-Ville , il n'en venoit point de réponse : l'on y tua encore un autre Conseiller , nommé Miron , fort honnête homme , & fort de nos amis. Après avoir été long-temps sans savoir même ce qui se passoit , j'avois résolu d'envoyer un trompette , & de le

faire sonner, il ne s'en trouva point; je m'en allai à l'hôtel de Nemours pour en demander un, où je n'en trouvai point: M^r. de Nemours se portoit assez bien de sa blessure, elle avoit été très-légere. Il m'arriva un accident sur le Petit-Pont, que m'auroit bien effrayée un autre jour qui j'aurois eu moins d'affaires dans la tête: mon carrosse s'accrocha à la charette que l'on mène toutes les nuits pleine de morts de l'Hôtel-Dieu, je ne fis que changer de portiere, de crainte que quelques pieds ou mains qui sortoient ne me donnassent par le nez. Je m'en retournai au Luxembourg, où je rendis compte de mon voyage, j'eus peu de choses à dire. Monsieur voulut que j'y retournasse encore, ce que je fis avec les mêmes personnes dans mon carrosse, hors Madame de Villars qui étoit demeurée à l'hôtel de Nemours, & la bonne-femme Comtesse de Fiesque qui s'en alla coucher. J'étois moins accompagnée que la première fois; ceux qui savoient qu'il étoit minuit, & que j'étois au Luxembourg, crurent qu'il n'y avoit plus rien à faire; je trouvai toutes les rues pleines de corps-de-garde, & point de peuple, tout le monde étoit retiré; tous les corps-de-garde me donnoient une escouade pour m'escorter. Je trouvai Mad

le Riche , une vendeuse de rubans, en chemise : il avoit fait fort grand chaud ce jour-là , & la nuit étoit la plus belle qui se puisse voir ; elle étoit avec le Bedeau de St. Jacques de la Boucherie , qu'elle appelloit son compere Paquier , il étoit en caleçon. Cette mascarade me parut assez plaisante , ils se mirent à me faire mille contes en leur patois de francs badauts , qui me firent rire nonobstant l'embarras où l'on étoit. Comme je fus dans la Place de Greve , où mon carrosse étoit arrêté , il vint un homme qui mit la main sur la portiere où j'étois , & demanda : Le Prince est-il là ? Je lui répondis , non. Il s'en alla , il étoit sans manteau : je vis à la lueur des flambeaux qui étoient devant mon carrosse , qu'il avoit quelques armes sous son bras , que je ne pus pas bien discerner.

Après qu'il s'en fut allé , & que j'y eus fait réflexion , je jugeai que c'étoit un homme qui vouloit tuer M^r. le Prince : je fus bien fâchée de n'avoir pas eu cette pensée d'abord ; je l'aurois fait arrêter , je ne fais même si je le lui ai dit depuis. M^r. de Beaufort vint au-devant de moi , qui fit avancer mon carrosse , & qui me mena dans l'Hôtel-de-Ville : nous passâmes par-dessus des poutres qui étoient encore toutes fumantes du feu qui y avoit été ; je ne vis

jamais un lieu si solitaire, nous tournâmes tout autour sans trouver qui que ce fût. Comme je fus dans la grande Salle, je m'amusai à regarder les échafauds, & la disposition de l'assemblée qui y avoit été : il vint pendant ce temps-là un nommé le Fevre, qui est Maître-d'Hôtel de la Ville & qui est aussi Officier de S. A. R., qui me dit que M^r. le Prévôt des Marchands étoit dans un cabinet, & qu'il feroit bien-aise de me voir : je m'y en allai. Je laissai les Dames dans la salle, & je menai avec moi M^{rs}. les Comtes de Fiesque & de Béthune, & Préfontaine. Je trouvai M^r. le Prévôt des Marchands avec une perruque qui le déguisoit, avec un visage aussi ferein & aussi tranquille que s'il ne lui fût rien arrivé. Je lui dis, S. A. R. m'a envoyée ici pour vous tirer d'affaire, j'ai accepté cette commission avec joie, j'ai toujours eu de l'estime pour vous : je n'entre point dans les sujets de plainte, sans doute vous avez cru bien faire ; & si vous avez manqué, ce n'a pas été votre intention ; quelquefois on a des amis qui embarquent dans des affaires fâcheuses. Il me répondit que je lui faisois beaucoup d'honneur d'avoir cette pensée de lui, qu'il étoit très-humble serviteur de S. A. R. & le mien, & qu'il ne manqueroit jamais de recon-

noissance des obligations qu'il nous avoit, qu'il agissoit selon qu'il croyoit devoir faire en honneur & en conscience, qu'il voyoit bien qu'on le vouloit déposer, qu'il étoit tout prêt à me donner sa démission, & qu'il s'estimeroit fort heureux, dans un temps comme celui-ci, de n'être point en charge. Il demanda du papier & de l'encre. Je lui dis : Je rendrai compte à S. A. R. de ce que vous me dites ; si l'on veut votre démission, on vous l'envoyera demander ; pour moi, je ne m'en veux point charger, & je serois très-fâchée d'exiger rien d'un homme à qui je viens sauver la vie. M^r. de Beaufort lui demanda, que voulez-vous devenir ? Il lui répondit qu'il feroit bien-aïse de retourner à son logis, & qu'il s'y croiroit en sûreté : de sorte que pour plus grande précaution, M^r. de Beaufort alla reconnoître une petite porte par où il vouloit passer avec un de ses gens, puis il le vint querir. Le bon-homme me parut assez aïse de s'en aller, & me fit mille compliments de la bonté que j'avois eue pour lui ; à dire le vrai, je le tirai d'un mauvais pas. Je demeurai là jusques à ce que M^r. de Beaufort fût de retour, puis je m'en allai dans la grande salle, où j'appris de Madame de Sully qu'il avoit passé entre la Comtesse de Fiesque & elle une

balle de mousquet d'un coup que l'on avoit tiré dans la place, qui leur avoit fait grande peur. Je m'en allai au bout de la salle pour entrer dans une chambre, où l'on m'avoit dit qu'étoit le Maréchal de l'Hôpital, pour le sauver de même que le Prévôt des Marchands; je le lui avois mandé, & il m'avoit dit que je lui ferois beaucoup d'honneur. Je ne fais si ce fut qu'il se méfiât de M^r. de Beaufort, qu'il croyoit avoir causé tout ce désordre pour être Gouverneur de Paris, ou s'il ne trouva pas que cela fût de sa dignité de chercher sûreté entre les bras de ses ennemis; au-lieu de m'attendre, il passa par des fenêtres, & se sauva: de sorte qu'après avoir été longtemps à la porte sans qu'on me répondît, je m'ennuyai. Le jour commençoit à être assez grand, le Peuple se rassembloit, & il y avoit à craindre que dans l'humeur où il étoit il n'eût de la méfiance du long séjour que je faisois à l'Hôtel-de-Ville. Comme j'en fortis, tout ce qu'il y avoit de gens me disoit: Dieu vous bénisse, tout ce que vous faites est bien fait. Je n'allai point au Luxembourg, il étoit quatre heures du matin, je m'en allai coucher; & je dormis le lendemain tout le jour. Sur le soir M^r. le Comte de Fiesque me vint dire qu'il avoit rendu compte à S. A. R.

de ce qui s'étoit passé , & qu'elle l'avoit chargé avec le Comte de Béthune d'aller chez M^r. le Prévôt des Marchands pour lui demander la démission qu'il m'avoit promise devant eux , & que Préfontaine qui en avoit été témoin y allât aussi. Il ne fit nulle difficulté de la donner , & le jour d'après on fit une assemblée à l'Hôtel-de-Ville pour créer M^r. de Broussel Prévôt des Marchands, qui vint ensuite au Luxembourg , & prêta le serment entre les mains de S. A. R. comme l'on a accoutumé de faire entre les mains du Roi , & M^r. le Président de Thou fit le Secrétaire d'Etat. J'étois dans la galerie du Luxembourg lorsque cela se passa , & j'avoue que cela me parut être une comédie. L'on a parlé diversément de cette affaire , & l'on s'accordoit toujours à en donner le blâme à S. A. R. & à M^r. le Prince ; je ne leur en ai jamais parlé , & je suis bien-aïse de l'ignorer , parce que s'ils avoient tort , je ferois fâchée de le savoir.

Il se passa quelques jours sans qu'il arrivât rien de nouveau ; cette affaire fut le coup de massue du parti , elle ôta la confiance aux gens les mieux intentionnés , intimida les plus hardis , ralentit le zèle de ceux qui en avoient beaucoup , & fit les plus mauvais effets qui pussent arriver.

L'on parla de tenir un Conseil plus réglé que l'on n'avoit fait encore , il fallut pour cela voir ceux qui y entreroient ; & comme il y avoit beaucoup de Princes , il naquit des disputes qui sont ordinaires en ce Royaume , où rien n'est réglé , & où il sera difficile , tant qu'il y aura des Princes Etrangers , que les préséances le puissent être. Les Maisons de Lorraine & de Savoye ne la cédoient point. Depuis l'affaire d'Orléans , l'on avoit toujours cru que Monsieur de Nemours en vouloit à Monsieur de Beaufort : cependant le jour du combat du Fauxbourg Saint-Antoine , ils s'étoient fait mille amitiés , ce qui donna bien de la joie à la pauvre Madame de Nemours , qui aimoit beaucoup son mari , quoiqu'il ne l'aimât guere , & qui eut toujours beaucoup de tendresse pour son frere , qui l'y obligeoit bien par sa conduite & par une tendresse réciproque. Il s'émut donc quelque dispute pour le rang entr'eux. M^r. de Beaufort prit l'affaire avec autant de douceur que M^r. de Nemours la prit avec aigreur ; cela donna beaucoup d'inquiétude à M^e. de Nemours. M^r. son mari ne sortoit point encore à cause de la blessure qu'il avoit reçue à la porte St. Antoine. Lorsqu'il sortit, son inquiétude redoubla, & ce jour-là

jour-là même S. A. R. & M^r. le Prince lui demanderent sa parole pour vingt-quatre heures, qu'il ne diroit rien à M^r. de Beaufort. J'étois à mon logis toute seule, il n'y avoit avec moi que deux Conseillers au Parlement, le Coudray & Bermont, & un Capitaine du Régiment de Cavalerie de mon frere, qui avoit des béquilles; il avoit été blessé à la dernière occasion. Il vint un homme qui demanda à parler à une de mes Femmes; il lui dit: Je vous prie de dire à Mademoiselle que M^r. de Beaufort a querelle, & qu'il se promene dans le jardin des Tuileries. Je priai ces deux M^{rs}. d'y aller; il ne se trouva au logis pas un de mes Gentilshommes, ni Pages, ni valets-de-pied, & qui que ce soit qu'un valet de chambre que j'envoyai chez Bautru, où S. A. R. alloit souvent jouer, pour l'en avertir. Cette solitude dans ma maison étoit assez extraordinaire, il y avoit à cette heure-là tous les jours cent Officiers qui me venoient faire leur cour. Mon valet de chambre me rapporta qu'il n'avoit point trouvé S. A. R., & qu'il avoit trouvé le Comte de Bury, qui lui avoit dit: Assurez Mademoiselle que je ne quitterai point M^r. de Beaufort. Il vint un de ses Pages à mon logis, je l'envoyai querir pour lui

demander où étoit son maître ; il me dit qu'il lui avoit commandé de le venir attendre chez moi. Ces M^{rs}. les Conseillers que j'avois envoyés aux Tuileries, le chercherent, & me vinrent rapporter qu'ils ne l'avoient point trouvé en querelle ; qu'il y avoit quatre ou cinq Gentilshommes avec lui, ce qui faisoit juger qu'il n'avoit point de querelle. Madame de Chavigny entra lorsque nous étions en cette inquiétude, qui me dit que ce n'étoit point sans raison, parce que Madame de Nemours venoit d'écrire un billet à M^r. de Chavigny, pour l'avertir de prendre garde à son mari & à son frere. S. A. R. arriva là-dessus, à qui je dis tout ce que j'avois appris : il se moqua de mes avis, & me dit : Vous croyez toujours que les gens ont querelle ; & par la crainte que vous en avez, vous seriez toute propre à faire aviser les gens d'en avoir. Il s'en alla aux Tuileries chez Renard, qui étoit la promenade ordinaire depuis que l'on n'alloit point au Cours. J'y allai aussi ; & comme j'allois plus doucement, je demurai derriere à parler à Gersé. Comme je montois un degré qui mene à la terrasse du jardin de Renard, un Page de Madame de Châtillon me tira par ma robe, & me dit : Madame vous mande que M^r. de

Nemours est aux Petits-Peres, qui va se battre avec M^r. de Beaufort; elle vous prie d'en avertir Monsieur. Je pris ma course pour aller jusques au banc où il étoit assis: je lui dis: Avois-je tort tantôt de vous avertir? Madame de Châtillon me le confirme. Il fut fort surpris, & commanda au Comte de Fiesque & à Fontrailles, qui se trouverent-là, de s'y en aller: ils y arriverent trop tard. Un moment après, un laquais de l'hôtel de Vendôme vint dire, M^r. de Nemours vient de mourir, M^r. de Beaufort l'a tué. Monsieur s'en alla aussi-tôt au Luxembourg, & M^r. le Prince chez Madame de Nemours, où j'allai aussi. Elle étoit dans son lit sans connoissance, dans une affliction terrible, ses rideaux ouverts, tout le monde autour d'elle; rien n'étoit plus pitoyable, aussi-bien que la maniere dont elle apprit ce malheureux accident. Elle étoit dans sa chambre, dont une fenêtre donne sur la cour; elle entendit crier, il est mort: elle s'évanouit. Parmi toute cette désolation, Madame de Béthune dit je ne fais quoi d'un ton lamentable qui fit rire Madame de Guise, qui étoit la plus sérieuse femme du monde; de sorte que M^r. le Prince & moi qui la vîmes rire, nous éclatâmes. C'étoit le plus grand

scandale du monde. Nous allâmes Madame de Guise, M^r. le Prince & moi, visiter M^r. de Reims, frere de M^r. de Nemours, où nous eûmes encore assez envie de rire : il étoit dans son lit tous les rideaux fermés, & parloit au travers. Il y eut une grande fatalité à cette mort ; Monsieur & Monsieur le Prince ne se mirent point en peine de la prévenir, parce qu'ils avoient la parole de M^r. de Nemours pour vingt-quatre heures ; M^r. de Beaufort fit tout ce qu'il put au monde pour s'en dispenser, à tel point que M^r. de Nemours se pensa fâcher contre lui. Comme M^r. de Beaufort ne put plus refuser, il trouva des difficultés pour l'exécution, parce qu'il avoit beaucoup de Gentilshommes avec lui dont il ne se pouvoit défaire, & qu'il falloit remettre la partie à un autre jour. M^r. de Nemours voyant cela s'en retourna à son logis, où il trouva par malheur le nombre de Gentilshommes dont il avoit à faire : il revint trouver Mr. de Beaufort, & ils se battirent dans le marché aux chevaux, derriere l'hôtel de Vendôme. M^r. de Nemours avoit avec lui Villars, le Chevalier de la Chaife, Campan, & Luferche. M^r. de Beaufort avoit le Comte de Bury, de Ris, Brillet, & Hericourt : le Comte de Bury fut fort blessé ; de Ris & Heri-

court moururent dans les vingt-quatre heures ; pour les autres , s'il y en eut de blessés , ce fut légèrement. Mr. de Nemours avoit porté les épées & les pistolets , & ils avoient été chargés chez lui. Comme ils furent en présence , Mr. de Beaufort lui dit : Ah , mon frere , quelle honte ! Oublions le passé , foyons bons amis. Mr. de Nemours lui cria : Ah , coquin , il faut que tu me tues , ou que je te tue : il tira un pistolet qui manqua , & vint à M^r. de Beaufort l'épée à la main , de forte qu'il fut obligé de se défendre : il tira , & le tua tout roide de trois balles qui étoient dans le pistolet. Il courut du monde qui étoit dans le jardin de l'hôtel de Vendôme , & entr'autres M^r. l'Abbé de St. Spire qui étoit à M^r. de Reims ; il lui cria , *Jesus Maria* , il dit qu'il lui ferra la main. Les Médecins & Chirurgiens dirent que c'étoit un mouvement convulsif , & qu'à moins d'un miracle , il falloit mourir tout à l'instant. Il faut espérer que Dieu lui aura donné ce moment de vie pour se reconnoître , afin que l'on ne désespérât pas de son salut , & que l'on osât prier Dieu pour lui. M^r. l'Archevêque de Paris défendit que l'on fît des prieres publiques pour lui en sa paroisse , qui est celle de Saint-André , où son corps fut jusqu'à ce

que l'on le portât à Nemours. Cet Archevêque disoit qu'il étoit défendu dans l'Eglise de Paris, de prier pour des personnes qui meurent de cette manière : cela donna beaucoup de déplaisir à Madame de Nemours.

Bien des gens ont voulu blâmer M^r. de Beaufort, & ont dit qu'il auroit pu éviter cette fâcheuse rencontre ; que M^r. de Nemours étoit un homme foible de sa blessure, qui n'avoit pas la force de tirer un coup de pistolet. On peut répondre à cela, qu'un enfant de cinq ans le tireroit ; & pour sa blessure, il en étoit si bien guéri, que la veille, pour s'essayer & voir si les forces lui étoient revenues, il arracha un petit arbre dans le jardin de l'Arsenal. Il me vint voir, & me montra sa main, où il ne paroissoit point qu'il eût été blessé, hors qu'elle étoit un peu rouge. Monsieur de Nemours avoit de bonnes qualités, il étoit brave autant qu'homme du monde : il avoit l'esprit fort agréable dans la conversation, enjoué, plaisant ; il y auroit eu à craindre que cette humeur ne lui fût pas demeurée s'il eût vieilli. Il est bon que l'esprit des personnes s'avance comme leurs années ; il étoit assez changeant & inégal, chagrin quand les affaires n'alloient pas

à sa fantaisie , & laissoit aisément ses amis sans savoir pourquoi : il étoit fort inconstant en amour ; le seul ami qu'il a eu jusques à la mort , c'est Monsieur de Belebat. Il aimoit fort Madame de Choisy , & avoit une telle confiance en elle , qu'il ne lui céloit rien : je ne fais si c'est louer son jugement. Il étoit bien fait à tout prendre , & ne l'étoit point en détail ; il avoit la quarrure étroite & les épaules hautes ; il étoit rousseau , avoit les cheveux plats , fort picoté de petite-vérole ; & si , avec tout cela , il avoit un certain agrément qui faisoit qu'il plaisoit. Il avoit conçu une telle rage contre M^r. le Prince depuis quelque temps , qui ne pouvoit venir que de jalousie , que , quoiqu'il reçût de lui tous les bons traitements imaginables , il avoit résolu de se battre contre lui. Je ne fais s'il eût exécuté ce dessein ; s'il avoit dit l'avoir pris , je crois que l'on l'en eût détourné. Son chagrin l'eût porté à quitter le parti plutôt qu'à se battre : il en parloit souvent , & de s'en aller à la Cour de Savoye , où il eût été aussi-tôt las d'être qu'en celle de France.

Si Dieu lui eût fait la grace de lui donner le temps de se confesser , ses amis ne

I'eussent pas regretté, puisqu'il s'ennuyoit du monde, & que le monde se feroit bientôt ennuyé de lui. Aussi d'abord qu'il passa en Flandre, il fut aimé des troupes, qu'il aima au dernier point; & lorsqu'il mourut, tous les Officiers étoient enragés contre lui. Au combat de Saint-Antoine, il en avoit fait des railleries, & avoit dit: Rien n'égale mes troupes pour bien fuir, & il n'y eut jamais de si bons Officiers pour une prompte retraite: cela les avoit mis au désespoir: ce n'est pas la faute des Officiers, quand les troupes fuyent. Au retour donc de ce combat de St. Antoine, nos troupes allerent camper dans les fauxbourgs de St. Victor & de Saint-Marcel, où elles resterent dix ou douze jours, & après retournerent à St. Cloud.

Monfieur le Prince témoigna beaucoup de regret de la mort de Monfieur de Nemours; l'on voyoit assez au travers de son affliction, qu'il se trouvoit débarrassé d'un homme dont il commençoit à être las. Il y en avoit qui disoient qu'il étoit bien-aisé d'être défait d'un rival; c'est de quoi il ne se foucioit guere. M^r. de Nemours ne payoit que d'agrémens, & Monfieur le Prince donnoit des terres. La premiere fois que Mad. de Châtillon

Sortit après la mort de Monsieur de Nemours, elle alla aux filles de Ste. Marie rue St. Antoine, où Madame de Nemours s'étoit retirée, & où je l'avois été voir, & ensuite elle vint aux Tuileries. Elle avoit un habit tout uni, & une grande coëffe comme un voile qui la cachoit toute; elle entra dans ma chambre, je m'en allai au-devant d'elle, & je lui fis un compliment sur la perte qu'elle avoit faite d'un bon ami: ce que j'avois déjà fait par un billet dès le lendemain. Nous nous allâmes asseoir dans un coin, où elle fit de grandes lamentations. Comme nous étions sur le mépris du monde, S. A. R. & Monsieur le Prince entrèrent, & s'approcherent de nous. Elle leva son voile, & se mit à faire une mine douce & riante: je crus voir une autre personne sous cette coëffe. Elle étoit poudrée, & avoit des pendants d'oreilles, rien n'étoit plus ajusté. Dès que Monsieur le Prince alloit d'un autre côté, elle rabaissoit sa coëffe, & faisoit mille soupirs. Cette farce dura une heure, & réjouit bien les spectateurs.

Le lendemain de la mort de M^r. de Nemours, il arriva une affaire entre M^r. le Prince & M^r. le Comte de Rieux, fils de M^r. le Duc d'Elbœuf, qui surprit assez. Ce fut pour quelque dispute de

rang. Je pense que c'étoit avec Monsieur le Prince de Tarente, fils aîné de M^r. le Duc de la Tremouille; il a épousé une fille de M^r. le Landgrave de Hesse, & ce mariage a fait qu'il a été long-temps en Allemagne, où il a été traité comme les autres Princes. Il n'a pas cru diminuer lorsqu'il est venu en son pays, où la Maison de la Tremouille a toujours tenu les premiers rangs entre les plus considérables du Royaume. Ces M^{rs}. là souffrent assez mal-aisément les Princes étrangers, & sur-tout la quantité de cadets de la branche d'Elbœuf. Le mérite qu'avoient autrefois en France les Lorrains du temps du Balafre & de tous ces illustres M^{rs}. de Guise, n'a pas continué dans tout ce qui est resté du même nom; les personnes se trouvant moins considérables, cela leur a fait disputer plus aisément leurs prérogatives.

M^r. le Prince prit le parti du Prince de Tarente, qui lui est très-proche, contre le Comte de Rieux, & il s'échauffa un jour dans la dispute. Il crut que M^r. le Comte de Rieux l'avoit poussé, ce qui l'obligea à lui donner un soufflet; le Comte de Rieux lui donna ensuite un coup. M^r. le Prince, qui n'avoit point d'épée, sauta à celle du Baron de Migenne, qui

se trouva-là. M^r. de Rohan qui y étoit, se mit entre deux, & fit sortir le Comte de Rieux, que S. A. R. envoya à la Bastille pour avoir osé manquer de respect. Plusieurs ont dit que Mr. le Prince avoit frappé le premier. S'il l'a fait, il prit quelques gestes du Comte de Rieux pour une insulte; quoiqu'il soit bien emporté, il ne l'est pas à tel point qu'il eût pu faire une action de cette nature. Je le vis l'après-dînée, & il me dit: Vous voyez un homme qui a été battu pour la première fois. Le Comte de Rieux demeura à la Bastille jusqu'à la venue de M^r. de Lorraine, qui le fit sortir, & blâma fort ce qu'il avoit fait.

Nous fîmes un acte sans exemple pour Monsieur de Rohan. Il avoit eu, comme j'ai dit, lorsqu'il se maria, le brevet & les lettres de Duc pour faire revivre le Duché de Rohan en sa personne; il étoit question de la vérification au Parlement: il crut que le temps lui étoit favorable pour cela, il ménagea les amis qu'il avoit dans le Parlement, fit sa brigue; & quand il crut l'affaire en état, il supplia S. A. R. & M^r. le Prince d'y vouloir aller. Je pense qu'il avoit assez de méfiance de beaucoup de gens, même de notre parti; de sorte que S. A. R. & M^r. le Prince ne

m'envoyerent solliciter pour lui que la veille qu'ils voulurent aller au Parlement : il me fit la même priere ; j'écrivis à tout ce que je connoissois de Conseillers de mes amis, & j'allai au palais dans la lanterne voir comme cela se passeroit. Mad. de Rohan, Mad. la Comtesse de Fiesque, & M^{lle}. Chabot y vinrent avec moi. J'entrai par le Greffe, où je parlai à beaucoup de Conseillers, à qui je tâchai de prouver par de vives raisons, qu'ils ne pouvoient promettre avant que d'entrer, d'être de l'avis que je desirois, puisque c'étoit une affaire de faveur, & où il n'alloit point de leur conscience. Ils m'alléguoient toutes les déclarations de 1648, je leur rapportois des cas où elles avoient été enfreintes ; ils me repliquoient que ce n'étoit point par eux. Comme neuf heures sonnerent, j'eus peur que l'on ne se levât à la Grand'Chambre : je mandai à M^r. le premier Président que S. A. R. alloit venir, qu'il prioit la compagnie de l'attendre. A l'instant j'envoyai dans les chambres des Enquêtes pour leur dire d'y venir prendre leurs places, ce qu'ils firent. Comme S. A. R. fut venue, l'on délibéra, & la proposition ne passa que de deux voix, qui fut de deux Conseillers de mes amis qui le firent à ma priere ; de

forte qu'il prêta son serment en la forme accoutumée , & prit la place de Duc. Ce fut une grande marque du crédit que nous avions dans la compagnie ; l'affaire fut fort débattue , & l'on demeura longtemps aux opinions. Cela étoit assez plaisant : les serviteurs particuliers de S. A. R. les amis de M^r. le Prince & les miens , quand ils avoient opiné en faveur de M^r. de Rohan , nous regardoient , & leur mine faisoit assez connoître à toute la compagnie vers qui ils dressaient leurs intentions.

L'on avoit proposé de faire de nouvelles troupes. Comme il y avoit quantité de Princes & de grands Seigneurs dans notre parti , qui vouloient avoir des régiments d'infanterie , de cavalerie , & des compagnies d'ordonnance , cela faisoit que , de peur de mécontenter les uns ou les autres , rien ne s'avançoit. M^r. le Prince dit que pour lever cette difficulté il falloit que S. A. R. & lui & M^r. le Prince de Conti les missent tous sous des noms de leurs terres ou de leurs gouvernements : il lui prit encore fantaisie de dire : Il faut que l'on en fasse sous celui de Mademoiselle , elle a tant fait d'actions extraordinaires dans cette guerre , qu'il faut que nous en fassions une qui la soit tout-

à-fait pour elle. Le soir à son logis, comme il étoit avec de ses amis particuliers & domestiques, il se mit à parler de cette proposition : Songeons à qui Mademoiselle donnera son régiment de Cavalerie. Mr. le Prince, après avoir un peu pensé, dit, ce sera au Comte de Brancas ; c'est un homme de qualité, qui a l'honneur d'être son parent, il doit servir de Lieutenant-Général, & il n'y a que sa brouillerie avec Mr. de Beaufort qui l'en empêche : ce sera son fait ; & si l'on voit que Mademoiselle travaille à les raccommoder, cela fera sûrement. Le même jour que Mr. le Prince en parla, Brancas m'étoit venu voir pour me prier de faire cette proposition à S. A. R., & de la communiquer devant à Mr. le Prince. Il me dit : Ils seront trop heureux dans l'embaras ou ils sont de faire des troupes, d'en mettre sous votre nom ; vous aurez un beau régiment qui les servira bien. Comme j'ouvrais la bouche pour en parler à Mr. le Prince, il devina ce que je lui voulois dire, & me dit tout ce qu'il en avoit dit le soir : Nous parlâmes à S. A. R. ; il en parla le premier, afin de l'y disposer, & lui faire connoître comment cela feroit à propos. Je lui en parlai ensuite, il le trouva très-bon, & M^r. de Brancas

l'en remercia. L'on fut huit jours à ne parler que de mon régiment, il n'y avoit personne qui ne voulût y avoir des compagnies, & il n'y en avoit que douze. Je ne pouvois en refuser; de sorte que Brancas & moi comptions depuis le matin jusqu'au soir pour trouver moyen de ne fâcher personne. S. A. R. me demanda une compagnie pour un Capitaine de son régiment d'infanterie, nommé d'Alais. M^r. le Prince m'en demanda une pour du Bourg, qui avoit été Enseigne-Colonel de Conti. J'en donnai aux Chevaliers de Béthune & de Sourdis, les autres je ne m'en souviens pas. Comme cela fut résolu, le Comte de Holac me demanda une compagnie de Gendarmes; je la lui accordai, & je le chargeai de proposer au Comte d'Escars celle de Chevaux-Légers; ce qu'il fit, & il me l'amena le lendemain pour m'en remercier. Comme il fut question d'en parler à S. A. R., il se fâcha, & dit que tous les Officiers le quittoient pour se donner à moi: on lui représenta que Holac ne quitteroit point son régiment, & que ce feroit un nouvel attachement qu'il prendroit à son service; que pour le Comte d'Escars qui servoit de Maréchal-de-camp, il ne servoit plus dans son régiment, & qu'il lui

avoit promis de faire un autre régiment sous son nom pour lui donner, & qu'il aimeroit autant avoir ma compagnie. A la fin, il y consentit, & je donnai la sous-Lieutenance de mes Gendarmes au Comte de Luffan de Languedoc, qui étoit Capitaine de cavalerie dans le régiment de S. A. R. qui se fâcha encore. Je donnai l'Enseigne au Marquis de la Noue, & le Guidon au frere de M^r. le Marquis d'Humieres, qui étoit un petit garçon de quinze ans, & qui étoit encore à l'Académie. Toutes ces dispositions faites, elles demeurerent sans être exécutées.

M^r. de Valois, mon frere, mourut : ce qui fut une grande affliction pour S. A. R. Jamais je ne fus plus surprise : je me promenois chez Renard, l'on vint me dire, M^r. votre frere est fort malade; je m'en allai au Luxembourg, Madame me dit qu'il s'étoit trouvé un peu mal, & que ce n'étoit rien, qu'il dormoit. Le lendemain je vins de fort bonne heure, & j'allai droit dans sa chambre; on le tenoit sur les bras, il n'avoit que deux ans; les Médecins me dirent qu'il étoit mieux, & qu'il en échapperoit. Son mal étoit un dévoyement qu'il avoit depuis six semaines. Je rencontrai le soir M^r. le Prince à la promenade, je lui dis que mon frere

se mouroit. Cette nouvelle le surprit fort. J'y envoyai le soir, on me manda qu'il étoit mieux, le matin à mon réveil on me dit sa mort. Je m'en allai en diligence au Luxembourg, où je trouvai Monsieur fort pénétré de douleur, & Madame qui mangeoit un potage, qui me dit : Je suis obligée de me conserver, je suis grosse. Je m'en allai dans la chambre de l'enfant, qui étoit dans son berceau beau comme un Ange ; des Prêtres prioient Dieu autour de lui, ou pour mieux dire le louoient de la grâce qu'il lui avoit faite. Cela m'attendrit furieusement, je pleurai jusques aux sanglots, & l'on fut obligé de m'en ôter. L'on a grand tort de pleurer les enfants qui meurent à cet âge, & c'est bien une marque du peu de connoissance que nous avons du vrai bien & de notre foiblesse naturelle ; l'on s'en devoit réjouir. Pour le monde, cet enfant ne donnoit nulle espérance. A deux ans il ne parloit ni ne marchoit, & n'avoit point la connoissance que les autres ont à cet âge : il auroit eu une difformité extraordinaire, s'il eût vécu, une jambe toute cambrée sans être boiteux, & les médecins disoient que cela venoit de ce que Madame s'étoit tenue toute d'un côté pendant sa grossesse. Je reçus

beaucoup de complimens sur cette mort. L'on en prit le plus grand deuil qu'il fut possible. M^r. le Prince avoit un manteau qui traînoit à terre ; s'il ne fut affligé dans son ame , il le contrefaisoit bien ; il parut l'être en cette rencontre , & en usa tout-à fait obligeamment pour Monsieur. L'on mit son corps en dépôt au Calvaire. Monsieur en donna part à la Cour ; & au-lieu d'en recevoir des lettres de compliments , celle qu'il en eut fut un refus de l'enterrer à Saint-Denis. On lui marquoit aussi que cette mort étoit une visible punition de Dieu de l'injuste guerre qu'il faisoit , & quantité de pareils discours. L'on attribua cette lettre à M^r. Servien , on disoit qu'elle étoit de son style , & cela fut assez mal reçu. Les reproches ne peuvent être à propos dans le temps d'une affliction , ni en nul autre. Ce qui fait que je ne les blâme pas tout-à-fait , quoique cela soit assez blâmable , c'est que je suis assez sujette à en faire ; & c'est un de mes défauts.

Comme j'aime fort à me promener , j'étois au désespoir que ma promenade se bornât à aller tous les jours chez Renard , & de n'oser aller plus loin. J'aime fort à aller à cheval , je demandai permission à S. A. R. d'aller au bois de Boulogne , & que j'en-

voyerois chercher de l'escorte. Il me le permit, j'y envoyai un Page au galop, & à dire le vrai, je le suivois de près, & je ne jugeai pas qu'il y eût beaucoup de péril. De sorte que je me promenai longtemps dans le bois avant qu'elle fût venue, & elle ne me servit que pour le retour, qu'elle m'accompagna jusques au Cours: ce qui réjouit tous ceux qui se promenoient chez Renard; il y avoit beaucoup de trompettes qui faisoient un beau concert. J'y allai encore un autre fois; & comme mon Page n'y trouva point d'Officiers-Généraux François, parce qu'ils étoient tous allés à Ruel, il alla au quartier des étrangers, qui furent bien-aîses de me rendre ce service. J'avoue que quand je songeois que pour m'aller promener au bois de Boulogne, il me falloit une escorte de troupes du Roi d'Espagne, & qu'en tout ce qui étoit avec moi il n'y avoit pas un François que mes gens, j'étois étonnée, & je ne pus m'empêcher de faire paroître mon étonnement à l'Officier appelé Barlot, qui parloit françois. Il me dit sur cela un bon mot, qu'il ne falloit pas s'étonner de voir des Espagnols dans le parc de Madrid.

J'eus un petit démêlé avec Monsieur le Prince pour le Comte de Holac, sur

ce que Tavannes avoit fait mettre un Officier de son régiment en arrêt; & comme Holac le fut, il le trouva mauvais, & dit que les Allemands ont toujours eu le privilege d'être les maîtres de leurs gens. Le tort qu'eut Holac fut de ne s'en pas aller plaindre à M^r. le Prince, & qu'il envoya appeller Tavannes par Luffan à l'hôtel de Condé. Luffan, qui croyoit que l'on n'en fauroit rien, vint chez moi, où Monsieur le trouva : il le gronda fort, l'envoya à la Bastille, & dit qu'il en feroit autant de Holac, que j'envoyai avertir de ne se pas montrer, ni même d'être à son logis; mais de venir dans la chambre de Préfontaine, ce qu'il fit.

Je trouvai chez Renard Monsieur le Prince qui me fit de grandes plaintes de Holac avec beaucoup de colere & d'emportement, disant qu'il le feroit mettre à la Bastille : je lui maintins qu'il n'en feroit rien, & qu'il avoit trop de considération pour moi; je voulus tourner l'affaire en raillerie. Comme je vis qu'il étoit toujours en colere, je m'y mis aussi, & je lui reprochai un peu les obligations qu'il m'avoit; que Holac n'avoit point manqué; que c'étoit un homme que je protégeois, un étranger que j'avois en-

gagé au service de Monsieur, & que tous les mauvais traitements qu'on lui feroit, je m'en tiendrois offensée; que j'avois assez bien servi le parti, pour y être d'une manière à y protéger qui il me plairoit. Nous nous séparâmes dans une grande aigreur: je ne fus pas à mon logis que M^r. le Prince courut après moi, pour me dire: il faut accommoder Holac & Tavannes, envoyez-les querir tous deux; & puis quand cela fera fait, vous m'enverrez Holac à qui je vous promets que je ferai bon accueil, comme si de rien n'étoit. Je me récriai: Vous êtes bien radouci, quelle fantaisie vous a-t-il pris? Vous avez tort présentement, & tantôt vous disiez merveilles. Il se mit à rire, & me dit: Si l'on manque un moment à ce que l'on vous doit, croyez que vous êtes toujours la maîtresse, & que l'on en est bien fâché. Après j'envoyai querir Holac, qui étoit enragé, & qui attribuoit cela à un mépris que l'on avoit pour lui, & les Allemands sont fort glorieux; de sorte que j'avois presque autant de peine avec lui qu'avec Monsieur le Prince: pourtant il étoit fort soumis à toutes mes volontés. Tavannes ne put venir, à ce que me manda Monsieur le Prince, parce qu'il étoit tout seul Officier-Général au quartier;

de sorte que je fis l'accommodement le lendemain , & j'envoyai ensuite Holac voir Monsieur le Prince , qui le reçut fort bien , & l'on fit sortir Lussan de la Bastille. Je fus fort fâchée de cette rencontre : Tavannes est mon parent & de mes amis , & j'étois obligée d'être contre lui. Cette affaire fit assez de bruit , & l'on connut que je portois avec quelque hauteur les intérêts des gens qui étoient en ma protection. Ils furent encore quelque temps sans se parler ; & même Holac , qui étoit Maréchal-de-camp , quand il étoit de jour , & que Tavannes étoit au quartier , envoyoit prendre l'ordre par un autre. Cette froideur pouvoit préjudicier au service , & ne me sembla pas être bien-séante entre deux personnes que j'avois raccommodée : je les raccommodai une seconde fois , & depuis ils furent bon amis comme devant.

L'on jugea à propos de faire revenir l'armée de St. Cloud , près de Paris ; on la mit à la Salpêtrière , derriere le fauxbourg de St. Victor. Comme ils avoient logé dans ce fauxbourg & dans celui de St. Marcel , sans savoir s'il falloit aller aux mêmes logements , il y eut quantité de cavaliers Allemands qui y allerent. Cela fâcha le bourgeois , l'on en battit quelques-

uns; de forte que cela fit remuer, & l'on en vint avertir Monsieur, qui se promenoit chez Renard. M^r. le Prince y alla aussi-tôt, & trouva la rumeur appaisée. Holac, qui étoit à Paris, & qui s'en alloit au quartier, trouva tout en désordre à la porte St. Marcel, & battit des cavaliers, & dit aux bourgeois: Voulez-vous que je les tue? Ordonnez, l'on en fera telle justice qu'il vous plaira: de forte qu'ils furent contents. Comme il s'en alloit, il trouva un bataillon du régiment de Languedoc, qui marchoit vers la Ville, il le renvoya. Jugez quel malheur c'eût été s'ils n'eussent trouvé personne. Tout cela arriva, parce que Vallon qui étoit de jour Lieutenant-Général, & qui devoit marcher avec l'armée, étoit demeuré derriere, & venoit en carrosse: s'il eût été au logement, cela ne fut point arrivé; de forte que M^r. le Prince le gronda fort, & lui commanda expressément de s'en aller coucher au quartier, & qu'il iroit le lendemain au matin. Le lendemain Vallon vint à l'hôtel de Condé: M^r. le Prince lui demanda: Venez-vous de l'armée? Il lui dit que non, & qu'il s'y en alloit. M^r. le Prince lui dit: Allez-y donc promptement, je vous en prie, je m'y en vais. M^r. le Prince monta à che-

val, & s'y en alla. Comme il arriva, il croyoit trouver les troupes en bataille, comme il avoit commandé à M^r. Vallon de les y faire mettre; il n'y étoit point : il commanda qu'on prît les armes; & comme Vallon fût venu, il lui dit qu'il falloit que tous les corps donnassent un soldat pour être passé par les armes, à cause de ce qui étoit arrivé, & que dorénavant tous les Commandants répondroient de leurs Corps. M^r. le Prince avoit avec lui des Echevins qu'il avoit envoyé querir, afin qu'ils vissent la justice qu'il en feroit faire. Vallon lui répondit qu'il ordonnât ce qu'il voudroit, & qu'il n'iroit point chercher des gens pour les faire pendre, qu'il n'étoit point bourreau. M^r. le Prince se fâcha tout de bon, & voulut le tuer; heureusement pour tous deux, M^r. de Beaufort se mit devant Vallon, & l'emmena. M^r. le Prince n'en parla point à S. A. R., ni S. A. R. à M^r. le Prince. Cette affaire pensa causer un grand désordre; Vallon alla dire aux Officiers que M^r. le Prince les vouloit faire pendre. Après que M^r. le Prince eût fait faire justice, & qu'il fut parti, tout ce qu'il y avoit d'Officiers d'infanterie s'en allerent faire leur cour à M^r. de Vallon, & tout le Régiment de Languedoc & celui de Valois

Valois jetterent les armes bas, & s'en allerent. Si les Ennemis fussent venus attaquer l'armée en ce moment, ils eussent trouvé peu de gens pour les recevoir, parce qu'il ne demeura que les Régimens de M^r. le Prince pour l'Infanterie, celle des Etrangers étoit alors fort déchue. J'allai au Luxembourg l'après-dinée; je parlai de ce qui s'étoit passé à M^r. le Prince: il m'avoua que M^r. de Baufort lui avoit fait un fort grand plaisir de se mettre devant Vallon, parce qu'avant qu'il eût tiré son épée, sa colere étoit passée, & qu'il eût été fort fâché de tuer Vallon.

Nous raisonnâmes sur la faute qu'il avoit faite, & nous admirâmes la bonté de S. A. R. de n'en dire mot. M^r. le Prince disoit: Si c'étoit à un autre que cela fût arrivé, je ferois tout mon possible pour que l'on remédiât aux inconvénients qui en pourroient arriver; & parce que c'est à moi je laisserai tout en désordre, puisque S. A. R. le trouve bon ainsi: il me semble que les Officiers doivent quelque respect à leur Général, & que c'est l'intérêt de S. A. R. que l'ordre soit maintenu, & qu'il va en cela de son service; peut-être que je ne suis pas d'assez bonne Maison pour que l'on m'obéisse, ou que S. A. R. doute de ma capacité, & trouve que Vallon en a

davantage. Vallon fort sottement s'en alla chez lui, & tous les Officiers de Languedoc qu'il commandoit le suivirent, après avoir jetté leurs armes : beaucoup de l'Altesse & de Valois en firent de même. M^r. le Prince n'en disoit rien à Monsieur ; c'étoit un désordre épouvantable. J'envoyai querir les principaux Officiers de l'Altesse, je les priai pour l'amour de moi de retourner au quartier, & d'aller le lendemain chez M^r. le Prince. Ils étoient outrés ; il falloit avoir autant d'autorité que j'en avois sur eux, & eux autant de respect pour moi, pour les y faire retourner : ils y furent, & firent le lendemain leur cour à M^r. le Prince, qui les traita fort bien, à la réserve de ceux de Languedoc qui n'y allerent point. On laissa passer le premier feu à Vallon, puis Mr. le Prince me dit : Le service souffre de la méfintelligence de Vallon & de moi ; si Monsieur avoit fait ce qui est dû à la place que je tiens de Général d'armée, quand je ne ferois pas ce que je suis, tous les Officiers de Languedoc seroient châtiés, & Vallon à la Bastille : ce n'est pas son humeur, on ne le changera pas ; pour ne nuire à rien, il faut passer sur bien des circonstances. Il me dit : Je vous prie d'envoyer chercher Vallon, & de nous raccommoder, ce que je fis. Il me

vint trouver, je lui dis ce qu'il falloit, il me répondit : Vous m'êtes suspecte, entre vous autres Princes, vous vous maintenez les uns les autres. Quand je vis que je ne gagnerois rien à lui parler avec toute la douceur & l'honnêteté imaginables, je changeai de ton, & lui parlai aux termes que je le devois ; je le menaçai de le faire mettre à la Bastille, que Monsieur le devoit, que je lui ferois bien faire, qu'il m'en croiroit, que je l'avois assez bien servi pour l'obliger à m'accorder ce que je lui demandois en une occasion si pressante que celle de la perte de son armée ; que je ne leur avois pas sauvé la vie pour se révolter ; que si le Régiment de Languedoc ne reprenoit les armes le lendemain, & que les Officiers n'allassent pas au camp, sa tête m'en répondroit ; qu'après l'avoir considéré, il y avoit long-temps, j'avois pitié de l'état où je le voyois ; qu'il songeât à ne pas abuser de la bonté de Monsieur & de la mienne. Il s'en alla là-dessus. Le lendemain il vint me demander pardon, & me dire qu'il feroit tout ce que je voudrois. Mr. le Prince vint à mon logis, je les raccommodai ; je dis raccommodai, parce que Mr. le Prince l'embrassa, & le traita comme s'il eût été son égal. Monsieur ne m'en parla point, ni à Mr. le Prince. Cette occasion aussi

bien que plusieurs autres , feront connoître qu'ils n'étoient pas malheureux de m'avoir , puisque je leur redressois bien des affaires.

Je ne puis m'empêcher de dire , que le soir & le lendemain de l'affaire de la porte St. Antoine , j'envoyai chez tous les blessés savoir de leurs nouvelles de la part de Monsieur & de M^r. le Prince , faire des compliments aux parents. Ils ne s'en feroient jamais avisés , & ces sortes de soins gagnent les cœurs , conservent l'affection qu'on a pour les Grands , & leur font des amis & des serviteurs. Le même jour on eut nouvelle de Bordeaux , que Madame la Princesse se mouroit : elle avoit la fièvre continue , & étoit grosse de huit mois ; Monsieur lui en demanda des nouvelles , il lui dit qu'elle étoit dans un état que la première qu'il en recevrait feroit celle de sa mort. M^r. de Chavigny causoit avec Madame de Frontenac , laquelle commençoit à revenir au monde , son mari se portoit mieux ; nous étions tous sur la terrasse de la porte du Luxemboug , je m'en allai à eux , & leur demandai ce qu'ils disoient. M^r. de Chavigny me dit : Nous parlons de la pauvre Madame la Princesse , & nous remarions M^r. le Prince ; je rougis , & m'en allai. Madame de Frontenac me dit ensuite,

que M^r. de Chavigny lui contoit que M^r. le Prince en étoit déjà consolé dans l'espérance de m'épouser; qu'ils en avoient parlé ensemble tout le matin, & qu'ils avoient résolu de faire le Duc d'Enguien Cardinal. Après cela je me fus promener chez Renard, M^r. le Prince y étoit, nous fîmes deux tours d'allées sans nous dire un seul mot, je crus qu'il étoit persuadé que tout le monde le regardoit, & j'avois la même pensée que lui. Pour moi j'avois dans l'esprit tout ce que M^e. de Frontenac m'avoit dit; ainsi nous étions tous deux fort embarrassés. Un jour ou deux après, comme je me promenois chez le même Renard, où j'attendois S. A. R., je vis entrer son Ecuyer qui me dit, S. A. R. ne viendra point ce soir ici, il est chez M^r. de Chavigny, & vous mande de l'y venir trouver, & de n'amener avec vous que M^e. la Comtesse de Fiesque, & M^e. de Frontenac. La première n'y étoit pas, je l'envoyai chercher; comme on me vit partir promptement, on s'imagina qu'on vouloit m'envoyer en quelque lieu pour quelque grand dessein, pour voir si j'y réussirois aussi-bien que j'avois fait à Orléans; de sorte que tout le monde me vouloit suivre: je m'en défis fort bien, & j'assurai que si j'avois quelque voyage à faire j'en avertirois. En che-

min, M^e. de Frontenac me dit : Je crois que Madame la Princesse est morte, & que l'on vous veut parler de mariage, le résoudre, & le faire promptement avant qu'on le sache à la Cour, qui feroit tout son possible pour l'empêcher. A cela je ne disois rien, & ne savois que penser. Lorsque je descendis de carrosse chez M^r. de Chavigny, je trouvai M^r. de Clinchamp, je lui demandai, qu'est-ce que l'on me veut ? Il me répondit, vous le faurez là-dedans ; l'on peut juger si cela redoubla ma curiosité. S.A.R. & M^r. le Prince quitterent le jeu, vinrent à moi, & me dirent : Devinez ce que l'on vous veut ; je ne le pus comprendre, & ne devinai jamais rien. M^r. le Prince qui tenoit une lettre de M^r. de Lorraine, me la montra, & elle portoit : Si vous voulez que j'aïlle vous trouver, obtenez mon pardon de Mademoiselle, qu'elle me le commande, & M^e. de Frontenac aussi, sans cela je n'irai jamais. Saint-Etienne, qui avoit apporté la lettre, me tint le même discours ; de forte qu'on m'obligea d'écrire une lettre à M^r. de Lorraine, par laquelle je lui pardonnois tout le mal qu'il nous avoit fait, dans l'espérance qu'il viendrait pour le réparer, & que j'avois beaucoup d'impatience de le voir. M^e. de Frontenac lui écrivit aussi,

& nos dépêches faites, je m'en retournai fort satisfaite de ma curiosité.

Je demandai permission à Monsieur de m'aller promener le lendemain à Vincennes, j'avois envie de voir mes compagnies de Gendarmes & de Chevaux-Légers, qui étoient sur pied. Je ne voulus pas lever un régiment de Cavalerie, parce qu'il falloit pour cela cent mille livres: je m'attachai plutôt à mes deux compagnies, parce qu'il ne falloit que vingt mille livres pour les lever; je ne voulus pas même que l'on fût que j'en donnois l'argent. J'envoyai les Comtes de Holac & d'Escars chez M^r. le Prince, pour lui dire qu'ils vouloient lever ces deux compagnies à leurs dépens, & qu'ils le supplioient d'en obtenir la permission de S. A. R.; ce qui ne fut pas bien difficile, parce qu'il ne lui en coûtoit rien. Ces deux compagnies vinrent au-devant de moi comme j'allois à Vincennes, & passèrent la riviere: je n'avois pas voulu qu'elles me vinssent prendre à mon logis. L'armée étoit pour lors à la Salpêtrière, mes compagnies ne me joignirent qu'au fauxbourg Saint-Antoine. J'avoue que je les trouvai fort belles; elles vinrent au-devant de moi en escadron, les Officiers à leur tête, l'épée nue à la main, (les François ont pris cette

mode des Allemands) puis elles se mirent devant & derriere mon carrosse. Il n'y avoit point de Cornette à mes Chevaux-Légers, parce que Madame la Marquise de Bréauté me l'avoit demandée pour un de ses neveux qui ne vint point; un Capitaine du régiment de cavalerie de S. A. R. nommé le Chevalier de la Motte, me la demanda avec beaucoup d'instance, je la lui donnai. Le soir à mon retour de Vincennes, je permis que mes Compagnies me suivissent jusques à mon logis, & cela fut assez beau à voir: j'avoue que je fus un peu enfant pour cela, je sentis beaucoup de joie, & que le son des trompettes me réjouissoit fort; jamais troupes n'ont été en si bon ordre que mes deux compagnies. Le Comte de Holac fut fort fâché d'être obligé de me quitter à la porte St. Antoine, il y trouva M^r. le Prince & ses Valets-de-pied, qui lui dirent que M^r. le Prince étoit allé à Charenton pour voir où camperoit l'armée le lendemain; & comme le Comte de Holac étoit de jour, il me demanda la permission d'aller joindre M^r. le Prince, lequel feroit assurément fort fâché contre lui s'il avoit quitté le quartier pour autre raison que pour me suivre. Je revins depuis le bois de Vincennes jusques à la Ville à cheval,

& je me fis montrer par d'Escaers & par Holac toutes les attaques, & comme tout se passa le jour du combat.

Je ne fus pas plutôt arrivée aux Tuileries, que S. A. R. m'envoya Saintorin, pour me dire qu'il venoit d'avoir des nouvelles de M^r. de Lorraine, & qu'il étoit à Brie-Comte-Robert; qu'il avoit trouvé les Maréchaux-des-logis de l'armée de la Ferté, qui faisoient des logements, & qu'il s'y étoit mis avec ses troupes. Cette nouvelle me réjouit fort, le lendemain on m'éveilla pour me donner une lettre de M^r. de Lorraine: c'étoit la réponse à celle que je lui avois écrite. Elle me fut rendue par un Gentilhomme de M^r. le Prince, lequel me dit que M^r. de Lorraine feroit le soir même à Paris. A deux heures de-là Monsieur me manda que M^r. de Lorraine étoit arrivé, & que j'allasse au Luxembourg sur les quatre heures. Comme j'étois un peu embarrassée de tout ce que j'avois dit de lui, non pas pour lui, il est fort honnête homme qui entend raillerie, c'étoit pour Madame qui avoit peur qu'il ne me picotât; pour cette raison, je n'allai point au Luxembourg: l'on m'envoya querir deux fois, je mandai qu'il faisoit trop chaud, & que j'avois peur que cela ne me fît mal de sortir. Sur les sept heures, je re-

folus de fortir, j'espérois de trouver M^r. de Lorraine parti, parce que je favois que M^r. le Prince le pressoit de s'en retourner en son quartier, & qu'il n'y avoit pas de sûreté d'aller la nuit sans escorte; il monta sur le premier cheval qu'il trouva à la porte du Luxembourg pour venir chez moi; je le rencontrai près de la porte St. Germain, il mit pied à terre, & se mit à genoux dans la rue, & ne voulut pas se relever que je ne lui eusse pardonné. Je le relevai & l'embrassai, M^r. le Prince arriva là-dessus, qui le pressoit de s'en aller: je lui dis: Montez dans mon carrosse, je vous menerai jusques à la porte St. Bernard. Notre armée étoit campée pour lors à Limée & aux villages voisins, celle de M^r. de Lorraine étoit à Charenton, les Ennemis étoient à Villeneuve-Saint-Georges & lieux circonvoisins. Les armées s'étoient retranchées pour être hors d'insulte. Après que M^r. de Lorraine y eut été deux jours, il y laissa M^r. le Prince tout seul, & s'en revint en cette Ville. M^r. le Chevalier de Guise commandoit son armée, il avoit pris cet emploi dès le premier voyage que fit ici M^r. de Lorraine, & s'en étoit allé avec lui: il y avoit des gens qui trouvoient à redire qu'il eût quitté la France; la Maison y avoit de

grands établissemens, qu'il n'eût pas su prendre un meilleur parti. A cela on disoit que pour lui il n'avoit aucune charge à la Cour; que les premières années de la régence il avoit suivi S. A. R. aux campagnes de Flandres; qu'ensuite il avoit été à Malthe servir la Religion; qu'en l'âge où il étoit, il lui étoit bien rude de suivre toujours la personne du Roi sans avoir quelque emploi, & qu'il lui eût été encore plus fâcheux d'en demander un pour servir contre Son Altesse Royale de qui il étoit beau-frere. De sorte que sur la rupture de Son Altesse Royale avec la Cour, il partit de Poitiers, & vint en cette Ville voir ce qu'il pouvoit faire; il trouva que Son Altesse Royale avoit donné le commandement de son armée à M^r. de Beaufort: ainsi il crut ne pouvoir prendre un meilleur parti que celui de suivre son Souverain & l'aîné de sa Maison, qui lui donna le commandement de son armée.

Sitôt que M^r. de Lorraine fut en cette Ville, il vint me voir; j'étois au lit, parce que je me trouvois mal, il se mit à genoux devant mon lit, & me dit: Jusques à cette heure j'ai raillé avec vous, & je ne vous ai point parlé sérieusement; je fais ce que vous valez: je veux être votre servi-

teur, & avoir en vous toute confiance possible; c'est pourquoi je me veux justifier de tout ce qui s'est passé à mon dernier voyage, & vous dire comme le tout est. Il m'avoua qu'il étoit venu ici en intention de servir S. A. R. en tout ce qu'il pourroit, & qu'il n'avoit rien promis aux Espagnols; qu'à l'égard de M^r. le Prince, il n'avoit eu aucun dessein de secourir Etampes, parce qu'aussi-tôt qu'il avoit été ici, il s'étoit laissé empaumer par des amis du Cardinal de Retz qui l'en avoient dissuadé, & qu'il avoit aussi écouté des propositions de la Cour; que tout cela ensemble l'avoit tellement embarrassé, qu'il s'en étoit allé comme je l'avois vu. La conclusion fut, qu'il venoit de bonne foi, qu'il agiroit en tout ce qu'il pourroit pour le parti & pour celui de M^r. le Prince, parce qu'il étoit de mes amis, & que tous deux feroient leur possible pour porter les affaires à un accommodement avantageux, où l'on pût me procurer un établissement tel que je le méritois; que Madame étoit sa sœur, qu'il me supplioit très-humblement de croire qu'il me considéreroit plus que ses filles, & que mes intérêts alloient devant les leurs; qu'il étoit fort fâché que Madame & moi ne fussons pas bien ensemble; que de crainte

que l'on pût croire qu'il se partialifât, il ne vouloit point se mêler de nous raccommoder; qu'enfin il étoit mon serviteur. Je répondis à cela comme je le devois: il ajouta qu'il me feroit part de tout ce qui se passeroit, qu'il me prioit de trouver bon qu'il me priât de parler à M^r. le Prince; parce que, comme il étoit fort prompt, & lui aussi, il craignoit d'avoir des démêlés, & que j'étois toute propre à les empêcher.

Alors on eut des nouvelles que M^e. la Princesse étoit hors de danger; de sorte que cela fit cesser les bruits qui avoient couru de mon mariage avec M^r. le Prince: je ne fais si cela lui en fit cesser la pensée. M^e. la Princesse resta dans un grand abattement, que tout le monde disoit n'être pas bon à une femme grosse de neuf mois.

Monsieur alla à l'armée rendre une visite à M^r. le Prince & à M^r. de Lorraine, qui alloit & venoit. Pour ôter l'embarras de donner l'ordre, Monsieur le donna pour huit jours: ils desirerent que j'allasse à l'armée, ce que je fis volontiers; ce ne fut pas sans embarras. M^e. de Châtillon voulut y venir avec moi, & M^e. la Duchesse de Montbazon. Je m'en excusai sur ce que j'avois promis toutes les pla-

ces de mon carrosse. M^e. la Duchesse de Sully devoit venir avec moi, M^e. de Choisy, la Comtesse de Fiesque, M^e. de Frontenac, M^{lle}. de Beaumont, M^e. de Bonnelle, Mad. de Raré, Gouvernante de mes sœurs, parce que M^e. la Comtesse de Fiesque la mere, & Mad. de Bréauté sa fille, étoient affligées de la mort de M^r. le Comte de Tilliers, frere de la premiere, qui étoit arrivée ce jour-là, & M^r. de Lorraine & moi c'étoient neuf; le carrosse eût été bien rempli.

Ces Dames eurent quelque envie de s'en fâcher, elles virent bien que mon excuse étoit fondée en raison : j'étois bien-aise en mon ame de l'avoir eue : les étrangers auroient trouvé fort à redire que j'eusse mené ces Dames, & auroient sans doute dit : Quoi, Mademoiselle amene avec elle la maîtresse de M^r. le Prince, & celle de M^r. de Beaufort? Ces Messieurs croyoient tout ce qu'on leur disoit sans examen. M^e. de Sully se trouva mal la nuit, elle envoya s'excuser; M^e. de Choisy en fit autant; de sorte que nous n'étions que sept dans mon carrosse. J'allai prendre M^r. de Lorraine à l'hôtel de Chavigny, où je lui avois donné rendez-vous, il me fit attendre quelque temps, & s'excusa sur ce qu'il vouloit entendre la messe. Je portois le deuil de

mon frere, j'étois habillée de noir, & je nouai à ma manche un cordon bleu, & toutes les Dames qui étoient avec moi aussi; & au milieu du bleu qui étoit fort touffu, on y mit un petit ruban jaune, à cause que c'étoit la couleur des Lorrains. Je leur dis : Il ne faut point faire de façon d'y mettre un ruban de couleur de feu parmi, on l'expliquera comme on le voudra. Nous partîmes de l'hôtel de Chavigny à onze heures & demie, nous trouvâmes au pont de Charenton M^r. le Prince avec les trois compagnies de M^r. de Lorraine, qui venoient pour nous escorter. M^r. le Prince n'avoit pas voulu amener de nos troupes, & ces trois compagnies étoient de cent hommes chacune, montées, l'une sur des chevaux bais, l'autre sur des noirs, & la troisieme sur des blancs; de sorte qu'on les appelloit les compagnies baye, noire & blanche : tous les Cavaliers avoient des cuirasses, cela étoit beau à voir. M^r. de Beaufort & beaucoup d'Officiers accompagnerent M^r. le Prince : il se mit dans mon carrosse, il étoit fort ajusté contre son ordinaire, c'est l'homme du monde le plus mal-propre. Il avoit la barbe faite & les cheveux poudrés, un collet de buffle avec une écharpe bleue, un mouchoir blanc à fou cou. Sa propreté étonna la compagnie,

& il en fit des excuses comme d'un grand crime, sur ce qu'on lui avoit dit que ces nouvelles troupes étrangères, qui étoient arrivées, disoient qu'il ne se distinguoit pas des autres, & qu'il étoit fait comme un simple Cavalier. M^r. de Lorraine & lui convinrent d'envoyer dire aux Ennemis qu'il falloit faire trêve pendant que je serois à l'armée, parce qu'il seroit ridicule que l'on tirât en un lieu où je serois. Je ne le voulois point : ils dirent que l'on me devoit ce respect; je me rendis à cette raison, j'aime fort qu'on me respecte. Nous arrivâmes à Gros-Bois, où nous dînâmes; M^r. le Prince y fit grande chere, quoique M^r. de Lorraine ne lui eût mandé que le matin que j'irois à l'armée. Les Dames qui étoient venues avec moi y dînèrent aussi avec M^r. le Prince, M^r. de Lorraine, M^r. de Beaufort & le Chevalier de Guise, qui étoient venus au-devant de moi à Charenton. Ils burent à ma santé à genoux, firent sonner les trompettes, & toutes les simagrées que l'on a accoutumé de faire à l'armée en pareille occasion; même je crois qu'ils firent tirer quelques petites pieces de canon qui étoient dans le château. M^r. le Prince reçut la réponse des Maréchaux de Turenne & de la Ferté, qui lui firent mille civilités pour moi, & lui manderent que

je pouvois commander ; que j'étois maîtresse dans leur armée comme dans la nôtre.

Pendant le dîner, M^r. de Lorraine dit à M^r. le Prince : Il y a long-temps que nous n'avions dîné en si bonne compagnie ; il lui répondit qu'il feroit assez difficile d'en trouver de meilleure. Je pris la parole, & leur dis : Il n'a pas tenu à moi qu'elle ne fût encore meilleure, je voulois amener Mesdames de Montbazon & de Châtillon, je n'ai pu, parce que je croyois que Mesdames de Sully & de Choisy viendroient, elles se sont envoyé excuser comme je montois en carrosse. M^r. le Prince fit là-dessus une terrible mine, & il me sembla qu'il avoit pris cela plutôt pour une picoterie que pour une civilité : pour M^r. de Beaufort, il prit cela en bonne part. M^r. de Clinchamp, qui nous voyoit dîner, me dit au sortir de table : Je suis ravi que vous ne les ayiez pas amenées, nos Allemands sont des gens qui n'entendent pas le François, & ils auroient pris ces Dames pour d'autres qu'elles ne sont.

Aussi-tôt après le dîner, je montai à cheval, & je m'en allai voir l'armée ; je trouvai celle de M^r. de Clinchamp fort grosse, les Espagnols avoient envoyé de nouvelles troupes ; le Duc Ulric de Wir-

temberg les avoit amenées , & il étoit malade à Paris dans l'hôtel de Condé , où M^r. le Prince l'avoit logé. Il avoit deux sergents de bataille , savoir le Comte d'Hennin , fils-aîné du Duc de Bournonville , & le frere du Comte de St. Amour : je les avois vus à Paris , où ils m'étoient venus faire la révérence , ils me suivirent toujours. Je parlois aux Officiers que j'avois vus à Etampes , ils étoient très-étonnés que je les connusse , & que j'eusse retenu leurs noms. Je pense que les Princesses de la Maison d'Autriche parlent peu en pareille occasion : ils admiroient ma civilité , & je leur donnois lieu de dire mille biens de moi. Je ne vis point l'infanterie Françoise. M^r. le Prince me dit : Vous connoissez tous nos régiments , bien qu'il y en ait une trentaine ; encore est-il bon d'en laisser quelqu'un pour garder le quartier pendant que tout est dehors ; c'est pourquoi je n'ai point laissé sortir l'infanterie ; pour la cavalerie , elle étoit dehors avec l'escorte de l'armée. Je vis les escadrons où étoient mes Gendarmes , ils escadronnoient avec ceux de S. A. R. & de Valois ; cela n'est pas trop honorable à dire , que trois compagnies ne fissent qu'un escadron : la vérité me force à le dire.

Après que les Officiers m'eurent saluée, ils me vinrent dire le déplaisir qu'ils avoient eu de ne point venir au-devant de moi; que M^r. le Prince le leur avoit défendu, pour laisser l'honneur de m'escorter aux troupes Lorraines. Je passai plus avant, & même notre garde avancée; j'allai jusqu'à celle des ennemis, il vint trois ou quatre cavaliers à nous: je crus que c'étoit M^r. de Turenne: ce n'étoit que Mesolieu, premier Capitaine de son Régiment de Cavalerie, qui embrassa bien les jambes de M^r. le Prince avec les larmes aux yeux. Je conçus de cette action une bonne opinion de lui, qui s'est confirmée depuis que je l'ai connu: c'est un fort honnête homme. Le Comte de Quinçay le fils y étoit aussi, je leur parlai quelque tems; après je pouffai mon cheval, parce que j'avois grande envie d'aller jusques dans le camp des Ennemis. M^r. le Prince courut au-devant, sauta à la bride de mon cheval, le fit tourner pour aller au quartier des Lorrains, me dit que je mettrois M^r. de Turenne au désespoir si je l'allois voir, ce que je ne pouvois croire: je ne jugeois pas que l'on pût s'embarasser de si peu. J'ai trouvé que M^r. le Prince avoit eu raison de me parler de lui de cette sorte. Comme je

m'étois avancée, il fallut faire assez de chemin pour gagner le quartier des Lorrains; de sorte qu'il étoit clair de Lune avant que j'eusse joint toutes les troupes. Je les trouvai fort belles & en fort bon état; je les avois déjà vues à Villeneuve-Saint-Georges, & elles n'étoient pas rangées si avantageusement, selon ce que j'en ai entendu dire; elles étoient plus belles à voir qu'à combattre, jusqu'alors elles n'avoient pas fait grandes merveilles. M^r. le Prince me vint dire, l'ordre que Monsieur a donné est fini aujourd'hui, donnez-le-nous; & pour ne le point donner à l'un ou l'autre le premier, quand vous parlerez à M^r. de Lorraine, j'avancerai auprès de vous, & vous nous le donnerez à tous deux en même-temps. Ainsi, comme nous étions Monsieur de Lorraine & moi ensemble, M^r. le prince fit ce qu'il m'avoit dit, me demanda l'ordre, je fis quelque façon de le donner, ils men prièrent tous les deux, je leur dis : *Saint Louis & Paris*. M^r. le Prince dit: Vous me le donnâtes tout pareil le jour que vous arrivâtes d'Orléans, que j'envoyai un parti à la campagne. Ces Messieurs me le demandèrent pour le lendemain, je leur donnai *Ste Anne & Orléans*. M^r. le Prince dit: J'aurois de,

viné entre tous les Saints & Saintes du Paradis celle que vous nous avez donnée, & entre toutes les Villes de France Orléans; & si je fais jamais la guerre contre vous, & qu'il n'y ait que deux jours à donner l'ordre, je passerai par-tout à coup sûr.

Après avoir tout vu, je m'en revins à Paris escortée par les troupes Lorraines. Je ne voulus pas que M^r. le Prince vint à Charenton, je le laissai à l'armée, & M^r. de Lorraine revint avec moi: il venoit souvent souper avec moi, & après souper nous jouions à de petits jeux, il y avoit ordinairement M^e. la Duchesse d'Eperon. M^e. de Choisy, qui n'y étoit point venue souper depuis le démêlé dont j'ai parlé, fut bien-aîsé d'être agréable à M^r. de Lorraine, & de tâcher par-là à se remettre dans le particulier avec moi: Mesdames de Fiesque & de Frontenac & Mademoiselle de Mortemar en étoient aussi. M^r. de Lorraine nous faisoit des histoires admirables, c'est un fort plaisant homme: entr'autres histoires il nous en fit une de M^r. de Bregy qui avoit été envoyé de la Cour vers lui, avant qu'il vînt la première fois. Il disoit qu'il avoit dressé des articles d'accommodements sur la restitution de ses Etats, de la forme & de la

maniere que cela se feroit. A chaque article, M^r. de Lorraine disoit, qui me fera caution de l'exécution? M^r. de Bregy disoit, ce fera moi; & M^r. de Lorraine ajoutoit, apostillez donc les articles; enforte que de Bregy mettoit, & *le Comte de Bregy répond de l'exécution*. Ainsi il le lui fit mettre à tous les articles, sans que M^r. de Bregy s'apperçût qu'il se moquoit de lui: il nous fit ce conte assez plaisamment. Comme M^r. de Bregy prit congé de lui, il lui dit: Ne revenez plus que les affaires ne soient faites, & même quand vous ferez une fois parti d'ici, ne tournez point la tête du côté de deçà, & il ordonna à deux Officiers de ses troupes de l'accompagner, & leur dit: Si M^r. le Comte tourne la tête, donnez-lui un coup de pistolet, il m'a promis de ne point regarder derriere lui.

M^r. le Prince vint un matin dîner à Paris; il me vint voir l'après-dîner, je me faisois peindre, il y avoit beaucoup de monde chez moi: il m'envoya prier de lui parler à la porte. Comme nous étions ensemble, le Roi d'Angleterre entra chez moi: la Reine sa mere s'étoit raccommodée pour lors avec Monsieur, & j'ose bien dire que j'avois contribué à cet accommodement, parce que j'avois eu

l'honneur de la voir devant Monsieur. Elle avoit fait un voyage à St. Germain avec le Roi son fils, je les avois accompagnés jusques à la porte de la Ville. M^r. le Prince fit des excuses au Roi d'Angleterre de se montrer si mal-propre, & dit qu'il venoit de l'armée, & s'y en retournoit. Le Roi d'Angleterre lui dit qu'il pouvoit bien se montrer devant lui, puisqu'il se montroit bien devant moi. Je suppliai le Roi d'Angleterre de me permettre de dire un mot à M^r. le Prince à qui j'avois affaire : de sorte qu'il s'en alla avec toute la compagnie qui étoit dans ma chambre. M^r. le Prince me dit : M^r. l'Abbé Fouquet a été ici, Monsieur l'a vu chez Monsieur de Chavigny, & ensuite il a écrit une Lettre que je vous enverrai, je n'ai pas le loisir de vous en dire davantage. Ce jour-là Mad. de Choisy me donnoit une Comédie & une collation, où je priai le Roi d'Angleterre de venir : je m'en allai au Luxembourg, où je trouva encore M^r. le Prince, quoiqu'il fût fort tard : ce qui me surprit, parce qu'il m'avoit dit qu'il devoit s'en aller. Je lui demandai ce qui l'avoit retenu, & s'il ne viendrait pas chez Madame de Choisy : il me dit que non, qu'il avoit un grand mal de tête, qu'il se mouroit,

& que cela l'empêchoit de retourner à l'armée. J'eus la curiosité d'envoyer voir s'il étoit au logis, & je trouvai qu'après être sorti du Luxembourg & arrivé chez lui, il s'étoit mis au lit : La fête chez M^e de Choisy étoit fort jolie, & tout ce qu'il y avoit d'hommes à Paris y vint ; pour de femmes il n'y eut que celles que j'ai nommées, & qui étoient d'ordinaire chez moi les soirs.

Monsieur avoit vu M^r. l'Abbé Fouquet au Luxembourg une fois, à ce que l'on disoit, & M^r. le Prince prétendoit que c'étoit sans sa participation ; & Monsieur de son côté disoit que M^r. le Prince en avoit fait de même. M^r. le Prince m'envoya par Gersé la Lettre de l'Abbé Fouquet, comme il me l'avoit promis, & m'écrivit un billet pour me prier de la faire copier, parcequ'elle étoit de sa main : Je ne fais si Monsieur avoit voulu avoir l'original ; quoi qu'il en soit, je la copiai moi-même. Elle fut prise par des Cavaliers du Régiment de Holac, qui étoient allés en parti : ils apportèrent cette Lettre à M^r. Ide, qui la donna à M^r. le Prince, qui la fit voir à S. A. R. ; lequel en fut un peu étonné ; & c'est par là que l'on apprit toutes les circonstances qui avoient été cachées jusqu'alors. En voici le contenu. Ce

Ce matin N*** avoit promis de venir : il a appris que Mr. de Turenne avoit envoyé deux mille chevaux au fourrage, il est allé après. J'ai été au Palais-Royal, où il est venu un grand nombre de Bourgeois, qui pour signal avoient mis du papier à leurs chapeaux : lorsqu'ils m'ont vu, ils sont venus à moi avec la dernière joie, & m'ont demandé ce qu'ils avoient à faire, & quels ordres il y avoit pour eux. Ils vouloient aller au Palais d'Orléans, & exciter des séditions par les rues ; je n'ai pas cru que l'affaire se dût embarquer ; j'ai cru qu'il étoit nécessaire que j'envoyasse demander en diligence les hommes de commandement que l'on vouloit mettre à leur tête. Il n'y fallut pas perdre un moment de temps ; le Maréchal d'Etampes passa, ils l'obligerent à prendre du papier, dont il a été assez embarrassé ; & sur ce que je lui ai dit qu'il en verroit bien d'autres, il m'a répondu qu'il ne falloit point faire de rodomontade, qu'il falloit faire la paix. J'ai été une heure avec lui, j'ai trouvé seulement qu'il a un peu insisté sur les Troupes, & disoit qu'il ne vouloit que sortir honorablement de cette affaire : je lui ai dit que quand même on les accorderoit, elles seroient cassées au premier jour. Il m'a dit que si l'on en réformoit d'autres, il consen-

toit que celles-là le fussent aussi : il m'a dit de plus , qu'il n'étoit point d'avis que l'on mît par un article séparé, que M. de Beaufort sortiroit de Paris, & qu'il lui feroit faire ce qu'il trouveroit juste aussi-bien que la récompense que l'on propose de donner au fils de Mr. de Broussel pour son Gouvernement. Il m'a dit que pour le Parlement il seroit bien-aise que la réunion se fît de maniere qu'elle ne blessât point l'autorité du Roi; qu'il seroit bien-aise que le Parlement ne fût pas mal-satisfait de lui; & par-dessus tout, Mr. de Chavigny m'a assuré, que quand Mr. le Prince ne s'accommoderoit pas, Monsieur s'accommoderoit. J'ai vu qu'il vouloit être médiateur entre la Cour & Mr. le Prince : il vouloit entrer dans le détail des articles. Nous aurons contentement de celui de la Rochelle & de la Cour des Aides, pourvu qu'il ne vienne point de faux-jours à travers qui détournent Mr. le Duc d'Orléans. Tous les amis de Mr. le Prince approuvent les propositions de la maniere que la Cour souhaite qu'elles se passent; j'espere une treve dès demain. Il y a une circonstance que Mr. de Chavigny me propose; c'est que Monsieur le Duc d'Orléans auroit peine à consentir que Mr. le Cardinal fût nommé dans l'amnistie; qu'il croyoit qu'il étoit bon que l'on cassât

tous les Arrêts qui ont été donnés, & que Mr. le Cardinal fût justifié par une Déclaration particulière; & la raison de cela est qu'il falloit que Monsieur reçût l'amnistie, & qu'il aimoit mieux solliciter secrètement la justification, & que la réunion étoit le premier article. Si cela étoit stipulé, il n'y auroit rien de fait; ainsi que Mr. le Cardinal auroit sa sûreté toute entière. Mr. de Chavigny & Mr. de Rohan sont allés au Camp pour amener ici demain Mr. le Prince. Autant que je le puis conjecturer, les affaires iront bien. Peut-être demandera-t-on quelque argent pour le rétablissement de Taillebourg: pour Gersé, je n'ai point d'ordre de rien accorder, je me tiendrai ferme là-dessus. Mr. de Broussel s'est démis de la Prévôté des Marchands, dont il s'est repenti deux heures après; & sur ce repentir, Mr. le Duc d'Orléans demanda à Chavigny ce qu'il avoit à faire. Il lui répondit: Il s'en est démis sans vous en parler, parlez-lui-en sans le rétablir. Si les affaires s'échauffent un peu, c'est un homme que je vois bien que l'on pourra accabler. Le Cardinal de Retz fut hier deux heures avec Mr. de Lorraine, & lui fit espérer de grands avantages, s'il se vouloit lier avec lui, & dit en même-temps qu'il a fait dire aux têtes de papier.

(c'est ainsi que l'on nomme la nouvelle union) qu'il gouvernoit tout à la Cour, & qu'ils ne réussiroient jamais s'ils ne le demandoient pour leur Chef, dont la plupart me sont venus demander avis. Je leur ai dit qu'il étoit bon d'avoir des Gens de guerre à leur tête; qu'il falloit faire beaucoup de civilités au Cardinal de Retz; & même, s'il a des amis, lui demander secours; que pour suivre ses ordres, je ne croyois pas cela nécessaire; qu'il étoit bon que je me raccommodasse avec lui en apparence, si je croyois qu'il voulût servir. Demain à dix heures du matin, j'aurai la dernière résolution de toutes les affaires. Mr. le Prince, si la paix ne se conclut point, ne croit plus de sûreté pour lui dans Paris; il est nécessaire que l'on vous envoie des placards imprimés.

Je me souviens que la veille que cette fédition du papier arriva, M^r. de Lorraine étoit à mon logis, & nous dit que la Comtesse de Fiesque étoit au lit, & qu'il alloit force Dames jouer chez elle. M^r. de Lorraine me proposa d'y aller, nous y allâmes. J'y demeurai tout le soir, j'envoyai querir mon souper & les Comédiens. Au milieu de la Comédie on vint dire à M^r. de Lorraine que S. A. R. le demandoit. Il eut de la peine à y aller: on revint une

seconde fois le demander, ce qui l'obligea de quitter la Comédie qu'on n'acheva point : nous attendîmes son retour. Il nous dit : Ce n'est rien, c'est votre pere à qui on donne des terreurs paniques : M^r. de Chavigny est venu sans manchettes ni collet, effrayé au dernier point, pour lui donner avis que demain il se passera quelque affaire considérable & fort terrible, & que l'on a beaucoup à craindre. Pour moi je m'en mets l'esprit en repos ; & s'il arrive quelque accident, je périrai en bonne compagnie. Le lendemain à mon réveil, j'appris que l'assemblée dont la lettre parle s'étoit faite au Palais-Royal, & que l'on prenoit du papier. J'allai au Palais d'Orléans, & je dis à S. A. R. : voici une oceasion de ma force, je vous supplie de me permettre d'aller au Palais-Royal avec ce qu'il y a de gens ici, je prendrai les principaux Chefs ; & si l'on me croit, on en pendra quelques-uns ; & s'il y a des Officiers des troupes, on les mettra à la Bastille. S. A. R. ne voulut point me permettre d'y aller. En même-temps Grammont, qui est à S. A. R., reçut une lettre d'un de ses neveux qui est Capitaine dans le Régiment de Piémont, lequel lui mandoit : Nous sommes commandés cent Officiers sous M^r. de

Pradelles, avec ordre de faire main-basse sans exception ; je fouhaite que vous évitiez cette occasion, ou que ce dessein manque ; je vous en avertis, afin que vous vous en défendiez. Pradelles vint avec Mad. de Fouquerolles sans passe-port pour lui ; cette Dame en avoit un de S. A. R. que Mad. de Saujon lui avoit fait donner : elle favorisoit volontiers les gens mal-intentionnés pour le parti. Monsieur se mit fort en colere contre Mad. de Fouquerolles, & lui dit qu'elle répondroit de Pradelles. On le fit chercher pour l'arrêter, & on ne le trouva pas. Cette affaire alla à rien, & les Ennemis purent connoître le peu de crédit qu'ils avoient dans Paris ; leurs placards firent horreur. Ils disoient que le Roi autorisoit ce nouveau parti pour la destruction du nôtre, & qu'il donneroît grace à tous ceux qui en feroient, & qui tueroient qui ce fût sans exception de personne. M^r. le Prince étoit dans son lit malade d'une douleur de tête fort grande ; force gens crurent qu'il avoit une autre maladie, cela étoit faux, & on lui faisoit tort aussi-bien qu'à la Dame que l'on disoit la lui avoir donnée.

L'on établit un Parlement à Pontoise pour ne plus reconnoître celui de Paris, à qui on avoit donné ordre d'aller à Mon-

targis, à quoi il n'avoit pas obéi. Depuis ce temps-là, celui de Pontoise se nommoit le Parlement de Paris transféré en ce lieu par les ordres du Roi : il étoit justement composé de ce qu'il falloit de Juges pour faire un arrêt : je ne pense pas qu'il y en eût plus de douze ; & pour marquer leur petit nombre, Benferade, homme d'esprit & qui s'est signalé dans ces temps par ses beaux vers, dit un jour à la Reine, qui demandoit d'où il venoit, je viens de la prairie, Madame, où tout le Parlement étoit dans un carrosse coupé.

Monsieur de Lorraine recevoit souvent des lettres de la Cour ; Bartet le vint trouver de la part de M^r. le Cardinal : il me montrait toutes ses lettres, & souvent y faisoit réponse dans mon cabinet : il vouloit même me faire voir celles que la Cour lui envoyoit. Je n'osai les voir, j'avois peur que cela ne fâchât Monsieur, Mad. de Châtillon mouroit d'envie de donner dans la vue à M^r. de Lorraine : elle vint un soir chez moi, parée, ajustée, la gorge découverte, & disoit : Au moins je ne suis pas bossue, ma robe est-elle bien faite ? Je ne vous le demande pas, Monsieur, les hommes ne se connoissent pas à cela ; pour aux pierreries, vous vous y connoissez, je vous prie de me dire

comme vous trouvez mes perles? Il ne prit presque pas la peine de lui répondre, il me disoit : Ne la retenez pas à souper, je vous en prie, je voudrois qu'elle s'en fût déjà allée : à la fin elle s'en alla. Dès qu'elle fut partie, M^r. de Lorraine nous dit : Voilà la plus sotte femme du monde, elle me déplait au dernier point : il me conta qu'il avoit été la voir il n'y avoit qu'un jour ou deux, & qu'elle avoit fait trouver chez elle un marchand avec quantité de pierreries; dans l'intention, à ce qu'il croyoit, qu'il lui feroit quelque présent. Il l'attrappa bien, il dit au marchand qu'il n'avoit point d'argent. Elle lui disoit, on vous fera crédit, si vous avez envie de quelques pierreries. Il nous fit cette histoire le plus agréablement du monde, & le plus ridiculement pour elle.

Un soir que M^r. de Lorraine étoit chez moi, un des amis du Maréchal d'Hocquincourt me vint trouver pour me dire qu'il étoit plus que jamais dans le dessein de traiter avec nous. Je lui dis : Je ne comprends pas pourquoi; c'est un homme établi qui n'a que faire de nous, & je n'ai jamais été si surprise lorsque Monsieur m'a commandé de lui écrire, que pour toute réponse, il me mandât qu'il avoit bu à ma santé. Je ne trouvai pas qu'il pût

répondre plus à propos que de ne répondre rien. Ce Gentilhomme, nommé le Marquis de Vignacourt, me dit qu'il étoit las d'être inutile, & qu'à quelque prix que ce fût, il vouloit traiter avec moi sans vouloir traiter avec M^r. le Prince. J'en parlai à M^r. de Lorraine. Il me dit : Voici la meilleure affaire du monde ; Peronne est sur le chemin de Flandres, on ira & on viendra aisément, & il n'y aura rien que les Espagnols ne fassent pour cela. Je lui dis que je ne voulois point traiter avec les Espagnols. Il me dit : Voici un expédient, vous traiterez avec moi, & moi avec les Espagnols ; faisons cette affaire sans en parler à S. A. R. ni à M^r. le Prince ; ils seront trop heureux lorsqu'elle sera faite, de l'apprendre. M^r. de Lorraine dit à M^r. de Vignacourt : Croyez-vous que le Maréchal d'Hocquincourt remette Ham & Peronne entre les mains de Mademoiselle, c'est-à-dire, s'il souhaite qu'elle en soit la maîtresse, pourvu que l'on lui donne un corps à commander ? Il n'en fit aucune difficulté, & dit qu'il feroit tout ce qu'on desireroit. A l'instant M^r. de Lorraine appella Clinchamp, qui étoit dans ma chambre ; nous entrâmes ensemble dans mon cabinet pour lui dire ce que nous venions de dire. Nous résolû-

mes que l'on payeroit les garnisons de Ham & de Peronne à M^r. d'Hocquincourt; qu'on lui donneroit encore trois régiments de cavalerie; savoir, le sien, celui d'un de ses fils, & un autre pour un Gentilhomme de ses amis nommé Blainville, qui serviroit de Maréchal-de-camp; son régiment d'infanterie, un de Dragons, une compagnie de Gendarmes & de Chevaux-Légers. Je devois mettre sur pied un régiment d'infanterie & un de cavalerie sous mon nom; je n'avois encore destiné personne pour en être Mestre-de-camp; mes deux compagnies de Gendarmes & Chevaux-Légers eussent aussi servi dans cette armée; c'auroit été la mienne. Monsieur avoit la sienne, & M^r. le Prince aussi; de sorte que celle-là on l'eût appelée l'armée de Mademoiselle. Je prétendois que les Comtes d'Escars & de Holac eussent quitté celle de Monsieur pour servir dans la mienne, puisqu'il y avoit assez d'Officiers généraux dans celle de Monsieur. Les Espagnols auroient donné des troupes sans donner des Officiers généraux pour les commander, & toutes les nécessités pour cela.

Notre plan fait avec M^r. de Lorraine & de Clinchamp, lequel me répondit que le Comte de Fuenfaldaigne seroit ravi d'a-

voir cette occasion de me donner des marques de la vénération qu'il avoit pour moi, nous appellâmes M^r. de Vignacourt, lequel promit de partir le lendemain, & me demanda quelqu'un à moi pour aller avec lui. Il nous dit qu'il croyoit que lorsque les troupes feroient sur pied, M^r. le Maréchal d'Hocquincourt seroit bien-aïse que Mademoiselle fît un tour à Peronne, pour faire voir que c'étoit entre ses mains qu'il remet la place, & que c'est elle qui le met à la tête de son armée. Je lui dis : Quand nous en ferons-là, j'irai très-volontiers. M^r. de Lorraine & Clinchamp écrivirent au Comte de Fuenfaldaigne : le Gentilhomme que j'y voulus envoyer tomba malade, & n'y put aller. Peu de temps après, M^r. de Lorraine partit avec l'armée; je pense que cette marche & le retour du Roi à Paris firent connoître au Maréchal d'Hocquincourt qu'il étoit tard de s'engager avec nous : de sorte que nous n'eûmes point de réponse; ainsi ce beau dessein n'eut aucune suite.

Comme j'étois à Orléans, il se présenta une occasion semblable à celle-ci, en ce que c'étoit un grand dessein, dont la fin fut aussi pareille.

On me vint avertir qu'il y avoit force gens à la porte, & entr'autres un Gentil-

homme nommé des Brules, qui venoit de la Cour, & qui s'en alloit à Paris. Je lui demandai des nouvelles de la Cour, il me dit qu'il n'en favoit point, & qu'il y étoit allé pour faire sortir un frere qu'il avoit prisonnier dans le château d'Amboise pour quelques affaires qui regardoient Brisac; il avoit deux autres freres dans Brisac. Je lui dis qu'il n'avoit qu'à s'en aller; il me supplia qu'il pût demeurer ce soir à coucher dans la Ville: j'en fis beaucoup de difficulté, il me demanda permission de me dire un mot en particulier, je l'écoutai, il me dit: J'ai deux freres dans Brisac qui y ont quelque crédit, & je ferai bien-aïse de vous entretenir là-dessus. Je lui permis de demeurer, & le soir il me conta que dans l'incertitude où étoit Charlevoi du parti qu'il avoit à prendre, ses freres lui avoient proposé de se mettre entre les mains de S. A. R., qu'il lui en avoit fait la proposition; que S. A. R. lui avoit ordonné d'en parler à M^r. de Saujon, & qu'il lui avoit dit que Monsieur ne pouvoit pas donner les fonds pour payer ce qui étoit dû à la garnison, & que l'affaire en étoit demeurée-là; que si les affaires étoient en même état, & que la Cour n'eût rien fait avec Charlevoi, il ne doutoit pas que si j'y voulois enten-

dre, il ne se donnât à moi avec bien plus de joie qu'il n'auroit fait à S. A. R. Je lui dis d'écrire à ses freres, que je trouverois du jour au lendemain de quoi payer la garnison, & récompenser Charlevoi, s'il vouloit sortir de la place; que je ferois fort aise d'en être maîtresse.

Je trouvai la proposition la plus belle du monde & la plus digne de moi, cela m'auroit fait considérer dans notre parti, & particulièrement à la Cour, & auroit servi dans ce traité; j'y aurois mieux trouvé mon compte, outre que cela auroit contribué à mon établissement: cela auroit obligé de plus le Roi à me donner satisfaction sur beaucoup de démêlés que j'ai avec lui, lorsque je lui aurois remis la place pour raison de la succession de feu M^r. le Connétable de Bourbon, & mes prétentions sur Sedan, à cause du testament de Robert de la Marck en faveur de M^r. de Montpensier. Comme je prétendois faire l'affaire sans en rien dire à Monsieur qu'elle ne fût achevée, j'avois peur que si je lui en eusse parlé, il ne s'en fût rendu le maître: je m'étois proposé, que quand le S^r. des Brules auroit réponse de ses freres, j'envoyerois le Comte de Holac qui n'est pas loin de Brisac, lequel demanderoit congé à S. A. R. d'aller en son

pays sous prétexte de quelque affaire pressée; que je lui donnerois le Gouvernement de Brisac, & que j'y mettrois une garnison de Suisses & d'Allemands; & qu'après je verrois si j'y en mettrois d'autres, & qu'il paroîtroit que le Comte de Holac pendant son séjour en son pays, auroit trouvé occasion de s'en rendre maître, & me l'auroit ensuite envoyé offrir, & que je n'y aurois eu autre part. Voilà comme j'avois projeté l'affaire qui manqua, aussi-bien que celle de M^r. d'Hocquincourt, parce que Charlevoi avoit traité avec la Cour. Ainsi S. A. R. par son bon ménage avoit laissé échapper cette entreprise, que je manquai de peu; l'argent ne me retiendra jamais dans toutes mes actions, j'ai la volonté & le pouvoir de le bien employer.

M^r. le Prince fut quelque temps malade, & on apprit que M^e. sa femme étoit accouchée d'un fils. Je lui envoyai faire compliment, il me manda qu'il n'y avoit pas sujet de se réjouir, que l'enfant ne pouvoit vivre que deux ou trois jours; après on eut nouvelle que Mad. la Princesse étoit à l'extrémité. Cela réveilla fort les bruits passés de mon mariage avec M^r. le Prince. M^r. de Chavigny eût un grand démêlé avec lui, & le même jour il tom-

ba malade d'une maladie de laquelle il mourut dix ou douze jours après. Beaucoup ont cru que c'étoit de saifissement de ce que M^r. le Prince l'avoit gourmandé ; d'autres disoient que c'étoit de déplaire de ce que M^r. le Prince n'avoit plus de confiance en lui. Le jour qu'il agonisoit, la Comtesse de Fiesque donna une fête chez elle fort jolie ; il y eut un festin fort magnifique, la Comédie & les violons. M^e. de Frontenac n'y vint point, parceque M^r. de Chavigny étoit son proche parent. Jamais fête ne fut plus ennuyeuse. M^r. le Prince étoit de mauvaise humeur, & M^r. de Lorraine aussi ; Monsieur n'y voulut pas demeurer, M^e. de Châtillon y vint étaler tous ses charmes que M^r. le Prince méprisa fort ; il ne la regarda point, & même on disoit que pendant sa maladie, il lui avoit fait refuser sa porte toutes les fois qu'elle étoit venue pour le voir : je n'en fais pas la vérité. Il étoit ce jour-là négligé au dernier point ; il avoit un juste-au-corps de velours, un manteau par-dessus, point poudré. Comme on lui demanda où il vouloit manger, il répondit : Je ne prends que des bouillons, je suis encore malade ; il se mit derrière moi durant la comédie, & il me disoit : Je servirai de Capitaine des gar-

des à Mademoifelle, je ne veux pas me montrer pour mettre mon chapeau ; je suis vieux & malade : jamais on n'a vu une plus jolie fête, & où l'on se soit plus ennuyé.

Pendant la maladie de M^r. le Prince, les Ennemis décamperent, battirent aux champs, & partirent à la vue de notre armée, fans que l'on se mît en devoir de les charger ; ce qui eût été fort à propos & assez aisé, & assurément fort avantageux. Quand M^r. le Prince le fut, il fut dans la dernière colere : il dit : Il faudroit donner des brides à Tavannes & à Vallon, ce font des ânes. On loua fort M^r. de Turenne de cette retraite, & cette belle action ne surprit pas le monde ; c'est un fort grand Capitaine, & celui de ce temps-là qui est le plus vanté pour favoir bien prendre son parti, & éviter de combattre quand il croit ne le pouvoir faire avantageusement. Il fit marcher son armée près de Melun, & prit Brie-Comte-Robert, où nous avions une foible garnison. Dès-lors on parla de faire décamper notre armée, parce que la proximité de Paris faisoit fort crier ; & quand celle des ennemis étoit en présence, on disoit que nous n'étions aux portes de Paris que pour défendre la Ville des mauvais desseins que les Ennemis avoient sur elle.

M^r. de Lorraine continuoit à ne bouger de chez moi, il avoit dans la tête de me marier avec l'Archiduc, & de faire en sorte que le Roi d'Espagne lui donnât les Pays-Bas. Il me disoit: Vous ferez la plus heureuse personne du monde, il ne se mêlera de rien; il fera tout le jour avec les Jésuites, ou à composer des vers, & les mettre en musique, & vous gouvernerez. Je suis assuré que les Espagnols auront la dernière confiance en vous; & la seule contrainte que vous aurez avec l'Archiduc, c'est qu'il vous fera voir des Comédies en musique qui vous ennuyeron, parce que vous ne les aimez pas, sans cela elles sont assez divertissantes: c'est le meilleur homme du monde; & sérieusement ne le voulez-vous pas bien? Je lui répondis: Je suis de ces gens qui veulent toujours leurs avantages, & la demeure de Flandres me plairoit assez. Il me disoit: Il fera beau voir ce que nous ferons quand nous ferons en Flandres. Il y avoit deux jours qu'il me disoit: Aujourd'hui je vous trouve bien éloignée de mon dessein. Je lui répondis: C'est que se marier est une si grande affaire, qu'on ne peut en entendre parler si souvent sans chagrin. M^r. le Prince n'avoit aucune part à ce dessein: il n'y avoit que M^r. de Lorraine, M^e. de

Frontenac & moi. Le jour du départ de M^r. le Prince & de M^r. de Lorraine arriva : ils vinrent tous deux le soir me dire adieu : ils témoignèrent être fort satisfaits des assurances que S. A. R. leur avoit données de ne point traiter sans leur participation, & de ne les point abandonner. Le Dimanche au matin, jour de leur départ, Mr. le Prince dit à Préfontaine, qui étoit allé prendre congé de lui : Allez-vous-en dire à Mademoiselle que je la supplie de ne point fortir ; M^r. de Lorraine veut que nous allions recevoir ses commandements. Ils y vinrent tous deux, je les entretins séparément, puis tous deux ensemble. Ils me dirent : S. A. R. vient de nous donner encore les dernières assurances qu'il ne traitera point sans notre participation ; qu'il ne souffrira point que les Capitaines des quartiers aillent à St. Germain supplier le Roi d'y revenir, & qu'il fera son possible pour les en empêcher : de sorte que nous nous en allons contents. Tâchez à faire quelque action considérable le reste de ce beau temps ; puis quand nous aurons mis les troupes en quartier d'hyver, nous reviendrons aux bals & aux comédies, & prendre du plaisir après toutes les peines que nous aurons eues.

Rien n'étoit si beau que de voir la grande allée des Tuileries toute pleine de monde bien vêtu : tout les habits étoient neufs, parce que ce jour-là on avoit quitté le deuil de M^r. de Valois, & que c'étoit aussi la saison d'avoir des habits neufs d'hyver. M^r. le Prince en avoit un fort joli avec une petite oie de couleur de feu, de l'or & de l'argent & du noir sur du gris, & l'écharpe bleue à l'Allemande, sous un juste-au-corps qui n'étoit point boutonné. J'eus grand regret de les voir partir; j'avoue que je pleurai lorsque je leur dis adieu : M^r. de Lorraine me divertissoit fort; ils me firent entendre la messe à deux heures sonnées. Après leur départ, on se trouva si étonné de ne voir plus personne, que cela donnoit de l'ennui, & il fut bien augmenté par le bruit qui courut que le Roi venoit, & que nous serions tous chassés. Je recevois tous les jours des nouvelles de M^r. le Prince & de M^r. de Lorraine, & je leur en mandois de Paris. Monsieur me manda un jour d'aller me promener avec lui à cheval dans la plaine de Grenelle: je lui dis les mauvais bruits qui couroient, & que l'on disoit que l'on me relégueroit en Dombes, que cela ne me plaisoit guere : il m'assura fort du contraire. Du côté de

la Cour, on avoit levé tous les obstacles qui pouvoient empêcher le Roi d'être agréablement reçu : le Cardinal Mazarin étoit retourné en Allemagne. Les Capitaines des quartiers furent mandés par le Roi, & donnerent avis à S. A. R. qu'ils s'en alloient à St. Germain : je m'en allai au Luxembourg pour lui représenter ce qu'il avoit promis à Monsieur le Prince & à M^r. de Lorraine. Je trouvai M^r. de Rohan fort affairé, il me dit : Il faut que Monsieur empêche cela. Comme je lui en parlai, il me dit : Je n'ai rien promis à M^r. le Prince, il est en état de traiter quand il voudra, & moi je suis tout seul abandonné : cela ne me plut guere, je l'écrivis à M^r. le Prince.

Les Capitaines des quartiers partirent pour Saint-Germain. M^r. de Rohan me dit : Il faut que Monsieur monte à cheval, & aille aux portes pour les empêcher d'entrer : M^r. de Rohan envoya ses chevaux l'attendre devant les Tuileries, il se démena fort, fit grand bruit & peu de besogne. Le Samedi au matin, comme je me coëffois, Sanguin, Maître-d'Hôtel ordinaire du Roi, entra dans ma chambre, & me dit : Voilà une lettre que le Roi m'a commandé de vous rendre. Elle contenoit qu'il s'en alloit à Paris, qu'il n'a-

vint point d'autre logement à donner à Monsieur son frere que les Tuileries; qu'il me prioit d'en déloger dès demain midi, & que jusques à ce que j'eusse trouvé un autre logis, je pouvois aller loger dans la rue de Tournon chez Damville. Je dis à Sanguin que j'obéirois aux ordres du Roi, & que je m'en allois en rendre compte à S. A. R. qu'il revînt l'après-diner, que je me donneroie l'honneur de faire réponse à Sa Majesté.

Je m'en allai au Luxembourg, je trouvai S. A. R. fort étonnée; je lui demandai ce que j'avois à faire, il me dit d'obéir. J'envoyai chercher le Président Viole, & Croissy, Conseiller au Parlement, à qui à son départ M^r. le Prince m'avoit priée de faire donner part de toutes les affaires, comme à ses deux meilleurs amis, & en qui il avoit plus de confiance. Le Président Viole me dit que le bruit couroit que S. A. R. étoit d'accord avec la Cour, & me montra les articles. Je lui dis: Vous le connoissez, je ne réponds rien de lui: en quoi puis-je servir M^r. le Prince? c'est ce qu'il faut que nous voyions. Il fut d'avis que je m'en allasse loger à l'Arsenal, & que je ferois dépit à la Cour; Croissy fut du même avis. Je m'en allai le soir au Luxembourg, où je fis cette proposition à Mon-

fieur ; il me dit qu'il le trouvoit bon. Comme je revins chez moi , je trouvai M^e. d'Epéron, & M^e. de Châtillon, qui m'attendoient , & qui étoient fort affligées aussi-bien que moi , de ce que je quittois les Tuileries , parce que c'est le plus agréable logement du monde , & que j'aimois fort , comme un lieu où j'avois demeuré toute ma vie. Ces Dames me demanderent si j'irois chez Damville , je leur dis que non, & que j'irois à l'Arsenal. M^e. de Châtillon me dit : Je ne fais pas qui vous a donné ce conseil, rien n'est plus mal-à-propos , ni si inutile à M^r. le Prince ; & si quelqu'un de ses amis vous a donné ce conseil, je ne fais pas à quoi il a pensé. Je lui dis que c'étoient le Président Viole & Croissy . Elle me répliqua : Quoi ! feriez-vous des barricades en l'état où sont les affaires , & pourriez-vous tenir contre la Cour ? Ne vous mettez point cela dans la tête , songez seulement à votre retraite : je vous avertis , comme votre servante , que Monsieur votre pere a traité , qu'il est d'accord , & qu'il a dit qu'il ne répondoit point de vous , qu'il vous abandonnoit.

Je la remerciai de son avis que je trouvais de bonne foi , & j'ordonnai à Préfontaine d'aller de grand matin voir le Président Viole & Croissy , & leur dire ce que

j'avois appris, & que sur cela il me paroif-
soit que je devois changer de résolution.
Ils en convinrent. Il y eut quelque gens
qui furent d'avis que j'allasse loger au Pa-
lais Mazarin, parce que, pour m'en ôter,
la Cour me donneroit quelque beau lo-
gement. S. A. R. ne fut point de cet avis,
ni moi non plus. Je voulus aller loger en
la maison de feu M^r. des Noyers, Secre-
taire d'Etat, parce qu'elle étoit vuide &
commode, qu'il y avoit une porte dans les
Tuileries pour me promener, & que mon
écurie où logeoient presque tous mes gens
n'en étoit pas éloignée. Le fils de feu M^r.
des Noyers se trouva à la campagne avec
toutes les clefs; je les envoyai querir, &
cependant je pris la résolution d'aller cou-
cher chez la Comtesse de Fiesque la jeune.
Je fus voir le logis de M^r. Demery que
l'on vouloit louer: S. A. R. me vit dans cet
embarras de ne savoir où loger, sans m'of-
frir une chambre au Luxembourg; j'étois
si peu accoutumée à recevoir de lui des
marques d'amitié, que je ne m'apercevois
pas qu'il dût m'offrir un logement. Je m'en
allai coucher chez la Comtesse de Fiesque,
assez étourdie de ce que je voyois. Le len-
demain, comme je revenois de la messe
des Feuillants où j'étois allée par les Tui-
leries à pied, on me vint dire que Mon-

sieur avoit eu ordre de s'en aller. J'envoyai au Luxembourg, & je lui écrivis un billet par un Page, auquel il commanda de me dire que je ne favois ce que je disois. M^e. de Châtillon entra comme je dînois, & que mes violons jouoient. Elle me dit: Avez-vous le cœur d'entendre ces violons, pendant que l'on assure que nous ferons tous chassés? Je lui répondis: Il faut attendre, & se résoudre: je ne laissai pas de me faire coëffer dans l'incertitude où j'étois si je verrois la Reine; après avoir vu M^e. la Princesse la venir voir à Bourg au sortir de Bordeaux, je trouvois qu'il n'y avoit pas de difficulté pour moi. Nous nous en allâmes chez M^e. de Choisy, dont le logis a une fenêtre qui donne sur la place du Louvre, pour voir passer le Roi. Il y avoit un homme qui vendoit des lanternes pour mettre aux fenêtres, comme l'on fait les jours de réjouissances, & qui crioit: *Lanternes à la Royale*. Je lui criai étourdiment: N'en avez-vous point *à la Fronde*? M^e. de Choisy me dit: Vous me voulez faire assommer.

Monsieur alla le matin au Palais assurer le Parlement qu'il n'avoit point fait de traité, & qu'il ne se sépareroit point des intérêts de la Compagnie, & qu'il périroit avec elle. Il parla à ces Messieurs en ces termes:

termes; la Compagnie le remercia. C'étoit le Lundi au matin, on nous vint dire que S. A. R. avoit ordre de s'en aller: je m'en allai au plus vite au Luxembourg. A mon entrée, je trouvai M^r. de Rohan qui étoit accusé, & avec assez de raison, d'être bien à la Cour, & d'avoir abandonné les intérêts de M^r. le Prince, à qui il avoit assez d'obligation; je lui en dis mon sentiment assez vertement. Puis j'entrai dans le cabinet de Madame, où je trouvai Monsieur à qui je demandai s'il avoit ordre de s'en aller: il me dit qu'il n'avoit point de compte à me rendre: je lui répliquai: Quoi! vous abandonnez M^r. le Prince & M^r. de Lorraine? Il me tint encore le même discours: je le suppliai de me dire si je ferois chassée; il me dit qu'il ne se mêloit point de ce qui me regardoit, que je m'étois si mal gouvernée avec la Cour qu'il déclaroit qu'il ne se mêleroit point de mes intérêts, puisque je n'avois pas cru ses conseils. Je pris la liberté de lui dire: Quand j'ai été à Orléans, ç'a été par votre ordre, je ne l'ai pas par écrit, parce que vous me le commandâtes vous-même; mais j'ai plusieurs lettres de V. A. R. plus obligeantes qu'il ne m'appartenoit, par où vous me témoigniez des sentiments de bonté, & de tendresse qui ne me faisoient pas croire pour lors que V.

A. R. en dût user, comme elle fait présentement. Là-dessus il me dit : Ne croyez-vous pas, Mademoiselle, que l'affaire de St. Antoine ne vous ait pas nui à la Cour ? Vous avez été bien-aïse de faire l'héroïne, & que l'on vous ait dit que vous l'étiez de notre parti, que vous l'aviez sauvé deux fois ; quoi qu'il vous arrive, vous vous en consolerez quand vous vous souviendrez des louanges que l'on vous a données. J'avoue que j'étois dans un grand étonnement de le voir de cette humeur. Je lui répondis : Je ne crois pas vous avoir plus mal servi à la porte St. Antoine qu'à Orléans : ces deux actions si reprochables je les ai faites par votre ordre ; si elles étoient à recommencer, je les ferois encore, parce que mon devoir m'y obligerait, je ne pouvois pas me dispenser de vous obéir & de vous servir ; si vous êtes malheureux, il est juste que je partage votre disgrâce & votre mauvaise fortune ; quand je ne vous aurois pas servi, je ne laisserois pas d'y participer : ainsi à mon sens il vaut mieux avoir fait ce que j'ai fait, que de pâtir pour n'avoir rien fait : je ne fais ce que c'est que d'être héroïne, je suis d'une naissance à ne jamais rien faire que de grand & d'élevé ; on appellera cela comme on voudra, pour moi j'appelle cela suivre mon inclination, & al-

ter mon chemin, je suis née à n'en pas prendre d'autres.

Après que cette boutade de S. A. R. fut passée, il revint; je le suppliai de me permettre de loger au Luxembourg, ne jugeant pas à propos d'être si près du Louvre, puisque je n'y allois plus. Il me répondit : Je n'ai point de logement. Je lui répondis : Il n'y a personne ici qui ne me cede le sien, & je pense que personne n'a plus de droit d'y loger que moi. Il me repartit : Tous ceux qui y sont me sont nécessaires, & n'en délogeront point. Puisque V. A. R. ne le veut pas, lui dis-je, je m'en vais loger à l'hôtel de Condé, où il n'y a personne. Il me dit : Je ne le veux pas. Je lui demandai où il vouloit que j'allasse; il me répondit : Où vous voudrez, & puis il s'en alla. Je m'en allai aussi chez la Comtesse de Fiesque qui étoit au lit, elle s'étoit blessée, il n'y avoit que deux jours : je lui demandai si elle n'avoit vu personne, & si elle n'avoit rien appris depuis que la Cour étoit arrivée. Elle me dit que les uns disoient que je serois chassée, les autres que l'on me vouloit arrêter : ni l'un ni l'autre de ces bruits ne me plurent. Sa vieille mere étoit présente, qui me dit : Je vois bien que sur cela vous voulez prendre quelque

réolution , je suis vieille & mal-sainé , je ne veux point me brouiller à la Cour : adieu , je m'en vais à ma chambre , afin que si on me demande de vos nouvelles , je puisse dire , en vérité , que je n'en fais point. Il resta avec nous M^e. de Frontenac & Préfontaine , lequel me dit qu'il ne voyoit pas quel sujet j'avois de m'inquiéter ; que pour m'arrêter , c'étoit une terreur panique ; que cela ne feroit point sûrement , & que pour me chasser le Roi étoit le maître , & qu'en quelque lieu que je fusse on me trouveroit bien pour me donner les ordres du Roi ; que d'être dans Paris cachée , je menerois une vie assez incommode , & qu'il ne falloit pas que des personnes de ma condition fissent des mysteres de rien & inutilement. Je lui répondis : Je verrai ce que Monsieur fera , & je ne veux point coucher ici absolument. La Comtesse de Fiesque me proposa d'aller coucher chez M^e. de Bonnelle , qui est son intime amie : je songeai que c'étoit une joueuse , que son mari tient quelquefois table , que c'étoit une maison où il alloit beaucoup de gens de la Cour ; qu'ainsi on y feroit mal-aisément cachée. M^e. de Frontenac me proposa la maison de M^e. de Montmort sa belle-sœur ; que c'étoient des gens retirés , qui ne

voyoient presque personne , & que la maison étoit fort grande : je trouvai cela fort à propos. Je m'en allai à ma chambre , je demandai mon souper , & dis : Que tout le monde forte , je veux écrire , qu'il ne demeure que Madame de Frontenac , Préfontaine & Pajot qui est une de mes Femmes-de-chambre. Comme la porte fut fermée , je sortis par une autre , & nous montâmes tout quatre dans le carrosse de Préfontaine , nous allâmes droit chez M^e. de Montmort qui n'y étoit pas , elle étoit allée voir arriver le Roi avec M^e. de Beringhen. Nous allâmes chez Choisy , qui étoit tout proche : Préfontaine descendit pour lui parler , & il n'y étoit pas. Le Président Viole , que j'avois envoyé chercher , arriva ; il se mit dans mon carrosse , & il étoit fort étonné de tout ce qu'il voyoit , & de ne savoir ce que deviendrait Monsieur. Je ne puis m'empêcher de décrire une badinerie qui me fit assez rire , & dont je rirai bien encore lorsque je verrai le Président Viole. On avoit fait une Chançon , qui disoit :

Messieurs de la noire Cour
Rendez grace à la guerre ,
Vous êtes Dieux sur la terre ,
Et dansés au Luxembourg.
Petites Gens de chicane ,

Tombera canne sur vous,
Et l'on verra Madame Anne
Vous faire rouer de coups.

Il passa un petit garçon qui la chantoit :
tout-d'un-coup le Président me dit : Je vous
assure que je ne puis m'empêcher de dire
que je ne trouve pas cette Chançon de
bon augure, & que je ne suis guere aise
de l'entendre. Puis nous reprîmes notre
conversation : je lui promis de lui faire
savoir le lendemain de mes nouvelles, &
je le chargeai de me mander ou de me
venir dire ce qu'il apprendroit. Nous re-
tournâmes chez M^e. de Montmort, M^e.
de Frontenac entra la premiere, je demeu-
rai dans le carrosse : un moment après on
le fit entrer, & M^e. de Montmort me
témoigna bien de la joie de la confiance
que j'avois en elle. Dès que j'y fus, je lui
demandai de quoi écrire, elle me mena
dans un fort joli cabinet où j'écrivis à
M^r. le Prince & à M^r. de Lorraine ce qui
se passoit, & le déplaisir que j'aurois s'il
falloit que je passasse mon hyver à la cam-
pagne. Je regardois cela comme impossi-
ble, & je ne comprenois pas que l'on y
pût vivre ; de sorte que je les priois de faire
des actions si extraordinaires qu'ils fussent
en état de faire la paix, afin que nous

pussions passer tout le Carnaval à Paris avec bien de la joie. Je ne rendis pas de bons offices à S. A. R. auprès de ces Messieurs. Je leur mandai la vérité, qui ne lui étoit pas avantageuse. Dans le moment que je leur écrivois, j'étois dans le dessein de rester à Paris cachée, & j'espérois qu'il arriveroit quelque moment dans lequel je triompherois, & où je mettrois les affaires en un état de faire une paix avantageuse, parce que j'étois fort lassé de la guerre. Préfontaine, à qui je montrais mes lettres, me disoit : Je suis au désespoir que V. A. R. qui a tant d'esprit se repaîsse d'idées si chimériques, & qu'elle n'ait pas des pensées plus solides dans une conjoncture de laquelle dépend sa bonne ou sa mauvaise fortune. Je lui dis : Taisez-vous, vous ne savez ce que vous dites. Je fermai mes lettres, & les envoyai à un Officier de M^r. le Prince, qui devoit partir le lendemain de grand matin. Mad. de Montmort me fit de grandes excuses de ce qu'elle me donneroit mal à souper : que tout le monde avoit soupé chez elle ; que si on envoyoit à la Ville, on s'appercevrait qu'il y auroit quelqu'un d'extraordinaire. Je la priai de n'y pas envoyer, & l'assurai que je serois fort contente de ce que l'on me donneroit.

J'allai souper d'une très-bonne fricassée de viande froide & de bonnes confitures, je mangeai fort bien, cela me remis un peu. Quelque belle résolution que je témoignasse dans mes lettres, j'étois au désespoir de ce qui se passoit, & je pense que M^r. le Prince & M^r. de Lorraine s'en apperçurent bien lorsqu'ils les lurent: je fais bien que quand je les relus, je pleurai fort. Le Comte de Holac n'avoit pas suivi M^r. le Prince, à cause d'une grande maladie qui lui survint dans le temps de son départ: je demandai à Monsieur ce qu'il lui plaisoit qu'il fît. Il me dit: Qu'il se tienne à Paris.

Après avoir soupé chez M^e. de Montmort, je me mis à chercher les lieux obscurs où je pourrois demeurer, afin que le long séjour que je ferois en chacun ne me pût point faire découvrir. Préfontaine me dit: Vous ne songez pas, Mademoiselle, que la vie sédentaire est fort contraire à votre santé, & que de ne bouger d'une chambre où vous ne prendrez point l'air, cela vous feroit mal; voici une saison dans laquelle vous êtes presque toujours attaquée de votre mal de gorge; si vous venez à tomber malade, il faudra bien vous découvrir; c'est pourquoi prenez vos mesures là-dessus, vous n'êtes pas maîtresse

de votre fanté comme vous l'êtes de votre personne. Je trouvai qu'il avoit raison. Sur cela M^e. de Frontenac me dit : Si vous vouleiez aller à Pons, M^e. de Bouthillier y est, qui aura la plus grande joie du monde de vous y recevoir; c'est un bon air, vous y ferez fort secretement, & vous vous promeneriez tant qu'il vous plaira. Je trouvai sa proposition admirable; je me résolus d'y aller : je donnai charge à Préfontaine de m'amener tout ce qui étoit nécessaire pour partir le lendemain, d'en faire avertir le Comte de Holac, parce que delà il pouvoit facilement aller joindre M^r. le Prince. Je le chargeai de n'aller point aux Tuileries, & de ne rien dire à pas un de mes gens.

Le lendemain matin il me vint éveiller à huit heures & demie, & me dit que Goulas venoit de lui écrire un billet pour lui apprendre que S. A. R. étoit partie pour Limours; qu'elle lui commandoit de l'aller trouver. Je l'envoyai; il trouva Monsieur près de Berny; il descendit du carrosse, & lui dit: Je vous ai envoyé quérir, afin que vous disiez à ma fille de ma part, qu'elle s'en aille au Bois-le-Vicomte, & qu'elle ne s'amuse point aux espérances que M^r. de Beaufort, M^e. de Montbazon & M^e. de Bonnelle lui pourroient donner de servir M^r. le Prince par

quelque action considérable, il n'y a plus rien à faire; vous savez que je suis plus aimé & plus considéré qu'elle; néanmoins on m'a vu partir sans me rien dire, c'est pourquoi elle ne doit s'attendre à rien; il faut qu'elle s'en aille. Préfontaine lui dit: L'intention de Mademoiselle est de suivre Votre A. R., & de ne la point quitter, ou de demeurer auprès de Madame: quand la bienfiance n'y seroit pas, V. A. R. considérera, s'il lui plaît, que Bois-le-Vicomte est une maison au milieu de la campagne, & que les armées sont tous autour, qui pillent ce qui passe; ainsi les Pourvoyeurs de Mademoiselle feront tous les jours pillés, & il n'y a pas plaisir dans la conjoncture présente de dépendre à tout moment de ces Mrs. les Généraux. De plus, la bonté de Mademoiselle a fait qu'elle a permis pendant cette guerre à quantité de gens de se retirer dans ce château, où il y a plusieurs malades; de sorte qu'il faudroit long-temps pour ôter l'infection qui y est. Monsieur lui répondit: Je ne veux point qu'elle vienne avec moi, ni qu'elle aille avec Madame, elle est prête d'accoucher, ma fille l'importuneroit; pour Bois-le-Vicomte, si elle ne veut pas y aller, qu'elle aille en quelque une de ses autres maisons. Préfon-

tainc le pressa de me permettre de l'aller trouver, & lui dit même, quelque défense que V. A. R. lui en fassc, je crois qu'elle ne laissera pas d'y aller, elle ne souhaite rien avec tant de passion que d'être auprès de V. A. R. Il se mit en colere, & lui dit : Non, je ne la veux pas; & si elle y vient, je l'en chasserai. Préfontaine alla à M^r. de Rohan qui étoit à sa suite, pour le prier de demander cette permission à Monsieur, jamais il ne voulut, ce qui me fâcha fort lorsque Préfontaine me le dit; aussi il m'étoit bien sensible de me voir abandonner dans une disgrâce, de celui qui en étoit la cause. Le refus du logement au Luxembourg me revint alors dans l'esprit, & je ne l'ai pu oublier depuis.

Holac me vint trouver en grande inquiétude de ce que Monsieur étoit parti sans me dire adieu; il fut fort consolé de me trouver. Je lui donnai rendez-vous à la halle de St. Antoine, je le chargeai d'envoyer dans tous les logis garnis, où il faudroit que tous les Officiers de M^r. le Prince avoient accoutumé de loger, pour les amener, afin qu'ils sortissent de Paris avec moi. J'avois une honte & une douleur incroyable que S. A. R. les eût laissés exposés, & il me sembloit que les soins que

j'en prenois excusoient en quelque manière sa négligence. Je reçus ce jour-là vingt billets d'écritures différentes, qui s'adressoient à la Comtesse de Fiesque, & qu'elle m'envoyoit pour me donner avis que l'on me vouloit arrêter, & que l'on enverroient des compagnies des Gardes investir la maison où l'on croyoit que j'étois, de peur que je ne me sauvasse.

J'envoyai avertir le Président Viole du dessein que j'avois de partir, & de l'heure résolue pour cela; il me manda qu'il ne pouvoit venir avec moi. Croissy me vint voir, qui trouva la résolution que j'avois prise fort bonne. J'avois envoyé Préfontaine à la Ville pour apprendre des nouvelles; à son retour il me trouva fort allarmée de ces billets que la Comtesse de Fiesque m'avoit envoyé, il trouva que tout cela n'avoit aucun fondement, & fit tout ce qu'il put pour me faire changer mon voyage de Pons en celui de Bois-le-Vicomte. Il me disoit qu'il n'y avoit rien à craindre pour ma liberté; que de m'éloigner sans ordre, c'étoit donner des marques de mes respects qui seroient agréables à Leurs Majestés; qu'il n'y avoit que quatre lieues de Paris à Bois-le-Vicomte; que les gens de la Cour me viendroient voir; que l'on se raccoutumeroit

à moi; que lorsque l'on entendroit parler souvent de ma bonne conduite, il y auroit cent occasions qui me pourroient faire aller & venir à Paris; qu'après y avoir fait quelques voyages, sans témoigner d'affectation d'y être, à la fin on trouveroit bon que j'y demeurasse. Il me représenta le mieux qu'il put tout ce qu'il croyoit être obligé de me dire, comme un bon & fidele serviteur, & c'est quelquefois ceux que l'on croit le moins. Je me fâchai contre lui, & lui dis, que s'il avoit envie de ne pas s'éloigner de Paris, je lui permettois d'y demeurer, & que je me passerois bien de lui. Il me dit qu'il se tairoit & me suivroit au bout du monde si j'y allois, & que je le lui voulusse permettre; il s'en alla ensuite à son logis.

Le lendemain je m'éveillai fort matin avec une grande impatience d'être hors de Paris. Préfontaine ne vint qu'à neuf heures, je le grondai horriblement. Quand je lui eus dit tout ce que j'avois à lui dire, il me dit : Encore ne pouvez-vous ni ne devez pas sortir de Paris sans un sol. Je viens de chercher de l'argent comme vous me l'aviez ordonné; j'ai donné tous les ordres nécessaires pour faire partir votre maison; après cela, Mademoiselle, je ne pense pas mériter d'être grondé pour m'ê-

tre rendu ici un quart d'heure plus tard que vous ne fouhaitez. Je me rendis à toutes ses raisons, je montai dans un carrosse sans armes, que M^e. de Montmort me prêta avec deux chevaux & un cocher à moi, vêtu de gris, & quelques-uns de mes valets-de-pied habillés de même, un laquais de Préfontaine, & un de M^e. de Frontenac, laquelle se mit dans le carrosse avec moi, une Demoiselle à elle, deux de mes femmes de chambre, & Préfontaine.

A la Halle du Fauxbourg St. Antoine, où étoit le rendez-vous, je trouvai mes quatre autres chevaux, un Gentilhomme à moi nommé la Guériniere, qui est un de mes Maîtres-d'hôtel, & qui étoit pour lors en quartier; un Ecuyer fort étourdi, que je ne voulus pas mener pour cette raison: il y avoit encore un Gentilhomme de M^r. de Frontenac, qui est un fort honnête-homme: j'avois voulu qu'il vînt avec moi. Nous ne trouvâmes point le Comte de Holac, cela me mit fort en inquiétude: Préfontaine vit un Cavalier avec un juste-au-corps rouge, il s'imagina qu'il étoit au Comte de Holac, il l'appella en Allemand, & lui demanda où il étoit. Il lui répondit qu'il l'avoit vu le matin, & qu'il lui avoit dit qu'il feroit-

là à neuf heures. On l'envoya à la porte pour voir s'il ne venoit point, il vint dire que non, nous nous en allâmes au petit pas. Comme nous fûmes à Picpuce, Préfontaine qui me voyoit en inquiétude, s'en alla le chercher, & monta à cheval; comme j'étois au pont de Charonne, il arriva fort fatigué, il n'avoit presque pas la force de se soutenir, il monta en carrosse.

Dès que j'eus passé la riviere de Marne, je ne songeai plus à Paris, je me sentis toute résolue à faire tout ce que le destin voudroit de moi. Nous trouvâmes quantité de Cavaliers de la garnison de Melun, qui ne nous dirent mot. Nous fîmes repâître nos chevaux à Brie-Comte-Robert dans une hôtellerie hors de la Ville; l'hôte nous dit beaucoup de mal des troupes des Princes; nous renchérîmes là-dessus. Comme nous allions manger de la viande qui étoit dans le carrosse, on nous vint dire que l'on entendoit sonner une cloche: ce qui nous allarma. Nous demandâmes ce que c'étoit, l'hôtesse nous dit que l'on sonnoit cette cloche quand il arrivoit des carrosses ou des cavaliers; la peur nous prit, nous nous en allâmes, & achevâmes notre dîner dans le carrosse. Nous

arrivâmes à une heure de nuit à une maison de M^e. de Bouthillier qui s'appelle l'Epine, où nous étions en sûreté, parce qu'elle est fossoyée. M^e. de Frontenac dit au Concierge : C'est une Dame de mes amies qui est avec moi, qu'on lui accommode une chambre. Nous soupâmes fort bien de notre dîner, il en resta pour faire des grillades. Comme M^e. de Bouthillier a de ménageries par toutes ses maisons, nous fîmes des fricassées de poulets & de pigeons, il étoit trop tard pour en faire rôtir. Nous devions partir de grand matin, on en rôtit toute la nuit pour le lendemain, il y avoit des fromages admirables, jamais je n'ai tant mangé, je fis manger mes femmes avec moi, le Comte de Holac & mes gens. Ils étoient si étonnés de se voir ainsi à table avec moi, que pour peu que ceux qui nous servoient eussent été habiles, ils eussent aisément reconnu que c'étoit une farce. Nous avions pris chacun un nom, nous nous appellions mon frere, ma sœur, mon cousin & ma cousine : cette plaisanterie nous réjouit quelques jours.

J'envoyai de-là la Guériniere trouver M^r. le Prince & M^r. de Lorraine, pour leur donner avis de la maniere dont j'étois sortie de Paris, & comme Monsieur

en avoit usé pour moi, & que je m'en allois à Pons, où j'attendrois de leurs nouvelles devant que de m'en aller dans des Provinces plus éloignées. Je partis le lendemain de bon matin sans rencontrer personne qu'à Provins : comme j'étois descendue à une montagne, il passa l'Enseigne des Gendarmes de la Reine qui nous salua, comme on fait ordinairement des Dames qui ont l'air de qualité; & après être passé, il se retourna & nous regarda, & ensuite fit quantité de révérences bien basses. Je me tins droite pour ne pas faire connoître que je croyois que ce fût à moi. Nous allâmes faire repâître nos chevaux à un village à deux lieues de-là; lorsque j'arrivai je mis pied à terre, & j'entrai dans la cuisine du logis, où il y avoit un Jacobin qui étoit à table; & comme il n'avoit point son manteau noir, & qu'il étoit vêtu de blanc, je ne savois de quel ordre il étoit. Je lui demandai, il me dit : Vous êtes bien curieuse; je lui répondis que ma curiosité étoit raisonnable; sur quoi il me dit : Je suis Jacobin. Je lui demandai d'où il venoit; il me dit, de Nancy : il voulut savoir aussi d'où je venois : Je lui dis, de Paris. Je m'informai de lui quelle nouvelle on disoit de Lorraine, & particulièrement de M^r.

de Lorraine , & si on l'aimoit bien; il me dit que oui, & que c'étoit un brave Prince. Il me demanda ensuite si les nouvelles qu'il avoit apprises à Troyes du retour du Roi à Paris étoient véritables; je lui dis que oui, & qu'il étoit arrivé depuis deux jours, & que M^r. le Duc d'Orléans & Mademoiselle s'en étoient allés. Il me dit: J'en suis fâché, Monsieur est un bon homme, & Mademoiselle une brave fille; elle porteroit aussi-bien une pique qu'un masque; elle a du courage. Il me demanda: Ne la connoissez-vous point? Je lui répondis que non. Quoi, ne savez-vous pas qu'elle a sauté les murailles d'Orléans pour y entrer, & qu'elle a sauvé la vie à M^r. le Prince à la porte St. Antoine? Je lui dis que j'en avois entendu parler. Il me demanda si je ne l'avois jamais vue, je lui dis que non: il se mit à me dépeindre, & me dit: C'est une grande fille, de belle taille, grande comme vous, assez belle; elle a le visage assez long, le nez grand, je ne fais pas si vous lui ressemblez autant de visage que de taille; si vous ôtiez votre masque, je le verrois. Je lui dis que je ne le pouvois pas ôter, que j'avois eu la petite-vérole depuis peu, & que j'en étois encore rouge. Je lui demandai s'il avoit autrefois

parlé à elle : il me dit , mille fois , je la reconnoitrois entre cent personnes , je la voyois aux Feuillants où elle entendoit la Messe , & en notre maison de Saint-Honoré , où elle venoit presque tous les premiers Dimanches du mois avec la Reine , & je connois son Aumônier. Je lui demandai si elle étoit dévote ; il me dit que non , qu'il lui prit une fois envie de l'être ; mais qu'elle s'en ennuya , & que cela s'étoit passé , elle s'y étoit prise trop violemment pour que cela pût durer. Je lui demandai s'il connoissoit sa belle-mère ? Il me dit que oui : qu'elle étoit de ces Saintes qu'on ne fête point ; c'est une femme , dit-il , qui est toujours dans une chaise , qui ne fait pas un pas , & qui est une vraie cendreuse. Pour Mademoiselle , elle a de l'esprit , & va vite , il y a bien de la différence entre elles. Et vous , Madame , qui me questionnez tant , qui êtes-vous ? Je lui dis que j'étois la veuve d'un Gentilhomme de Sologne , que ma maison avoit été pillée par l'armée lorsqu'elle avoit passé en ce pays-là ; que j'étois retirée pour lors à Orléans , d'où j'avois été assez malheureuse de fortir le jour que Mademoiselle y arriva , & ma belle-sœur qu'il voyoit avec moi. Il me dit : Si vous venez jamais à Paris , venez

nous voir dans notre Couvent de Saint-Honoré. Je lui dis que j'étois de la Religion; il voulut me convertir; je lui répondis que c'étoit une affaire trop sérieuse pour la traiter à la passade; que j'espérois d'aller l'hyver à Paris; qu'alors nous parlerions de controverse: il me dit son nom, & je l'ai oublié, puis nous nous séparâmes. Comme il partoît, il se plaignit d'être las, je lui demandai si les Jacobins n'alloient point à cheval ou dans des coches; il me dit que oui, & que lorsqu'il étoit parti de Troyes, il avoit voulu se mettre dans le coche; que le Cocher avoit été trop cher; qu'il s'étoit dépité; que depuis il l'avoit trouvé par le chemin qui n'avoit personne; qu'il l'avoit prié de s'y mettre pour rien; qu'il ne l'avoit pas voulu, & qu'il avoit du cœur; que l'habit qu'il portoit n'empêchoit pas que l'on ne sentît le bien ou le mal..

Cette aventure me réjouit fort, & me fit bien augurer de la suite de mon voyage. Nous arrivâmes de nuit à Pons, M^e. de Bouthillier eut beaucoup de joie de me voir. J'étois la seule de ses amies qu'elle eût vu depuis la mort de M^r. de Chavigny son fils qu'elle aimoit tendrement; elle n'avoit jamais eu que lui. Je me trouvais en ce lieu-là en grand repos: c'est

une maison, comme j'ai déjà dit, où l'on fait grande chere, & le plus proprement du monde. Personne ne m'y connoissoit qu'une Demoiselle de M^e. de Bouthillier, & quelques anciens domestiques; le reste me prit pour M^e. Dupré. Il y vint une Dame des bonnes amies de M^e. de Bouthillier, nommée M^e. de Marsilly; elle étoit si accoutumée à la maison, que si on la lui eût refusée, elle eût cru qu'il y auroit eu du mystere; ainsi on la reçut, elle arriva comme j'étois au jardin, on me vint avertir, je n'en revins point qu'il ne fût nuit, & je montai à ma chambre. M^e. de Bouthillier dit à cette Dame: Depuis quelques jours je me suis trouvée mal, je soupe & je me couche de bonne heure; elle la fit souper à fix heures, & coucher à sept ou huit, & puis on l'enferma dans sa chambre. Après l'on mena ses gens loger dans la basse-cour; & comme ils s'y promenoient, ils virent par les fenêtres de la cuisine qui regardent dans le fossé, que l'on apprêtoit un autre souper: ils le dirent le matin à leur maîtresse, laquelle poussée de curiosité, dit à M^e. de Bouthillier: Qu'est-ce qu'il y a eu ici cette nuit? L'on m'a dit que l'on ne s'est point couché à la cuisine, & que l'on a apprêté à manger: Est-ce qu'il

vous doit venir compagnie ? M^e. de Bouthillier dit qu'elle n'en favoit rien, & la fit partir le plutôt qu'il lui fut possible.

J'allai à une foire à deux lieues de-là, où personne ne me connut : on donna la collation à M^e. de Frontenac, qui étoit fort connue en ce pays-là, & on vouloit m'obliger à ôter mon masque pour manger ; je m'en excusois sur ce que j'avois eu la petite-vérole depuis peu. Quand M^r. le Comte de Holac se porta mieux, il partit pour aller trouver M^r. le Prince ; je le priai quand les troupes de S. A. R. reviendroient, de garder son régiment : je ne doutois pas qu'il ne demeurât avec ma Compagnie de Gendarmes qu'il commandoit. Je le chargeai aussi de dire au Comte d'Escars de demeurer, quelque ordre que je lui pussé envoyer ; aussi-bien qu'au Comte de Holac, de revenir, parce que peut-être m'obligeroit-on de le leur ordonner. Comme je serois forcée à le faire, qu'ils m'obligeroient en cela de ne point exécuter mes ordres, & de demeurer auprès de M^r. le Prince ; que si je changeois d'avis, je trouverois bien le moyen de le leur faire savoir.

On étoit en peine de savoir où j'étois à Paris aussi-bien qu'à Blois : j'avois écrit une lettre à S. A. R. à mon départ de

Paris. Je lui mandois que puisque j'étois assez malheureuse pour qu'il ne me voulût pas souffrir auprès de lui, je m'en allois en un lieu de sûreté chez une personne de conditions de mes amies, attendre ce que deviendroient les affaires, & que je croyois qu'après m'avoir dénié sa protection, il ne trouveroit pas mauvais que j'en cherchasse parmi mes proches & mes amis. J'étois bien-aïse de mettre cela pour lui donner de l'inquiétude & du soupçon; je croyois bien que par ces mots de proches & d'amis, il seroit persuadé que je voulois parler de M^r. le Prince & de M^r. de Lorraine. Mad. la Comtesse de Fiefque, qui se doutoit bien que je n'irois pas à Bois-le-Vicomte, ne bougea de Paris, & disoit à tout le monde que j'étois allée en Flandres, & sur cela me dauboit comme il falloit, au-lieu de m'excuser: on tint beaucoup de discours sur ce prétendu voyage. J'appris un accident qui étoit arrivé, lorsque mon train s'en alla à Bois-le-Vicomte, qui me donna quelques jours de l'inquiétude. Quatre ou cinq soldats vinrent attaquer le carrosse de Préfontaine qui suivoit les miens, il sembloit que cela le dût garantir de toute aventure; néanmoins la sottise d'un de mes gens fut cause qu'il fut pillé. Au premier coup

que l'on tira, tous mes gens prirent la fuite, il n'y eut qu'un Page & un valet-de-chambre qui tâcherent à le secourir, & ce fut inutilement. Dans ce carrosse étoient toutes les cassettes de Préfontaine avec mes papiers les plus importants : ce qui m'inquiétoit le plus, c'étoit une certaine vie de M^e. de Fouquerolles que j'avois faite, un Royaume de la lune, des vers de Madame de Frontenac, & des papiers de cette conséquence. Je voulois envoyer un courier exprès à M^{rs}. de Turenne & de la Ferté pour les avoir; Préfontaine étoit en colere de ce que je ne regrettois que cela. Deux jours après, nous eûmes nouvelles que par les soins & les diligences des gens de Préfontaine, on lui avoit rendu ses chevaux, qui se trouverent encore à l'armée entre les mains des voleurs : ils avoient laissé tous mes papiers dans les cassettes, & s'étoient contentés de prendre de l'argent, le linge, & les habits de Préfontaine, dont je ne me souciois guere, dès que j'eus les papiers qui me tenoient au cœur. Pour lui, qui aimoit mieux le sérieux, il auroit fort plaint son argent si l'on n'eût recouvré que ceux-là.

L'on vint avertir Madame de Bouchillier, qu'il avoit couché un Exempt à l'épine, (c'est une petite maison sur le chemin
de

de Paris) lequel me cherchoit. Cette nouvelle m'effraya, j'avois encore dans la tête que l'on me vouloit arrêter. Madame de Bouthillier qui s'en apperçut me dit: Voyez si vous voulez aller à Fougeon, c'est un petit château folloyé à une demie-lieu de Pons; si on vous vient chercher, je dirai que je ne fais où vous êtes: si vous voulez aller plus loin, j'ai deux fermes où il y a deux chambres logeables dans chacune; si vous voulez passer l'eau, il y aura toujours un bateau pour aller en Brie. Préfontaine arriva là-dessus, il ne s'effrayoit pas aisément, il me dit: Vous ne sauriez courir si vite qu'on ne vous attrape; si vous vous retirez dans d'autres maisons de Madame Bouthillier, vous la brouillerez avec la Cour; quand elle dira qu'elle ne fait pas où vous êtes, ce seroit abuser de la bonté qu'elle a pour V. A. R.; ainsi je suis d'avis que vous attendiez patiemment pour voir ce que l'on vous dira. Une heure après, je reçus des lettres, par lesquelles on me mandoit que Dominique me venoit chercher de la part de S. A. R.; cela me rassura fort: un moment après, je m'en allai me promener au-devant de lui, c'étoit un garçon que j'avois vu à Orléans, & sur qui j'avois autant de pouvoir que son maître. Il me donna une

lettre de S. A. R. assez aigre , par laquelle il me mandoit que je devois m'en aller en quelqu'une de mes maisons. Je lui fis réponse , & je lui mandai que c'étoit mon intention , & que j'étois bien heureuse qu'elle fût conforme à ses ordres.

La Gueriniere revint , il m'apporta une lettre de M^r. le Prince la plus obligeante du monde , par laquelle il m'offrit tout ce qui dépendoit de lui , & au surplus , il remit le reste à la Gueriniere : il étoit d'avis que je me retirasse dans un château qui étoit à Madame de Guise , nommé Encerville , qui est sur la frontiere à deux ou trois lieues de Stenay , & qu'il m'y viendrait voir souvent avec M^r. de Lorraine ; que si j'avois besoin de troupes pour me garder , ils m'en donneroient ; que je ne devois faire aucune difficulté d'aller en ce lieu-là plutôt qu'en une de mes maisons , parce qu'il n'y avoit aucune sûreté pour moi au milieu de la France , après ce qui s'étoit passé ; que ce château appartenoit à ma grand'mere , & que personne ne pouvoit trouver à redire que j'y allasse : je ne fus pas de cet avis. La Guériniere me conta comment M^r. le Prince & M^r. de Lorraine l'avoient reçu , avec la plus grande joie du monde d'apprendre de mes nouvelles ; qu'il étoit arrivé le matin com-

me ils s'en alloient dîner chez la Comtesse de Fuenfaldaigne, qu'ils lui avoient dit : Ne vous informez pas chez qui nous vous menons dîner, suivez-nous seulement : ils burent fort à ma santé. Le Comte du Fuenfaldaigne lui dit qu'il le prioit de m'assurer du profond respect qu'il avoit pour moi, & qu'il ne m'osoit rien offrir ; qu'il me supplioit de croire que j'étois la maîtresse en Flandre, & que le Roi son Maître le défavoueroit s'il en usoit autrement ; qu'il s'en alloit au Conseil avec M^r. le Prince & M^r. de Lorraine pour délibérer ce qu'il y auroit à faire pour le dépêcher. Comme ils en sortirent, M^r. le Prince lui dit : Je n'écrirai pas par vous, j'envoyai Saint-Mars (c'étoit son premier Gentilhomme de la Chambre) à Mademoiselle.

La Guériniere arriva charmé de la manière dont il avoit oui parler de moi à tout le monde. Le lendemain Saint-Mars arriva, il dit à Madame de Bouthillier que c'étoit un Capitaine du Régiment de mon pere, afin que si on lui reprochoit qu'elle avoit reçu un des gens de M^r. le Prince, elle pût dire qu'elle n'en avoit point vu ; elle fut néanmoins ce qu'il étoit, il me donna la lettre que voici.

J'ai reçu par La Guériniere la lettre

que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire ; je crois que vous ne doutez point du sensible déplaisir que j'ai de ce qui est arrivé à Paris : la plus grande peine que j'ai, c'est de voir l'état où vous êtes. S'il ne falloit que ma vie pour vous en tirer, je vous l'offre de tout mon cœur : cependant je vous offre mes places & mon armée, Mr. de Lorraine en fait de même, & Mr. le Comte de Fuensaldaigne aussi. J'ai chargé Saint-Mars de vous dire tous mes sentiments, & de recevoir vos ordres que j'exécuterai fidèlement, y allât-il de la perte de ma vie. Je vous supplie de le croire, & que je suis absolument à vous. Ce 26 d'Octobre 1652, & de l'autre côté de la lettre il y avoit de sa main : *Il est ordonné aux Sieurs Comtes de Boutteville, de Meille, & de Chamilly, d'obéir aux ordres de Mademoiselle, comme aux miens propres.*

Signé

LOUIS DE BOURBON.

Je fus fort contente de cette lettre, & fort surprise de l'ordre qui y étoit joint. Ensuite nous allâmes dîner. Saint Mars étoit le plus étonné du monde de se voir à table avec moi ; & à tout moment, au-lieu de me parler de Paris d'où il m'avoit dit

qu'il venoit, il me parloit de l'armée; cela étoit assez plaifant, M^e. de Bouthillier ne faisoit pas semblant de l'entendre. Après dîner je m'en allai l'entretenir; il comença par me faire mille assurances des services de M^r. le Prince & du Comte de Fuenfaldaigne, du déplaisir qu'il avoit de ce que j'étois sortie, & de la conduite que S. A. R. avoit tenue à mon égard & au sien. Ce chapitre étoit assez ample pour une longue conversation: je lui en contai une que S. A. R. avoit faite, qui me sembloit bien digne d'elle; elle avoit demandé un passe-port pour s'en aller à Limours, comme si une personne de sa qualité ne passoit pas par-tout, particulièrement après avoir pris l'annistie. Ce passe-port étoit daté du Samedi. Le Lundi suivant il alla faire tant de belles protestations d'amitié au Parlement, de le protéger & assister. Saint-Mars disoit qu'il ne comprenoit pas comme S. A. R. avoit quitté Paris, & que la Cour ne l'en auroit pu chasser. Je lui dis ce que S. A. R. m'avoit mandé par Préfontaine, & ce que j'avois appris que l'on disoit dans le monde, qu'à l'aproche du Roi, il avoit envoyé plusieurs personnes, & entr'autres Damville, demander au Roi qui étoit déjà au Cours, permission de demeurer dans sa maison, & qu'on le lui avoit

refusé ; que M^r. de Turenne avoit dit au Roi & à la Reine : Il y va de votre autorité de le faire sortir de Paris ; & s'il ne le veut de bon gré , il faut le lui faire faire de force , quand Votre Majesté devroit elle-même aller au Palais d'Orléans avec son régiment des Gardes. Cette rigoureuse réponse allarma tellement S. A. R., qu'elle délogea avec beaucoup de diligence. Je lui dis , pendant que je suis sur ce chapitre des manquements de mes proches envers M^r. le Prince : Parlons de M^r. de Guise , il alla au-devant du Roi à St. Germain , & le lendemain que le Parlement s'assembla au Louvre , il y alla prendre sa place , & fut présent à tout ce qui s'y passa contre tout le monde. Ces circonstances sont écrites en tant de lieux , qu'il n'est pas à propos de les mettre ici.

M^r. de Guise étoit prisonnier en Espagne , gardé d'une manière qu'il ne fût jamais sorti. M^r. le Prince sans aucune habitude avec lui , par pure générosité , le demanda aux Espagnols au-lieu des sommes considérables qu'ils lui devoient : le Roi d'Espagne le lui accorda ; il revint à Paris , & deux jours après qu'il y fut , il en usa comme j'ai dit. Saint-Mars , qui favoit mieux que personne les obligations qu'il avoit à M^r. le Prince , en étoit aussi plus étonné

qu'un autre ; puis nous passâmes à mon sujet : il me dit que M^r. le Prince étoit d'avis que je m'en allasse à Honfleur, port de mer en Normandie, qui est à moi ; & que si je ne trouvois pas la place en bon état, sous prétexte de m'y loger & de faire ajuster la maison, je la ferois fortifier ; que M^r. de Longueville, qui ne s'étoit point encore déclaré, se déclareroit, si la Cour trouvoit mauvais que j'y fusse. Je lui dis : Voilà un beau dessein, Honfleur est en fort mauvais état ; & quelque prétexte que je prenne de m'y loger, il y a bien de la différence entre une cloison de sapin pour faire une alcove, & un bastion : si la Cour le trouvoit mauvais, & qu'elle vînt attaquer la place, je ne ferois point en état de m'y défendre ; si j'en fortifie la garnison, c'est me déclarer, il n'y a que trois ou quatre jours de marche tout au plus de Paris à Honfleur. Ce fera alors, dit-il, que M^r. de Longueville vous secourera. Et avec quoi, lui répliquai-je, avec les Mortes-payes de ses châteaux qui sont à quarante lieues les uns des autres ? Pour la Noblesse de Normandie, c'est un foible secours ; trois jours passés les Normands ne découchent point de chez eux, & M^r. de Longueville y a si peu d'amis, qu'en pareille occasion il viendrait tout seul ; & je ne comprends pas que

M^r. le Prince fasse quelque fondement sur ces hommes-là : lorsque nous avons été les maîtres de tout dans Paris, que S. A. R. étoit dedans, & que nous étions en un état que jamais parti en France n'a été si fort ni si heureux, & sur lequel on ait eu lieu de fonder de plus certaines espérances d'un bel avenir, il n'a pas voulu se déclarer ; & lorsque Monsieur est à Blois, M^r. le Prince en Flandres ou en chemin, il prendroit son parti ? il n'est pas si fou. Saint-Mars me dit que tout ce que je disois étoit fort bien dit, que M^r. de Longueville pouvoit enfin agir d'une manière extraordinaire, que sans lui je pourrois demeurer à Honfleur, que l'on me pourroit donner du secours par Ostende, & que tout au pis je me pourrois sauver par mer ; que l'on diroit dans le monde que la tyrannie étoit bien établie en France, puisque l'on obligeoit une personne de ma naissance à sortir du Royaume. Je répondis à cela : Je crains l'eau à un tel point, que si M^r. le Prince le savoit, il ne me conseileroit jamais de m'y hasarder. Après avoir longtemps raisonné avec Saint-Mars, la conclusion fut que je ne devois point m'embarquer à faire aucun acte d'hostilité contre la Cour par toutes sortes de raisons, à moins qu'elle ne me poussât à bout ; que S. A.

R. m'avoit ordonné de m'en aller à une de mes maisons ; que je m'en irois à St. Fargeau, que j'en avois observé la situation avec soin ; que j'avois reconnu qu'elle étoit proche de tout ; qu'elle n'étoit qu'à trois journées de Paris, pour en avoir des nouvelles, & à pareille distance de Blois ; & qu'en cela je fauverois les apparences de ce côté-là. Je savois assez dès ce temps-là à quoi m'en tenir, & qu'en quatre jours tout au plus on alloit & venoit de St. Fargeau à Stenay, qui étoit un lieu où apparemment M^r. le Prince passeroit l'hyver ; qu'ainsi j'étois proche du monde, de mes amis, & de ceux qui devoient l'être, & cependant dans un grand désert ; & parce que St. Fargeau étoit un lieu peu connu, que l'on croiroit que je serois dans une autre maison. Voilà de quoi je le chargeai pour M^r. le Prince, avec une lettre par laquelle je le remerciois & lui témoignois ma reconnaissance de toutes les offres qu'il me faisoit : je lui en donnai aussi une pour M^{re}. de Lorraine, à qui je témoignois combien j'étois sensible aux marques d'affection ; qu'il m'avoit données par La Guériniere, & par sa lettre.

J'oubliois de dire que comme la Guériniere partit d'auprès de M^r. le Prince, le Comte de Fuenfaldaigne lui dit : M^{re}.

le Prince & M^r. de Lorraine m'ont dit que je pouvois prendre la liberté de vous charger de dire à Mademoiselle que je lui offrois quelque place qu'il lui plût en Flandres, si elle est obligée d'y venir; que j'en ôteroïs la garnison; & qu'elle y en mettra une telle qu'il lui plaira; qu'on aura soin de tout ce qui lui est nécessaire pour sa subsistance; que si elle ne veut point avoir de commerce avec les Espagnols, nous n'aurons pas l'honneur de la voir; si elle veut bien souffrir nos respects, que nous lui en rendrons avec la dernière joie; que nous avons pour sa personne aussi-bien que pour sa qualité toute la vénération possible. Je chargeai Saint-Mars de le remercier de toutes ses offres, & de lui dire que je les recevois avec beaucoup de reconnoissance, que j'étois bien-aïse de connoître la bonne volonté que l'on avoit pour moi; mais que je serois fâchée d'être obligée de l'éprouver.

Je demurai encore un jour à Pons, puis j'en partis pour St. Fargeau. A la couchée de Pons, qui est une petite maison à M^e. de Bouthillier, nommée Micherie, il vint un de mes valets-de-pied, que M^e. la Comtesse de Fiesque m'envoya pour me dire qu'elle avoit fait par-

air quelques-uns de mes gens pour Saint-
 Fargeau, que toute ma maison ne parti-
 roit point de Paris, qu'elle ne me fût partie-
 de Pons, pour n'aller point à faulles en-
 seignes, comme je les avois fait aller à
 Bois-le-Vicomte. Cela me fâcha fort, &
 encore plus de ce que ma maison étoit à
 Paris; j'avois ordonné qu'elle n'y passât
 pas, & même j'avois marqué les journées
 qu'elle feroit, & le chemin que je vou-
 lois qu'elle tint. Il me semble que quand
 on est hors de la Cour, & de la maniere
 dont j'en étois éloignée, il étoit ridicule
 que mon train passât & repassât sans cesse
 par Paris. Ce ne fut pas seulement cela
 qui me fâcha; ce valet-de-pied me dit
 qu'elle avoit demandé des gardes du Roi
 pour escorter mon équipage, & qu'on lui
 en avoit promis douze. Cette peur, que
 l'on ne pillât mes mulets avec mes cou-
 vertures, me parut fort bisarre; il me
 sembloit que mes livrées les mettoient à
 couvert des voleurs & des gens de guer-
 re qu'ils pourroient rencontrer par les
 chemins: cela me parut aller de la mê-
 me force que le passe-port que Monsieur
 avoit demandé; la différence étoit, que
 je ne l'avois pas demandé, & je crois
 que l'on jugea bien à la Cour que cela
 me feroit beaucoup de dépit, & que M^e.

la Comtesse de Fiefque seroit défavouée. Elle m'envoya une lettre du Roi, laquelle je crus qu'elle avoit demandée; je ne comprenois pas autrement comment on se feroit avisé de m'écrire. Par cette lettre, le Roi me mandoit qu'il avoit appris la résolution que j'avois prise de choisir pour ma demeure ma maison de St. Fargeau, qu'il avoit été bien-aïse de me témoigner que ce choix lui étoit fort agréable, & m'assurer en même-temps que j'y pourrois demeurer en toute sûreté. J'y fis réponse, & le remerciai de l'honneur qu'il lui avoit plu de me faire par les marques qu'il me donnoit de son souvenir; que j'étois bien-aïse que mon séjour à St Fargeau lui fût agréable; que pour la sûreté de ma personne, je n'en avois point douté; que je n'avois rien sur ma conscience qui me pût faire craindre le contraire; que ma conduite & mes intentions avoient toujours été fidelles pour le service de Sa Majesté; que je ne craignois rien, & que j'étois incapable de faire aucune action indigne de la qualité où Dieu m'avoit fait naître & d'une bonne Françoisse.

Je poursuivis mon chemin vers St. Fargeau. Comme j'en fus à deux lieues, il vint un de mes valets-de-chambre pour

me dire qu'il y avoit à Châtillon, qui n'est qu'à huit lieues de St. Fargeau sur le chemin de Paris, un Exempt des Gardes du Roi avec six Gardes; qu'il les avoit vus lorsqu'il y avoit passé; qu'il disoit n'y séjourner que pour faire reposer leurs chevaux qui étoient boiteux : ce qui n'étoit pas vrai, à ce que disoit l'hôte du logis. Cet Exempt s'étoit enquis de mes gens quand j'arriverois, & si je pouvois prendre un autre chemin : cela m'allarma; il me dit encore que tous les environs de St. Fargeau étoient pleins de gens de guerre, qui faisoient payer la taille. Les gens effrayés se font toujours des fantômes pour les combattre. Je dis : Assurément c'est pour moi que ces troupes sont-là & non pour les tailles; la Comtesse de Fiesque aura donné dans le panneau lorsqu'elle a demandé l'escorte; & les douze Gardes lorsqu'ils auront joint l'Officier, & six Gardes qui sont à Châtillon, ils feront ensemble dix-huit. Cela me mettoit en grande inquiétude : Préfontaine, qui a l'esprit ferme & résolu, me rassura, & La Guériniere de même. On dit que j'ai l'esprit assez ferme; j'avoue qu'en cette rencontre j'étois si fort persuadée que l'on me vouloit arrêter, & j'en avois une si grande crainte, que j'en étois hors de moi.

Nous arrivâmes à St. Fargeau à deux heures de nuit, il fallut mettre pied à terre, le pont étoit rompu : j'entrai dans une vieille maison où il n'y avoit ni porte ni fenêtres, & de l'herbe jusqu'aux genoux dans la cour. Cela me donna une grande aversion & une grande horreur de la maison ; l'on me mena dans une vilaine chambre au milieu de laquelle il y avoit un poteau ; la peur & le chagrin me surprirent à tel point, que je me mis à pleurer ; je me trouvai bien malheureuse d'être hors de la Cour, & de n'avoir pas une plus belle demeure. Comme cela fut passé, j'appellai M^e. de Frontenac, Préfontaine & La Guérinière : ils avoient été tous deux s'informer s'il n'y avoit pas quelque lieu propre où je pusse aller pour me guérir de la crainte où j'étois : ils me dirent qu'il y avoit un petit château fossoyé à deux lieues de-là, qui appartenoit à un nommé Davaux, qui est Contrôleur de mes domaines, où je pouvois aller jusqu'à ce que je fusse éclaircie. Je chargeai le Gentilhomme de Frontenac, que j'avois avec moi, d'aller le lendemain à Châtillon pour savoir ce que l'Exempt y faisoit avec ses gardes.

Après que j'eus soupé, je donnai le bonsoir, & dis : Je veux demain dormir tout :

le jour, que l'on ne m'éveille point : ensuite je montai à cheval, M^e. de Frontenac, & moi, & l'une de mes femmes-de-chambre, Préfontaine & La Guérinière. Jugez avec quel plaisir je fis cette traite : je m'étois levée deux heures devant le jour, j'avois fait vingt-deux lieues, & j'étois sur un cheval qui en avoit fait autant. Nous arrivâmes à la maison de Davaux, qui se nomme Dannery, sur les trois heures du matin ; je me couchai en grande diligence. Le lendemain La Guérinière, qui étoit allé à St. Fargeau, revint & me dit que ma maison étoit bonne & forte, que l'on ne m'y pouvoit point surprendre ; que s'il entroit des gens par une porte, je pouvois me sauver par l'autre, & même que l'on pourroit arrêter ceux qui me voudroient arrêter. Cela me plut fort, & j'attendois des nouvelles de Châtillon : le Gentilhomme que j'y avois envoyé revint, lequel me conta que lorsqu'il arriva à Châtillon en l'hôtellerie où étoit logé l'Exempt, il l'accosta, & lui demanda où étoit la Cour, parce qu'il venoit d'Italie, & qu'il étoit obligé d'aller à la Cour pour quelque affaire. L'Exempt lui répondit qu'elle étoit à Paris, & lui demanda où il avoit couché : le Gentilhomme lui dit, à St. Fargeau ; l'Exempt

lui demanda si on n'y attendoit point Mademoiselle ; l'autre lui répondit, elle y arriva hier au soir. L'Exempt parut surpris, & dit : Je croyois qu'elle ne pouvoit passer que par ici. Le Gentilhomme lui demanda s'il seroit long-temps à Châtillon ; il lui répondit qu'il attendoit quelque ordre de la Cour, après quoi il marcheroit. Mes gens me pressèrent ensuite d'aller à St. Fargeau, je fus deux jours à m'y résoudre, je ne m'ennuyois point en cette petite maison ; j'y trouvois des livres, je me promenois, je me couchois de bonne heure, & je me levois tard. Je reçus une nouvelle qui me surprit fort, c'étoit la mort de M^{lle}. de Chevreuse arrivée en trois jours, je la plaignis extrêmement ; c'étoit une belle & bonne fille, qui n'avoit pas beaucoup d'esprit. Un matin je m'en allai à St. Fargeau, on me mena dans un appartement que je n'avois pas vu, je le trouvai plus commode que celui où j'avois logé pour la première fois. M^r. le Duc de Bellegarde l'avoit fait accommoder. Monsieur lui en avoit donné la jouissance, & la permission de demeurer dans cette maison pendant ma minorité, en considération des pertes qu'il avoit faites pour son service. Cet appartement étoit fait d'une partie d'une belle galerie re-

tranchée qui est sur l'épaisseur d'une muraille. Dès ce même jour-là, je voulus changer les cheminées & les portes, y faire une alcove, & m'informai s'il n'y avoit point d'architecte dans le pays. Je fis commencer à ajuster le dedans de l'appartement où j'étois, & pour cela il fallut le quitter, & m'en aller loger au grenier. Avec ce désagrément j'étois mal couchée. M^e. la Comtesse de Fiesque fit si bien que mon lit n'arriva que dix jours après que je fus à Saint-Fargeau : mes gens avoient été assez fots pour lui obéir ; je les grondai comme ils le méritoient du peu de soin qu'ils avoient eu de me venir trouver, & je les louai de leur bravoure à secourir le carrosse de Préfontaine, lorsqu'il avoit été pillé. Par bonheur, le Bailli de St. Fargeau étoit marié depuis peu ; ainsi il avoit un lit neuf. M^e. la Duchesse de Sully & M^e. de Laval me vinrent voir peu après mon arrivée. Je fus dans la plus grande honte du monde de n'avoir point de quoi les loger dans ma maison : il falloit qu'elles allassent tous les soirs coucher chez le Bailli, où étoit le lit dans lequel j'avois couché avant l'arrivée de mon train : il vint encore d'autres Dames qui logerent toutes dans la Ville. J'envoyai à Bois-le-Vicomte querir des meubles que j'y avois, afin de n'avoir plus cette honte.

Comme j'étois dans la maison de Davaux, j'eus une grande peur, je me réveillai, & j'entendis ouvrir le rideau de M^e. de Frontenac qui étoit couchée dans un lit proche du mien, & à l'instant je l'entendis refermer. Je lui dis : Révez-vous à l'heure qu'il est d'ouvrir votre rideau ? Elle me répondit, c'est le vent. Nous étions logées dans une chambre basse où il n'y avoit de fenêtres que d'un côté, & ce jour-là il ne faisoit point de vent : la peur me prit, je lui dis : Venez coucher avec moi; elle ne s'en fit pas prier; & comme elle passoit de son lit au mien, j'entendis encore ouvrir le rideau; jusques à ce qu'il fût jour, ni elle ni moi ne parlâmes point. Comme le jour fut venu, elle m'avoua qu'elle avoit vu ouvrir son rideau, (il y a toujours de la lumière dans ma chambre la nuit) que son premier mouvement avoit été de se jeter dans mon lit, qu'elle avoit conservé du jugement, crainte de me manquer de respect, & de me faire peur; qu'elle avoit vu ouvrir & fermer deux fois son rideau. Nous nous entretînmes sur ce que ce pouvoit être sans le trouver. Quelques jours après, j'appris qu'un garçon qui étoit à moi & mon frere de lait, lequel s'en étoit allé avec le Comte de Holac, avoit été tué.

dans ma Compagnie de Gendarmes : je ne doutai pas que ce ne fût lui qui me venoit dire adieu, je lui fis dire des Messes.

Après que M^r. le Prince eût reçu de mes nouvelles de Pons, & qu'il eût su que je ne voulois point être ailleurs qu'à Saint-Fargeau, il s'en alla prendre Château-Portien, Rethel, & d'autres petits châteaux. M^r. de Lorraine prit Bar-le-Duc avec son armée, & quelques châteaux. Foges l'un de ses Généraux fut tué : ensuite ils assiégèrent Ste. Menehould. La Cour avoit dessein que S. A. R. fît revenir ses troupes, qui étoient avec M^r. le Prince : pour cet effet, Monsieur envoya Gedouin, Enseigne de ses Gendarmes, les quérir ; il arriva à l'armée de M^r. le Prince devant Ste. Menehould comme les troupes de S. A. R. faisoient un logement, après lequel on devoit donner l'assaut. M^r. le Prince consentit que les troupes partissent le lendemain, les Officiers ne le voulurent pas : après avoir fait leur logement avec toute la bravoure & le bonheur possible, ils dirent à Gedouin : Nous voulons donner l'assaut, ce qu'ils firent ; & après que la place eut capitulé, au-lieu d'entrer dedans, ils prirent congé de M^r. le Prince avec tous les regrets imaginables de le quitter, & toute la reconnoissance possi-

ble des honneurs qu'ils en avoient reçus : il leur témoigna aussi avoir beaucoup d'estime des Officiers & des troupes , & un extrême déplaisir de ce qu'ils le quittoient. Holac fit mettre son régiment en bataille , & dit aux Officiers & Cavaliers : Vous êtes à S. A. R. ; vous avez l'honneur de porter son nom , allez le trouver ; pour moi je demeurerai à la compagnie de M^r. le Prince. Dans l'instant son régiment , au-lieu de marcher avec les autres , rentra dans le Camp , & celui de Baudits le suivit , lequel dit à Gedouin qu'il étoit inutile à S. A. R. , & qu'il pouvoit servir M^r. le Prince , qu'il croyoit qu'il n'en feroit pas fâché. Pour le Comte d'Escars , qui n'avoit de troupes que ma Compagnie de Chevaux-Légers , il demeura aussi avec M^r. le Prince.

La Cour étoit à Paris , accablée de harangues de tous côtés , elle n'avoit point assez d'oreilles pour écouter tous les gens qui demandoient pardon. M^r. le Cardinal de Retz salua le Roi & la Reine , & se croyoit le mieux du monde à la Cour , lorsqu'un jour qu'il venoit la faire , Villequier, Capitaine des Gardes du Corps , l'arrêta , & le mena par la galerie du Louvre monter en carrosse au pavillon , & de-là au Bois de Vincennes. Depuis que l'on eut pris

ce dessein, on fut quelques jours sans l'exécuter, parce qu'il ne venoit guere au Louvre. Quand on y entre, & qu'on a dessein d'arrêter les gens, il est difficile de s'échapper; & rien n'est si véritable qu'un Vers de Nicomede, qui est une Tragédie de Corneille, qui fut mise au jour aussi-tôt après la liberté de M^r. le Prince, en laquelle il y a:

Quiconque entre au palais porte sa tête aux Rois.

Quand la Reine envoya querir Villequier pour lui donner l'ordre, il n'y avoit avec elle que le Roi & M^r. le Tellier, à ce que je lui ai oui-dire depuis. Villequier lui dit: Madame, c'est un homme qui a toujours quantité de braves avec lui; s'ils se mettent en défense, que ferai-je? le prendrai-je mort ou vif? Tout le monde se regarda: Il répliqua, que le Roi me donne un mot de sa main de ce que j'ai à faire. Le Roi écrivit qu'il lui ordonnoit de prendre le Cardinal de Retz de quelque maniere que ce fût. J'ai appris ceci de la Reine, lorsque je causois avec elle de ce qui s'étoit passé. Elle me disoit souvent que M^r. le Prince avoit l'ame bonne, qu'on lui avoit conseillé de s'en défaire, & qu'elle avoit fait une grande faute de ne s'en être pas dé-

faite au Bois de Vincennes, qu'elle ne se repentiroit jamais de ne l'avoir pas fait, qu'elle étoit incapable d'avoir cette pensée, quelque mal qu'il lui eût pu faire, non plus qu'à Monsieur le Cardinal.

A l'arrivée de la Cour à Paris, M^r. de Beaufort fut exilé, aussi-bien que M^e. de Montbazon & M^e. de Bonelle. Frontenac eut une lettre pour sa femme, elle étoit partie avec moi : la Comtesse de Fiesque eut le même ordre; & parce qu'elle étoit malade, on lui donna des gardes, & elle ne voyoit personne.

Il se passa à la Cour une affaire moins importante que celle du Cardinal de Retz, qui y fit beaucoup de bruit; ce fut le mariage du Marquis de Richelieu avec M^{lle}. de Beauvais, fille de la première femme-de-chambre de la Reine. Ce garçon étoit bien fait, jeune, plein d'esprit & de courage, & nourri dans l'élévation où sont d'ordinaire les gens de faveur. Son frere aîné n'a point d'enfants, & est fort mal-sain : ainsi toute la dépouille de cette faveur le regardoit & le regarde encore; mais beaucoup moins à présent que dans ce temps-là, parce que M^e. d'Aiguillon, qui en possède, une bonne partie & qui en est maîtresse, lui en ôtera tout ce

qu'elle pourra. Ce mariage surprit tout le monde ; quoique cette fille soit jolie & aimable , elle n'est pas assez belle pour faire passer par-dessus mille considérations qu'il devoit avoir ; ainsi dès le lendemain M^e. d'Aiguillon l'enleva , & l'envoya en Italie , pour voir s'il persévéroit à l'aimer : au bout de quelque temps , il revint , & l'a toujours fort aimée. Elle disoit dans sa douleur : Mes neveux vont toujours de pis-en-pis , j'espere que le troisieme épousera la fille du bourreau : il est vrai qu'elle avoit grand sujet de se plaindre de ce que l'un & l'autre n'avoient pas pris de bonnes & de grandes alliances. M^e. de Beauvais ne lui avoit nulle obligation , & n'étoit point obligée de négliger son bien à ses dépens , comme étoit M^e. de Pons , fille de M^e. de Vigean , dont la mere est comme la femme-de-charge de sa maison. Tout ce qui peut se dire là-dessus , c'est que si le Cardinal de Richelieu pouvoit voir de l'autre monde l'état où est sa maison , je crois que tous ceux qu'il a persécutés en feroient assez vengés.

Madame accoucha d'une quatrieme fille , que l'on nomma M^{lle}. de Chartres : Monsieur en fut fâché , il espéroit toujours d'avoir un garçon : elle fut malade

à l'extrémité, j'envoyai avec beaucoup de soin en apprendre des nouvelles à Paris, faire des compliments à Monsieur, & le prier d'avoir agréable que je l'allasse voir: il me manda qu'il n'étoit pas encore temps.

Pendant la maladie de Madame, la Reine l'alla voir avec beaucoup de bonté: M^{re}. la Comtesse de Fiesque lui fit demander si elle auroit agréable qu'elle la vît. La Reine répondit qu'elle la verroit comme Comtesse de Fiesque, & non pas comme ma Gouvernante: elle me renonça, pour avoir cet honneur; & quand la Reine lui parla de moi, elle me dauba de toute sa force. Comme Madame se porta mieux, je crus que S. A. R. qui étoit de meilleure humeur, feroit bien-aïse de me voir: j'envoyai La Guériniere; & comme je vis qu'il ne venoit point, & que je ne pouvois pas croire que S. A. R. refusât de me voir, je partis dans l'espérance de le trouver en chemin, ce qui arriva. Je le rencontrai au Pont de Gien, où j'avois mis pied à terre. Il me donna une lettre de Monsieur, par laquelle il me mandoit que je lui envoyasse deux lettres, l'une pour le Comte de Holac, & l'autre pour le Comte d'Escars, par lesquelles je leur ordonnasse de revenir avec mes Compagnies; & que jusques à

ce que cela fût fait, il ne me pouvoit voir ; parce que la Cour le trouveroit mauvais, & diroit que c'étoit de concert avec lui qu'ils y font demeurés. Je poursuivis mon chemin jusques à Sully, où je devois coucher ; & dès que j'y fus arrivée, j'écrivis à S. A. R. Je lui mandai que j'étois bien malheureuse qu'il ne me voulût pas voir, que je ne pouvois pas répondre de ce que faisoient Messieurs d'Escars & de Holac ; & pour marque que je voulois contribuer à leur retour, j'envoyois à S. A. R. les deux lettres qu'elle me demandoit. Ces lettres n'étoient pas de ma main, & contenoient :

S. A. R. a désiré que je vous écrivisse pour vous mander de revenir, je pense que son commandement a assez de pouvoir sans que mes ordres y soient nécessaires ; tout ce que je puis faire, c'est d'en user comme je fais, &c. Je signai les deux lettres de ma main. Voilà à-peu-près ce qu'elles contenoient, je ne me souviens pas du reste. Je pense qu'il y avoit encore : *Si vous ne revenez, j'aurai sujet de me plaindre de vous.* Je dis à S. A. R. que si après avoir écrit ces deux lettres, la Cour n'étoit pas contente, ce feroit avoir une grande tyrannie pour moi de ce que feroient d'Escars & Holac. Je dé-

pêchai mon Courier, par lequel je demandois des carrosses de relais ; il revint le lendemain, & Monsieur me manda qu'il m'avoit envoyé des relais. J'allai au commencement de Décembre de Sully à Blois en un jour. J'avois avec moi M^e. de Frontenac & M^e. la Comtesse de Fiesque. J'oubliois de dire qu'elle arriva en litiere un matin que l'on ne songeoit pas à elle ; je lui dis : Ah, Madame ! comment êtes-vous venue ici, vous qui me croyiez en Flandres ? Elle me parla avec assez d'humilité ; cela me toucha le cœur, & je la traitai avec plus de bonté qu'elle ne méritoit.

J'arrivai, à Blois que Monsieur avoit soupé : j'avoue que je ne savois quelle mine il me feroit, & que j'en étois un peu inquiete : j'augurois cependant que l'on me feroit bon accueil, parce qu'au relais je trouvai des Gardes, & que Saujon n'auroit pas fait cela s'il eût cru que Monsieur l'eût trouvé mauvais. Il vint à la porte de sa chambre au-devant de moi, & me dit : Je n'oserois sortir parce que j'ai la bouche enflée ; il salua les Dames, & d'abord demanda des nouvelles de la maladie de Madame à M^e. la Comtesse de Fiesque. J'étois cependant auprès du feu où je contoie l'aventure du Jacobin

de Provins ; Monsieur vint qui me la fit conter , & en rit : puis il me dit : Allez souper , dit-il , bon soir , ne revenez point , parce qu'il est tard.

Le lendemain il vint à ma chambre dès que je fus éveillée : je mangeai avec lui , parce que je n'avois point amené d'Officiers ; il contoit mille affaires , & me parloit sans cesse de M^r. le Prince ; ses gens avoient remarqué qu'il ne l'avoit pas nommé dequis qu'il étoit hors de Paris. Il me traita assez bien ce voyage-là ; il est vrai qu'il dura peu , je ne restai que deux jours à Blois. Le Comte de Béthune y vint : puis il me conduisit jusques à Chambord , où nous séjournâmes deux jours. Il remercia Madame de Frontenac d'être demeurée avec moi , témoigna à Madame la Comtesse de Fiesque qu'elle n'avoit pas bien fait de me quitter , & dit à Préfontaine : Je suis fort content de vous ; lorsque l'on m'a dit que c'étoit vous qui conseilliez ma fille de s'en aller , je n'en ai rien cru. A Chambord il dit à Préfontaine : Je vous veux mener par-tout : il lui montra sa maison avec plaisir ; cela m'en fit un fort grand , j'aimois fort que l'on considérât les gens qui me servoient bien. Le soir il lui dit : Préfontaine , je vous veux mener dans mon parc de grand ma-

tin. Dans la promenade il lui dit : J'aime bien ma fille ; j'ai cependant quelques considérations qui font que je ferai bien-aïse qu'elle ne demeure guere ici. Préfontaine lui dit : V. A. R. voit qu'elle n'en a pas usé comme une personne qui y veut demeurer, elle est venue sans équipage. Il lui tint plusieurs discours pour lui témoigner qu'il n'avoit songé en sa vie à rien avec tant de passion qu'à mon établissement, que j'étois si difficile que je n'avois pas voulu de M^r. l'Electeur de Baviere. Cela est vrai, & il me semble que ce n'étoit pas un bon parti : il avoit son pere & sa mere, il n'avoit que quinze ans, & l'on vivoit dans cette maison un peu plus solitairement que dans un Couvent. Toute sa conversation ne tendit qu'à lui faire connoître la tendresse qu'il avoit pour moi, le desir qu'il avoit eu lorsqu'il étoit en pouvoir, de me procurer un établissement ; que de mon côté je n'avois pas correspondu à ses bonnes intentions, & qu'en l'état où il étoit, je ne devois pas desirer de lui plus qu'il ne pouvoit. Préfontaine revint fort persuadé qu'il disoit vrai, que c'étoit un homme de bonne amitié.

Pendant ce voyage, on parla de la laideur de ma maison de Saint-Fargeau.

que j'en devois chercher quelqu'une qui fût plus belle, & plus proche de Blois. L'on dit que Château-neuf-sur-Loire, qui étoit aux enfants de M^r. d'Emeri, étoit à vendre. Monsieur me dit : Si cela est, il faut que vous l'achetiez ; je lui dis que je la verrois à mon retour. Je ne croyois être qu'une nuit à Orléans, où M^r. de Sourdis me donna à souper, & M^r. l'Evêque à dîner. M^e. la Comtesse de Fiesque se trouva mal : ce qui m'obligea à y demeurer ce jour-là. J'allai voir Château-neuf, que je trouvai une belle maison : ce n'est qu'un corps de logis qui est fort grand, de beaux jardins, & des parterres avec des fontaines, un grand rond d'eau, un canal & la riviere de Loire au bout du parc, qui en fait un grand que l'on voit de la maison. J'eus beaucoup de plaisir à cette promenade, il faisoit la plus belle journée du monde. M^e. de Sully & M^e. la Marquise de Laval, qui m'étoient venues trouver à Orléans, y vinrent avec moi. Madame de Sully avoit beaucoup de passion que je fisse cette acquisition ; c'étoit proche de Sully. Nous primes de grands desseins de bâtir des pavillons, & d'ajuster les dedans ; mais ce qui me déplaisoit fort en ce lieu, c'est qu'il n'y avoit point du tout de couvert,

excepté deux petits bois de charmes fort mal venus.

A mon retour, je trouvai M^r. de Beaufort à Orléans, il ne m'avoit point trouvée à Chambord, il étoit venu après moi à tout hasard : il soupa avec nous, & nous fîmes la meilleure chere du monde sans avoir d'Officiers ; il y a à Orléans un très bon Traiteur. Je repassai par Sully, où je fus encore un jour, & je m'établis tout-à-fait à Saint-Fargeau. Je changeai de chambre ; lorsque j'y arrivai, il avoit fallu percer des cheminées en celles où j'étois ; de sorte que j'en fis une autre qui avoit une belle vue : ce qui n'est pas extraordinaire, parce que c'est un grenier. Je travaillois depuis le matin jusques au soir à mon ouvrage, & je ne sortois de ma chambre que pour aller dîner en bas & à la Messe. Cet hyver-là étoit assez vilain, pour ne pouvoir s'aller promener : dès qu'il faisoit un moment de beau temps, j'allois à cheval ; & quand il geloit trop, je me promenois à pied, & voyois mes ouvriers. Je fis d'abord faire un mail, où il y avoit des arbres entourés de tant de ronces, que l'on n'eût pas jugé possible d'y faire une allée. A force de couper des broussailles & d'enlever de la terre, & d'en porter, l'on forma une belle allée : je ne

la jugeois pas assez longue pour un mail, je la fis allonger de cent pas en terrain : ce qui fit un fort bel effet. De cette terrasse on voit le château, un Fauxbourg, des bois, des vignes, une prairie où passe une riviere qui est l'hyver un étang ; le paysage n'est pas désagréable. Saint-Fargeau étoit un lieu si sauvage, que l'on n'y trouvoit pas des herbes à mettre au pot lorsque j'y arrivai.

Pendant que je travaillois à mon ouvrage, je faisois lire, & ce fut en ce temps que je commençai à aimer la lecture, que j'ai toujours fort aimée depuis. On rangea mes cassettes & mes papiers : je me souvins de la vie de Mad. Fouquerolles, que Préfontaine avoit : il me la rendit, & je l'achevai ; & comme j'avois fort envie de dire un mot de ce qui s'étoit passé, je trouvai le moyen d'y en insérer des fragments : à la fin l'envie me prit de faire imprimer cet ouvrage, avec un manifeste pour me justifier des plaintes qu'elle avoit faites de moi, & celui qu'elle avoit fait pour y répondre ; une certaine lettre du Royaume de la Lune de Mad. de Frontenac, & une que j'avois faite aussi avec des vers de sa façon parce que j'en fais très-mal ; & si l'on en veut croire beaucoup de gens, tous les vers qui sont dans ce livre, quoique fort

Jolis, ne sont pas d'elle, l'on dit que c'étoit un certain M^r. du Châtelet qui les faisoit.

Je fis imprimer tous ces receuils, j'envoyai querir un Imprimeur à Auxerre, & je me divertissois à le voir imprimer : il avoit une chambre dont il ne sortoit point ; c'étoit un grand secret, il n'y avoit que M^e. de Frontenac, Préfontaine, son Commis & moi qui les voyions.

M^r. le Prince m'écrivoit tous les ordinaires, & me mandoit ce qu'il favoit, & moi de même. Il envoya le Maréchal-des-logis de mes Gendarmes pour savoir ce qu'il me plaisoit que Holac & d'Escars fissent, & dans sa lettre il y avoit : Je ne puis croire que ce soit tout de bon que vous vouliez qu'ils me quittent : si vous le voulez, vous êtes la maîtresse, & je vous obéirai sans en rien dire. Dans la même lettre il me marquoit que les amis du Cardinal de Retz le faisoient rechercher, qu'il me prioit de lui donner mon avis de ce qu'il avoit à faire. Je dis à tout le monde à Saint-Fargeau, que St. Germain avoit quitté M^r. le Prince ; après y avoir resté quatre ou cinq jours, il dit qu'il s'en alloit chez lui. J'écrivis à M^e. le Prince que j'aurois été fâchée qu'il eût renvoyé d'Escars & Holac, qu'il avoit dû juger par la maniere dont

je leur écrivois, que je ne desirois pas qu'ils m'obéissent ; qu'à l'égard du Cardinal de Retz, il en useroit comme il jugeroit à propos, & que je lui conseillois de prendre ses avantages où il les trouveroit. Le Garde que S. A. R. avoit envoyé porter mes lettres à Holac & à d'Escars, vint à St. Fargeau : il me conta qu'il avoit passé à Sedan où étoit le Cardinal Mazarin qui avoit lu mes lettres ; & que comme il les avoit rendues à ces Messieurs, ils ne les avoient pas voulu lire ; qu'ils les avoient portées à M^r. le Prince ; qu'il s'étoit entretenu avec eux, & qu'il avoit répondu : Assurez Monsieur & Mademoiselle de mes très-humbles respects, & que quoi qu'ils fassent, je crois qu'ils ne me veulent point de mal. D'Escars & Holac m'écrivoient de belles lettres : ils me supplioient de croire qu'ils ne manqueroient jamais au respect & à l'attachement qu'ils avoient pour moi ; qu'ils m'étoient inutiles ; qu'ils croyoient que je ne pouvois trouver mauvais qu'ils continuassent à servir un Prince de si grand mérite, & qui m'étoit si proche ; que la bonne opinion que je leur avois fait l'honneur de leur témoigner étoit fondée sur la réputation qu'ils avoient acquise ; qu'ils la perdoient s'ils quittoient M^r. le Prince ; & qu'en ce cas ils seroient privés de l'hon-

neur de ma bienveillance, qui étoit pour eux ce qu'il y avoit au monde de plus cher. Ils firent la même réponse à S. A. R., & demeurèrent.

M^e. la Duchesse de Vitry me vint voir, quantité d'autres Dames des environs; il y avoit souvent compagnie. Comme la Comtesse de Fiesque se porta mieux, elle m'envoya un certain valet qu'elle avoit, qui s'étoit érigé en Gentilhomme, nommé d'Apremont: je mets son nom, parce que ses actions me feront parler de lui plus souvent qu'il ne mérite, Elle m'écrivoit qu'elle espéroit être bientôt en état de me venir trouver. Je lui mandai qu'elle feroit la bien venue. Elle écrivit à M^e. de Frontenac, pour savoir si je trouverois bon qu'elle amenât avec elle une certaine M^{lle}. Doutrelais, de Normandie, qui demouroit depuis quelques années avec elle. Je dis à M^e. de Frontenac, que non, & qu'elle lui devoit mander qu'elle n'étoit pas de condition à manger toujours avec moi, comme les autres Dames, ni à aller dans mon carrosse; qu'elle feroit embarrassée, & qu'elle embarrasseroit les autres. Je dis à M^e. de Frontenac & à Préfontaine: Nous ferions bien heureuses si cette difficulté pouvoit empêcher M^e. la Comtesse de Fiesque de venir ici; elle est vieille &

intrigante , ces sortes d'esprits font dangereux dans les maisons. Elle surmonta cette difficulté , & vint. Le jour qu'elle arriva , je dis à M^e. de Frontenac : Je vous conjure de ne faire aucune liaison avec la Comtesse de Fiesque , de n'entrer dans aucuns de ses commerces , parce que j'ai beaucoup d'estime & d'amitié pour vous , & je sens fort bien que je perdrois l'une & l'autre. Je fis la même défense à Préfontaine , & jusques-là de n'aller point dans sa chambre après la première visite , & je lui dis : Les gens comme vous peuvent aisément se dispenser de faire des visites ; vous avez des affaires , & vous la verrez tous les jours dans ma chambre. Comme elle arriva , sa fille , M^e. de Pienne , étoit avec elle : elle dit à M^e. de Frontenac : Je n'irai point coucher dans ma chambre , je serois trop éloignée , je coucherai avec vous. M^e. de Frontenac couchoit dans ma chambre , parce que lorsque nous étions arrivées , elle y avoit couché , j'y étois accoutumée , & j'en étois bien-aise , parce que je suis peureuse. Elle nous conta mille nouvelles ; c'est une femme assez agréable en toutes manières : son procédé est noble & civil , elle faisoit le mieux du monde les honneurs de ma maison ; pour M^e. de Frontenac , elle ne prenoit pas la peine de

parler à personne. Nous menions une vie assez douce & exempte d'ennui, aussi suis-je la personne du monde qui m'ennuie le moins ; je m'occupe toujours, & me divertis même à rêver : je ne m'ennuie que quand je suis avec les gens qui ne me plaisent pas, ou que je suis crainte.

Quand la vie de M^e. de Fouquerolles fut imprimée, je trouvai que cette occupation m'avoit divertie ; j'avois lu des Mémoires de la Reine Marguérite ; tout cela joint à la proposition que la Comtesse de Fiesque, M^e. de Frontenac & son mari me firent d'écrire des mémoires, m'engagea à commencer ceux-ci. Préfontaine me dit aussi, que si cela me plaisoit j'en devois faire. J'écrivis en peu de temps tout le commencement jusques à l'affaire de l'Hôtel-de-Ville ; & comme j'écris fort mal, je donnois à Préfontaine, à mesure que j'écrivois, pour mettre au net.

J'appris que Madame partoît de Paris, je mandai à Monsieur que je l'irois voir à Orléans ; Monsieur me manda que je n'y allasse pas, qu'on croiroit à la Cour qu'on s'assembleroit en un lieu où il s'étoit passé des affaires qui ne leur étoient pas agréables ; & que quand il feroit beau, je viendrois voir Madame à Blois. Je ne me le tins pas pour dit, je partis de St. Fargeau,

& je m'en allai à Orléans : Monsieur & Madame me reçurent fort bien ; je n'y restai qu'un jour, j'y trouvai des Comédiens, c'étoit une très-bonne troupe qui avoit été tout l'hyver de devant à Poitiers avec la Cour, & l'avoit suivie à Saurmur ; elle avoit eu beaucoup d'approbation de toute la Cour ; je les fis jouer un soir à mon logis, où S. A. R. vint. L'on ne parloit en ce temps-là que du retour du Cardinal Mazarin à la Cour, dont S. A. R. n'étoit pas trop contente.

Il vint à Orléans un certain Pere Jésuite qui avoit déjà été à Blois, nommé le Pere Jean-Antoine, pour proposer à Monsieur le mariage de M^r. le Duc de Neubourg avec moi. Il y avoit sept ou huit mois que ce bon Pere étoit à Paris ; il n'avoit pas plutôt trouvé l'occasion de parler à S. A. R. Elle m'appella un jour dans son cabinet en présence de Madame, & me fit cette proposition. Je lui répondis, que je croyois qu'il se moquoit de moi, ou qu'il avoit oublié ce qu'il étoit depuis qu'il n'étoit plus à la Cour, de me vouloir marier à un petit Souverain d'Allemagne. Madame me dit qu'ils avoient eu des filles d'Autriche & de Lorraine. Je lui répondis, que les autres se marioient comme elles vouloient ; que pour moi je

n'étois pas résolue de me marier de telle maniere : nous n'en dîmes pas davantage. Monsieur & Madame s'en allerent à Blois, & moi à St. Fargeau. Je passai par Sully, où je fus un jour. A mon arrivée, je ne songeai qu'à faire accommoder un théâtre en diligence : il y a à St. Fargeau une grande salle qui est un lieu fort propre pour cela ; j'écoutois la comédie avec plus de plaisir que je n'avois jamais fait. Le théâtre étoit bien éclairé & bien décoré ; la compagnie à la vérité n'étoit pas grande, il y avoit des Dames assez bien faites. Nous avions les Dames & moi des bonnets fourrés avec des plumes ; j'avois pris cette invention sur un que M^e. de Sully portoit à la chasse : l'on avoit augmenté ou diminué, de sorte que cela étoit fort joli. M^e. de Bellegarde, qui ne demeure qu'à 10 ou 12 lieues de St. Fargeau, y venoit souvent. Après le plaisir de la Comédie, que le Carême fit finir, le jeu du volant succéda. Comme j'aime les jeux d'exercices, j'y jouois deux heures le matin, & autant l'après-dînée. Mon mail s'acheva, j'y jouai avec M^e. de Frontenac, qui me disputoit sans cesse, quoiqu'elle me gagnât toujours ; j'avois plus d'adresse, mais la force l'emportoit.

S. A. R. au départ d'Orléans me dit :

L'affaire de votre compte de tutelle n'est pas encore terminée, je la veux finir avec vous, ordonnez-le à vos gens. J'en écrivis à Paris, puis à Blois.

Il se fit là-dessus quantité d'écritures qui commençoient de part & d'autre à s'aigrir un peu. Comme j'entendois parler de mes affaires plus qu'à Paris, où je ne voulois pas les écouter, je m'y donnai tout-à-fait, & y pris plaisir.

Préfontaine me montrait toutes les lettres qu'il recevoit tous les ordinaires, & même les réponses qu'il faisoit; souvent j'écrivois moi-même. Un jour je lui dis: Ce n'est pas assez d'avoir l'œil sur mes procès, & de contribuer à l'augmentation de mon revenu, il faut aussi voir la dépense de ma maison: je suis persuadée que l'on me vole; & pour éviter cela, je veux que l'on me rende compte, comme l'on fait à un particulier: cela n'est point au-dessous d'une grande Princesse, moins on la vole, plus on est en état de faire du bien; & quand on le fait avec discernement, l'on en fait gré. J'ai toujours ouï-dire, que l'Infante Isabelle, Souveraine des Pays-Bas, voyoit les affaires jusques aux plus petites, aussi-bien qu'une Grande-Duchesse de Toscane de la Maison de Lorraine, toutes deux aussi illustres par

leur mérite, leur capacité & leur vertu, que par leur naissance. Je serai fort aise de les imiter. Préfontaine le fut fort de ma résolution, & me dit que je ferois très-bien; & pour ce sujet, il chercha les moyens de découvrir ce que je voulois savoir. Nous trouvâmes que j'avois été fort mal servie, & que je pouvois beaucoup retrancher de ma dépense, & paroître davantage. J'envoyai querir mes gens avec leurs comptes; ils m'en apportèrent de faux. Je leur montrai les véritables. Ils furent confondus & contraints de m'en demander pardon, & de me prier de leur donner ce qu'ils m'avoient dérobé. Il y en eut un qui m'avoua que son confesseur lui avoit refusé l'absolution jusqu'à ce qu'il eût restitué. Je le leur donnai, à condition qu'à l'avenir ils auroient une meilleure conduite. M^e. de Frontenac m'avoit donné un contrôleur, le mien étoit mort, il devoit faire merveille, il avoit fait comme les autres.

Après que j'eus écrit & reçu beaucoup de lettres de Blois, S. A. R. envoya M^r. Duché pour me persuader de l'aller trouver la semaine-sainte à Orléans; je m'en excusai: il fut deux jours à St. Fargeau, il m'importuna fort. La Comtesse de Fiesque & M^e. de Frontenac commencerent

à se lier ensemble d'amitié, nonobstant ce que j'avois dis à la dernière ; & comme mes affaires me donnoient beaucoup de chagrin, & que je ne savois à qui m'en prendre, je me mettois quelquefois en colère contre Préfontaine, parce qu'il étoit parent de M^r. de Choisy, que je croyois l'auteur de tout l'embarras où j'étois. Je me trompois fort, comme j'ai vu depuis. Il ne l'étoit point, & Préfontaine ne le voyoit plus depuis que je le lui avois défendu. Un jour que je l'avois grondé, & qu'il me voyoit en méchante humeur, il s'en alla coucher chez un Gentilhomme nommé la Salle, qui n'est qu'à deux ou trois lieues de St. Fargeau, lequel en est présentement Gouverneur. Pendant son absence, ces bonnes Dames qui lui en vouloient, sans savoir pourquoi, engagerent la Tour mon écuyer à me venir parler contre lui, afin qu'il ne revînt plus auprès de moi. Comme je suis méfiante, & que je connoissois assez de sujet de l'être, je rembarrai la Tour d'importance ; & pour lui faire connoître que je n'étois pas d'humeur à congédier si légèrement des gens qui me servent bien, j'envoyai un homme au galop le querir quoi qu'il fût 10 heures du soir, & qu'il plût. Il arriva à minuit fort mouil-

lé ; lorsqu'il entra , je lui dis : Le meilleur moyen du monde de raccommoder les gens avec moi , c'est quand on les insulte. Je lui contai tout ce que la Tour m'avoit dit, & en même-temps je lui dis aussi : C'est un pauvre homme qui ne fait ce qu'il fait , à qui les Comtesses de Fiesque, la mere & la fille, ont fait faire tout cela, comme le chat qui tire les marons du feu. Je suis pourtant bien-aïse que vous voyiez quel homme c'est , vous m'importunez sans cesse pour lui faire du bien , & vous voyez la reconnaissance qu'il en a. Pour la Comtesse de Fiesque la jeune , je ne comprenois pas quel intérêt elle avoit à cela ; aussi ne croyois-je pas qu'elle y eût part : la suite de sa conduite m'a bien fait connoître le contraire. Pour M^e. de Frontenac , je ne l'en accusois en façon du monde , je ne la croyois pas liée d'amitié au point où elle étoit avec la Comtesse de Fiesque. Pour la vieille Comtesse , il y avoit long-temps que je voyois bien qu'elle n'aimoit pas Préfontaine , & la raison en étoit qu'il ne l'alloit guere voir , & qu'il ne lui parloit qu'indifféremment , & elle eût voulu qu'il lui eût rendu compte de tout ce que je lui disois & de toutes mes affaires , dont elle auroit voulu être maîtresse , & faire des micmacs de petits ménages. Elle étoit

fort intéressée ; depuis qu'elle avoit connu qu'il n'étoit pas homme à cela, elle l'avoit haï mortellement ; sa consolation étoit, qu'elle en auroit haï tout autre en sa place qui m'auroit servie de même : c'étoit moi qui ne voulois pas qu'il lui parlât de rien. La Tour ne fit pas long séjour à St. Fargeau après cette équipée. Il me demanda permission de s'en aller chez lui, je la lui donnai avec beaucoup de joie.

Un jour que j'entrai dans la chambre de M^e. la Comtesse de Fiesque la mere, je trouvai son écritoire ouverte, & il y avoit une lettre qu'elle écrivoit à Mad. la Duchesse d'Aiguillon, qui n'étoit pas fermée : elle lui témoignoit le déplaisir qu'elle avoit de ce que M^r. le Comte de Fiesque étoit dans les intérêts de M^r. le Prince ; qu'elle souhaitoit avec toutes les passions imaginables qu'on l'en pût retirer ; & que pour cela il falloit proposer à la Cour quelque négociation pour M^r. le Prince par le Comte de Fiesque, & dire que le Comte de Fiesque étoit un bonhomme, plein d'honneur, qui étoit aussi aisé à tromper qu'un autre ; qu'elle avoit beaucoup de pouvoir sur son esprit ; que s'il étoit une fois ici, elle le feroit bien parler, & tireroit de lui bien des circonstances, si ces commerces étoient une fois

établis ; & que sous prétexte de servir M^r. le Prince , pourvu que l'on le fût bien prendre , & lui parler toujours d'honneur & de probité , on le feroit passer par-dessus. Je ne fus pas surprise de voir ces bons sentiments , je connoissois la bassesse de son ame , & le desir qu'elle avoit de s'intriguer aux dépens de qui que ce pût être. Après le retour de Duché à Blois , l'on m'envoya un valet-de-pied qui m'apporta une transaction que l'on me mandoit de signer , & que si je voulois je l'envoyasse consulter à Paris. Je répondis qu'il ne falloit point de conseil là-dessus , & qu'il ne falloit que savoir lire pour connoître qu'elle m'étoit très-désavantageuse. J'écrivis à Goulas pour supplier S. A. R. de vouloir prendre des arbitres : il me manda qu'il prenoit M^{rs}. de Bous & de Cumont ; je lui fis réponse que pour marque que je voulois promptement sortir d'affaire avec S. A. R. , je n'en voulois point d'autres , que je les croyois gens de probité. Il me manda ensuite qu'il n'étoit pas de la dignité d'un Fils de France de mettre ses affaires en arbitrage , & que j'avois mal expliqué sa lettre.

Tout ce que j'écrivois étoit pris de travers , & si l'on me répondoit une fois à propos , & que je convinssé de ce qu'ils

proposoient, aussi-tôt ils s'en dédisoient.

Vineuil, qui venoit de Flandres, fut pris avec toutes ses lettres; il en avoit une entre autres sans dessus, où l'on parloit de M^r. de Lorraine & du Comte de Fiesque. Dès qu'on le fut en Flandres, M^r. le Prince me manda: Ne foyez point en inquiétude des lettres dont Vineuil étoit chargé: dans celle que je vous écrivois, il n'y avoit rien. L'on jugea à la Cour que cette lettre s'adressoit à moi. Soit pour faire plaisir à S. A. R., ou plutôt pour se moquer de tous deux, l'on chargea l'Archevêque d'Embrun, qui est un Prélat toujours absent de son Diocèse; & fort affamé de mauvaises commissions, comme l'on peut juger par celle-ci, d'aller à Blois porter la copie de cette lettre, & d'offrir à S. A. R. sur cela de m'ôter la disposition de mon bien, & de la lui remettre sous prétexte que j'envoyois de l'argent à M^r. le Prince. S. A. R. refusa cette offre, & c'étoit trop de l'avoir écoutée: hors le caractère, il devoit faire jeter par les fenêtres tout homme assez mal avisé pour lui faire une telle proposition. L'on me l'écrivit pour m'intimider, & pour me faire hâter d'aller à Orléans. Je leur mandai que l'on ne me pouvoit ôter mon bien, à moins que d'être dé-

clarée ou folle ou criminelle, que je n'étois ni l'une ni l'autre. Le pauvre Archevêque d'Embrun (je le nomme ainsi par la pitié que j'ai de sa conduite) m'écrivit pour me dire qu'il avoit eu beaucoup de joie de voir le bon naturel de S. A. R. pour moi, par la maniere dont il avoit reçu la proposition qu'il étoit allé faire contre moi ; jamais homme ne s'étoit vanté de pareille action, je ne lui fis aucune réponse. J'avois plus de sujet de me plaindre qu'il eût pris cette commission qu'un autre ; il est de la Maison de la Feuillade, qui a toujours été attachée à S. A. R. Son pere & trois de ses freres étoient morts à son service, & lui il avoit toujours fait une profession particuliere d'être de mes amis, & je le traitois fort bien.

S. A. R. retourna à Blois. Nos affaires allerent toujours leur train ; c'est-à-dire, qu'elles ne s'avancoient point, quoique l'on s'écrivît beaucoup de lettres. S. A. R. me pressoit fort d'aller à Blois, & disoit que la Cour desiroit que je fusse auprès d'elle, & qu'elle avoit beaucoup d'affaires à me communiquer. Elle me manda d'y envoyer Préfontaine ; je lui mandai que cela ne serviroit de rien, que je ne me fiois à personne de mes affaires. Du

côté de Paris, tout le monde m'écrivoit que M^e. la Princesse se mouroit, qu'elle ne pouvoit échapper, & que l'on craignoit que si cela arrivoit, M^r. le Prince ne me vînt enlever à St. Fargeau. Monsieur avoit promis que quand je serois une fois à Blois, l'on m'y arrêteroit prisonniere, & que je n'en partiroy plus : cela redoubla l'appréhension que j'avois d'y aller. La Comtesse de Fiesque & M^e. de Fronrenac me disoient sans cesse que je ne devois point quitter St. Fargeau, que la liberté étoit belle. Préfontaine faisoit tout ce qu'il pouvoit pour m'obliger d'aller à Blois, il me disoit sans cesse qu'il étoit de fort mauvaise grace à moi de n'obéir pas à S. A. R.; que pour la crainte de la prison, si le Roi vouloit me faire arrêter, il le pouvoit à Saint-Fargeau comme à Blois : je me mettois en colere contre lui, & c'étoit tout ce qui en arrivoit. Quand il venoit quelqu'un de Blois, je faisois la malade, je disois que j'avois la fièvre, & je n'aurois pas eu une plus grande joie que de l'avoir en effet. Au reste, je me portois fort bien, je disois sans cesse : Voyez que je suis jaune, & j'avois le meilleur visage du monde. Le régiment d'Infanterie de S. A. R. étoit pour lors en garnison en Nivernois; & comme l'on disoit que l'on

viendrait m'arrêter à Saint-Fargeau, je leur disois : Vous me viendrez secourir, sans faire réflexion sur la suite ; de sorte qu'ils envoyèrent tous les jours à l'ordre un Officier pour savoir si je n'avois pas besoin d'eux. Je m'amusois à conter tout ce que nous serions si nous étions assiégés, les fortifications qu'il faudroit faire, & mille sottises de cette nature, dont l'on rit, quoique le sujet donne assez de chagrin. Préfontaine ne donnoit point dans ces plaisanteries, il étoit au désespoir de ce que je les faisois.

Le Jésuite du Duc de Neubourg vint à St. Fargeau, alla descendre aux Augustins, & fit savoir sa venue à Madame la Comtesse de Fiesque, qui vint le matin avec une mine fine & gaie me dire : Le Pere Jésuite est ici, S. A. R. lui a permis d'y venir ; je vous assure que quoique vous en riiez, le Duc de Neubourg est un fort bon parti ; c'est un Prince de la Maison de Baviere, qui n'a que trente ans, bien fait, de l'esprit, du mérite, & de beaux Etats. Dusseldorp, sa Ville capitale, est fort belle & bien située ; son palais fort beau & guere éloigné d'ici : c'est un Prince qui peut bien être Empereur. En l'état où vous êtes à la Cour, peu de gens vous recherchent, & lui il vous veut avec tous les empressements imaginables,

imaginables , quand il n'y auroit que cette circonstance , elle est assez obligeante ; si vous ne l'acceptez pas , S. A. R. croira que vous avez des engagements avec M^r. le Prince. Lorsque vous fûtes voir Madame à Orléans , il me dit : Je suis assuré que si Madame la Princesse meurt , ce qui arrivera , elle a une maladie de poumon dont personne n'est jamais réchappé , ma fille l'épousera , & je crois qu'ils se le sont promis , & même qu'ils sont d'accord de rompre le mariage de ma fille de Valois , & de faire le Duc d'Enguien Cardinal. Je l'écoutai fort patiemment , & je lui demandai : Avez-vous tout dit ? Elle me dit : Non , je veux vous dire que vous croyez bien que j'aimerois cent fois mieux que vous épousassiez M^r. le Prince ; vous ne bougeriez de France , & d'ailleurs l'attachement que mon fils y a me le feroit désirer ; & si vous avez sérieusement cela dans la tête , & autant que tout le monde le croit , je vous conjure de me le dire ; vous pouvez par toutes sortes de raisons prendre confiance en moi , & je vous assure qu'il n'y a rien que je ne fasse auprès de S. A. R. pour vous y servir. Je pris la parole , & je lui dis : Je ne trouve point le Duc de Neubourg un parti sortable en façon du monde pour moi ; il n'y a jamais

eu de Fille de France mariée à de petits Souverains : c'est pourquoi je n'en veux point absolument. Pour M^r. le Prince, je n'y songe point du tout ; je vous ferois tous les serments imaginables qu'il ne m'a jamais parlé de l'affaire dont Monsieur veut que nous soyons d'accord ; les gens qui ont le sens commun ne prennent guere de mesures de cette nature , sur la mort d'une personne qui est aussi jeune que moi. Madame la Princesse est de mon âge : si elle mouroit, qu'il fût rentré dans les bonnes graces du Roi, que sa Majesté le voulût & S. A. R. , & que pour le bien de la Maison Royale on me le proposât, je crois que je l'épouserois ; il n'y a rien en sa personne que de grand, d'héroïque, & de digne du nom qu'il porte. De croire que je me marie comme les Demoiselles des Romans, & qu'il vienne un Amadis me querir sur un palefroi, & qu'il pourfende tout ce qu'il trouvera en son chemin ; que de mon côté je monte sur un autre palefroi comme Orianne ; je vous assure que je ne suis pas d'humeur à en user ainsi, & que je m'estime fort offensée des gens qui ont une telle pensée de moi. La bonne femme s'en alla entretenir son Pere Jésuite, qui lui donna une lettre que le Duc de Neubourg m'avoit écrite, qui étoit

un peu de vieille date. Comme la bonne femme me la voulut donner, je lui dis que je pensois qu'elle se moquoit de moi de me donner une telle lettre. Elle me dit : Lisez-la , puis je la lui rendrai , & lui dirai que c'est moi qui l'ai ouverte. De cette maniere je la voulus bien lire, & en voici la copie.

MADemoiselle,

Puisque les rares vertus & perfections que le Ciel a jointes à la grandeur de la naissance de V. A. R. ont fait étaler ses louanges par-tout, j'espere qu'elle me pardonnera si je me trouve au nombre de ceux qui cherchent l'honneur de la servir. Ce seroit le véritable bonheur qu'avec passion je souhaite, si dès cette heure il m'étoit permis de rendre à V. A. R. les respects & les obéissances que je desirerois de lui vouer. Comme l'injure des temps, & les conjonctures présentes ne me permettent pas pour cette heure l'accomplissement de ce desir, je supplie très-humblement V. A. R. de vouloir permettre au révérend Pere Jean-Antoine, Jésuite, de lui en donner les assurances de ma part, & de croire qu'entre tous ceux qui font profession de la servir, je ne céderai à qui que ce soit en

fidélité & en zele. Pour en donner des preuves véritables, je ne puis aspirer à une plus grande gloire que d'avoir la permission de dire que je suis & serai toute ma vie très-véritablement,

M A D E M O I S E L L E ,

De Votre Altesse Royale,

Le très-humble & très-obéissant,
& très-fidele serviteur & cousin,

P H I L I P P E - G U I L L A U M E ,
Comte Palatin.

Après que j'eus lu & copié cette missive, M^e. la Comtesse de Fiesque me dit: N'a-t-il pas bien de l'esprit? n'écrit-il pas galamment? Je lui répondis que je connoissois peu les poulets, que j'étois la personne du monde la moins propre à juger de cette matiere. Le lendemain matin elle envoya querir Préfontaine, lui parla fortement de cette affaire, & voulut l'obliger à me la conseiller. Il lui répondit, que quand je lui demandois son avis, il me le donnoit en homme de bien & d'honneur; que quand je ne le lui demandois pas, il ne s'ingérait pas de

m'en donner, & que j'étois en âge de favoir ce que j'avois à faire, & qu'il n'appartenoit pas à mes gens de me donner des avis, & de faire les capables. Elle lui dit : Je crois que Mademoiselle voudroit bien voir le Pere, & même je crois qu'elle le doit ; comme j'ai pris médecine, menez-le lui. Il trouva cela fort à propos, & dit qu'il feroit ce qu'elle lui ordonnoit : il me vint rendre compte de cette négociation, comme je m'en allois à la Messe. De sorte qu'au retour j'allai voir la Comtesse de Fiesque ; elle me tint le même discours qu'à Préfontaine sur la visite, hors qu'elle ajouta : Si nous pouvions trouver moyen que personne ne le vît. Je crus me moquer, & je lui dis : Lorsque j'arrivai ici je m'allai promener par toute la maison, l'on peut aller dans les galetas & par-tout, les portes en sont fort petites, il n'y passe jamais que des couvreurs de maisons, ou telles autres gens ; & si je ne me trompe, on peut rompre des portes murées, & venir dans mon cabinet. Elle trouva cette proposition admirable ; de sorte que l'après-dînée le révérend Pere vint dans sa chambre : Préfontaine le mena par les galetas, où il se pensa rompre le cou ; & comme il eut mis le personnage à la porte, il vint m'en

avertir , & j'entrai dans mon cabinet , & Préfontaine lui ouvrit la porte. J'avois caché M^c. de Frontenac sous la table : son entrée fut assez plaisante ; un Jésuite botté & en habit de campagne & d'une grotesque figure ; il tenoit son manteau des deux mains , d'une contenance à faire rire ; & comme il fut proche de moi , il clignoît un œil pour me mieux regarder. Je mourois d'envie de rire , Préfontaine n'en pouvoit plus ; il sortit par respect. Je lui avois cependant dit d'écouter à la porte tout ce qui se diroit. Le révérend Pere commença par les compliments de M^r. le Duc de Neubourg , ensuite il me dit : Je crois que S. A. R. vous a dit les propositions que je lui ai faites , qu'il a très-bien reçues , & m'a témoigné qu'il feroit bien-aîsé que j'eusse l'honneur de vous voir , & de vous les faire moi-même. Je lui répondis que M^r. le Duc de Neubourg me faisoit beaucoup d'honneur , & que les pensées qu'il avoit pour moi étoient une marque de son estime ; que je lui en ferois toujours obligée ; qu'en l'état où nous étions , il n'y avoit guere d'apparence de me marier ; que toute ma famille étoit divisée ; que S. A. R. étoit mal à la Cour ; que M^r. le Prince étoit hors de France , & que je ne vou-

lois pas me marier qu'ils ne fussent tous à mes noces, afin qu'elles pussent le faire avec l'éclat & la dignité qui me convenoit. Il me tira un portrait de M^r. de Neubourg de sa poche en petit, puis un autre image, & me dit : C'est le meilleur homme du monde, vous ferez trop heureuse avec lui ; sa femme, qui étoit sœur du Roi de Pologne, mourut de joie de le voir à son retour d'un voyage. Je lui répondis : Vous me faites peur, je craindrois de trop aimer & de mourir : c'est pourquoi je ne l'épouserai pas. Il fut une heure à me conter goguette, après il me dit : Croiriez-vous être trop jeune pour vous marier ? Je lui dis que non, & que je l'étois assez pour ne me point hâter. Comme il vit que tout ce qu'il me disoit ne me persuadoit point, il prit congé de moi, & j'appellai Préfontaine pour le remener. Il fut encore un jour ou deux à Saint-Fargeau, à venir voir M^e. la Comtesse de Fiesque ; pour moi je ne le vis plus. Je n'ai jamais compris d'où venoit à la Comtesse cette grande amitié pour le Duc de Neubourg, si ce n'est qu'on lui avoit promis de l'argent ; & comme elle l'aimoit fort, il étoit capable de lui faire faire tout ce qui se pouvoit imaginer. Madame la Duchesse de Sully me vint

voir, elle amena avec elle M^r. d'Herbault & M^r. de Frontenac. Lorsque Frontenac avoit passé à Saint-Fargeau, il n'y avoit été que huit jours, pendant lesquels il avoit eu la fièvre, & avoit vécu comme un convalescent qui revient des portes de la mort. A ce voyage-ci il venoit dans une fort grande fanté; l'on ne favoit point qu'il viendrait. Comme il arriva, sa femme fut fort surprise, & son étonnement parut à tout le monde, & même il ne fut pas suivi de gaieté; au-lieu d'aller entretenir son mari, elle s'en alla se cacher, elle pleuroit & crioit les hauts cris, parce qu'il avoit dit qu'il vouloit qu'elle allât le soir avec lui. Je fus fort étonnée de voir qu'elle déclarât si haut son aversion, de laquelle je ne m'étois jamais apperçue. La Comtesse de Fiesque la mere lui vint faire des remontrances, lui dit qu'elle étoit obligée en conscience d'aller avec son mari; tout cela ne faisoit que redoubler ses larmes: elle lui apporta des livres pour lui faire voir la vérité de ce qu'elle disoit: cela fut poussé si loin, que je vis l'heure que l'on alloit querir M^r. le Curé avec l'eau bénite pour l'exorciser. Pour moi j'étois fort étonnée de voir cela, j'avois toujours eu grande aversion pour l'amour, même pour celui qui

alloit au légitime, tant cette passion me paroissoit indigne d'une ame bien faite : je m'y confirmai encore davantage, & je compris bien que la raison ne suit guere ce qui est fait par passion; que la passion cesse bientôt, & qu'elle n'est jamais de longue durée; que l'on est fort malheureux le reste de ses jours, quand c'est pour une action de cette durée où elle engage, comme le mariage, & que l'on est bienheureux quand on veut se marier, que ce soit par raison; même quand l'aversion y feroit, je crois que l'on s'en aime davantage après. J'en juge par ce que j'ai vu de M^e. de Frontenac, & tout mon raisonnement n'est fondé que sur elle. Le pauvre M^r. de Frontenac ne savoit point ce qui se passoit : le soir, lorsque je me retirai, il s'en alla gaillard à sa chambre, dans l'espérance d'avoir sa femme : il l'attendit quelque temps, à la fin elle y alla. Le lendemain matin comme je m'éveillais, je fus toute étonnée que je la vis entrer toute habillée dans ma chambre, il étoit d'assez bonne heure.

Frontenac, dont la maison n'est pas éloignée de Blois, y avoit été rendre ses devoirs à S. A. R.; il voulut entrer en matière sur mes affaires : & sur ce que Monsieur lui avoit dit, il ne devoit pas en

être trop glorieux; S. A. R. ne voyoit personne à qui il n'en parlât. Je l'écoutai prôner, il en parla aussi à Préfontaine. M^r. le Marquis du Châtelet, qui est Mestre-de-camp du régiment de cavalerie de S. A. R., vint de Blois. Je lui demandai si on ne lui avoit rien dit pour me dire : il me répondit : Je ne suis pas si sot que de me faire de fête pour être chargé de dire à V. A. R. ce qui lui déplairoit. Je le dis à Préfontaine, je me promenois avec M^e. de Sully. Préfontaine étoit avec M^e. la Comtesse de Fiesque, à qui il conta ce que le Marquis du Châtelet m'avoit dit, & le loua, & dit : C'est en bien user pour Mademoiselle & pour lui, de ne se pas vouloir mêler d'affaires dont il ne se croit pas capable. Après la promenade, je m'en revins au logis, nous allâmes danser dans la grande salle; comme nous dansions, je vis Préfontaine qui se promenoit à l'autre bout avec Frontenac qui parloit d'action; je m'apperçus que cela duroit, sa femme & M^e. de Sully le remarquerent, elles me parurent en être inquietes, & je l'étois de mon côté. Je dis : N'avons-nous pas assez dansé? M^e. de Sully dit que oui, nous nous en allâmes; j'appelai Préfontaine, je lui demandai : Qu'est-ce que vous disoit Frontenac? Il me répon-

dit: Il me querelloit, je n'ai jamais vu un si impertinent homme. J'entrai dans mon cabinet, Madame de Sully m'y suivit & la Comtesse de Fiesque. M^e. de Sully dit: J'étois dans la plus grande peine du monde de vous voir parler d'action avec Frontenac, il est venu ici en si mauvaise humeur que j'avois peur qu'il ne vous querellât; hier il nous pensa manger dans le carrosse. La Comtesse de Fiesque dit: Ce matin il a été voir ma belle-mère, il l'a querellée. Préfontaine répliqua: Il m'a voulu étrangler; puis se tournant vers la Comtesse de Fiesque: C'est Madame, dit-il, pour ce que je vous contoie dans le jardin de Monsieur du Châtelet: je disois que je trouvois qu'il avoit bien fait, sans dire que M^r. de Frontenac eût tort; je n'ai jamais vu un homme si ridicule. Nous nous mîmes tous quatre à plaindre la pauvre M^e. de Frontenac d'avoir un mari si extravagant, & à trouver qu'elle avoit raison de ne pas aller avec lui. Je la fis appeler, & lui contai ce démêlé, elle pleura fort, puis j'envoyai querir M^r. d'Herbault, oncle de Frontenac, qui fit force excuses à Préfontaine. Frontenac fut 24 heures dans sa chambre, où personne ne le vit que sa femme & son oncle qui le gardoient jusqu'à ce que son accès fût

passé. Quand il fut un peu revenu, il se plaignit de ce que Présontaine lui avoit rendu de mauvais offices auprès de moi, & que lorsque d'Herbigny n'avoit plus été mon intendant, il m'avoit offert le service de M^r. de Neuville son beau-pere, pour l'être en sa place, & qu'il savoit bien qu'il m'avoit empêchée de l'agréer. Jamais vision ne fut si fausse & si mal fondée. Il dit à Présontaine : J'ai dessein de proposer à Mademoiselle mon beau-pere ; Présontaine lui répondit que je ne pouvois pas mieux faire, que c'étoit un fort honnête homme ; que depuis que d'Herbigny n'étoit plus à moi, il m'avoit souvent entendu dire que de quelque temps je ne remplirois pas sa place. A l'instant qu'il eût quitté Présontaine, il me vint trouver, & me dit : L'attachement que ma femme & moi avons eu au service de V. A. R. m'a fait croire que je devois vous offrir le service de M^r. de Neuville. Je lui dis que je l'estimois, & que j'en faisois cas aussi-bien que de M^e. Frontenac & de lui, que j'avois des raisons pour ne prendre personne en la place de d'Herbigny, & que M^e. de Frontenac savoit bien que j'avois pris cette résolution lorsque je l'avois congédié. Quand elle fut que son mari m'avoit fait cette harangue, elle en fut au désespoir, & encore plus lors-

qu'il s'en ressouvint pour faire une plainte fans fondement contre Préfontaine. M^e. la Comtesse d'Alet, dont j'ai ci-devant parlé sous le nom de M^{lle}. d'Estain, qui étoit souvent avec moi pendant que j'étois petite, & depuis que j'ai été grande aussi, vint à St. Fargeau, lorsque j'étois allée à Orléans voir ma belle-mere. Elle dit à une de mes femmes : Je m'en vais à Paris jusqu'au retour de Mademoiselle, je viens en ce pays par ordre de la Cour. Ce discours me donna assez de curiosité, dont je fus assez-tôt éclaircie : elle ne fit pas long séjour à Paris, & revint à St. Fargeau; elle me conta comme la Reine avoit demandé de mes nouvelles à un homme qui avoit été à son pere, & si je l'aimois encore : qu'il lui avoit répondu que je lui écrivois assez souvent, & que sur cela la Reine lui avoit dit : Je serois bien-aïse qu'elle vînt ici; & que sur cette pensée-là de me pouvoir servir, elle avoit entrepris ce voyage : qu'un Ministre (qu'elle ne me voulut jamais nommer, qui me parut être M^r. Servien de la maniere dont elle m'en parla) lui avoit dit : Si Mademoiselle vouloit écrire à M^r. le Prince, & lui persuader, comme elle a beaucoup de pouvoir sur son esprit, de revenir à Paris, elle feroit un grand coup, dont on lui seroit fort obligé

à la Cour, & ce feroit le moyen d'y revenir. Je lui répondis : Si la Reine me fait l'honneur de m'écrire, & de me le commander, & de m'envoyer une lettre, comme il lui plaît que soit la mienne, je la copierai, & m'estimerai fort heureuse de lui obéir, & de fervir en même-temps M^r. le Prince ; autrement je ne lui écris point, & je n'ai nul commerce avec lui. Elle me dit : Je suis assurée que vous lui ferez plaisir. A quoi je lui dis : les affaires de ce monde ne se menent point ainsi, les gens comme moi ne s'arrêtent pas aux paroles : à moins que de voir en vertu de quoi vous agissiez, je croirai aisément que l'on a voulu abuser de votre bonne foi, & de l'amitié que l'on fait que vous avez pour moi. Elle étoit fort étonnée de ce que je n'étois pas d'une légère croyance comme elle. Elle resta 3 ou 4 jours à St. Fargeau, pendant lequel temps elle me dit qu'il lui étoit venu un courier à qui elle alla parler à la Ville, pour savoir ce que je dirois, auquel je pense qu'elle répondit ce que je lui avois dit. Je n'ai plus oui parler de cette négociation depuis. M^e. de Bonnelle, dont l'exil n'avoit guere duré, (elle ne fut que 3 mois en sa maison) écrivit à Mad. la Comtesse de Fiesque : M^e. d'Alet a été ici, on l'a voulu charger de parler

à Mademoiselle, elle en a fort bien usé.

Le Comte de Fiesque, qui étoit mon correspondant auprès de M^r. le Prince, m'écrivoit fort souvent les premiers mois que je fus à St. Fargeau, que je n'y étois point en sûreté, que M^r. le Prince étoit d'avis que j'allasse à Stenay ou à Bellegarde, ce que je ne jugeai pas à propos. Il m'écrivoit très-soigneusement, & c'étoit lui qui chiffroit toutes les lettres de M^r. le Prince. J'en reçus une, qui étoit la dernière avant qu'il partît pour aller en Espagne, assez longue, & je trouvois que Préfontaine étoit fort long-temps à la déchiffrer; à la fin il me l'apporta, & nous la lûmes en présence de Mesdames de Fiesque & de Frontenac. Il y avoit à la fin, que M^r. le Prince me prioit de me défier de Préfontaine, parce qu'il étoit assuré qu'il n'étoit pas de ses amis, & qu'il étoit au Cardinal Mazarin. Je trouvai cela fort mauvais, je le témoignai à la Comtesse de Fiesque, que j'accusai d'abord d'avoir fait cette piece. Je dépêchai à M^r. le Prince en grande diligence, & je lui mandai que Préfontaine étoit un garçon fidele, qui n'avoit d'attachement au monde qu'à mon service: qu'au surplus il avoit une grande vénération pour lui. M^r. le Prince me fit réponse qu'il ne savoit pas où M^r. le Com-

te de Fiesque avoit pris cela, & que dans le billet qu'il lui avoit donné à mettre en chiffre, il n'y avoit pas un mot de Préfontaine; qu'il l'estimoit, & qu'il le croyoit de ses amis, & qu'il me prioit, si cela avoit fait quelque impression sur son esprit, de l'en détromper. Je lui mandai que je ne trouvois pas bon qu'il donnât à chiffrer à tout le monde les lettres qu'il m'écrivoit, & que celle-là n'étoit ni de la main du Comte de Fiesque, ni de celle de Caillet son Secrétaire. Quelque perquisition que l'on en pût faire, l'on ne fut trouver d'où elle venoit, & dans 3 ou 4 lettres tout de suite M^r. le Prince y parla obligeamment de Préfontaine : ce qui, je crois, ne donnoit pas trop de joie à la Comtesse de Fiesque.

Plus on me pressoit d'aller à Blois, plus j'en étois éloignée; je trouvai une invention admirable : je fis mettre tous mes chevaux au verd, afin de ne pouvoir m'en servir; comme je donnai cette excuse, l'on m'en envoya que je gardai deux mois. L'on me mandoit de Paris, que si j'allois à Blois, l'on m'ôteroit les Comtesses, (c'est ainsi que l'on appelloit ces deux Dames) & Préfontaine : ce bruit me mettoit au désespoir; & Préfontaine, qui faisoit tout ce qui lui étoit possible

pour m'ôter ces craintes, & pour me les faire surmonter par de bonnes raisons, me disoit les mêmes que lorsque je craignois que l'on m'arrêtât à Paris. S. A. R. veut éloigner ces Dames d'auprès de vous, & moi; elle le peut de Blois, comme si vous y étiez, c'est pourquoi il faut que votre conduite vous mette au-dessus de toutes ces craintes.

M^r. le Maréchal d'Etampes vint à St. Fargeau pour me presser d'aller à Blois. Comme tout ce qui est dans le monde prend fin, il fallut me résoudre d'en donner une à ce voyage, & de l'exécuter; je me résolus, on le manda à Blois, ce ne fut pas sans pleurer horriblement, & à tel point, que la nuit dont je partis le matin, il me prit un mal de gorge fort grand : mon Médecin jugea cependant que je pouvois partir. J'allai coucher à Sully; dès que j'y fus arrivée, mon mal de gorge augmenta, & il me prit une fièvre fort violente : ce qui m'obligea à dépêcher à Blois pour m'excuser, si je n'arrivois pas à point nommé le jour que j'avois mandé. L'on me saigna au pied, & cette saignée dissipa mon mal. Je partis dès le lendemain, je ne faisois que pleurer dans le carrosse. Comme j'arrivai à Blois, (c'étoit le soir assez tard) je ne

voulus point aller à la chambre de S. A. R.; je pris ma course au sortir du carrosse, & m'en allai à la mienne : comme j'y fus, je m'assis, & je disois à tout le monde, & même à ceux qui m'avoient vue courir fans que j'y fisse réflexion, tant j'étois hors de moi : Je suis si foible que je ne puis pas me tenir debout. Monsieur desira de me voir, l'on m'envoya la chaise de Madame, dans laquelle l'on me porta jusqu'à la porte de la chambre de Monsieur.

Le lendemain Monsieur me vint voir ; & comme je demeurai au lit, Madame, qui ne fait pas beaucoup de chemin, me vint voir ; elle me fit mille amitiés, & Monsieur aussi. Il me témoigna que j'avois grand tort d'avoir fait difficulté de le venir trouver dans l'appréhension qu'il ne me contraignît dans les affaires que j'avois avec lui ; que jamais il ne s'étoit servi de son autorité pour faire violence envers qui que ce soit ; qu'il ne commenceroit pas par moi. Il me dit merveille, il témoigna les sentiments les plus tendres du monde à Préfontaine pour moi, & les plus obligeants pour lui ; de sorte que j'étois fort contente. Je lui voulus parler un jour de mes affaires, il s'enfuit, & ne me voulut donner aucune attention. Je lui demandai permission de faire signifier

au Duc de Richelieu que je voulois retirer Champigny , il me le permit , & me dit : J'ai toujours bien cru que vous le retireriez , & ce que j'en ai fait a été par force.

Après avoir été quinze jours à Blois , je m'en allai me promener en Touraine. M^e. la Comtesse de Fiesque la mere s'en alla à une maison qu'elle avoit en Berry , & Madame de Raré , Gouvernante de mes sœurs , vint avec moi & M^e. de Valencey ; de sorte que cela , joint avec ce qui étoit avec moi d'ordinaire , embellissoit ma Cour. J'allai de Blois à Amboise , où le Marquis de Sourdis , qui en étoit Gouverneur , me traita magnifiquement , & me reçut au bruit du canon : jamais je n'en ai oui un si grand. Je disois que c'étoit pour réparer le peu de crédit qu'il témoigna avoir lorsque j'étois à Orléans. J'allai le lendemain à Chenonceaux , où M^r. de Beaufort me traita aussi magnifiquement qu'il avoit fait l'autre fois que j'y avois été. Les Comédiens que j'avois eus tout l'hyver à St. Fargeau , se rencontrèrent à Tours , de sorte qu'à mon arrivée j'allai à la Comédie. J'y séjournai dix ou douze jours sans y avoir aucune affaire ; j'étois fort bien logée dans l'Archevêché , où M^r. l'Archevêque n'étoit pas ; j'étois

fort visitée ; j'allois tous les jours à la Comédie , & me promener aux environs de cette Ville. J'allai à Couzieres visiter M^e. la Duchesse de Montbazon , qui venoit tous les jours à Tours me voir. Monsieur de Beaufort y venoit souvent aussi. J'allai à Villandry me promener , où je fus fort bien reçue. Je tâchois de me procurer des divertissements , & je n'avois point d'autre étude. Je trouvai-là le petit-fils de Louifon , qui étoit fort crû depuis le voyage de Bordeaux ; il me parut qu'il étoit assez joli , & que c'étoit dommage qu'il perdît son temps , c'est-à-dire , celui qui lui restoit de l'étude : il alloit aux Jésuites ; & sûrement parmi les Bourgeois de Tours , il ne se fût pas formé : je le pris avec moi , je songeai que peut-être si j'en demandois la permission à Monsieur , il me la refuseroit ; que s'il n'avoit pas agréable que cet enfant fût avec moi , il me diroit fort librement de le renvoyer ; que si son bonheur vouloit qu'il ne dît rien , on tâcheroit d'en faire un honnête homme. On ne l'avoit nommé jusqu'alors que le Mignon , il étoit trop grand pour l'appeller ainsi ; je fus empêchée extraordinairement à lui donner un nom , je n'avois que de grandes Terres & considérables , dont beaucoup de Princes du Sang

ont porté les noms. Je favois bien que cela ne déplairoit pas à S. A. R., & de mon côté je ne trouvai pas qu'il fût digne de les porter. Après y avoir bien penlé, je me souvins que j'avois une terre près de St. Fargeau, qui s'appelloit Charny; c'est un beau nom : je le fis appeller le Chevalier de Charny.

Comme je n'avois entrepris ce voyage de Touraine que pour me promener & passer à Champigny que je voulois voir, je ne jugeai pas à propos d'aller tout droit; je rodai aux environs; j'allai à Bourgueil, où j'avois été autrefois un jour ou deux, & de-là à Saumur à Notre-Dame-des-Ardilliers : l'on tira le canon du château à mon arrivée, l'on ne me traita pas comme une Demoiselle exilée.

J'allai à Fontevrault, où ma tante me reçut avec beaucoup de joie; elle me pressa fort de prier Monsieur & Madame de lui donner une de mes sœurs. Ensuite j'allai à Chavigny, qui est une fort belle maison à quatre lieues de Richelieu, où j'allai me promener, parce que M^e. la Comtesse de Fiesque & M^e. de Raré ne l'avoient jamais vue. Je passai tout au travers de Champigny, où je dînai : quand j'allai à Châtelleraut, j'entendis la Messe à la Ste. Chapelle, où je sentis je ne fais

quoi de fort tendre pour les gens qui y font enterrés , & il me sembloit qu'ils m'inspiroient ce que j'avois à faire , & de me fortifier dans le dessein que j'avois de retirer leur maison des mains de gens qui les avoient indignement traités. Je féjournai un jour à Châtelleraut , je ne voulus pas loger en la maison qui s'appelle le Château , parce que l'on m'avoit donné avis à Blois que S. A. R. pourroit bien me proposer d'y venir demeurer , afin d'être plus proche d'elle , & qu'ainsi elle pourroit mieux répondre de moi à la Cour. Je n'avois nulle envie de changer de demeure , je commençois à m'établir à St. Fargeau , j'avois dessein d'y faire bâtir , j'étois plus proche de Paris , & pas plus éloignée de Blois ; & je suis de ces gens , qui , quand ils sont accoutumés en un lieu , n'en voudroient jamais bouger : de sorte que je n'allai pas seulement voir ma maison ; je disois : Tout y tombe , il n'y a pas une poutre qui n'y soit en danger de tomber.

Le matin que j'en partis , Gourville , dont j'ai déjà parlé , me fit éveiller , pour me dire que la paix de Bordeaux étoit faite , & que M^r. le Prince de Conti s'en alloit en Languedoc en une de ses maisons , & que M^e. de Longueville atten-

doit des nouvelles de son mari. Que pour Madame la Princesse, elle s'en iroit en Flandres, que l'on lui donneroit un passeport, & que M^r. le Duc d'Enguien s'en iroit par mer; que toutes les troupes de M^e. le Prince passeroient au milieu de la France, avec un Commissaire qui les conduiroit, & feroit loger par ordre du Roi. Cette nouvelle ne me réjouit point du tout, je savois bien qu'elle toucheroit fort M^r. le Prince. M^r. le Prince de Conti se sépara en cette occasion des intérêts de M^r. le Prince, & il s'en est excusé depuis sur ce qu'il disoit que Marcin & Lâiné, en qui M^r. le Prince avoit une entière confiance, le traitoient de petit garçon, & que cela l'avoit obligé de faire ce qu'il avoit fait. Je ne m'amuserai pas à décrire en détail ce que je n'ai point vu; dire ce qu'on entend dire, ce ne seroit pas toujours la vérité, c'est pourquoi je supprime ce que d'autres écriront. M^r. le Prince de Conti sortit de Bordeaux avec autant de joie que s'il avoit fait la plus belle action du monde: pour Madame de Longueville elle étoit au dernier désespoir, elle étoit mal avec M^r. de Longueville, guere mieux avec M^r. le Prince, & mal aussi avec M^r. le Prince de Conti; de sorte qu'elle ne savoit où donner de la tête. I a Cour &

M^r. de Longueville trouverent bon qu'elle se retirât en une de ses Terres qui est auprès de Saumur, qui se nomme Montreuil : j'envoyai un Gentilhomme lui faire des compliments, & lui offrir tout ce que je pourrois. M^e. la Princesse ne voulut point quitter M^r. son fils, quoiqu'on lui eût dit qu'elle mourroit en chemin ; elle s'embarqua après avoir communiqué comme une personne qui croit mourir.

Le même jour que je reçus la bonne nouvelle de la paix de Bordeaux, la fille de M^e. de Raré se cassa le bras lorsqu'elle sortit de Chatelleraut, où par malheur mon Chirurgien n'étoit plus ; & celui qui la pansa d'abord, lui remit si mal le bras, qu'il fallut le soir, lorsque l'on arriva à Pressigny, qu'on le lui rompît de nouveau. C'est une fort belle & agréable maison, qui est au Marquis de Sillery, où je restai un jour ; quand un lieu me plaît, j'y séjourne volontiers. J'allai de-là à Lisle, où est la maison de Frontenac, qui est assez jolie pour un homme comme lui ; elle est proprement meublée, il m'y fit fort bonne chere ; il me montra tous les desseins qu'il avoit d'embellir sa maison, & d'y faire des jardins, des fontaines & des canaux. Il faudroit être Sur-Intendant pour les exécuter, &

& à moins que de l'être , je ne comprends pas que l'on les puisse concevoir. Je continuai mon chemin vers Valencey, j'y arrivai aux flambeaux ; je crus entrer dans une maison enchantée : il y a un corps de logis le plus beau & le plus magnifique du monde ; le degré y est très-beau , & l'on y arrive par une galerie à arcades qui a du magnifique. Cela étoit parfaitement éclairé, il y avoit beaucoup de monde avec M^e. de Valencey, & quelques Dames du Pays, parmi lesquelles étoient de belles filles, cela faisoit le plus agréable effet du monde : l'appartement correspondoit bien à la beauté du degré, par les embellissements & par les meubles. Il plut tout le jour que j'y séjournai, & il semble que ce temps-là étoit fait exprès, parce que les promenoirs n'étoient que commencés. J'allai delà à Selles, qui est une belle maison, & dont j'ai déjà parlé. M^r. le Comte de Béthune & sa femme me firent fort bien les honneurs de leur maison avec une chere fort magnifique; aussi-bien qu'à Valencey, je trouvai du divertissement à Selles. M^r. le Comte de Béthune a quantité de très-beaux tableaux : comme je ne m'y connois pas beaucoup, ce ne furent pas les plus beaux qui m'occupèrent; les portraits des hommes illustres de l'Europe, & particulièrement ceux de la Cour,

du Roi mon grand-pere, du feu Roi mon oncle, & de celui-ci avec des écriteaux qui disent ce qu'ils ont fait de plus remarquable en leur vie, attirerent principalement mon attention : il a la curiosité des manuscrits ; de sorte qu'il y en a un nombre infini de volumes. Je pris grand plaisir à lire des lettres du Roi mon grand-pere, & toutes les histoires de ce temps-là ; je ne me ferois jamais ennuyée en ce lieu, où je demeurai un jour.

Je m'en retournai à Blois, où S. A. R. ne demeura que deux jours ; elle alla passer la fête de la mi-Août à Orléans, où je l'accompagnai ; & comme elle retourna à Blois, je m'en allai à St. Fargeau. S. A. R. sachant que j'avois pris auprès de moi le Chevalier de Charny, elle dit : Cette amitié ne durera guere, ma fille le renvoyera bientôt à ses parents. Elle me manda, comme j'étois à Selles, de ne le point mener à Blois ni à Orléans ; je l'envoyai m'attendre sur le chemin de St. Fargeau. Au retour de ce voyage de Touraine, Monsieur s'enquit de tout ce que j'avois fait, & me parla de tous les parents & de la mere de Louison ; il ne me dit rien d'elle ni de son fils : je m'acquittai aussi de la commission que M^e. de Fontevrault m'avoit donnée, de presser S. A. R. de lui donner une de mes sœurs ; il me répondit : Parlez-en à Mada-

me; pour ma fille d'Orléans, vous croyez bien que l'on ne l'y mettra pas; ma fille de Valois, c'est mon divertissement, & c'est pourquoi je vous l'ai refusée. Je l'avois demandée lorsque j'allai à St. Fargeau, pour être auprès de moi, où j'ose dire qu'elle eût été heureuse, & j'eus beaucoup de regret lorsque l'on me la refusa. Monsieur me dit: Il n'y a que ma fille d'Alençon, Madame l'a mise à Charonne avec la mere Madelaine; elle ne l'en voudra jamais ôter, faites ce que vous pourrez pour l'y disposer, j'en serois fort aise. J'en parlai à Madame, elle me dit qu'elle en seroit fort aise, & que Monsieur étoit de ces gens qui ne prennent point de résolution, qu'il y falloit mettre la petite de Valois; je m'offris de l'y mener, elle me répondit que rien ne la pressoit. Je pris la liberté de lui dire que quand elles seroient grandes, il seroit difficile de les y mettre, ou de les marier; qu'il ne se trouvoit pas tous les jours des partis favorables; que leur condition seroit bien différente de la mienne, quoique nous fussions sœurs; que pour moi j'étois dans un état où j'attendois patiemment un établissement, & que même je ne savois si je voudrois changer de condition; que pour elles, si Monsieur venoit à mourir, leur état seroit bien pitoyable; que Madame seroit bien embarrassée d'avoir quatre

filles sur les bras, & qu'il étoit bien-aïsé de les tirer d'un Couvent pour les marier, & fort difficile de les y mettre grandes. Après m'avoir bien écoutée, elle me dit: J'ai tant de sujet de me fier à la providence, que je ne doute pas qu'elle n'agisse sur mes filles comme sur moi; ainsi je ne m'en mettrai en nulle inquiétude. Je pensai lui dire qu'elle avoit raison, & qu'elle avoit agi d'une manière si extraordinaire pour elle, que la Maison de Bourbon n'étoit pas si heureuse que celle de Lorraine.

A mon arrivée à St. Fargeau, j'eus une de ces joies que l'on a à la campagne; je trouvai l'appartement que j'avois fait accommoder achevé, je le fis meubler, & y logeai. Il y avoit une anti-chambre, où j'avois toujours mangé, une galerie devant ma chambre, où je fis mettre des portraits de mes plus proches, du feu Roi mon grand'pere, de la Reine ma grand'mere, du Roi & de la Reine d'Espagne, du Roi d'Angleterre & de la Reine sa femme, du Roi, de la Reine, de Leurs A. R. ma mere & ma belle-mere, du Roi & de Monsieur, du Duc d'Yorck, de M^r. le Prince & de M^e. la Princesse, & de M^r. de Montpensier, qui étoit à la plus belle place, quoiqu'il ne fût pas si grand Seigneur; c'étoit le maître du logis, & j'ai éprouvé que s'il ne m'avoit pas laissé du bien, je n'en au-

trois point. M^r. & M^e. de Guise y font avec leurs enfants ; M^r. le Prince de Joinville , le Duc de Joyeuse , le Chevalier de Guise , M^{lle}. de Guise. M^e. de Savoye m'envoya le sien & celui de son mari , de son fils & de ses trois filles , dont l'aînée a épousé le Prince Maurice son oncle ; l'autre le Duc de Baviere , & M^e. la Princesse Marguerite. Il y a encore des places , & j'ai assez de cousins germains pour les remplir. Dans cette galerie , je fis mettre un jeu de billard ; j'aime les jeux d'exercice , ma chambre est assez jolie , avec un cabinet au bout & une garde-robe , & un petit cabinet où il n'y a place que pour moi. Après avoir été logée huit mois dans un grenier , je me trouvai logée comme dans un palais enchanté : j'ajustai le cabinet avec quantité de tableaux & miroirs , & je croyois avoir fait le plus beau chef-d'œuvre du monde. Je montrois mon appartement à tous ceux qui me venoient voir , avec autant de complaisance pour mon œuvre , qu'auroit pu faire la Reine ma grand'mere lorsqu'elle montrait le Luxembourg.

Au mois de Septembre j'appris une nouvelle qui me fâcha fort ; ce fut la mort de mon frere le Chevalier de Guise , que j'aimois extrêmement. Je lui écrivois l'inquiétude où j'étois des bruits que l'on faisoit

courir à Paris, qu'il étoit mal avec M^r. le Prince; dans ce moment, l'ordinaire de Paris arriva, & dans la première lettre que j'ouvris, j'appris cette malheureuse nouvelle, dont je fus extrêmement touchée. Je l'aimois beaucoup, il s'étoit fait très-honnête homme, & plus il auroit vécu, plus il feroit devenu dans le train de vie qu'il menoit. Il fut regretté au dernier point de M^r. de Lorraine & de M^r. le Prince; il étoit fort aimé & estimé en Flandres & dans toutes les troupes Lorraines qu'il commandoit. M^r. le Prince entra en France, & ses coureurs vinrent jusques sur la rivière d'Oise, il donna autant d'allarmes à Paris que l'armée de Corbie: les deux armées furent long-temps postées l'une devant l'autre au mont St. Quentin, tout le monde croyoit qu'il donneroit bataille, M^r. le Prince en mouroit d'envie, & s'étoit posté si avantageusement, qu'il eût contraint M^r. de Turenne à se battre, ce qui n'est pourtant pas aisé. Comme il connoissoit M^r. le Prince, il l'a toujours redouté & évité: le Comte de Fuenfaldaigne voulut absolument que l'on se retirât, dont M^r. le Prince eut tout le déplaisir du monde; il me le témoigna par une lettre qu'il m'écrivit.

La Cour alla en Champagne, le Maréchal de la Ferté prit Clermont, & James.

M^r. de Turenne décampa du mont St. Quentin aussi-bien que M^r. le Prince, qui marcha à Rocroy, & M^r. de Turenne à Ste. Menehould. La fièvre quarte prit à M^r. le Prince pendant ce siege, ce qui l'empêcha de faire toute la diligence qu'il eût désiré pour aller secourir cette place; sa fièvre étoit fort violente, & il étoit dans un chagrin effroyable. Madame sa femme arriva en Flandres en meilleure santé que l'on ne croyoit; personne n'auroit cru qu'elle eût pu réchapper, il lui manda d'aller à Valenciennes. Ses troupes de Guyenne l'avoient joint un peu avant le siege de Rocroy, & je pense même qu'elles n'y servirent pas, & qu'il les avoit mises dans des quartiers pour les rafraîchir. Elles en avoient bien besoin, elles s'étoient bien fatiguées & diminuées par les chemins, aussi avoient-elles fait une longue marche. M^r. le Prince se fit amener M^r. le Duc d'Enguien à Rocroy, & l'envoya aux Jésuites à Namur. M^r. de Lorraine un matin pendant le siege de Rocroy, fit battre aux champs à la pointe du jour & s'en alla, son quartier demeura vuide; cela ne fit aucun tort au siege, personne ne s'y opposa. Les troupes de M^r. de Turenne étoient occupées à Ste. Menehould, qui se défendit fort bien; le Gouverneur, qui se nomme Montal, & que M^r. le Prince

a depuis mis dans Rocroy, est le plus brave homme qui se puisse; tout le vieux Condé Infanterie y étoit, qui est un des meilleurs Régiments du monde; les Officiers y firent merveilles, entre autres Saller qui y perdit son frere. M^r. le Prince croyoit toujours être en état de secourir Ste. Menehould, le malheur voulut que le feu prit au magasin des poudres, ainsi ils furent contraints de se rendre, & M^r. de Turenne se mit en marche pour aller secourir Rocroy: il fut qu'il avoit capitulé, & qu'il n'étoit plus temps. La fièvre dura long-temps à M^r. le Prince, qui étoit dans une mélancolie extraordinaire; il m'écrivoit, & faisoit de grandes lamentations sur son malheur, & sur l'état où il étoit. Il me mandoit: Je me sens incapable de tout, hors de vous servir; & s'il s'en présentoit occasion, je crois que cela me rendroit mes forces ordinaires.

L'on parla en ce temps-là de marier M^{lle}. de Pienne, fille de la Comtesse de Fiesque, avec le Marquis de Guerchy, qui n'étoit qu'à huit lieues de St. Fargeau. M^e. de Bouthillier me pria fort d'aller aux vendanges à Pons; j'y allai sur la fin de Septembre; M^e. la Comtesse de Fiesque ne vint point à ce voyage, à cause du mariage de M^{lle}. de Pienne, à quoi elle travailloit. Je fus cinq ou six jours à Pons, &

je revins par Fontainebleau, que M^e. de Frontenac n'avoit jamais vu; j'y demeurai deux jours, je ne voulus pas demeurer au château; je ne trouvois pas qu'il fût respectueux de loger dans la maison du Roi pendant l'exil. Je trouvai à Fontainebleau des chevaux Anglois que j'avois fait venir, dont je fus fort aise, il y avoit longtemps que j'avois envie d'en avoir un nombre; c'est un divertissement de campagne que d'aimer les chevaux, les voir, les faire promener, les monter, & faire monter à ceux qui viennent en visite; ceux-là se trouverent beaux & bons; sur quatre il s'en trouva deux qui m'étoient propres. Je n'avois jamais aimé les chiens, je commençai à les aimer; la Comtesse de Fiesque avoit une grande & belle levrette noire qui fit des chiens; elle m'en donna une qui fut fort belle, que j'ai encore, & que j'aime beaucoup. L'on reçut nouvelle à Fontainebleau que M^e. la Comtesse de Fiesque avoit eu la fièvre. Mon Médecin mandoit qu'elle avoit beaucoup mangé la veille, & qu'elle étoit allée à Champinelle voir M^r. de Langlée, Gentilhomme de mon voisinage, & que cela pouvoit avoir causé cette fièvre. Je ne voulus pas qu'on en parlât à M^e. de Bréauté, cela l'auroit mise en grande inquiétude: je lui dis seulement à Châtillon: Votre mere s'est un peu trouvée

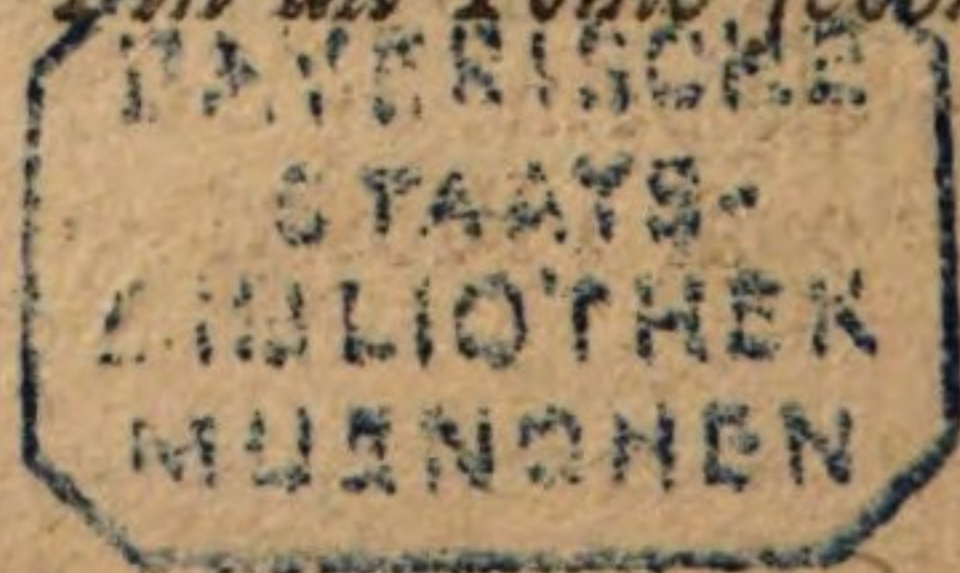
mal, & ce n'est rien. Je montai à cheval, & m'en allai au galop à St. Fargeau : fitôt que j'y fus arrivée, je montai droit à la chambre de la Comtesse de Fiesque, que je trouvai fort abattue : j'y demeurai peu, parce qu'il y sentoît fort mauvais, & cette raison m'empêcha d'y entrer le lendemain. Le soir à dix heures, comme je jouois, l'on vint me dire : La Comtesse se meurt, elle a perdu connoissance ; sa belle-fille qui jouoit avec moi, quitta son jeu & y courut ; j'y allai aussi ; & comme je suis peureuse, j'hésitai quelque temps à entrer dans sa chambre. Je surmontai cette frayeur, je lui vis donner l'Extrême-Onction ; elle étoit dans un état pitoyable, dont je ne me sentis guere attendre : on lui donna l'émétique, elle revint, & fut en état que l'on lui pût donner le Viatique. Comme on le lui proposa, elle demanda : Suis-je assez malade pour cela ? On lui dit qu'elle avoit reçu l'Extrême-Onction la nuit, & qu'elle avoit pensé mourir, elle fut fort effrayée ; j'allai querir le Viatique à l'Eglise, & l'accompagnai dans sa chambre. Sa belle-fille & moi avions bien peur qu'elle ne nous fît de longs sermons, la peur de la mort l'en empêcha, elle étoit effrayée à un point, qu'elle ne dit pas un mot ; elle ne demanda pardon à personne, quoiqu'il soit assez ordinaire quand on meurt de le demander aux personnes avec

qui on a vécu. Toute jour-là celle demeura en repos; le Mardi, qui étoit le jour de son accès, dès qu'il lui prit, elle tomba dans le même délire où elle avoit été le Dimanche, & n'en revint point, & mourut le Mercredi à onze heures du matin. J'avois beaucoup pleuré le jour qu'elle reçut le Viatique, & l'on me faisoit la guerre que c'étoit de la voir en meilleur état: c'étoit la réflexion que je faisois sur l'état où l'on se trouve quand on est en péril, & je pensois à moi.

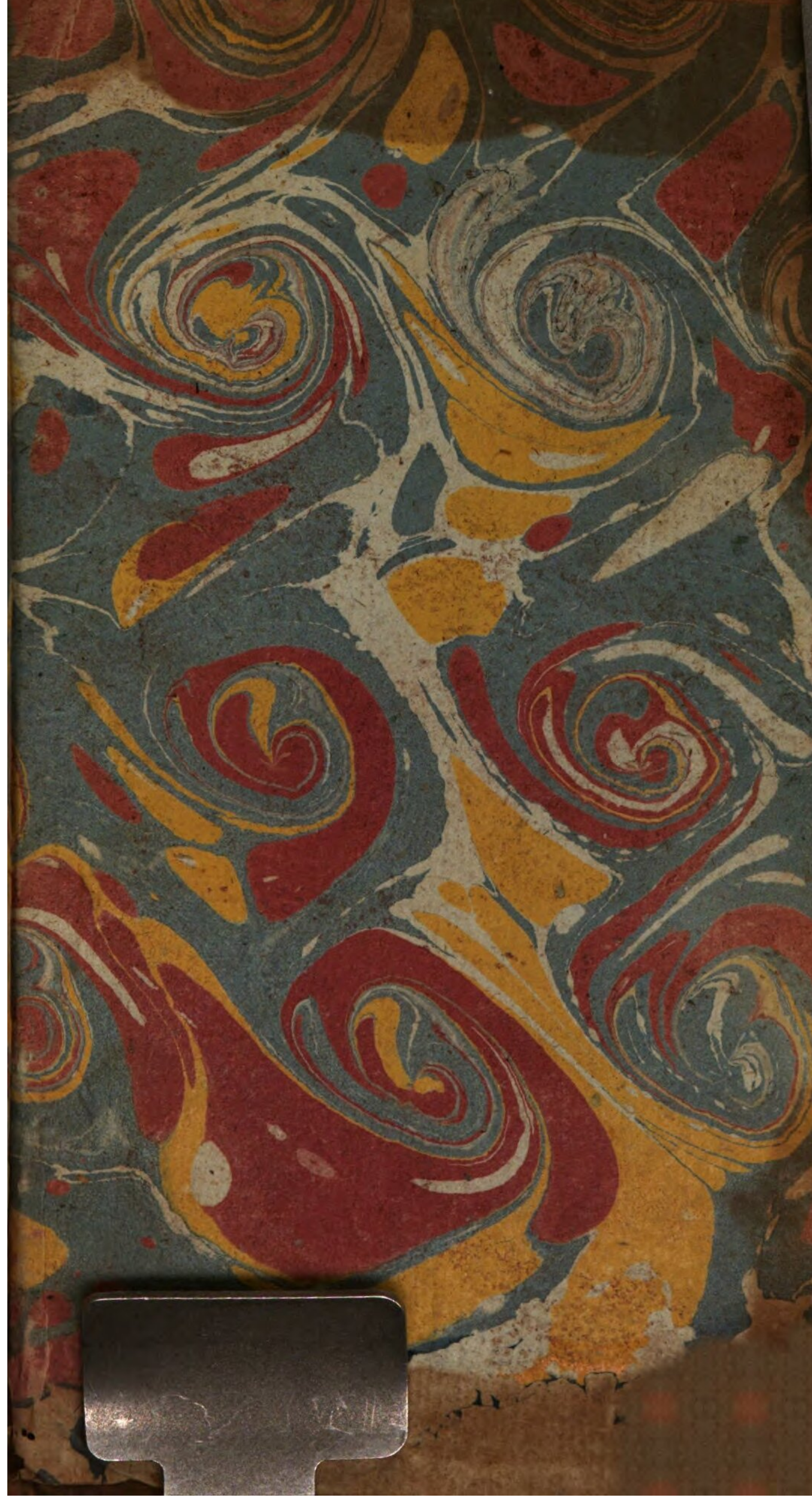
Dès qu'elle fut morte, après avoir été voir M^e. de Bréauté à sa chambre, je m'en allai à Ratilly, qui est une maison qui n'est qu'à quatre lieues de St. Fargeau, qui étoit à Menou, Gouverneur de mon Duché de St. Fargeau. Comme elle est petite, j'y menai peu de monde, & même je n'y gardai point de carrosse: j'allois tous les matins à pied à la Paroisse, qui est à un quart de lieue de-là; je chassai le lievre avec des lévriers de quelques Gentilhommes des environs, ce qui me donna envie d'avoir des chiens; j'envoyai dès-lors querir une meute en Angleterre. Je fus cinq ou six jours dans ce désert pour donner le temps d'ouvrir le corps & l'emporter, & aérer la chambre: je crains la fenteur des morts dans une maison, & j'ai grande peine à y coucher quand il y en a. J'envoyai à Blois donner part de

set accident à S. A. R., & la supplier de trouver bon que je prisse M^e. la Marquise de Bréauté pour ma Dame d'honneur, je n'étois plus en âge d'avoir une gouvernante. J'étois fort assurée que M^e. de Bréauté n'accepteroit point l'offre que je lui faisois, parce que c'est une femme retirée qui fuit le monde, & qui avoit toutes les peines du monde à me suivre, & par-là elle montroit bien la complaisance qu'elle avoit pour sa mere : sans cette certitude, je n'aurois pas demandé à Monsieur son agrément pour elle. Quoiqu'elle ne fût pas vieille, son humeur l'étoit fort, elle est assez critique, & auroit été toute propre à faire la Gouvernante plutôt que la Dame d'honneur, & moi fort peu propre à le souffrir; & comme j'étois sûre de mon fait, je donnois cela au Public, & il étoit de bonne grace, qu'après que la mere étoit morte auprès de moi, je témoignasse desirer de prendre sa fille. S. A. R. me répondit qu'elle étoit très-contente du choix que j'avois fait, que pour garder le *decorum* de la Maison Royale, je manderois à Damville d'en demander l'agrément à la Reine qui le donna. M^e. de Bréauté refusa avec beaucoup de respect pour moi la proposition, dont je fus bien-aïse.

Fin du Tome second.







Montpensier, Anne Marie Louise Henriette D'Orléans de, 1627-1693

Mémoires

Bd.: 2. - 396 S.

Maestricht 1776

Gall.com. 402 n-2

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10415786-8